BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXe SIÈCLE

CHATEAUBRIAND

TOME I

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR ANDRÉ BEAUNIER

PRIX : 

LIBRAIRIE PLON

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

DIRIGÉE PAR

FORTUNAT STROWSKI

CHATEAUBRIAND



FRANÇOIS-RENÉ, VICOMTE DE CHATEAUBRIAND

D'après Girodet-Trioson.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

XIXᵉ SIÈCLE

CHATEAUBRIAND

TEXTES CHOISIS ET COMMENTÉS

PAR

ANDRÉ BEAUNIER

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

DISPOSITIONS TYPOGRAPHIQUES

ADOPTÉES POUR LA COLLECTION

DANS LE TEXTE

Les biographies, notices et commentaires sont imprimés en gros caractères.

Les citations et les extraits sont imprimés en petits caractères.

Les extraits qui se rapportent à un ouvrage important et qui forment un tout, sont signalés, en haut de la page, par un double trait qui encadre le titre courant.

DANS LA TABLE DES MATIÈRES

Les titres et les sommaires des chapitres sont imprimés en *italique.*

Les titres des extraits et des citations sont imprimés en romain

AVANT-PROPOS

Chateaubriand, c'est quatre-vingts années de vie française, et sans doute à l'époque de notre histoire la plus riche d'événements, la plus opulente d'idées, de sentiments, de doctrines, de sophismes, d'héroïsme, de crimes, de génie, de bêtises, de belles intentions et d'absurdités; c'est l'ancien régime, la Révolution, l'Empire, la Restauration, la monarchia de Juillet et, quand Chateaubriand va mourir, c'est déjà le deuxième République : la destinée, ayant trop vite épuisé ses ressources, rabâche; c'est une œuvre littéraire qui emplit son siècle et qui déborde sur le siècle suivant; c'est une influence d'art, une influence d'esprit et d'âme qui s'est propagée jusqu'à nous et qui n'a pas fini de se répandre.

La pensée française, aujourd'hui, ne serait pas exactement ce qu'elle est si, de 1768 à 1848, Chateaubriand n'avait pas vécu, s'il n'avait pas agi, s'il n'avait pas écrit. Que les meilleurs de nos écrivains dépendent de lui, en quelque manière, on le voit sans peine. Mais ce qui subsiste de lui n'est pas seulement littéraire. Il y a des nuances de tristesse, il y a des sortes de rêverie, il y a des émois qui sont l'âme de notre âme et qui viennent de lui. Et, bref, il a pour longtemps alarmé la pensée française.

On trouvera ci-après un choix de ses plus belles pages. Ce sont des pages magnifiques et merveilleusement variées. Certes, il y en avait bien d'autres à citer; mais il fallait aussi se borner, pour que le présent recueil fût commode et agréable.

En 1886, Renan, qui recevait à l'Académie française M. Jules Claretie, écrivait : « Dans mille ans, on ne réimprimera peut-être que les deux plus vieux livres de l'huma-

nité, Homère et la Bible. Je me trompe : pour l'ennui des générations futures, on imprimera aussi des morceaux choisis par les professeurs de belles-lettres d'alors, en vue des examens. Là, il y aura peut-être quelques demi-pages pour nous, accompagnées d'une traduction interlinéaire en volapük... » Et Renan ajoutait avec une gaillarde mélancolie : « *Debemur morti nos nostraque.* » (1)

Dans mille ans!... Nos contemporains trouvent déjà un peu nombreux les cinquante volumes de Chateaubriand. Aussi parut-il opportun de leur abréger cette œuvre admirable, éloquente, bien colorée et, souvent, frivole à souhait. Il est possible que nos neveux réduisent à un seul les deux tomes que voici. Nous avons de la peine à prévoir nos neveux. En tout cas, les connaisseurs s'attendent que la renommée de Chateaubriand soit, parmi celles du précédent siècle, l'une des mieux durables.

A ces pages de Chateaubriand, l'on a joint, ici, un commentaire qui, principalement, compose une biographie de ce grand homme. L'histoire de sa vie accompagne la série de ses ouvrages.

Il y a des écrivains dont les écrits n'ont pas besoin d'une telle glose. Leurs livres sont plus nettement séparés d'eux.

Mais Chateaubriand!... Le 19 juillet 1848, au Grand Bé, Ampère prononça un discours et dit : « Ses ouvrages n'étaient que le splendide reflet de lui-même (2). » C'est la vérité. Chateaubriand n'est jamais absent de ses écrits; et il faut, après Rousseau, le considérer comme l'inventeur de l'égoïsme littéraire qui a si remarquablement flori depuis lors.

De toutes façons, bonnes et mauvaises, séduisantes et périlleuses, nous apercevons en lui l'un des héros spirituels du dix-neuvième siècle, l'un des plus extraordinaires, l'un des plus émouvants, — et le plus amusant.

A. B.

(1) Ernest RENAN, Réponse au discours de réception à l'Académie française de M. Jules Claretie, 21 février 1889 (dans les *Feuilles détachées*, Paris, 1892, p. 236).
(2) *Le Grand Bey*, Saint-Malo, 1864, p. 23.

CHATEAUBRIAND

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND

L'enfance de Chateaubriand, c'est une histoire familière et magnifique. Il s'agit d'un petit garçon qui, sur les remparts de sa ville natale, joue, bataille avec les gamins de son âge et quelquefois éprouve leur supériorité vigoureuse. Seulement, ce petit garçon pareil à d'autres, c'est Chateaubriand. Les gamins, qui ne savent pas et ne devinent pas, traitent comme un des leurs ce Francillon qui se mêle à eux, sans savoir non plus.

Renan a écrit que le premier devoir du génie était « de se faire pardonner sa singularité, à force de simplicité, de vulgarité apparente, de déférence pour les autres hommes ». Ce devoir, tous les hommes de génie ne l'accomplissent pas; et Chateaubriand ne l'a pas accompli durant toute son existence. Mais il s'en est acquitté à merveille, quand il n'avait aucun mérite à le faire, quand il n'était pas encore renseigné lui-même sur sa qualité géniale. Et il jouait alors avec les gamins, en gamin fieffé, si naturellement que personne ne s'aperçut de la sincère comédie qu'il donnait et qu'il se donnait à lui-même. C'est pathétique et c'est charmant.

Pour raconter l'enfance et l'adolescence de Chateaubriand, il faut recourir à trois sources : les *Mémoires d'outre-tombe* (1) et les *Souvenirs d'enfance et de jeu-*

(1) *Mémoires d'outre-tombe*. Éd. Biré, t. Ier.

nesse (1), d'abord; bien qu'il n'y ait, entre ces deux rédactions des *Mémoires*, que peu d'années d'intervalle, maintes différences sont assez caractéristiques pour mériter d'être signalées. Et l'on devra contrôler ces deux documents principaux au moyen des recherches d'archives qu'a faites un érudit de Saint-Malo, M. Charles Cunat (2).

Chateaubriand descendait d'une très noble et illustre famille. Dans le premier livre des *Mémoires*, il résume, et fièrement, l'histoire de ses ancêtres :

Je suis né gentilhomme. Selon moi, j'ai profité des hasards de mon berceau...

« Le hasards de mon berceau... » Il semble qu'ici se manifeste un peu l'esprit philosophique. Chateaubriand n'est pas, avec simplicité, orgueilleux de sa belle origine. Il l'est; mais il éprouve, à l'être, une sorte de gêne où se trahit l'homme qui était jeune quand la Révolution abolit les titres de noblesse, l'homme aussi qui ne veut pas être dupe et dont les contemporains épiloguent sur « les préjugés ».

On lit, dans les *Souvenirs d'enfance :*

Si j'avais écrit ces mémoires avant la Révolution, j'aurais peut-être évité de parler longuement de mes origines : né avec un sentiment absolu d'indépendance, je n'estimais peut-être pas assez autrefois l'avantage d'être sorti d'une ancienne maison ; mais, depuis qu'on a voulu prouver que la noblesse n'était rien, j'ai senti qu'elle valait quelque chose ; et j'aime, à présent, à retrouver le gentilhomme sous la plume de Montesquieu (3).

Il dit aussi, dans les *Mémoires*, qu'il n'aime pas ces gentilshommes qui, renonçant à leur noblesse et affectant d'être sortis de race corvéable, ne font avec leur modestie philo-

(1) *Esquisse d'un maître, Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand* (manuscrit de 1826). Paris, 1874.

(2) *Recherches sur plusieurs circonstances relatives aux origines, à la naissance et à l'enfance de M. de Chateaubriand*, par Charles Cunat. (Dans *le Grand Bey, hommage de la Bretagne à M. le vicomte de Chateaubriand, par 24 écrivains bretons*. Saint-Malo, 1850.)

(3) *Souvenirs*, p. 4.

sophique, que « se ranger du parti du plus fort ». Ce n'est pas à une époque où triomphe la bourgeoisie qu'un noble a bon air en dissimulant ses parchemins. Et ainsi le sentiment de l'honneur, joint à une véritable satisfaction personnelle, engage l'auteur des *Mémoires* à établir l'antiquité de sa lignée.

On peut s'enquérir de ma famille, si l'envie en prend, dans le dictionnaire de Moréri, dans les diverses histoires de Bretagne, de d'Argentré, de dom Lobineau, de dom Morice, dans l'*Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne* du P. du Paz, dans Toussaint de Saint-Luc, Le Borgne, et enfin dans l'*Histoire des grands officiers de la couronne*, du P. Anselme (1).

A la bonne heure!... Cela est bien.

Les Chateaubriand remontent au onzième siècle et, d'abord, s'appelèrent Brien, puis Briant et Briand; ensuite, ils eurent un Château-Brien, ou Briant, ou Briand : l'auteur des *Mémoires* signale que de telles « variations de lettres » se trouvent dans l'histoire de tous les noms français. « Quelle est, ajoute-t-il, l'orthographe de Du Guesclin?... »

Le comte de Marcellus, qui fut, à Londres et à Rome, secrétaire d'ambassade pendant que le grand homme était ambassadeur, raconte ceci. En 1828, à Rome, Chateaubriand et Marcellus sortaient de la villa Pamphili. Une pomme de pin tomba, ou peu s'en faut, sur la tête de l'ambassadeur, lequel dit alors :

— Et pourtant ces pommes de pin devraient être bénignes aux Chateaubriand. Car nous les avons portées dans nos armes jusqu'à la bataille de la Massoure, quand il plut à saint Louis de les remplacer par des fleurs de lis d'or (2)!...

J'aime beaucoup cette anecdote, où il y a du badinage, mais si héraldique!

D'ailleurs, Chateaubriand dit, dans ses *Mémoires*, qu'en

(1) *Mémoires* (éd. Biré), t. I, p. 5.
(2) Comte DE MARCELLUS, *Chateaubriand et son temps*, p. 6.

effet les armes de sa famille furent d'abord des pommes de pin; et la devise : *Je sème l'or!*... Cette devise, il avait bien le droit de la revendiquer, lui ayant toute sa vie été fidèle. Il a semé l'or, tout l'or qu'il avait, et même celui qu'il n'avait pas. Le comte de Marcellus, qui, à Londres, fut son économe, le fut tandis que lui ne l'était pas du tout; et il avoue que les prodigalités de l'ambassadeur l'effrayaient.

Mais, dans les pièces généalogiques que contient l'appendice des *Mémoires*, le blason premier des Chateaubriand est décrit comme portant, au lieu des pommes de pin, des « plumes de paon au naturel »... Que sais-je?

Toujours est-il qu'à la bataille de la Massoure, qui fut livrée le 3 février 1250, Geoffroy, quatrième du nom et onzième baron de Chateaubriand, fut fait prisonnier avec le roi. Il portait la bannière du roi et il avait été blessé près de lui. Quand il revint, plus tard, de la croisade, sa femme Sibylle, qui le croyait mort, mourut de joie en le voyant. Saint Louis, pour récompenser son serviteur, lui donna de nouvelles armoiries, « un champ de gueules semé de fleurs de lis d'or sans nombre » et la devise : *Notre sang a teint la bannière de France.*

Par des mariages, les Chateaubriand mêlèrent deux fois leur sang au sang des souverains anglais; Du Guesclin eut avec eux des alliances; les Chateaubriand « sont donnés pour caution de la paix aux rois de France, à Clisson, au baron de Vitré ». En suivant ce lignage, nous arrivons — « jusqu'à moi, François, seigneur sans vassaux et sans argent de la Vallée aux Loups. »

Chateaubriand conclut :

Quant à moi, je ne me glorifie ni ne me plains de l'ancienne ou de la nouvelle société. Si, dans la première, j'étais le chevalier ou le vicomte de Chateaubriand, dans la seconde je suis François de Chateaubriand ; je préfère mon nom à mon titre (1).

René-Auguste de Chateaubriand, son père, était d'une autre humeur. Cette étrange figure apparaît, dans les *Mé-*

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. II.

moires, comme tracée à l'eau-forte et, ma foi, sans pitié. Chateaubriand signale en son géniteur « un des caractères les plus sombres qui aient été ». Il dit que ce père « effraya son enfance, contrista sa jeunesse ». Il ajoute :

Monsieur mon père aurait volontiers, comme un grand terrien du moyen âge, appelé Dieu « le gentilhomme de là-haut » et surnommé Nicodème (le Nicodème de l'Évangile) un « saint gentilhomme (1) ».

A quinze ans, René-Auguste de Chateaubriand, qui était né en 1718, s'embarqua sur un bateau corsaire et connut de terribles aventures. La pauvreté l'avait chassé de la maison natale. En 1753, il épousa « très noble demoiselle Apolline-Jeanne-Suzanne de Bedée, dame de la Villemain, fille de haut et puissant seigneur Ange-Annibal de Bedée, chevalier, seigneur de la Bouëtardays et autres lieux ». Ils étaient pauvres tous les deux également. René-Auguste de Chateaubriand s'établit armateur, travailla passionnément à refaire la fortune de sa famille. En huit ans, il devint assez riche pour acquérir Combourg; et, à la fin de sa vie, il put signer comte de Combourg, baron d'Aubigné, seigneur de Gangres, du Plessis-l'Épine, du Boulet, de Malestroit-en-Dol et autres lieux.

C'était un homme vraiment terrible :

Grand et sec, le nez aquilin, les lèvres minces et pâles, les yeux enfoncés, petits et pers ou glauques, comme ceux des lions et des anciens barbares... Quand la colère y montait, la prunelle étincelante semblait se détacher et venir vous frapper comme une balle (2)...

Voilà le père de Chateaubriand; voici sa mère.

Une femme de beaucoup d'imagination, de beaucoup d'esprit, qui avait été « formée à la lecture de Fénelon, de Racine, de Mme de Sévigné et nourrie des anecdotes de la cour de Louis XIV »; elle savait par cœur le *Grand Cyrus*.

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 12.
(2) *Mémoires*, t. Ier, p. 18.

D'ailleurs, « noire petite et laide ». Mais d'humeur vive et pétulante, de nature gaie. Cette gaîté native, auprès du farouche René-Auguste, se dissimula, se rencoigna et puis mourut; du moins, elle se transforma et devint une autre ferveur, religieuse celle-là : elle fut de la piété mystique et austère. Chateaubriand, qui indique tout cela, conclut : « Pour la piété, ma mère était un ange (1). »

Entre ce père si redoutable et cette mère si dévote, l'existence du petit garçon n'aurait pas été douce, s'il ne s'était trouvé, pour lui être gentille, une excellente créature, une servante, la Villeneuve, dont il assure qu'il n'écrit pas le nom sans pleurer. Elle disait : « C'est celui-là qui ne sera pas fier! qui a bon cœur! qui ne rebute point les pauvres gens! Tiens, petit garçon... » Et elle le bourrait de vin et de sucre. Les *Souvenirs* racontent qu'un jour la Villeneuve fut renvoyée, mais qu'il fallut la faire revenir parce que le petit garçon resta pâmé une journée entière, refusant toute nourriture... « En me rappelant la violence de mon chagrin, je vois que les enfants sont capables d'aimer plus fortement qu'on ne pense (2). »

Chateaubriand avait des frères et des sœurs. Il était le dixième et le dernier de sa famille. Évoquons sans tarder cette figure étrange et qu'un poignant mystère enveloppe, Lucile de Chateaubriand. Créature de mélancolie, âme marquée pour le malheur et — fait plus grave encore! — pour la poésie du malheur, elle apparaît, dans le voisinage de Chateaubriand, comme un génie douloureux et fraternel, comme l'image réalisée de ses pensées funèbres et comme un autre lui, mais féminin, qui ne résiste pas et qui se livre au désespoir avec une sorte d'ivresse. Il y avait en Chateaubriand tant de choses et, malgré la mélancolie, une telle vitalité que l'énergie l'emportait sur la tristesse, facilement. Mais, en Lucile, la mélancolie est toute seule. Ainsi, elle se développe, elle s'épanouit, elle donne toute sa floraison morbide; et elle tue l'âme où elle a germé

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 21.
(2) *Souvenirs*, p. 24.

comme une maladie inguérissable. Une partie de Chateaubriand, la plus noble peut-être, la plus touchante et la plus belle, ne pouvait pas vivre : ce fut Lucile de Chateaubriand, dont le souvenir est égal à celui des plus émouvantes héroïnes des poèmes.

Dans la pénombre du passé, elle se profile, cadette délaissée, petite fille maigre, timide, dégingandée, habillée des robes de ses sœurs. Sa poitrine est enfermée « dans un corps piqué dont les pointes lui font des plaies aux côtés »; autour du cou, elle a « un collier de fer garni de velours brun »; ses cheveux sont retroussés et, sur le haut de la tête, maintenus par une toque d'étoffe noire. Elle est chétive et belle. Bientôt, elle composera des poèmes. Elle est une jeune muse privée de bonheur, la muse des larmes innocentes.

Voici, dans l'entourage de Chateaubriand, des personnes moins tristes.

C'est d'abord François-Henri, frère aîné de René-Auguste et l'oncle de Chateaubriand. Un bon vivant; une sorte d'aimable épicurien. Comme aîné, il avait eu l'héritage. Puis il refusa de se marier et il se fit prêtre; il refusa les bénéfices auxquels son nom lui permettait de prétendre et il ne voulut rien, qu'une cure de campagne. Il fut recteur de Saint-Launeuc, puis de Merdrignac, dans le diocèse de Saint-Malo. Il était adoré de ses paroissiens. Il aimait la poésie et consacrait aux belles-lettres son loisir, qu'il avait grand, n'étant pas un apôtre. Chateaubriand le compare à un aimable Rabelais. Tout ce qu'il possédait, il le donnait volontiers; et il mourut pauvre.

Un autre frère de René-Auguste, l'oncle Joseph, vint à Paris et « s'enferma dans une bibliothèque ».

A quelque distance de ces bons maniaques, voici la grand'mère maternelle de Chateaubriand, Mme de Bedée, née Marie-Anne de Ravenel de Boisteilleul. Cette femme charmante et fine avait été élevée à Saint-Cyr dans les dernières années de Mme de Maintenon. Quand Chateaubriand la connut, elle habitait, à Plancoët, « une maison dont les jardins descendaient en terrasse sur un vallon, au

fond duquel on trouvait une fontaine entourée de saules ». Podagre à cause de l'âge, elle était « grasse, blanche, propre »; elle avait « l'air grand », les manières belles et nobles. Elle portait des robes plissées à l'antique « et une coiffe noire de dentelle, nouée sous le menton ». Sa sœur cadette la soignait, Mlle de Boisteilleul, celle-ci petite, maigre et enjouée.

Mlle de Boisteilleul avait, dans sa jeunesse, dû épouser un comte de Trémignon, qui oublia sa promesse. Devenue vieille, cette Ariane achevait de se consoler en composant des fables qu'elle chantait et où elle mettait l'allégorie de sa déception. Le soir, les demoiselles Vildéneux venaient, pour une partie de quadrille. L'oncle de Bedée venait et racontait la bataille de Fontenoy. A neuf heures, les domestiques entraient; et Mlle de Boisteilleul faisait la prière commune. A dix heures, la maison s'éteignait; tout le monde dormait, hormis Mme de Bedée, à qui sa femme de chambre faisait une bonne lecture jusqu'à une heure du matin.

Et puis, toutes ces vieilles voix, les voix amies, les voix querelleuses, la voix qui faisait la prière, la voix narquoise qui chantait le trop futile Trémignon, la voix bougonne, la voix un peu vantarde du guerrier de Fontenoy, la voix servile qui lisait à la nuit close, toutes ces voix, à peu de temps l'une de l'autre, se sont tues; et le silence est tombé sur le souvenir de toutes ces personnes très dignes et distinguées, le grand silence de la mort et de l'oubli.

Donnons une pensée affable à cette époque lointaine et jolie où l'âme française fleurissait bien. L'ancienne vie française avait un délicieux charme, une variété merveilleuse. Elle accueillait et favorisait une diversité abondante; et les gens y étaient, chacun à sa manière, bien installés, libres et naturels. C'était une vie toute pleine de contraintes, enfermée dans les règles et l'habitude acquise de la dignité, de la piété et de ces croyances, vivaces encore, qui ne s'étaient pas desséchées en pharisaïsme. Mais toutes ces contraintes, que les ancêtres avaient acceptées et auxquelles les générations successives s'étaient accoutu-

mées, ne tuaient pas les caractères; elles les fortifiaient. L'ancienne vie française s'était, au cours des âges, lentement composée, lentement ordonnée, selon les aptitudes mêmes de l'âme de notre pays, selon les péripéties de son histoire, enfin selon de mystérieuses volontés. Elle avait aussi agi sur cette âme. Et, de cet ensemble d'actions et de réactions, il était résulté une sorte d'accommodement harmonieux.

Maintenant que la famille de Chateaubriand nous est connue, arrivons à lui.

Il naquit le 4 septembre 1768, à Saint-Malo, dans une maison de l'étroite et sombre rue des Juifs. On le mit en nourrice à Plancoët. La « pauvre chrétienne » qui le prit à son sein le trouva si débile qu'elle se dépêcha de le consacrer à la patronne du hameau, Notre-Dame de Nazareth; et, en échange de la protection que lui accorderait Notre-Dame, l'enfant porterait, jusqu'à la septième année, ses couleurs, le bleu et le blanc.

Ces souvenirs de la première enfance sont touchants et mélancoliques. On les dirait apportés à la lumière de l'heure nouvelle par une sorte de mémoire spéciale, où entrent les récits familiaux et à laquelle donne son acuité une véridique et mystérieuse divination. Et, derrière eux, il n'y a rien; après la subconscience, il n'y a que l'inconscience absolue. De tels souvenirs ressemblent à ces fleurs d'eau qui n'ont pas de racines et qui trempent dans une nappe indéterminée, mouvante.

Le comte de Marcellus a enregistré ce propos de Chateaubriand :

> Ma mémoire remonte bien haut dans mon enfance ; il me semble parfois qu'elle va jusqu'à ma nourrice. Mais là, je ne trouve plus que le chaos et l'obscurité qui menacent, peut-être de près, mes derniers jours (1) !...

Les commencements et le déclin d'une vie humaine ont cette analogie de s'en aller, en demi-teintes, dans la

(1) Comte de Marcellus, l. l., p. 83.

double nuit d'où émerge, un peu de temps, la réalité.

Quand le petit garçon eut sept ans, il fallut qu'on le relevât du vœu qu'une chrétienne avait fait pour lui. Le jour de l'Ascension, en 1775, il partit de chez sa grand'-mère avec sa nourrice et son frère de lait, avec sa mère, avec Mlle de Boisteilleul, l'oncle de Bedée et ses enfants, pour Notre-Dame de Nazareth. Il était vêtu d'une lévite blanche, souliers, gants, chapeau blancs, et une ceinture bleue. Les religieux occupaient les stalles de l'église; l'autel était illuminé de cierges. Les massiers vinrent le prendre à la porte et ils le conduisirent au chœur, où étaient préparés trois sièges : il s'assit au milieu, la nourrice à gauche et, à droite, le frère de lait. Le prêtre dit la messe. A l'offertoire, on ôta les vêtements blancs de l'enfant, la ceinture bleue; et on l'habilla de violet.

On le ramena ensuite à Saint-Malo, et il grandit, « compagnon des flots et des vents », avec les polissons qui jouaient sur la grève. Il était débraillé comme eux, toujours en loques, le visage égratigné, sans cesse prêt à la bataille et vif à courir des dangers, sur les rochers qui sont au bord des flots. L'un de ces polissons fut Gesril du Papeu, le meilleur ami d'enfance de Chateaubriand, Gesril, qui alors était un diable terrible et charmant, et qui devint, pour mourir, un héros. Gesril et Francillon avaient un magnifique orgueil d'enfants.

Parmi ses camarades, François-René de Chateaubriand n'avait pas toujours la vie heureuse : il était plus pauvre que les autres. A Saint-Malo, il y avait, comme c'est le vieil usage en Bretagne, des fêtes populaires qu'on appelait des assemblées. Matelots et paysans arrivaient, dans leurs barques ou leurs charrettes, gens de la mer ou gens de l'herbe, pour s'amuser. Mais Francillon ne se mêlait pas à la joie générale : il n'avait pas l'argent qu'il faut pour acheter des gâteaux et des jouets. Son orgueil blessé l'engageait à s'écarter de l'allègre foule. Et il tenait compagnie aux flaques d'eau qui restent au bord de la mer après que la mer s'est retirée. Il regardait voler les pingouins et les mouettes; il écoutait le bruit que fait le va-et-vient de la mer.

De ces rêveries enfantines, qu'est-il resté dans son âme? qu'y est-il resté de pareil à ces flaques d'eau que laisse la mer en se retirant?... Il est difficile de le dire; nous sommes ici dans le clair-obscur des formations spirituelles, où les sentiments indéterminés se meuvent comme, dans une vallée qui s'éveille, les buées matinales.

Quand le petit Chateaubriand eut atteint sa neuvième année, on alla s'établir à Combourg. Depuis quelque temps déjà, le vieux René-Auguste s'y était retiré : il préparait toutes choses pour l'installation, noble et digne, de sa famille. Enfin, il donna le signal de la venue.

Au lever du soleil, un jour de printemps, Mme de Chateaubriand, avec ses quatre filles et son fils, quittèrent Saint-Malo, « dans une énorme berline à l'antique, panneaux surdorés, marchepieds au dehors, glands de pourpre aux quatre coins de l'impériale ». On parcourut des lieues de bruyère, de friches et de semailles de blé noir. Et puis, il y eut une colline, un ruisseau qu'on guéa, une grande route ; et puis un quinconce, et puis une allée de charmilles. Quand il écrit ses *Mémoires*, longtemps après, Chateaubriand se rappelle encore le moment où il entra sous cet ombrage et la « joie effrayée » qu'il éprouva.

Ensuite, ce fut une avant-cour plantée de noyers, une porte bâtie, une cour de gazon et, au fond de la cour, entre deux groupes de marronniers, la sévère façade du château, sa « galerie à mâchicoulis, denticulée et couverte », ses tours à créneaux que surmonte un toit pointu. La voiture s'arrêta au bas du perron. Et le vieux Chateaubriand parut, avec « la mine la plus gracieuse qu'on lui eût jamais vue » : ce n'est pas énormément dire.

C'était un vieil aigle farouche, René-Auguste de Chateaubriand. Lorsqu'il eut reconquis son aire, la joie qu'il éprouva ne le rendit pas plus commode.

Pourtant il y avait, à Combourg, des journées aimables. Des journées de fête, si ce mot ne jure pas trop avec la rigoureuse austérité du lieu. René-Auguste de Chateaubriand s'était mis en tête de ressusciter les anciens usages de la seigneurie : il restaura ces divertissements populaires,

le Saut des poissonniers, une foire appelée l'Angevine, et la Quintaine, sorte de tournoi où les villageois s'amusaient conformément à la tradition séculaire.

Des visiteurs venaient : M. Potelet, ancien capitaine de vaisseau de la Compagnie des Indes, qui racontait des histoires de Pondichéry; M. Launay de la Billardière, l'entrepositaire des tabacs; le sénéchal Gesbert, le procureur fiscal Petit, le receveur Corvaisier, l'abbé Chalmel, chapelain. Des gentilshommes des environs, le dimanche, dînaient au château. Puis, on voyait le colonel en second du régiment de Conti, marquis de Wignacourt, galoper sous les arbres : c'est en le voyant passer parmi les feuilles que le petit Chateaubriand ressentit ses premières idées de voyages.

D'ailleurs, on le mit au collège de Dol. Comme descendant et représentant de la maison de Guillaume de Chateaubriand, le vieux René-Auguste était chanoine de Dol.

Au collège, le petit Chateaubriand mérita d'être surnommé l'Elégiaque, parce qu'on le voyait souvent silencieux et rêveur.

Deux lectures ont eu de l'influence sur lui, un Horace qui n'était pas expurgé, et un traité des *Confessions mal faites*. Le traité des *Confessions mal faites* éveilla ses scrupules religieux et tourmenta de remords sa piété. Il faut l'en plaindre; mais on peut aussi croire que cette inquiétude affina son cœur et son esprit. Le poète latin le persuada de songer à de voluptueuses aventures. Ainsi, les désordres de sa pensée coïncidaient avec l'émoi de sa religion. Il en fut alarmé pour longtemps.

Dans la tête de cet adolescent, il se forma une image féminine, sorte de déesse, de nymphe, et qu'il appela sa sylphide, créature imaginaire et composée des éléments les plus divers : les attraits de cette dame venaient des livres, venaient aussi de la réalité, venaient enfin de l'invention facile où réussit, sans le vouloir, un jeune esprit. Tout bas, il adressait à la sylphide de brûlantes paroles. Et, pour autant qu'on peut l'apercevoir, cette sylphide fut telle que,

plus tard, lui ressemblèrent les héroïnes d'*Atala*, des *Natchez* et des *Martyrs*.

Après le collège de Dol, Chateaubriand connut le collège de Rennes, où il étudia les mathématiques afin de passer bientôt l'examen de garde-marine. A Rennes, au collège, on lui donna le lit où avait couché naguère un poète qu'il devait rencontrer ensuite et qu'un instant il risqua d'imiter, Parny. Entre ses camarades, il rencontra un petit Moreau, qui devint le fameux général Moreau, et Joseph-Pierre Picot de Limoëlan, qui fut l'un des auteurs de la machine infernale et qui acheva ses jours prêtre en Amérique.

Les détails de cette histoire enfantine et adolescente, on les trouvera dans les *Mémoires d'outre-tombe :* l'escapade de Brest, une velléité d'être marin, qui tout de suite tomba; une velléité d'être abbé, qui dura peu; et l'idée, un jour, de se tuer. Sa tristesse aboutissait là; mais sa belle vitalité le sauvait.

En 1788, le chevalier de Chateaubriand, à qui ses vingt ans commencent à faire du bruit, était à Saint-Malo. On l'y avait envoyé avec le dessein de l'embarquer pour l'Inde; on ne savait trop que faire de lui.

Un jour, une lettre lui commanda de revenir à Combourg. Il y trouva Lucile consternée, Mme de Chateaubriand qui soupirait, M. de Chateaubriand qui ne disait pas un mot. A dix heures, le soir, on se retira, comme d'habitude; le chevalier n'avait rien appris du sort qui l'attendait. Le lendemain matin, à huit heures, on vint le chercher. Il descendit; et son père lui dit :

— Monsieur le chevalier, il faut renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre. Vous allez partir pour Rennes, et de là pour Cambrai. Voilà cent louis ; ménagez-les. Je suis vieux et malade ; je n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien et ne déshonorez jamais votre nom (1).

Alors, un peu plus tendre que de coutume, le vieux comte de Chateaubriand se leva pour embrasser le cheva-

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 165.

lier, son fils, qu'il ne devait pas revoir. Il était un peu paralysé déjà; son bras gauche avait des mouvements convulsifs que l'énergique main droite contenait.

Le cabriolet était préparé dans la cour verte. Le vieillard y conduisit le jeune homme. Mme de Chateaubriand et Lucile pleuraient. Le vieillard remit au jeune homme son épée. Le postillon partit. Le jeune homme vit la chaussée de l'étang, les roseaux et les hirondelles qui jouaient alentour, le ruisseau du moulin, la prairie. Il se retourna pour regarder encore le maussade château qui lui avait été amer et doux. Il s'éloignait de sa jeunesse et allait à ses destinées.

Nous le retrouverons à Paris.

L'histoire de cette jeunesse est émouvante et jolie : dans l'atmosphère de l'ancienne France, pousse une plante bien nouvelle.

Une existence humaine n'est-elle pas tout entière soumise à l'influence de ses primes années? Chateaubriand paraît l'avoir cru, en ce qui le concerne. A plusieurs reprises, il note l'acuité que gardent, dans sa mémoire, ses anciens souvenirs. Quand il est en train de raconter le voyage qu'il a fait, avec sa mère et ses quatre sœurs, de Saint-Malo à Combourg, il s'interrompt soudain.

J'ai été, dit-il, obligé de m'arrêter : mon cœur battait au point de repousser la table sur laquelle j'écris. Les souvenirs qui se réveillent dans ma mémoire m'accablent de leur force et de leur multitude (1).

Il se demande si son rocher natal n'a pas, une fois pour toutes, modifié ses sentiments naturels. Avant de décrire le caractère de son père, il annonce qu'il le fait parce que ce caractère influa sur le sien. Il attribue à l'éducation qu'il a reçue, à la vie qu'il a, tout enfant, menée cette mélancolie qui est la disposition profonde de son âme.

Et il trouve cela très bien; car on lit, dans le *Génie du Christianisme :*

Les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 70.

autre ; et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs.

Et puis :

Les plus belles choses qu'un auteur puisse mettre dans un livre sont les sentiments qui lui viennent, par réminiscence, des premiers jours de sa jeunesse.

Chateaubriand quitte Combourg. Il arrive à Rennes, où un parent l'installe dans une chaise de poste qui part pour Paris.

Il eut pour compagne de route une marchande de modes, Mme Rose, qui le trouva fort nigaud et eût aimé, dirait-on, qu'il le fût moins. Il descendit à l'hôtel de l'Europe, rue du Mail, et y souffrit de nostalgie. Son frère et un cordial cousin Moreau vinrent le chercher et le menèrent à sa sœur, Mme de Farcy. Bientôt, le chevalier prit le courrier de la malle, qui le conduisit à Cambrai, sa garnison. Et là, son uniforme fut bleu et blanc, comme le costume de ses vœux.

Mais l'année même de ses premières armes, son père mourut. Une attaque d'apoplexie avait emporté le farouche et triste René-Auguste.

Je pleurai M. de Chateaubriand : sa mort me montra mieux ce qu'il valait ; je ne me souvins ni de ses rigueurs, ni de ses faiblesses (1).

Mettons qu'il les oublia quelque temps, par un preste effet de la piété filiale, et qu'il s'en ressouvint opportunément pour écrire ses *Mémoires*.

En tout cas, il obtint un congé, traversa Paris en courant et retrouva les landes de sa Bretagne avec beaucoup de « joie », dit-il. Mais une lettre de son frère le rappela : il devait être présenté à la cour.

Il faut lire, dans les *Mémoires*, la scène assez longue, très pittoresque et amusante, de cette présentation. La sauvagerie du jeune homme en éprouva de l'ennui. La chasse à peine finie, il se sauva, négligeant le débotté royal.

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 191.

C'est en 1821, et à Berlin où il était ambassadeur, que Chateaubriand notait tout cela. On peut se demander si, à trente-cinq ans de distance, ses souvenirs sont bien exacts, si le jeune homme eut vraiment ce dédain mélancolique des élégances flatteuses où on l'invitait. Je le crois volontiers; et j'aime le brusque départ de cet adolescent qui avait un goût si profond de la solitude. Plus tard, curieux de la gloire, il ira, pour l'acquérir, jusqu'à ne pas mépriser l'action, qui la donne. Mais il ne sera pas un courtisan; et, pour préserver sa fierté native, il sacrifiera maintes commodités avec un orgueil satisfait.

En 1786, dédaigneux des glorioles, n'a-t-il aucune ambition? Il en a une. Il a une ambition, au service de laquelle, ardent, il veut bien assumer « intrigues et soucis »; il a une ambition forte au cœur : c'est d'insérer une idylle dans l'*Almanach des Muses*. Et il ajoute qu'il aurait donné « tous les carrosses du roi » pour être l'auteur d'une romance analogue à *O ma tendre musette* ou *De mon berger volage*.

Quelle dignité pour la littérature! François-René de Chateaubriand, qui a les plus beaux ancêtres du monde, dont le grand-père fut près de saint Louis à la bataille de la Massoure, qui est lieutenant au régiment de Navarre en habit bleu et blanc, qui vient d'être présenté au roi, qui vient de chasser avec le plus pathétique roi de la lignée française, François-René de Chateaubriand n'a qu'une idée en tête : c'est d'être, avec de vains rimeurs, imprimé dans l'*Almanach des Muses!*...

Et nous sommes à la veille de la Révolution. L'idylle de Chateaubriand paraîtra dans l'almanach de 1790.

Après divers incidents qui n'ont pas d'autre importance, voici le chevalier-poète qui, avec sa sœur Lucile et Mme de Farcy, vient s'installer à Paris. Il faut croire que le métier de lieutenant au régiment de Navarre n'était pas très accaparant. Cette « couvée » bretonne s'établit dans les pavillons de Saint-Lazare, à peu de distance du frère Jean-Baptiste, lequel avait épousé Mlle de Rosambo et demeurait chez son beau-père, le président de Rosambo, rue de Bondy.

Chateaubriand connut bientôt les gens de lettres de l'époque. C'étaient Delisle de Sales, auteur d'une *Philosophie de la nature ou traité de morale pour l'espèce humaine*, un adepte de Rousseau, comme on voit; Carbon de Flins des Oliviers, qui, en 1790, fit jouer une comédie en vers, le *Réveil d'Epiménide à Paris ou les Etrennes de la liberté;* Fontanes, que Chateaubriand connut surtout en Angleterre, plus tard; Ginguené, dont l'*Histoire littéraire de l'Italie* a neuf volumes; le poète Le Brun; Chamfort, dont Chateaubriand n'a pas senti le génie; le chevalier de Parny que Chateaubriand admira.

A propos de Parny, Chateaubriand raconte qu'il a fait dans sa vie un dîner fort gai. C'est Fontanes qui l'avait prié, avec Ginguené, Flins et Parny. La Harpe était invité. Mais il ne vint pas, dédaignant alors ces « parties de jeunes gens » ; et, à sa place, il envoya sa femme. Il y avait encore une dame qui faisait des vers et qui avouait, pour Fontanes, de la complaisance. Et il y avait aussi le mari de cette dame, trait que le jeune Chateaubriand signale comme « bien français ».

Grande chère, bon vin, pas trop poètes ; cependant, nous ne pûmes nous empêcher de l'être un peu (1).

C'est tout ce que dit Chateaubriand de ce dîner « fort gai », dont la narration plus complète eût été sans doute divertissante. Telle qu'est cette narration bien elliptique, elle indique un peu la vie assez libre que menait, avec les gens de lettres d'alors, ce jeune chevalier de Chateaubriand, dans les années qui ont précédé la Révolution. Il était lié avec les gens de lettres et, comme on dit, il faisait la fête avec eux; il était l'un d'eux.

Il ne connut pas Beaumarchais, ni Marmontel, ni l'abbé Delille. Les autres, il les présentait à ses sœurs, il les amenait dans sa famille. Il les admira, ce n'est pas douteux; il envia leur renommée et désira de rivaliser avec eux.

(4) Note écrite par Chateaubriand, en 1798, sur un exemplaire de l'*Essai* et publiée par Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. Ier, p. 111, de l'édition in-12.

Ces gens de lettres ne sont pas bien extraordinaires. Et, pour le jeune homme qui venait à Paris, féru d'écrire, il n'y avait là ni une compagnie excellente, ni un exemple merveilleux, ni un foyer d'influence qu'une grande âme un peu farouche dût être bien tentée de subir.

Les jugements portés par Chateaubriand sur ses confrères, dans l'*Essai* de 1797 sont, en général, beaucoup plus favorables que ceux qu'il porta plus tard, quand la vie et l'expérience l'eurent averti. Cependant, notons-le, dès 1797, à vingt-neuf ans, il n'était pas enthousiaste de cette littérature. Il en apercevait, s'il n'en voyait pas la pauvreté et les défauts. Il indique le travers de ces gens de lettres qui ont agi sur la Révolution et « qui, plus habitants de Rome et d'Athènes que de leur pays, ont cherché à ramener dans l'Europe les mœurs antiques ». Besogne vaine. Et ce qu'il indique là est la vérité même. Il ajoute :

Que ceci soit dit sans prétendre insulter aux gens de lettres de France. La différence d'opinions ne m'empêchera jamais de respecter les talents. Quand il n'y aurait que les rapports que j'ai entretenus autrefois avec plusieurs de ces hommes célèbres, c'en serait assez pour me recommander la décence. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance que quelques-uns d'entre eux, qui jouissent à juste titre d'une grande réputation, tels que M. de La Harpe, ont bien voulu, en des jours plus heureux, encourager les faibles essais d'un jeune homme qui n'avait d'autre mérite qu'un peu de sensibilité (1).

A vrai dire, cette reconnaissance, Chateaubriand plus tard l'a un peu balancée. Une note de 1826 dit :

Je ne renie point les sentiments de bienveillance et de modération exprimés dans cette note : je réformerais seulement quelques jugements.

Ces jugements, il les a souvent réformés avec une extrême rudesse. Il n'a pas admiré avec persévérance les glorieux et vains gaillards qui avaient imposé à sa jeunesse naïve. Il a bien fait, sauf pour Chamfort.

(1) *Essai*, liv. Ier, chap. XXVII.

De ces écrivains, c'est le chevalier de Parny, probablement, qui eut sur lui l'influence la plus rapide, sinon la plus profonde et la plus durable.

A cette époque-là, Chateaubriand était poète, et non, comme il le fut ensuite, poète en prose, mais poète en vers. Cela ne lui réussissait pas mal; cela ne lui réussissait pas à merveille.

Les *Mémoires* racontent comment, aux environs de sa quinzième année, il se mit à écrire des vers. Dans la mélancolique solitude de son adolescence alarmée et dans la ravissante compagnie de sa sœur Lucile, ce jeune garçon rêveur était attentif et sensible au fin spectacle de la nature, au changement que la saison apporte à la campagne, aux jeux de la lumière et à tout ce prestige qui composait, en somme, la plus délicate poésie agreste. Il racontait à l'émouvante Lucile ses impressions. Et Lucile lui dit un jour : « Tu devrais peindre tout cela ! » Ce mot, assure-t-il, lui « révéla la muse ».

Un souffle divin passa sur moi. Je me mis à bégayer des vers, comme si c'eût été ma langue naturelle. Jour et nuit, je chantais mes plaisirs, c'est-à-dire mes bois et mes vallons ; je composais une foule de petites idylles ou tableaux de la nature. J'ai écrit longtemps en vers avant d'écrire en prose : M. de Fontanes prétendait que j'avais reçu les deux instruments (1).

Nous n'avons pas cette « foule » de petits poèmes. Mais nous en avons plusieurs. Chateaubriand les a publiés en 1828, au vingt-deuxième volume de ses *Œuvres complètes*. Il affirme alors que, pour les publier, il n'y a « rien ou presque rien » changé. Je n'en suis par sûr.

Voici quelques vers qu'il donne comme ayant été par lui écrits quand il avait, en 1784, quinze ans :

Je voudrais célébrer dans des vers ingénus
Les plantes, leurs amours, leurs penchants inconnus,
L'humble mousse attachée aux voûtes des fontaines,
L'herbe qui d'un tapis couvre les vertes plaines,

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 142.

Sur ces monts exaltés le cèdre précieux
Qui parfume les airs ět s'approche des cieux
Pour offrir son encens au Dieu de la nature,
Le roseau qui frémit au bord d'une onde pure,
Le tremble au doux parler, dont le feuillage frais
Remplit de bruits légers les antiques forêts,
Et le pin qui, croissant sur des grèves sauvages,
Semble l'écho plaintif des mers et des orages :
L'innocente nature et ses tableaux touchants
Ainsi qu'à mon amour auront part à mes chants.

Ce n'est pas mal; et même, c'est assez joli. C'est agréablement écrit, assez soigné de forme. C'est descriptif à l'excès. Telle était la mode, en un temps qui ressentait la poésie de Dorat et de l'abbé Delille. Et il y a ici une belle image, celle du cèdre qui va porter son encens au Dieu de la nature.

Un détail, dans les premiers vers, me trouble. Ce n'est pas un enfant de quinze ans qui annonce qu'il fera des vers « ingénus ». Il les fait, mais il ne dit pas et il ne sait pas qu'il les fera. Et il préférerait que ses vers ne fussent pas ingénus, si je ne me trompe. Chateaubriand doit nous attraper, quand il nous dit que voilà exactement, ou peu s'en faut, les vers de sa quinzième année.

Ceci, qui est un tableau du soir au bord de la mer, est assez lamartinien déjà :

Tout est grandeur, pompe, mystère, amour :
Et la nature, aux derniers feux du jour,
Avec ses monts, ses forêts magnifiques,
Son plan sublime et son ordre éternel,
S'élève ainsi qu'un temple solennel,
Resplendissant de ses beautés antiques.

C'est assez beau. Et l'on peut supposer que, s'il avait continué d'écrire en vers, Chateaubriand serait devenu un Parny très supérieur.

J'aime mieux qu'il ait renoncé à cet instrument, gracieux mais petit, qu'est le vers, même élargi, de la fin du dixhuitième siècle, pour inventer une prose d'un rythme pro-

digieusement nombreux et varié, d'une multiple harmonie, d'une coloration mouvante, violente parfois et douce si elle le veut, une prose qui a les vertus de la musique et de la peinture, une prose extraordinaire, à l'usage de son extraordinaire imagination.

Toujours est-il que le jeune Chateaubriand fut bien content le jour qu'à la page 205, entre des vers de Pons de Verdun et d'Hoffman, l'*Almanach des Muses* de l'année 1790 publia une aimable élégie, *l'Amour de la campagne,* par le chevalier de C...

L'*Almanach des Muses, l'Amour de la campagne,* et ce millésime : 1790!... En pleine Révolution, telle était l'âme idyllique et futile d'un jeune homme qui allait être Chateaubriand.

Avec tout cela, ce jeune homme qui vivait alors dans la compagnie des Delisle de Sales, Flins des Oliviers, Ginguené, Parny, subissait l'influence d'un écrivain qu'il ne lisait peut-être pas, Jean-Jacques Rousseau. Comment cela s'est-il fait? Il est malaisé de suivre le chemin subtil d'une telle influence. On ne la voit pas qui s'insinue, qui pénètre une tête et un cœur. On la voit quand elle s'est une fois épanouie. Chateaubriand, qui n'a vu autour de sa vingtième année que les Delisle de Sales, les Flins des Oliviers, les Ginguené, les Chamfort, les Fontanes et les Parny, n'a pas vu cet autre, qui lui était bien plus redoutable, qui allait le prendre et qui allait, pour un temps, s'emparer de lui, Rousseau. Il écrira bientôt sous la dictée de cette ombre despotique.

CHAPITRE II

LE VOYAGE EN AMÉRIQUE

Au printemps de 1791, Chateaubriand quitta la terre de France et partit pour l'Amérique. Ce voyage a eu, sur toute sa destinée, des conséquences importantes et prolongées. De là résultent, avec *Atala* et les *Natchez,* un chapitre au moins de l'*Essai sur les révolutions,* un livre des *Mémoires d'outre-tombe*, le *Voyage en Amérique,* enfin dans tous ses livres des passages nombreux et, d'une manière générale, dans sa pensée et dans son imagination, des idées, des sentiments et des tableaux qu'il n'a, depuis lors, jamais abandonnés. Si le génie de Chateaubriand est né à Combourg, s'il a subi ensuite l'influence de Paris de la période prérévolutionnaire, l'influence des gens de lettres et des idéologues d'alors, c'est vraiment de l'autre côté de l'Océan qu'il s'est épanoui. Chose extraordinaire : car ce voyage est, en majeure partie, une invention dépourvue de presque toute réalité.

Pourquoi Chateaubriand s'embarqua-t-il pour l'Amérique, en ce printemps de 1791?

La situation politique de la France y est évidemment pour quelque chose. La Révolution commençait d'une façon très incommode pour un jeune homme qui, d'une part, fidèle à ses origines et aux traditions de sa famille, n'allait point aisément aux nouveautés et qui pourtant connaissait les défauts du régime ancien et qui, en outre, était chimérique.

En 1789 et en 1790, Chateaubriand avait vécu dans l'intimité des littérateurs parisiens. Ceux-ci, les uns après les autres, s'étaient plus ou moins ardemment lancés dans la Révolution. Chateaubriand raconte qu'il eut avec eux, là-

dessus, des discussions qui tournaient à l'aigre. Et puis n'avait-il pas aperçu, peu à peu, la médiocrité de ces gaillards?

Il avait désiré passionnément de publier une élégie dans l'*Almanach des Muses*. Et *l'Amour des Champs* avait paru dans l'almanach de 1790. De telles ambitions suffisent, un peu de temps, à échauffer la tête d'un jeune homme. Une fois comblées, elles ne comptent plus guère; et ce jeune homme, s'il a une grande âme inquiète et glorieuse, cherchera d'autres amusements.

Puis, ce petit Breton, sauvage, un peu farouche, la nostalgie de la mer le tourmente, le regret des vagues, « ses gémissantes, ses anciennes amies ». Paris, avec l'existence artificielle et mesquine qu'on y mène, ne le contente pas. Il rêve d'horizons plus vastes et d'aventures plus amples. Il veut partir.

Le projet semble s'être déterminé au cours de conversations qu'eut Chateaubriand avec Malesherbes, dont la fille avait épousé le président de Rosambo, lequel était le beau-père du frère de Chateaubriand.

Il y a, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, un très beau portrait de Malesherbes; il y en a un autre dans l'*Essai :* un homme très éclairé, ami des sciences et, notamment, de l'histoire naturelle, ami aussi de la philosophie jusqu'à aimer Rousseau, jusqu'à être le grand admirateur de l'*Émile*, — donc imprudent et que tentaient les nouveautés, mais garanti par le plus fier sentiment de l'honneur et fortifié de courage civique.

Ce n'était pas assez, pour Chateaubriand, de partir. Il fallait encore qu'il pût donner, à ce voyage, un grand objet : ce fut la découverte d'un passage, par les mers polaires de l'Amérique septentrionale, qui établît une communication facile, une route commerciale entre l'Atlantique et le Pacifique. Jusqu'à quel point avait-il, en partant, ces idées? Il n'est pas trop aisé de le dire. Les *Mémoires*, qui insistent volontiers sur les entretiens qu'eut l'apprenti voyageur avec M. de Malesherbes, indiquent une certaine préparation. Toutefois, on n'y voit guère précisé l'arrangement

pratique de cette campagne. Une longue note à l'*Essai* donne un peu plus de renseignements. Encore faut-il constater là que le projet ne semble être devenu net qu'au retour d'Amérique. C'est à son retour que Chateaubriand dit avoir communiqué à M. de Malesherbes son plan d'expédition. Il se serait embarqué pour New-York. Là, il aurait fait construire « deux immenses chariots couverts, traînés par quatre couples de bœufs ». Il se serait aussi procuré « six petits chevaux ». Il aurait eu trois domestiques européens et « trois sauvages des Cinq nations »... Il s'arrête ici; et il ajoute :

Quelques raisons m'empêchent de m'étendre davantage sur les plans que je comptais suivre : le tout forme un petit volume en ma possession, qui ne serait pas inutile à ceux qui explorent des régions inconnues (1).

Ce petit volume, je ne sais pas s'il serait profitable aux explorateurs; mais je ne sais pas non plus s'il a jamais existé. Parmi les raisons qui empêchent Chateaubriand de s'étendre davantage sur un sujet qui lui tenait à cœur, je ne sais pas s'il n'y a point le fait qu'un véritable plan d'exploration pratique et méthodique n'ait jamais existé pour lui qu'à l'état de rêve extrêmement vague.

C'est au mois de janvier 1791, disent les *Mémoires*, que Chateaubriand résolut de partir. Il alla d'abord en Bretagne voir sa mère. A Fougères il rencontra le marquis de la Rouërie, qui lui remit une lettre pour Washington. Et puis il passa deux mois à Saint-Malo, pour achever ses préparatifs.

Son état d'esprit d'alors nous est révélé, d'une manière assez frappante, par un témoignage du chevalier de Panat, homme de beaucoup d'esprit, d'une intelligence très fine et qui avait intimement connu notre héros dès 1786 :

Je l'ai deviné de bonne heure ; et j'en parlais ainsi à Fontanes, qui pensait comme moi. Dès 1789, au départ de Lally

(1) *Essai*, seconde partie, chap. XXII.

et de Mounier, je voulais l'emmener en émigration. Il hésitait; il était amoureux; et puis il avait déjà cette mélancolie qui est la sœur de l'inaction. Mais, dès lors aussi, dans quelques promenades en tête à tête, et une fois avec Fontanes et Rivarol, à Saint-Cloud, il me parut plein de génie, quoique à demi fou. Il exposait son plan de découverte d'un passage au nord-ouest des États-Unis d'Amérique; je lui fis quelques objections, en homme qui connait la carte et qui a navigué. Il nous dit : « Je cherche du nouveau; il n'y a rien à faire ici; le roi est perdu; et vous n'aurez pas de contre-révolution. Je fais comme ces puritains qui, au dix-septième siècle, émigraient à la Virginie; je m'en vais dans les forêts : cela vaut mieux que d'aller à Coblentz. A quoi bon émigrer de France seulement? J'émigre du monde; je mourrai en route, ou je reviendrai quelque chose de plus que je ne serai parti (1). »

Le voilà tel qu'il était, avec ses faiblesses et aussi avec sa force, avec son grand désir de gloire et aussi avec son indécision mélancolique. Il a d'immenses projets confus. Il est découragé de l'état de choses dans lequel la destinée l'a placé. Il ne tient pas extrêmement à la vie; mais, s'il vit, il veut que sa vie ait valu la peine de vivre.

Six jours après la mort de Mirabeau, le 8 avril, Chateaubriand partit pour l'Amérique. Il vit Saint-Malo, sa ville natale, disparaître; il vit ses souvenirs s'anéantir dans le lointain de l'horizon.

Le récit de la traversée est assez long dans le sixième livre des *Mémoires*. Nous le retrouvons, sous une forme assez ramassée, au commencement du *Voyage*. Plusieurs épisodes de la traversée sont racontés encore au cinquante-quatrième chapitre de la deuxième partie de l'*Essai*. Et il suffit de comparer ces trois documents pour remarquer, ici ou là, maintes erreurs, involontaires ou tendancieuses.

Mais il y a un autre document, fort curieux. C'est le récit du respectable abbé de Mondésir, récit qu'a découvert et publié, en tête d'une bonne édition d'*Atala,* M. Victor Giraud.

(1) VILLEMAIN, *la Tribune moderne, I. M. de Chateaubriand* (Paris, 1858), p. 35.

Pour passer en Amérique, Chateaubriand fit marché avec un certain capitaine Dujardin Pinte-de-Vin qui, avec un brick de cent soixante tonneaux, le *Saint-Pierre,* allait aux îles Saint-Pierre et Miquelon, d'où il irait à Baltimore. Le *Saint-Pierre* emmenait aussi, disent les *Mémoires*, « l'abbé Nagot, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, et plusieurs séminaristes sous la conduite de leur chef ». L'abbé Nagot n'était pas supérieur de Saint-Sulpice, mais supérieur des Robertins, qui occupaient une annexe de Saint-Sulpice. M. Émery, qui était, lui, supérieur de Saint-Sulpice, envoyait l'abbé Nagot et quelques jeunes prêtres fonder un séminaire à Baltimore : trois prêtres et cinq séminaristes, dont deux américains et deux anglais. Le séminariste français s'appelait Édouard de Mondésir. Un peu plus jeune que Chateaubriand, il était né à Nogent-le-Rotrou, en 1770. Il passa aux États-Unis douze ans. Puis il revint en France, fut vicaire de Saint-Louis de Versailles, directeur de l'école secondaire de Nogent-le-Rotrou, proviseur du lycée de Moulins. Un peu las sans doute et revenu de ses idées actives, il accepta en 1821 d'être nommé curé du Coudray, près de Chartres.

Or, en 1842, quand l'abbé de Mondésir avait déjà soixante-douze ans, M. Faillon, réunissant les matériaux de la *Vie de M. Émery* que M. Gosselin devait écrire, pria le vieux prêtre de rédiger ses souvenirs. L'abbé de Mondésir couvrit de son écriture cent trente pages de cahiers que M. Giraud a consultés avec profit.

Après un demi-siècle écoulé, l'abbé de Mondésir se souvenait parfaitement d'avoir eu Chateaubriand parmi ses compagnons de voyage. Il raconte que la traversée fut longue. Comme il fallut décharger la cargaison du bâtiment à Saint-Pierre de Terre-Neuve, cette traversée de Saint-Malo à Baltimore dura cent quatre jours. Notons, en passant, que, si la traversée dura réellement cent quatre jours, Chateaubriand n'arriva point à Baltimore avant le 21 juillet.

L'abbé de Mondésir énumère le « personnel de l'émigration ». Il y signale la présence de M. le vicomte de Chateaubriand, « qui a fait bruit et besogne dans le monde et

qui voudrait bien en faire encore, sans compter qu'il en fera même après sa mort ».

Voici le portrait du Chateaubriand de 1791, tel que l'abbé de Mondésir se le rappelle :

Le jeune vicomte, chevalier de Malte, à tête chevaleresque, ayant déjà beaucoup lu et beaucoup observé, ne savait comment tuer le temps à bord. Il assistait volontiers, faute de mieux et pour se désennuyer, à nos exercices spirituels, non pas à l'oraison ni au chapelet, sans doute, mais généralement à la lecture de piété qui se faisait en commun (1).

Il est amusant de trouver, dans le souvenir du vieux curé de Coudray, un Chateaubriand qui déjà s'ennuie et qui, pour se désennuyer, entend des lectures pieuses : c'étaient *l'Ame élevée à Dieu*, le P. Rodriguez, *De la perfection chrétienne.*

Or, le bouillant Chateaubriand aimait mieux faire la lecture à haute voix que de l'écouter en silence. C'était souvent son tour...

Est-il bien, ce jeune Chateaubriand, mélancolique et chevaleresque et qui lit le P. Rodriguez à de petits séminaristes émigrants!... Et comment lit-il donc?...

M. Nagot lui fit observer un jour qu'un livre ascétique ne se déclamait pas sur le ton de la tragédie. Le lecteur répondit qu'il mettait de l'âme à tout. Cette leçon du maître fit que le rôle du lecteur ne convenait plus au vicomte...

Charmante anecdote! N'y trouve-t-on pas déjà tout le caractère de l'apologétique de Chateaubriand. Tel nous le voyons en 1791, qui lit d'une voix théâtrale un simple manuel de piété à des séminaristes, tel il sera quand il écrira le *Génie du Christianisme* et, de cette défense chrétienne, fera un livre d'éloquente poésie. Avec une grande sincérité, quel comédien magnifique !...

Un jour, le vendredi saint, un prêtre officia sur le tillac. Après le service, Chateaubriand demanda à M. Nagot la

(1) Victor GIRAUD, introduction à son édition d'*Atala*, p. XXIX et suiv.

permission d'adresser quelques paroles religieuses aux matelots. L'abbé Nagot y consentit. Alors, « notre nouveau missionnaire » prit un grand crucifix et commença de haranguer l'équipage. Il débita « des phrases extrêmement fortes et brûlantes », au point, dit l'abbé de Mondésir, que, « s'il se fût trouvé un juif à bord, je ne doute nullement que nos matelots ne l'eussent jeté à la mer ».

Est-il bien, dans cette attitude!... Pour comprendre comment le romantisme a en lui son origine et son premier caractère, essayons de nous figurer, auprès de ce jeune Chateaubriand, les manières des écrivains classiques. Et ne voyons-nous pas qu'ici apparaissent d'abord les gestes romantiques, oui, tout ce qu'a de théâtral le romantisme, ce qu'il a d'exubérant, de nerveux et de superbe? Cet ample débordement de la personnalité sera l'âme ardente du romantisme.

Un jour, la chaleur était accablante. Et Chateaubriand raconte, dans ses *Mémoires*, qu'il voulut se baigner : « Quoique nous n'eussions pas de chaloupe dehors, je me jetai du beaupré à la mer. » Voilà un coup d'une belle hardiesse. Il raconte qu'il nagea sans regarder le vaisseau. Il raconte que le courant l'entraîna. Il raconte que des requins se montrèrent et que les matelots tirèrent dessus...

La houle était si grosse qu'elle retardait mon retour en épuisant mes forces. J'avais un gouffre au-dessous de moi ; et les requins pouvaient à tout moment m'emporter un bras ou une jambe. Sur le bâtiment, le maître d'équipage cherchait à descendre un canot dans la mer, mais il fallait établir un palan, et cela prenait un temps considérable (etc., etc...). On me hissa sur le pont à demi mort : si je m'étais noyé, le bon débarras pour moi et les autres (1) !

C'est beau, c'est audacieux. Chateaubriand a toujours été en coquetterie avec la mer. Seulement, voici le récit du bon abbé de Mondésir :

Le chevalier, je dirais presque le Don Quichotte, qui aimait à faire des essais souvent téméraires, voulut prendre un bain

(1) *Mémoires*, t. Ier, p. 350.

de mer dans l'Océan même. Les matelots eurent beau lui demander s'il en avait déjà pris, et sur sa réponse que non, cherchèrent à le détourner d'une fantaisie dangereuse : il fallut lui céder... Le baigneur se mit tout nu. On lui passa des sangles et des cordages sous les aisselles, et il fut ainsi descendu sur le sol humide. A peine ses pieds eurent-ils porté, que le héros s'évanouit et qu'il fallut se hâter de le hisser à bord, crainte aussi qu'un requin ne le coupât en deux. Revenu à lui sur le tillac, il se mit à dire : « Eh bien, je sais maintenant à quoi m'en tenir !... »

Chateaubriand n'invente pas tout; mais il arrange, et sans abnégation. C'est vrai qu'il a voulu se baigner dans la pleine mer. Seulement, il ne s'est pas jeté du beaupré en nageur splendide; et toutes les inquiétantes péripéties de la scène sont imaginées : il était attaché !

Un autre jour, la vigie cria : « Terre ! Terre !... » On approchait des îles Açores. Aussitôt, Chateaubriand descendit dans la chambre où les ecclésiastiques psalmodiaient l'office. Il les prévint « de prendre garde à eux, au sujet des Açores » : en effet, un pape (et l'abbé de Mondésir ne sait plus lequel) « avait excommunié quiconque placerait ces îles portugaises soit en Europe soit en Afrique » (l'abbé de Mondésir ne sait plus lequel des deux). L'abbé de Mondésir ajoute, avec une simplicité assez fine :

Notre chevalier de Malte, défenseur de l'Église, en nous donnant un échantillon de son érudition ecclésiastique, nous fit douter si, dans l'occasion, il ne persiflait pas la cour de Rome aussi prestement qu'un franc libertin.

Pour devenir chevalier de Malte, le vicomte de Chateaubriand avait dû recevoir la cléricature et même la tonsure. Mais, à Paris, il avait subi l'influence des philosophes et il n'était par exempt de tout libertinage spirituel. Donc le voici qui, après avoir fait de grands gestes et de beaux discours, un crucifix à la main, devant l'horizon de la mer, badine.

A l'île Gracieuse, où l'on relâcha, le capitaine alla faire des vivres :

Le chevalier l'accompagna, en vrai touriste qui veut tout voir,

pour ensuite pouvoir parler de tout, quoique souvent ce genre de pèlerins ne se fasse nul scrupule de raconter comme vu de leurs yeux ce qu'ils n'ont ni vu ni pu voir.

En écrivant cela, je crois que l'abbé de Mondésir ne savait pas à quel point il disait la vérité, – la vérité que voici : Chateaubriand, voyageur en Amérique, n'a certainement fait qu'une petite partie de l'itinéraire qu'il se vante d'avoir parcouru; et il n'a certainement pas vu la vingtième partie de ce qu'il se vante d'avoir vu de ses yeux.

*
* *

Cette conclusion résulte des travaux de plusieurs érudits.

Voici l'argumentation de M. Joseph Bédier (1).

Chateaubriand s'est embarqué à Saint-Malo le 8 avril 1791. Le *Voyage en Amérique* dit « en avril 1791 (2) ». Et puis il cesse de donner aucune date, si ce n'est, à la dernière page, celle-ci :

Revenu à Philadelphie, je m'y embarquai. Une tempête me poussa en dix-huit jours sur la côte de France. Je pris terre au Havre. Au mois de juillet 1792, j'émigrai avec mon frère (3).

Du mois d'avril 1791 au mois de juillet 1792, cela fait quinze mois. Or, voici l'itinéraire que Chateaubriand prétend avoir parcouru : départ de Baltimore pour Philadelphie et New-York; de New-York à Boston et retour à New-York; de New-York à Albany et au Niagara; exploration des lacs du Canada; du lac Érié à Pittsbourg sur l'Ohio; descente de l'Ohio et du Mississipi jusqu'aux Natchez; exploration de la Louisiane et des Florides; voyage vers le nord par Nashville, Knoxville, Salem, Chillicothe; voyage de Chillicothe à Philadelphie.

Eh bien, il paraît qu'en quinze mois Chateaubriand

(1) Joseph Bédier, *Études critiques*. Paris 1903, p. 127 et suiv.
(2) *Voyage en Amérique*, introduction.
(3) *Voyage en Amérique*, « fin du voyage ».

pouvait, même avec de mauvais moyens de locomotion, parcourir ce long itinéraire.

Seulement, il n'est pas resté quinze mois en Amérique. De ces quinze mois, il faut retrancher d'abord la traversée de Saint-Malo à Baltimore. L'abbé de Mondésir dit qu'elle dura cent quatre jours; il se trompe, à cinquante ans de distance, de onze jours. La date de l'arrivée du *Saint-Pierre* à Baltimore nous est connue. Comme le *Saint-Pierre* amenait à Baltimore les fondateurs du séminaire, c'est un événement de l'histoire religieuse de là-bas. Et ainsi la date a été conservée : c'est le 10 juillet. Donc, il ne reste déjà plus à Chateaubriand que douze mois de parcours américains.

Voyons la date du retour. Le *Voyage* dit que Chateaubriand partit pour l'émigration au mois de juillet 1792. Or, il faut placer plusieurs événements entre le retour du voyageur et son départ pour l'émigration. Les *Mémoires* nous renseignent imprudemment là-dessus. Oui, dans cet intervalle, Chateaubriand se maria; son acte de mariage est du 19 mars 1792. Et, bref, les *Mémoires* avouent que Chateaubriand a quitté l'Amérique le 10 décembre 1791.

Il était arrivé à Baltimore le 10 juillet; et il a donc passé en Amérique, non pas quinze mois, mais cinq. Or, en cinq mois, il n'a pas pu parcourir l'itinéraire dont il se vante.

Voilà ce que M. Joseph Bédier n'affirme pas seulement, mais il le montre. Il prend l'itinéraire tel que le *Voyage* et les *Mémoires* l'indiquent. Chateaubriand, qui ne donne pas les dates, ne désigne même pas les saisons. Mais il mentionne, ici ou là, un arrêt d'un ou deux jours. Quand il ne le mentionne pas, M. Bédier suppose obligeamment qu'il a voyagé tout le temps, de l'aube à la nuit. Pour évaluer la durée du parcours, il utilise les renseignements que fournissent les voyageurs de cette époque; et il suppose toujours que Chateaubriand allait plus vite que personne. Il lui fait accomplir d'extraordinaires prouesses de hâte et d'endurance. Exemple. Des Natchez à Philadelphie, il y a, par le chemin que Chateaubriand dit avoir suivi, une distance d'au moins 2 950 kilomètres. Chateaubriand prétend

l'avoir parcourue à cheval. Or, à cheval, quand il partit du Niagara pour Érié, il faisait quarante kilomètres par jour. Seulement, alors, il n'était pas pressé, tandis que, pour le retour, il pouvait l'être. Mais quel est le train le plus rapide qui puisse, pendant une cinquantaine de jours consécutifs, soutenir un cavalier vigoureux? — Environ soixante kilomètres par jour, dit-on. Autrement, le cavalier succomberait. Cependant, M. Joseph Bédier accorde à Chateaubriand quatre-vingts kilomètres. Il suppose que Chateaubriand trouve dans toutes les villes des diligences attelées, qui partiront à son heure; il lui accorde, dans les déserts, « des canots tout parés, des chevaux frais tout harnachés, des compagnons tout équipés, sur l'Hudson un paquebot en partance; à Pittsbourg, à Philadelphie, des bateaux prêts à lâcher leurs amarres ». Il supprime les retards qu'auraient apportés les intempéries, les orages d'été, les pluies de novembre. Il n'admet aucun accident; il refuse de croire à un guide qui s'égare, à un cheval qui se déferre. Il organise une rapidité de voyage qui est un miracle perpétuel. Même ainsi, Chateaubriand ne peut absolument pas arriver à Philadelphie, pour s'embarquer, avant le 23 décembre 1791. Or, le bateau qui le ramena en France a quitté Philadelphie le 10 décembre. Chateaubriand l'aurait manqué de treize jours. Mais, en fait, il ne l'a pas manqué.

Donc, il n'a point parcouru l'itinéraire dont il se vante. Et même, il s'en faut de beaucoup; il s'en faut de beaucoup plus de treize jours. Car il ne pouvait pas soutenir l'allure que M. Bédier lui a prêtée, avec un peu d'ironie et en mettant les choses au mieux, pour rendre sa démonstration plus frappante.

Pour parcourir son itinéraire, il aurait fallu à Chateaubriand plusieurs mois de plus que les cinq mois qu'il a passés en Amérique. Voilà pourquoi le *Voyage en Amérique* a l'ingéniosité de ne pas indiquer précisément la date du retour en France et de la remplacer par la date du départ pour l'émigration, date qui fait illusion dans l'esprit du lecteur. Et, si les *Mémoires* fournissent la véritable date du retour, c'est qu'ils ne pouvaient pas faire autre-

ment, à cause de la date du mariage, qui devait intervenir à sa place dans la chronologie de l'année 1792.

Chateaubriand s'est moqué de son lecteur.

D'ailleurs, avant la remarquable démonstration de M. Bédier, des doutes avaient déjà été formulés. Au mois de décembre 1827, une revue américaine, l'*American quaterly review*, publia un article sur le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand. On y lit ceci :

M. de Chateaubriand dit être allé à Richmond, dans la Virginie, avoir vu George Washington à Philadelphie, avoir visité le champ de bataille de Lexington et être allé à Niagara et au Canada. On voit qu'il voudrait persuader qu'il a longtemps vécu parmi nos Indiens et fait de longues courses dans nos déserts, surtout qu'il connaît parfaitement la Louisiane, le Mississipi et les Florides. Mais cela est impossible. Les scènes descriptives d'*Atala* et des *Natchez* sont entièrement fausses. Une personne capable de peupler les bords du Mississipi de perroquets, de singes et de flamants n'a jamais vu ce pays (1).

Le rédacteur de l'*American quaterly review* ne croyait pas que Chateaubriand sût, des régions qu'il a décrites, plus « que ce qu'on peut recueillir dans les livres des voyageurs ».

Quelques années plus tard, en 1832, un certain René de Mersenne, ayant reçu d'un « vieil émigré français » communication de cet article, prit le rail-road d'Albany à Niagara; et il compara la description de Chateaubriand avec la réalité. Il trouva que ces deux choses ne se ressemblaient pas du tout. Et il écrivit, dans l'*Invariable, nouveau mémorial de Fribourg*, ceci :

Il faut confesser que les hérons bleus de M. de Chateaubriand, ses flamants roses, ses perroquets à tête jaune, voyageant de compagnie avec des crocodiles et des serpents verts sur des îles flottantes de pistia et de nénuphar ; plus son vieux bison à barbe antique et limoneuse, dieu mugissant du fleuve ; plus ses ours qui s'enivrent de raisin au bord de longues avenues, là où il n'y a pas d'avenues ; plus ses cariboux qui se baignent

(1) Joseph Bédier, l. l., p. 132.

dans des lacs, là où il n'y a pas de lacs ; plus la grande voix du Meschacébé qui s'élève en passant sous les monts, là où il n'y a pas de monts ; plus les mille merveilles de ces bords, qui font du Meschacébé l'un des quatre fleuves du paradis terrestre, sont des contes à dormir debout et que les bords de la Garonne eux-mêmes n'auraient pu inspirer (1).

Ainsi, les inexactitudes de la description tendent à démontrer ce qu'établit, d'autre part, la critique de M. Bédier.

Comment donc a fait Chateaubriand? Car, si différentes de l'exacte vérité que soient ses descriptions, elles décrivent tout de même le pays qu'il n'a pas vu; elles ne sont pas inventées de toutes pièces. Il faut que Chateaubriand se soit servi des livres des voyageurs.

Quels livres de quels voyageurs? Le patient M. Joseph Bédier a lu un très grand nombre de voyages américains, écrits entre la fin du dix-septième siècle et l'extrême fin du dix-huitième. Presque tous ont échappé à Chateaubriand; du moins, il ne paraît pas les avoir utilisés. Mais M. Bédier en retient cinq, qui sont bel et bien les sources auxquelles Chateaubriand s'est adressé. Ce sont : trois volumes du Père jésuite François-Xavier de Charlevoix; — un volume, en anglais, d'un voyageur et naturaliste américain du nom de William Bartram; — un volume, en anglais encore, d'un certain Jonathan Carver; — les trois volumes de l'*Histoire de la Louisiane*, par Le Page du Pratz, — et deux volumes de J.-E. Bonnet. Chateaubriand a considérablement exploité Charlevoix et Bartram; il a fait de bons emprunts à Carver; il a pris quelques petites choses à Le Page du Pratz et à Bonnet.

Exemple d'un emprunt fait à Charlevoix.

On lit dans Charlevoix :

Le souchet de l'Amérique est une herbe dont les feuilles ressemblent à celles du poireau : son tuyau est comme celui du jonc noueux. Les sauvages de la Floride nomment cette plante *apoya matsi*. Les sauvages la broient entre deux pierres et se frottent de son suc, quand ils veulent se laver, parce qu'ils

(1) Joseph Bédier, l. l., p. 133.

croient qu'elle adoucit leurs chairs et leur communique une odeur fort douce.

Et on lit dans le *Voyage* de Chateaubriand :

Le souchet d'Amérique était commun dans l'île. Le tuyau de ce souchet ressemble à celui d'un jonc noueux, et sa feuille à celle du poireau : les sauvages l'appellent *apoya matsi*. Les filles indiennes de mauvaise vie broient cette plante entre deux pierres et s'en frottent le sein et les bras (1).

Il y a là mieux, ou pis, que des analogies. L'invention de Chateaubriand, dans ce passage, consiste à révoquer en doute l'honorable conduite des jeunes Indiennes qui emploient l'*apoya matsi* pour se parfumer. C'est une opinion de moraliste pressé.

Or, il y a, dans l'étude de M. Bédier, pour le seul *Voyage en Amérique*, soixante-deux pages de rapprochements de ce genre, en petit texte et sur deux colonnes.

D'ailleurs, M. Bédier reconnaît qu'il ne possède pas les sources de tous le *Voyage en Amérique*. Sa recherche est restée à peu près vaine pour les quatre-vingts premières pages de l'ouvrage.

Or, ce commencement du voyage est beaucoup plus précis que la suite : chaque étape est marquée, jour par jour, nettement. C'est ainsi jusqu'au Niagara, jusqu'au moment où le voyageur va s'enfoncer dans « les royaumes de la solitude ». Chateaubriand le constate lui-même. Et il l'explique, à sa manière, que voici :

Ici, le manuscrit original de mes voyages...

Il prétendait que le *Voyage*, qu'il publiait en 1827, avait été d'abord écrit une trentaine d'années plus tôt...

... n'offre plus qu'une masse informe de feuilles volantes, mêlées, déchirées, rongées par l'humidité, sans ordre, sans suite, souvent illisibles...

(1) *Voyage en Amérique*, p. 85.

Terrible humidité! Mais la vérité probable, c'est que Chateaubriand n'était pas allé au delà du Niagara et que, le reste, il avait plus de mal à le décrire, sa mémoire ne l'aidant pas, et les récits médiocres des voyageurs devant suppléer à l'impression personnelle.

Cependant, il y a d'autres parties encore du *Voyage* pour lesquelles les sources manquent à M. Bédier : ainsi, l'aperçu des lacs du Canada, la description des cours de l'Ohio et du Mississipi, choses qu'il est fort invraisemblable que Chateaubriand ait jamais vues.

Une nouvelle investigation s'imposait. Elle a été faite par M. Dick (1). Et M. Dick a trouvé une source très importante, qui devait échapper à l'enquête, pourtant si attentive, de M. Bédier. Celui-ci, en effet, a borné sa recherche aux dernières années du dix-huitième siècle. Il le pouvait, en bonne logique, s'il accordait sa créance à toute cette histoire du manuscrit égaré, puis retrouvé en mauvais état, ou à toute cette histoire que Chateaubriand raconte pour établir que le *Voyage* fut composé en Angleterre et vers 1797. Mais cette histoire du manuscrit perdu est un roman, et un roman plus original que le fond même du *Voyage en Amérique.*

La preuve? L'importante source que M. Dick a retrouvée est un ouvrage de 1824.

Déjà, en 1828, le *Foreign Review* écrivait :

M. de Chateaubriand ne se fait pas scrupule de mettre à profit des matériaux préparés pour ses besoins. Une portion considérable de son *Voyage en Amérique* est une transcription de *A pilgrimage in Europe and America, leading to the discovery of the sources of the Mississipi and bloody river*, etc., par J.-C. Beltrami, ancien juge de la cour royale du royaume d'Italie... M. de Chateaubriand s'est, sans contredit, fort largement servi de M. Beltrami, en donnant les observations du voyageur italien, datées de 1823, comme ses observations personnelles, tirées de son journal privé de 1791.

(1) *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1906, p. 228 et suiv.

Chateaubriand cite lui-même Beltrami. Par exemple, à propos du calendrier des sauvages américains, il dit :

> Un voyageur moderne (et, en note, « Beltrami ») donne ainsi les mois des Sioux et les mois des Cipawois (1).

Précaution !...

Les rapprochements qu'a faits M. Dick entre le texte de Chateaubriand et le texte de Beltrami ne laissent aucun doute.

Petit exemple de Beltrami :

> Les deux chefs de deux tribus belligérantes vident quelquefois la querelle par un combat singulier, en présence des deux armées ennemies, comme les peuples du Médiève, ou trois contre trois, comme les Horaces et les Curiaces de l'antiquité.

Chateaubriand :

> Quelquefois le différend est vidé par un duel entre les deux chefs des deux troupes ou par un combat singulier de trois contre trois, de trente contre trente, comme le combat des Curiaces et des Horaces ou des trente Bretons contre les trente Anglais.

Ce qu'a trouvé Chateaubriand, c'est, avec la mention des trente Bretons et des trente Anglais, l'idée d'appeler « singulier » un combat de six à soixante personnes.

Mais il raconte, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, qu'un jour M. de Malesherbes lui dit : « C'est dommage que vous ne sachiez par la botanique !... » Il trouva le moyen de combler cette lacune avec les matériaux qu'il empruntait à Beltrami et qu'il ne travaillait pas beaucoup avant de les transporter dans le récit de son voyage.

Les emprunts que Chateaubriand a faits à Beltrami sont très considérables. Ajoutés à ceux qu'a révélés M. Joseph Bédier, ils permettent à M. Dick de conclure qu'une trentaine de pages seulement du *Voyage en Amérique*, qui en a deux cents, n'ont pas encore été ramenées à leurs sources.

(1) *Voyage en Amérique*, p. 148.

Après qu'eut été publiée l'étude critique de M. Joseph Bédier, un Américain, M. Stathers, soutint devant la faculté de Grenoble une thèse intitulée « Chateaubriand et l'Amérique ». Il acceptait que Chateaubriand n'eût passé là-bas que cinq mois. Mais, originaire « des bords de l'Ohio et du Missouri », M. Stathers déclarait saisissantes la richesse et, disait-il, l'exactitude de la peinture que Chateaubriand a faite de cette région. Seulement, M. Dick a vérifié que les pages où Chateaubriand décrit la région de l'Ohio et du Missouri sont « une simple transcription » de Beltrami. Il ajoute :

Il n'y a guère d'original, chez Chateaubriand, que ses six lignes sur le charme de la vie sauvage, qui interrompent sa description du Mississipi aux environs de la rivière Margette : encore sont-elles suggérées par des réflexions analogues de Beltrami sur une famille de Yankees qui était venue s'établir sur les bords de cette rivière Margette pour fuir le voisinage des hommes.

C'est grave. Ceci ne l'est pas moins.

Au sixième livre des *Mémoires,* Chateaubriand raconte son voyage en Amérique. M. Biré dit que ce livre des *Mémoires* fut écrit à Londres, du mois d'avril au mois de septembre 1822, et revu au mois de décembre 1846. Ces dates, M. Biré ne les invente pas. Pour ce qui est de la seconde, on sait que Chateaubriand fit, en 1846, une revision du manuscrit de ses *Mémoires*. Et, quant à la première, 1822, elle est attestée par Chateaubriand lui-même au début de ce livre VI. Il raconte, et avec une véritable satisfaction d'orgueil, que, trente et un ans après s'être embarqué, simple sous-lieutenant, pour l'Amérique, il arrive à Londres, ambassadeur du roi de France. Le contraste lui plaît; et il y insiste avec une sorte d'acharnement heureux. Il est fort content de montrer la différence avantageuse qu'il y a entre un pauvre diable de noble qui fuit sa patrie livrée à la révolution et un ambassadeur en l'honneur de qui le canon tonne et les grands seigneurs se dérangent. Cette comparaison se développe au long de plusieurs pages ravies.

Ainsi, la date de 1822 est appuyée sur un fait. De sorte que, si le *Voyage* ne fût guère écrit avant l'année de sa publication, 1827, et si le voyage est raconté déjà dans un livre des *Mémoires* qui date de 1822, nous avons là un précieux moyen de contrôle. Un moyen de contrôle d'autant plus précieux que les lettres américaines de Beltrami ayant paru en 1824, les *Mémoires* nous donneraient un récit du voyage antérieur aux emprunts si importants que l'auteur du voyage a faits à Beltrami.

Mais il faut en rabattre. M. Dick a trouvé, dans le sixième livre des *Mémoires*, des passages qui proviennent directement de Beltrami. M. Dick assure que tout ce qui, dans les *Mémoires*, a trait au dénombrement des Indiens, à la dégradation de leurs mœurs, à la confusion de leurs traditions religieuses, à l'attachement qu'ils ont pour les Français et pour les missionnaires, tout cela « est tiré de Beltrami »; la guerre de la colonie de Selkirk contre la Compagnie du Nord-Ouest serait « un extrait consciencieux de Beltrami ».

Or, nous n'avons pas à nous demander si peut-être ce n'est pas Beltrami qui aurait pillé Chateaubriand. En admettant que le sixième livre des *Mémoires* soit de 1822, les *Mémoires* n'ont été connus du public que beaucoup plus tard.

Ainsi, une première rédaction du sixième livre des *Mémoires* date certainement de 1822. Mais, après 1822 et même après 1824, Chateaubriand remania son sixième livre assez profondément, et par exemple au moyen de Beltrami.

Entre Chateaubriand et Beltrami, que se passa-t-il?

Le rédacteur du *Foreign Review*, qui révélait en 1828 l'usage fait par Chateaubriand du livre de Beltrami, disait que celui-ci avait protesté contre le procédé un peu désinvolte de Chateaubriand. Quelle fut la protestation? et quelle, la réponse de Chateaubriand? Mystère. Toujours est-il qu'en 1830 Beltrami publiait à Paris un nouvel ouvrage, *le Mexique;* et, dans la préface, il écrivait :

M. de Chateaubriand a bien voulu me citer avec éloge et m'emprunter quelques pages, dans son *Voyage en Amérique*.

Beltrami se résignait; et il tournait à son avantage le dépouillement.

Une dame qui a composé une biographie de Beltrami, Eugenia Masi, raconte que, vers cette époque, Beltrami fut, à Paris, l'intime de La Fayette, de Laffitte, — de Chateaubriand. Évidemment, les choses s'arrangèrent. Sans doute, l'auteur du *Voyage* sut-il endoctriner Beltrami, le convaincre de l'honneur qu'il lui avait fait; et, pour l'amadouer, il le mena dans le monde.



Concluons. Chateaubriand n'a fait, en Amérique, qu'un tout petit voyage. Il n'est resté, sur le nouveau continent, que cinq mois; et l'on peut conjecturer que, pendant cinq mois, il n'a pas vécu comme un diable qui ne désire que de faire beaucoup de chemin.

Où donc est-il allé? Si, pour attester qu'il s'embarqua le 8 avril 1791, à Saint-Malo, et qu'il a fait la traversée avec les missionnaires de Baltimore, il n'y avait pas le récit du respectable et véridique abbé de Mondésir, la question se poserait de savoir s'il n'est pas resté, tout bonnement, en Bretagne à baguenauder dans la campagne et sur les plages. Mais, non : il est allé en Amérique. Il a fait une belle promenade de Baltimore au Niagara, en passant par Philadelphie, New-York, Boston et Albany.

Outre les difficultés, et insurmontables, qu'il y aurait à croire que Chateaubriand fût allé, en cinq mois, jusqu'au pays des Natchez et jusqu'à Cuscowilla, notons qu'il a quitté l'Europe pour découvrir un passage de l'Atlantique au Pacifique, vers le nord du Canada. C'est lui qui le dit. S'il avait ce projet, qu'est-ce qu'il serait allé faire au pays des Natchez et à Cuscowilla, qui sont très au sud, vers le golfe du Mexique?... Il faut choisir. Seulement, il ne voulait pas choisir : il voulait se parer de plusieurs sujets d'orgueil, même contradictoires.

Nous avons déjà vu Chateaubriand qui n'avait pas un

respect fort méticuleux de la simple vérité. Cette fois, nous le prenons en flagrant délit d'imposture : il a organisé, autour de lui, une glorieuse fiction. Le *Voyage en Amérique* est une invention fort habile et à l'établissement de laquelle ont servi les écrits des autres.

Pourtant, lisons une page du *Voyage en Amérique* et, par exemple, la « description de quelques sites dans l'intérieur des Florides ». Cela est beau, et tel que nul écrivain n'a jamais rien écrit de plus beau.

Or, Chateaubriand n'est pas allé dans les Florides. Les éléments de ce prodigieux paysage, il les a pris à ses livres de documentation, à ses livres de pillage, à ces Charlevoix, Bartram, Beltrami et autres. Or, jamais un régent de collège comme Charlevoix, jamais un Bartram ni un Beltrami n'a écrit une page qui existe auprès de celle-là. Tel est l'enchantement, tel est l'extraordinaire prestige de cette imagination visionnaire qui, avec de médiocres éléments de réalité, suscite cette inoubliable fantasmagorie.

Et l'on dira : qu'importe qu'il ait emprunté la matière de sa peinture à un Charlevoix, à un Bartram, à un Beltrami, comme un peintre achète ses tubes de couleurs chez un négociant?...

Oui; mais il reste l'imposture et toute la combinaison de cette menterie. Il a voulu faire croire qu'il était allé là-bas. Et, primo, cela n'a pas été sans nuire à son œuvre qui, pour avoir l'air documenté, contient beaucoup de pages sans intérêt; secondement, c'est une imposture.

Chateaubriand fut un artiste qui, de sa vie même, résolut de faire une œuvre d'art. Alors, il ne lui suffisait pas d'écrire de jolies et splendides pages; il fallait encore qu'il apparût comme un explorateur, comme un découvreur de mondes, comme un héros d'audace et de courage, — comme un sportsman, — tout cela, au mépris de la vérité, qu'on n'altère pas sans inconvénient.

VOYAGE EN AMÉRIQUE [1]

I

VISITE A WASHINGTON (2)

Lorsque j'arrivai à Philadelphie, le grand Washington n'y était pas. Je fus obligé de l'attendre une quinzaine de jours ; il revint. Je le vis passer dans une voiture qu'emportaient avec rapidité quatre chevaux fringants, conduits à grandes guides. Washington, d'après mes idées d'alors, était nécessairement Cincinnatus ; Cincinnatus en carrosse dérangeait un peu ma république de l'an de Rome 296. Le dictateur Washington pouvait-il être autre chose qu'un rustre piquant ses bœufs de l'aiguillon et tenant le manche de sa charrue? Mais quand j'allai porter ma lettre de recommandation à ce grand homme, je retrouvai la simplicité du vieux Romain.

Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux maisons voisines, était le palais du président des États-Unis : point de garde, pas même de valets. Je frappai ; une jeune servante ouvrit. Je lui demandai si le général était chez lui ; elle me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon nom, difficile à prononcer en anglais, et qu'elle ne put retenir. Elle me dit

(1) Je donne dès maintenant ces extraits du *Voyage en Amérique*, bien que la publication de cet ouvrage soit postérieure à la plupart des ouvrages de Chateaubriand : la rédaction première est très ancienne.

(2) M. Joseph Bédier (l. l., p. 178) ne croit pas à l'authenticité de cette visite.

alors doucement : *Walk in, sir,* « Entrez, monsieur »; et elle marcha devant moi dans un de ces étroits et longs corridors qui servent de vestibule aux maisons anglaises : elle m'introduisit dans un parloir, où elle me pria d'attendre le général.

Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la fortune ne m'imposent point : j'admire la première sans en être écrasé ; la seconde m'inspire plus de pitié que de respect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

Au bout de quelques minutes, le général entra. C'était un homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt que noble : il est ressemblant dans ses gravures. Je lui présentai ma lettre en silence ; il l'ouvrit, courut à la signature, qu'il lut tout haut avec exclamation : « Le colonel Armand ! » C'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de La Rouairie.

Nous nous assîmes ; je lui expliquai, tant bien que mal, le motif de mon voyage. Il me répondait par monosyllabes français ou anglais, et m'écoutait avec une sorte d'étonnement. Je m'en aperçus, et je lui dis avec un peu de vivacité : « Mais il est moins difficile de découvrir le passage du nord-ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait. — *Well, well, young man!* » s'écria-t-il en me tendant la main. Il m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

Je fus exact au rendez-vous : nous n'étions que cinq ou six convives. La conversation roula presque entièrement sur la révolution française. Le général nous montra une clef de la Bastille : ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez niais qu'on se distribuait alors dans les deux mondes. Si Washington avait vu, comme moi, dans les ruisseaux de Paris, *les vainqueurs de la Bastille*, il aurait eu moins de foi dans sa relique. Le sérieux et la force de la révolution n'étaient pas dans ces orgies sanglantes. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en 1793.

Je quittai mon hôte à dix heures du soir, et je ne l'ai jamais revu ; il partit le lendemain pour la campagne, et je continuai mon voyage.

II

LES ONONDAGAS

Nous étions arrivés au bord du lac auquel les Onondagas, peuplade iroquoise, ont donné leur nom. Nos chevaux avaient besoin de repos. Je choisis avec mon Hollandais un lieu propre à établir notre camp. Nous en trouvâmes un dans une gorge de vallée, à l'endroit où une rivière sort en bouillonnant du lac. Cette rivière n'a pas couru cent toises au nord en directe ligne qu'elle se replie à l'est, et court parallèlement au rivage du lac, en dehors des rochers qui servent de ceinture à ce dernier.

Ce fut dans la courbe de la rivière que nous dressâmes notre appareil de nuit : nous fichâmes deux hauts piquets en terre ; nous plaçâmes horizontalement dans la fourche de ces piquets une longue perche ; appuyant des écorces de bouleau, un bout sur le sol, l'autre bout sur la gaule transversale, nous eûmes un toit digne de notre palais. Le bûcher de voyage fut allumé pour faire cuire notre souper et chasser les maringouins. Nos selles nous servaient d'oreillers sous l'*ajoupa*, et nos manteaux, de couverture...

Il n'était guère que quatre heures après midi lorsque notre établissement fut achevé. Je pris mon fusil et j'allai errer dans les environs. Je suivis d'abord le cours de la rivière ; mes recherches botaniques ne furent pas heureuses : les plantes étaient peu variées. Je remarquai des familles nombreuses de *plantago virginica*, et de quelques autres beautés de prairies toutes assez communes ; je quittai les bords de la rivière pour les côtes du lac, et je ne fus pas plus chanceux. A l'exception d'une espèce de rhododendrum, je ne trouvai rien qui valût la peine de m'arrêter : les fleurs de cet arbuste, d'un rose vif, faisaient un effet charmant avec l'eau bleue du lac où elles se miraient, et le flanc brun du rocher dans lequel elles enfonçaient leurs racines.

Il y avait peu d'oiseaux ; je n'aperçus qu'un couple solitaire qui voltigeait devant moi, et qui semblait se plaire à répandre le mouvement et l'amour sur l'immobilité et la froideur de ces sites. La couleur du mâle me fit reconnaître l'oiseau blanc, ou le *passer nivalis* des ornithologistes. J'entendis aussi la voix

de cette espèce d'orfraie que l'on a fort bien caractérisée par cette définition : *strix exclamator*. Cet oiseau est inquiet comme tous les tyrans : je me fatiguai vainement à sa poursuite.

Le vol de cette orfraie m'avait conduit à travers les bois jusqu'à un vallon resserré par des collines nues et pierreuses. Dans ce lieu extrêmement retiré on voyait une méchante cabane de sauvage bâtie à mi-côte entre les rochers : une vache maigre paissait dans un pré au-dessous.

J'ai toujours aimé ces petits abris : l'animal blessé se tapit dans un coin ; l'infortuné craint d'étendre au dehors, avec sa vue, des sentiments que les hommes repoussent. Fatigué de ma course, je m'assis au haut du coteau que je parcourais, ayant en face la hutte indienne sur le coteau opposé. Je couchai mon fusil auprès de moi, et je m'abandonnai à ces rêveries dont j'ai souvent goûté le charme.

J'avais à peine passé ainsi quelques minutes, que j'entendis des voix au fond du vallon. J'aperçus trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses. Après les avoir mis paître dans les prairies, ils marchèrent vers la vache maigre, qu'ils éloignèrent à coups de bâton.

L'apparition de ces Européens dans un lieu si désert me fut extrêmement désagréable ; leur violence me les rendit encore plus importuns. Ils chassaient la pauvre bête parmi les roches en riant aux éclats, et en l'exposant à se rompre les jambes. Une femme sauvage, en apparence aussi misérable que sa vache, sortit de la hutte isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela doucement et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à elle en allongeant le cou avec un petit mugissement de joie. Les colons menacèrent de loin l'Indienne, qui revint à sa cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte, où son amie la flattait de la main, tandis que l'animal reconnaissant léchait cette main secourable. Les colons s'étaient retirés.

Je me levai, je descendis la colline, je traversai le vallon ; et, remontant la colline opposée, j'arrivai à la hutte, résolu de réparer autant qu'il était en moi la brutalité des hommes blancs. La vache m'aperçut et fit un mouvement pour fuir ; je m'avançai avec précaution, et je parvins, sans qu'elle s'en allât, jusqu'à l'habitation de sa maîtresse.

L'Indienne était rentrée chez elle. Je prononçai le salut qu'on m'avait appris : « Siègoh » ! *Je suis venu!* L'Indienne, au lieu de me rendre mon salut par la répétition d'usage : *Vous êtes venu!* ne répondit rien. Je jugeai que la visite d'un de ses tyrans lui

était importune. Je me mis alors à mon tour à caresser la vache. L'Indienne parut étonnée : je vis sur son visage jaune et attristé des signes d'attendrissement et presque de gratitude. Ces mystérieuses relations de l'infortune remplirent mes yeux de larmes : il y a de la douceur à pleurer sur des maux qui n'ont été pleurés de personne.

Mon hôtesse me regarda encore quelque temps avec un reste de doute, comme si elle craignait que je ne cherchasse à la tromper ; elle fit ensuite quelques pas, et vint elle-même passer sa main sur le front de sa compagne de misère et de solitude.

Encouragé par cette marque de confiance, je dis en anglais, car j'avais épuisé mon indien : « Elle est bien maigre ! » L'Indienne repartit aussitôt en mauvais anglais : « Elle mange fort peu. » *She eats very little.* « On l'a chassée rudement », repris-je. Et la femme me répondit : « Nous sommes accoutumés à cela, toutes deux, *both.* » Je repris : « Cette prairie n'est donc pas à vous? » Elle répondit : « Cette prairie était à mon mari, qui est mort. Je n'ai point d'enfants, et les blancs mènent leurs vaches dans ma prairie. »

Je n'avais rien à offrir à cette indigente créature : mon dessein eût été de réclamer la justice en sa faveur ; mais à qui m'adresser dans un pays où le mélange des Européens et des Indiens rendait les autorités confuses, où le droit de la force enlevait l'indépendance au sauvage, et où l'homme policé, devenu à demi sauvage, avait secoué le joug de l'autorité civile?

Nous nous quittâmes, moi et l'Indienne, après nous être serré la main. Mon hôtesse me dit beaucoup de choses que je ne compris point, et qui étaient sans doute des souhaits de prospérité pour l'étranger. S'ils n'ont pas été entendus du ciel, ce n'est pas la faute de celle qui priait, mais la faute de celui pour qui la prière était offerte : toutes les âmes n'ont pas une égale aptitude au bonheur, comme toutes les terres ne portent pas également des moissons.

Je retournai à mon *ajoupa*, où je fis un assez triste souper. La soirée fut magnifique ; le lac, dans un repos profond, n'avait pas une ride sur ses flots ; la rivière baignait en murmurant notre presqu'île, que décoraient de faux ébéniers non encore défleuris ; l'oiseau nommé *coucou des Carolines* répétait son chant monotone ; nous l'entendions tantôt plus près, tantôt plus loin, suivant que l'oiseau changeait le lieu de ses appels amoureux.

Le lendemain, j'allai avec mon guide rendre visite au premier

sachem des Onondagas, dont le village n'était pas éloigné. Nous arrivâmes à ce village à dix heures du matin. Je fus environné aussitôt d'une foule de jeunes sauvages qui me parlaient dans leur langue, en y mêlant des phrases anglaises et quelques mots français : ils faisaient grand bruit et avaient l'air fort joyeux. Ces tribus indiennes, enclavées dans les défrichements des blancs, ont pris quelque chose de nos mœurs : elles ont des chevaux et des troupeaux ; leurs cabanes sont remplies de meubles et d'ustensiles achetés d'un côté à Québec, à Montréal, à Niagara, au Détroit ; de l'autre, dans les villes des États-Unis.

Le sachem des Onondagas était un vieil Iroquois dans toute la rigueur du mot : sa personne gardait le souvenir des anciens usages et des anciens temps du désert : grandes oreilles découpées, perle pendante au nez, visage bariolé de diverses couleurs, petite touffe de cheveux sur le sommet de la tête, tunique bleue, manteau de peau, ceinture de cuir, avec le couteau de scalpe et le casse-tête, bras tatoués, mocassines aux pieds, chapelet ou collier de porcelaine à la main.

Il me reçut bien et me fit asseoir sur sa natte. Les jeunes gens s'emparèrent de mon fusil ; ils en démontèrent la batterie avec une adresse surprenante, et replacèrent les pièces avec la même dextérité : c'était un simple fusil de chasse à deux coups.

Le sachem parlait anglais et entendait le français : mon interprète savait l'iroquois, de sorte que la conversation fut facile. Entre autres choses le vieillard me dit que, quoique sa nation eût toujours été en guerre avec la mienne, elle l'avait toujours estimée. Il m'assura que les sauvages ne cessaient de regretter les Français ; il se plaignit des Américains, qui, bientôt, ne laisseraient pas aux peuples dont les ancêtres les avaient reçus, assez de terre pour couvrir leurs os.

Je parlai au sachem de la détresse de la veuve indienne : il me dit qu'en effet cette femme était persécutée, qu'il avait plusieurs fois sollicité à son sujet les commissaires américains, mais qu'il n'en avait pu obtenir justice ; il ajouta qu'autrefois les Iroquois se la seraient faite.

Les femmes indiennes nous servirent un repas. L'hospitalité est la dernière vertu sauvage qui soit restée aux Indiens au milieu des vices de la civilisation européenne. On sait quelle était autrefois cette hospitalité : une fois reçu dans une cabane, on devenait inviolable : le foyer avait la puissance de l'autel ; il vous rendait sacré. Le maître de ce foyer se fût fait tuer avant qu'on touchât à un seul cheveu de votre tête.

Lorsqu'une tribu chassée de ses bois, ou lorsqu'un homme venait demander l'hospitalité, l'étranger commençait ce qu'on appelait la danse du suppliant. Cette danse s'exécutait ainsi :

Le suppliant avançait quelques pas, puis s'arrêtait en regardant le supplié et reculait ensuite jusqu'à sa première position. Alors les hôtes entonnaient le chant de l'étranger : « Voici l'étranger, voici l'envoyé du Grand-Esprit. » Après le chant, un enfant allait prendre la main de l'étranger pour le conduire à la cabane. Lorsque l'enfant touchait le seuil de la porte, il disait : « Voici l'étranger ! » et le chef de la cabane répondait : « Enfant, introduis l'homme dans ma cabane. » L'étranger, entrant alors sous la protection de l'enfant, allait, comme chez les Grecs, s'asseoir sur la cendre du foyer. On lui présentait le calumet de paix ; il fumait trois fois, et les femmes disaient le chant de la consolation : « L'étranger a retrouvé une mère et une femme : le soleil se lèvera et se couchera pour lui comme auparavant. »

On remplissait d'eau d'érable une coupe consacrée : c'était une calebasse ou un vase de pierre qui reposait ordinairement dans le coin de la cheminée, et sur lequel on mettait une couronne de fleurs. L'étranger buvait la moitié de l'eau, et passait la coupe à son hôte qui achevait de la vider.

Le lendemain de ma visite au chef des Onondagas, je continuai mon voyage. Ce vieux chef s'était trouvé à la prise de Québec : il avait assisté à la mort du général Wolf. Et moi, qui sortais de la hutte d'un sauvage, j'étais nouvellement échappé du palais de Versailles, et je venais de m'asseoir à la table de Washington.

A mesure que nous avancions vers Niagara, la route plus pénible était à peine tracée par des abatis d'arbres : les troncs de ces arbres servaient de ponts sur les ruisseaux ou de fascines dans les fondrières...

Les défrichements offraient un curieux mélange de l'état de nature et de l'état civilisé. Dans le coin d'un bois qui n'avait jamais retenti que des cris du sauvage et des bruits de la bête fauve, on rencontrait une terre labourée ; on apercevait du même point de vue la cabane d'un Indien et l'habitation d'un planteur. Quelques-unes de ces habitations, déjà achevées, rappelaient la propreté des fermes anglaises et hollandaises ; d'autres n'étaient qu'à demi terminées, et n'avaient pour toit que le dôme d'une futaie.

J'étais reçu dans ces demeures d'un jour ; j'y trouvais souvent une famille charmante, avec tous les agréments et toutes

les élégances de l'Europe ; des meubles d'acajou, un piano, des tapis, des glaces ; tout cèla à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs, avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres ; les jeunes filles de mon hôte chantaient, en s'accompagnant sur le piano, la musique de Paesiello et de Cimarosa, à la vue du désert, et quelquefois au murmure lointain d'une cataracte.

Dans les terrains les meilleurs s'établissaient des bourgades. On ne peut se faire une idée du sentiment et du plaisir qu'on éprouve en voyant s'élancer la flèche d'un nouveau clocher du sein d'une vieille forêt américaine. Comme les mœurs anglaises suivent partout les Anglais, après avoir traversé des pays où où il n'y avait pas trace d'habitants, j'apercevais l'enseigne d'une auberge qui pendait à une branche d'arbre sur le bord du chemin, et que balançait le vent de la solitude. Des chasseurs, des planteurs, des Indiens se rencontraient à ces caravansérails ; mais la première fois que je m'y reposai, je jurai bien que ce serait la dernière.

Un soir, en entrant dans ces singulières hôtelleries, je restai stupéfait à l'aspect d'un lit immense bâti en rond autour d'un poteau : chaque voyageur venait prendre sa place dans ce lit, les pieds au poteau du centre, la tête à la circonférence du cercle, de manière que les dormeurs étaient rangés symétriquement comme les rayons d'une roue ou les bâtons d'un éventail. Après quelque hésitation, je m'introduisis pourtant dans cette machine, parce que je n'y voyais personne. Je commençais à m'assoupir lorsque je sentis la jambe d'un homme qui se glissait le long de la mienne : c'était celle de mon grand diable de Hollandais qui s'étendait auprès de moi. Je n'ai jamais éprouvé une plus grande horreur de ma vie. Je sautai dehors de ce cabas hospitalier, maudissant cordialement les bons usages de nos bons aïeux. J'allai dormir dans mon manteau au clair de la lune : cette compagne de la couche du voyageur n'avait rien du moins que d'agréable, de frais et de pur.

III

LETTRE ÉCRITE DE CHEZ LES SAUVAGES DE NIAGARA

Il faut que je vous raconte ce qui s'est passé hier matin chez mes hôtes. L'herbe était encore couverte de rosée; le vent sortait des forêts tout parfumé, les feuilles du mûrier sauvage étaient chargées des cocons d'une espèce de ver à soie, et les plantes à coton du pays, renversant leurs capsules épanouies, ressemblaient à des rosiers blancs.

Les Indiennes s'occupaient de divers ouvrages, réunies ensemble au pied d'un gros hêtre pourpre. Leurs plus petits enfants étaient suspendus dans des réseaux aux branches de l'arbre : la brise des bois berçait ces couches aériennes d'un mouvement presque insensible. Les mères se levaient de temps en temps pour voir si leurs enfants dormaient, et s'ils n'avaient point été réveillés par une multitude d'oiseaux qui chantaient et voltigeaient alentour. Cette scène était charmante.

Nous étions assis à part, l'interprète et moi, avec les guerriers, au nombre de sept; nous avions tous une grande pipe à la bouche : deux ou trois de ces Indiens parlaient anglais.

A quelque distance, de jeunes garçons s'ébattaient : mais, au milieu de leurs jeux, en sautant, en courant, en lançant des balles, ils ne prononçaient pas un mot. On n'entendait point l'étourdissante criaillerie des enfants européens; ces jeunes sauvages bondissaient comme des chevreuils, et ils étaient muets comme eux. Un grand garçon de sept ou huit ans, se détachant quelquefois de la troupe, venait téter sa mère, et retournait jouer avec ses camarades.

L'enfant n'est jamais sevré de force; après s'être nourri d'autres aliments, il épuise le sein de sa mère comme la coupe que l'on vide à la fin d'un banquet. Quand la nation entière meurt de faim, l'enfant trouve encore au sein maternel une source de vie. Cette coutume est peut-être une des causes qui empêchent les tribus américaines de s'accroître autant que les familles européennes.

Les pères ont parlé aux enfants et les enfants ont répondu

aux pères. Je me suis fait rendre compte du colloque par mon Hollandais. Voici ce qui s'est passé :

Un sauvage d'une trentaine d'années a appelé son fils, et l'a invité à sauter moins fort ; l'enfant a répondu : *C'est raisonnable.* Et, sans faire ce que le père lui disait, il est retourné au jeu.

Le grand-père de l'enfant l'a appelé à son tour ; et lui a dit : *Fais cela* ; et le petit garçon s'est soumis. Ainsi l'enfant a désobéi à son père qui le *priait*, et a obéi à son aïeul qui lui *commandait.* Le père n'est presque rien pour l'enfant.

On n'inflige jamais une punition à celui-ci ; il ne reconnaît que l'autorité de l'âge et celle de sa mère. Un crime réputé affreux et sans exemple parmi les Indiens est celui d'un fils rebelle à sa mère. Lorsqu'elle est devenue vieille, il la nourrit.

A l'égard du père, tant qu'il est jeune, l'enfant le compte pour rien ; mais lorsqu'il avance dans la vie, son fils l'honore, non comme père, mais comme vieillard, c'est-à-dire comme un homme de bons conseils et d'expérience.

Cette manière d'élever les enfants dans toute leur indépendance devrait les rendre sujets à l'humeur et aux caprices ; cependant les enfants des sauvages n'ont ni caprices ni humeur, parce qu'ils ne désirent que ce qu'ils savent pouvoir obtenir. S'il arrive à un enfant de pleurer pour quelque chose que sa mère n'a pas, on lui dit d'aller prendre cette chose où il l'a vue : or, comme il n'est pas le plus fort, et qu'il sent sa faiblesse, il oublie l'objet de sa convoitise. Si l'enfant sauvage n'obéit à personne, personne ne lui obéit : tout le secret de sa gaieté ou de sa raison est là.

Les enfants indiens ne se querellent point, ne se battent point : ils ne sont ni bruyants, ni tracassiers, ni hargneux ; ils ont dans l'air je ne sais quoi de sérieux comme le bonheur, de noble comme l'indépendance.

Nous ne pourrions pas élever ainsi notre jeunesse ; il nous faudrait commencer par nous défaire de nos vices ; or, nous trouvons plus aisé de les ensevelir dans le cœur de nos enfants, prenant soin seulement d'empêcher ces vices de paraître au dehors.

Quand le jeune Indien sent naître en lui le goût de la pêche, de la chasse, de la guerre, de la politique, il étudie et imite les arts qu'il voit pratiquer à son père : il apprend alors à coudre un canot, à tresser un filet, à manier l'arc, le fusil, le casse-tête, la hache ; à couper un arbre, à bâtir une hutte, à expliquer les *colliers.* Ce qui est un amusement pour le fils devient

une autorité pour le père : le droit de la force et de l'intelligence de celui-ci est reconnu, et ce droit le conduit peu à peu au pouvoir du sachem.

Les filles jouissent de la même liberté que les garçons : elles font à peu près ce qu'elles veulent, mais elles restent davantage avec leurs mères, qui leur enseignent les travaux du ménage. Lorsqu'une jeune Indienne a mal agi, sa mère se contente de lui jeter des gouttes d'eau au visage, et de lui dire : *Tu me déshonores*. Ce reproche manque rarement son effet.

Nous sommes restés jusqu'à midi à la porte de la cabane ; le soleil était devenu brûlant. Un de nos hôtes s'est avancé vers les petits garçons et leur a dit : *Enfants, le soleil vous mangera la tête; allez dormir.* Ils se sont tous écriés : *C'est juste.* Et pour toute marque d'obéissance ils ont continué de jouer, après être convenus que le soleil leur *mangerait* la tête.

Mais les femmes se sont levées, l'une montrant de la sagamité dans un vase de bois, l'autre un fruit favori, une troisième déroulant une natte pour se coucher : elles ont appelé la troupe obstinée, en joignant à chaque nom un mot de tendresse. A l'instant, les enfants ont volé vers leurs mères comme une couvée d'oiseaux. Les femmes les ont saisis en riant, et chacune d'elles a emporté avec assez de peine son fils, qui mangeait dans les bras maternels ce qu'on venait de lui donner.

Adieu, je ne sais si cette lettre écrite du milieu des bois vous arrivera jamais.

IV

DESCRIPTION DE QUELQUES SITES DANS L'INTÉRIEUR DES FLORIDES

Nous étions poussés par un vent frais. La rivière allait se perdre dans un lac qui s'ouvrait devant nous, et qui formait un bassin d'environ neuf lieues de circonférence. Trois îles s'élevaient du milieu de ce lac ; nous fîmes voile vers la plus grande, où nous arrivâmes à huit heures du matin.

Nous débarquâmes à l'orée d'une plaine de forme circulaire ; nous mîmes notre canot à l'abri sous un groupe de marronniers qui croissaient presque dans l'eau. Nous bâtîmes notre hutte

sur une petite éminence. La brise de l'est soufflait et rafraîchissait le lac et les forêts. Nous déjeunâmes avec nos galettes de maïs, et nous nous dispersâmes dans l'île, les uns pour chasser, les autres pour pêcher ou pour cueillir des plantes.

Nous remarquâmes une espèce d'hibiscus. Cette herbe énorme, qui croît dans les lieux bas et humides, monte à plus de dix ou douze pieds, et se termine en un cône extrêmement aigu : les feuilles lisses, légèrement sillonnées, sont ravivées par de belles fleurs cramoisies, que l'on aperçoit à une grande distance.

L'agavé vivipare s'élevait encore plus haut dans les criques salées, et présentait une forêt d'herbes de trente pieds perpendiculaires. La graine mûre de cette herbe germe quelquefois sur la plante même, de sorte que le jeune plant tombe à terre tout formé. Comme l'agavé vivipare croît souvent au bord des eaux courantes, ses graines nues emportées du flot étaient exposées à périr : la nature les a développées pour ces cas particuliers sur la vieille plante, afin qu'elles pussent se fixer par leurs petites racines en s'échappant du sein maternel.

Le souchet d'Amérique était commun dans l'île. Le tuyau de ce souchet ressemble à celui d'un jonc noueux, et sa feuille, à celle du poireau. Les sauvages l'appellent *apoya matsi*. Les filles indiennes de mauvaise vie broient cette plante entre deux pierres, et s'en frottent le sein et les bras.

Nous traversâmes une prairie semée de jacobée à fleurs jaunes, d'alcée à panaches roses, et d'obélia, dont l'aigrette est pourpre. Des vents légers, se jouant sur la cime de ces plantes, brisaient leurs flots d'or, de rose et de pourpre, ou creusaient dans la verdure de longs sillons.

La sénéka, abondante dans les terrains marécageux, ressemblait, par la forme et par la couleur, à des scions d'osier rouge ; quelques branches rampaient à terre, d'autres s'élevaient dans l'air : la sénéka a un petit goût amer et aromatique. Auprès d'elle croissait le convolvulus des Carolines, dont la feuille imite la pointe d'une flèche. Ces deux plantes se trouvent partout où il y a des serpents à sonnettes : la première guérit de leur morsure ; la seconde est si puissante, que les sauvages, après s'en être frotté les mains, manient impunément ces redoutables reptiles. Les Indiens racontent que le Grand-Esprit a eu pitié des guerriers de la chair rouge *aux jambes nues*, et qu'il a semé lui-même ces herbes salutaires, malgré la réclamation des âmes des serpents.

Nous reconnûmes la serpentaire sur les racines des grands

arbres ; l'arbre pour le mal de dents, dont le tronc et les branches épineuses sont chargés de protubérances grosses comme des œufs de pigeon ; l'arctosta ou canneberge, dont la cerise rouge croît parmi les mousses, et guérit du flux hépatique. La bourgène, qui a la propriété de chasser les couleuvres, poussait vigoureusement dans les eaux stagnantes couvertes de rouille.

Un spectacle inattendu frappa nos regards ; nous découvrîmes une ruine indienne : elle était située sur un monticule au bord du lac ; on remarquait sur la gauche un cône de terre de quarante à quarante-cinq pieds de haut ; de ce cône partait un ancien chemin tracé à travers un magnifique bocage de magnolias et de chênes verts, et qui venait aboutir à une savane. Des fragments de vases et d'ustensiles divers étaient dispersés çà et là, agglomérés avec des fossiles, des coquillages, des pétrifications de plantes et des ossements d'animaux.

Le contraste de ces ruines et de la jeunesse de la nature, ces monuments des hommes dans un désert où nous croyions avoir pénétré les premiers, causaient un grand saisissement de cœur et d'esprit. Quel peuple avait habité cette île? Son nom, sa race, le temps de son existence, tout est inconnu ; il vivait peut-être lorsque le monde qui le cachait dans son sein était encore ignoré des trois autres parties de la terre. Le silence de ce peuple est peut-être contemporain du bruit que faisaient de grandes nations européennes tombées à leur tour dans le silence, et qui n'ont laissé elles-mêmes que des débris.

Nous examinâmes les ruines : des anfractuosités sablonneuses du tumulus sortait une espèce de pavot à fleur rose, pesant au bout d'une tige inclinée d'un vert pâle. Les Indiens tirent de la racine de ce pavot une boisson soporifique ; la tige et la fleur ont une odeur agréable qui reste attachée à la main lorsqu'on y touche. Cette plante était faite pour orner le tombeau d'un sauvage : ses racines procurent le sommeil, et le parfum de sa fleur, qui survit à cette fleur même, est une assez douce image du souvenir qu'une vie innocente laisse dans la solitude.

Continuant notre route et observant les mousses, les graminées pendantes, les arbustes échevelés, et tout ce train de plantes au port mélancolique qui se plaisent à décorer les ruines, nous observâmes une espèce d'œnothère pyramidale, haute de sept à huit pieds, à feuilles oblongues, dentelées, et d'un vert noir ; sa fleur est jaune. Le soir, cette fleur commence à s'entr'ouvrir ; elle s'épanouit pendant la nuit ; l'aurore la trouve dans tout son éclat ; vers la moitié du matin elle se fane ; elle

tombe à midi : elle ne vit que quelques heures, mais elle passe ses heures sous un ciel serein. Qu'importe alors la brièveté de sa vie?

A quelques pas de là s'étendait une lisière de mimosa ou de sensitive : dans les chansons des sauvages, l'âme d'une jeune fille est souvent comparée à cette plante.

En retournant à notre camp, nous traversâmes un ruisseau tout bordé de dionées; une multitude d'éphémères bourdonnaient alentour. Il y avait aussi sur ce parterre trois espèces de papillons : l'un blanc comme l'albâtre, l'autre noir comme le jais avec des ailes traversées de bandes jaunes, le troisième portant une queue fourchue, quatre ailes d'or barrées de bleu et semées d'yeux de pourpre. Attirés par les dionées, ces insectes se posaient sur elles; mais ils n'en avaient pas plus tôt touché les feuilles qu'elles se refermaient et enveloppaient leur proie.

De retour à notre ajoupa, nous allâmes à la pêche pour nous consoler du peu de succès de la chasse. Embarqués dans le canot, avec les filets et les lignes, nous côtoyâmes la partie orientale de l'île, au bord des algues et le long des caps ombragés : la truite était si vorace que nous la prenions à des hameçons sans amorce; le poisson appelé le poisson d'or était en abondance. Il est imposible de voir rien de plus beau que ce petit roi des ondes : il a environ cinq pouces de long; sa tête est couleur d'outremer; ses côtés et son ventre étincellent comme le feu; une barre brune longitudinale traverse ses flancs; l'iris de ses larges yeux brille comme de l'or bruni. Ce poisson est carnivore.

A quelque distance du rivage, à l'ombre d'un cyprès chauve, nous remarquâmes de petites pyramides limoneuses qui s'élevaient sous l'eau et montaient jusqu'à sa surface. Une légion de poissons d'or faisait en silence les approches de ces citadelles. Tout à coup l'eau bouillonnait; les poissons d'or fuyaient. Des écrevisses armées de ciseaux, sortant de la place insultée, culbutaient leurs brillants ennemis. Mais bientôt les bandes éparses revenaient à la charge, faisaient plier à leur tour les assiégés, et la brave, mais lente garnison, rentrait à reculons pour se réparer dans la forteresse.

Le crocodile, flottant comme le tronc d'un arbre, la truite, le brochet, la perche, le cannelet, la basse, la brème, le poisson tambour, le poisson d'or, tous ennemis mortels les uns des autres, nageaient pêle-mêle dans le lac, et semblaient avoir ait une trêve afin de jouir en commun de la beauté de la soirée :

le fluide azuré se peignait de leurs couleurs changeantes. L'onde était si pure, que l'on eût cru pouvoir toucher du doigt les acteurs de cette scène, qui se jouait à vingt pieds de profondeur dans leur grotte de cristal.

Pour regagner l'anse où nous avions notre établissement, nous n'eûmes qu'à nous laisser dériver au gré de l'eau et des brises. Le soleil approchait de son couchant : sur le premier plan de l'île paraissaient des chênes-verts, dont les branches horizontales formaient le parasol, et des azaléas qui brillaient comme des réseaux de corail.

Derrière ce premier plan s'élevaient les plus charmants de tous les arbres, les papayas : leur tronc droit, grisâtre et guilloché, de la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds, soutient une touffe de longues feuilles à côtes, qui se dessinent comme l'S gracieuse d'un vase antique. Les fruits, en forme de poire, sont rangés autour de la tige, on les prendrait pour des cristaux de verre ; l'arbre entier ressemble à une colonne d'argent ciselé, surmontée d'une urne corinthienne.

Enfin, au troisième plan, montaient graduellement dans l'air les magnolias et les liquidambars.

Le soleil tomba derrière le rideau d'arbres de la plaine ; à mesure qu'il descendait, les mouvements de l'ombre et de la lumière répandaient quelque chose de magique sur le tableau : là, un rayon se glissait à travers le dôme d'une futaie, et brillait comme une escarboucle enchâssée dans le feuillage sombre ; ici, la lumière divergeait entre les troncs et les branches, et projetait sur les gazons des colonnes croissantes et des treillages mobiles. Dans les cieux, c'étaient des nuages de toutes les couleurs, les uns fixes, imitant de gros promontoires ou de vieilles tours près d'un torrent ; les autres flottant en fumée de rose ou en flocons de soie blanche. Un moment suffisait pour changer la scène aérienne : on voyait alors des gueules de four enflammées, de grands tas de braise, des rivières de laves, des paysages ardents. Les mêmes teintes se répétaient sans se confondre ; le feu se détachait du feu, le jaune pâle du jaune pâle, le violet du violet : tout était éclatant, tout était enveloppé, pénétré, saturé de lumière.

Mais la nature se joue du pinceau des hommes : lorsqu'on croit qu'elle a atteint sa plus grande beauté, elle sourit et s'embellit encore.

A notre droite étaient les ruines indiennes ; à notre gauche, notre camp de chasseurs : l'île déroulait devant nous ses pay-

sages gravés ou modelés dans les ondes. A l'orient, la lune, touchant l'horizon, semblait reposer immobile sur les côtes lointaines ; à l'occident, la voûte du ciel paraissait fondue en une mer de diamants et de saphirs, dans laquelle le soleil, à demi plongé, avait l'air de se dissoudre.

Les animaux de la création étaient, comme nous, attentifs à ce grand spectacle : le crocodile, tourné vers l'astre du jour, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées ; perché sur un rameau desséché, le pélican louait à sa manière le Maître de la nature, tandis que la cigogne s'envolait pour le bénir au-dessus des nuages !

Nous te chanterons aussi, Dieu de l'univers, toi qui prodigues tant de merveilles ! la voix d'un homme s'élèvera avec la voix du désert : tu distingueras les accents du faible fils de la femme, au milieu du bruit des sphères que ta main fait rouler, du mugissement de l'abîme dont tu as scellé les portes.

A notre retour dans l'île, j'ai fait un repas excellent ; des truites fraîches, assaisonnées avec des cimes de canneberges, étaient un mets digne de la table d'un roi : aussi étais-je bien plus qu'un roi. Si le sort m'avait placé sur le trône et qu'une révolution m'en eût précipité, au lieu de traîner ma misère dans l'Europe comme Charles et Jacques, j'aurais dit aux amateurs : « Ma place vous fait envie : eh bien ! essayez du métier ; vous verrez qu'il n'est pas si bon. Égorgez-vous pour mon vieux manteau ; je vais jouir dans les forêts de l'Amérique de la liberté que vous m'avez rendue. »

Nous avions un voisin à notre souper : un trou semblable à la tanière d'un blaireau était la demeure d'une tortue : la solitaire sortit de sa grotte et se mit à marcher gravement au bord de l'eau. Ces tortues diffèrent peu des tortues de mer ; ells ont le cou plus long. On ne tua point la paisible reine de l'île.

Après le souper, je me suis assis à l'écart sur la rive : on n'entendait que le bruit du flux et du reflux du lac, prolongé le long des grèves ; des mouches luisantes brillaient dans l'ombre et s'éclipsaient lorsqu'elles passaient sous les rayons de la lune. Je suis tombé dans cette espèce de rêverie connue de tous les voyageurs : nul souvenir distinct de moi ne me restait : je me sentais vivre comme partie du grand tout, et végéter avec les arbres et les fleurs. C'est peut-être la disposition la plus douce pour l'homme, car, alors même qu'il est heureux, il y a dans ses plaisirs un fond d'amertume, un je ne sais quoi qu'on pour-

rait appeler la tristesse du bonheur. La rêverie du voyageur est une sorte de plénitude de cœur et de vide de tête, qui vous laisse jouir en repos de votre existence : c'est par la pensée que nous troublons la félicité que Dieu nous donne : l'âme est paisible ; l'esprit est inquiet.

Les sauvages de la Floride racontent qu'il y a au milieu d'un lac une île où vivent les plus belles femmes du monde. Les Muscogulges ont voulu plusieurs fois tenter la conquête de l'île magique ; mais les retraites élyséennes fuyant devant leurs canots finissaient par disparaître : naturelle image du temps que nous perdons à la poursuite de nos chimères. Dans ce pays était aussi une fontaine de Jouvence : qui voudrait rajeunir?

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous avons quitté l'île, traversé le lac, et rentré dans la rivière par laquelle nous y étions descendus. Cette rivière était remplie de caïmans. Ces animaux ne sont dangereux que dans l'eau, surtout au moment d'un débarquement. A terre, un enfant peut aisément les devancer en marchant d'un pas ordinaire. Pour éviter leurs embûches, on met le feu aux herbes et aux roseaux : c'est alors un spectacle curieux que de voir de grands espaces d'eau surmontés d'une chevelure de flamme.

Lorsque le crocodile de ces régions a pris toute sa croissance, il mesure environ vingt à vingt-quatre pieds de la tête à la queue. Son corps est gros comme celui d'un cheval : ce reptile aurait exactement la forme du lézard commun, si sa queue n'était comprimée des deux côtés comme celle d'un poisson. Il est couvert d'écailles à l'épreuve de la balle, excepté auprès de la tête et entre les pattes. Sa tête a environ trois pieds de long ; les naseaux sont larges ; la mâchoire supérieure de l'animal est la seule qui soit mobile ; elle s'ouvre à angle droit sur la mâchoire inférieure : au-dessous de la première sont placées deux grosses dents comme les défenses d'un sanglier, ce qui donne au monstre un air terrible.

La femelle du caïman pond à terre des œufs blanchâtres qu'elle recouvre d'herbes et de vase. Ces œufs, quelquefois au nombre de cent, forment avec le limon dont ils sont recouverts, de petites meules de quatre pieds de haut et de cinq pieds de diamètre à leur base : le soleil et la fermentation de l'argile font éclore ces œufs. Une femelle ne distingue point ses propres œufs des œufs d'une autre femelle ; elle prend sous sa garde toutes les couvées du soleil. N'est-il pas singulier de trouver chez des crocodiles les enfants communs de la république de Platon?

La chaleur était accablante ; nous naviguions au milieu des marais ; nos canots prenaient l'eau : le soleil avait fait fondre la poix du bordage. Il nous venait souvent des bouffées brûlantes du nord ; nos coureurs de bois prédisaient un orage, parce que le rat des savanes montait et descendait incessamment le long des branches du chêne-vert ; les maringouins nous tourmentaient affreusement. On apercevait des feux errants sur les lieux bas.

Nous avons passé la nuit fort mal à l'aise, sans ajoupa, sur une presqu'île formée par des marais ; la lune et tous les objets étaient noyés dans un brouillard rouge. Ce matin la brise a manqué, et nous nous sommes rembarqués pour tâcher de gagner un village indien à quelques milles de distance ; mais il nous a été impossible de remonter longtemps la rivière ; et nous avons été obligés de débarquer sur la pointe d'un cap couvert d'arbres, d'où nous commandons une vue immense. Des nuages sortent tour à tour de dessous l'horizon du nord-ouest, et montent lentement dans le ciel. Nous nous faisons, du mieux que nous pouvons, un abri avec des branches.

Le soleil se couvre, les premiers roulements du tonnerre se font entendre ; les crocodiles y répondent par un sourd rugissement, comme un tonnerre répond à un autre tonnerre. Une immense colonne de nuages s'étend du nord-est au sud-est ; le reste du ciel est d'un cuivre sale, demi-transparent et teint de la foudre. Le désert éclairé d'un jour faux, l'orage suspendu sur nos têtes et près d'éclater, offrent un tableau plein de grandeur.

Voilà l'orage ! qu'on se figure un déluge de feu sans vent et sans eau ; l'odeur du soufre remplit l'air ; la nature est éclairée comme à la lueur d'un embrasement.

A présent les cataractes de l'abîme s'ouvrent ; les grains de pluie ne sont point séparés : un voile d'eau unit les nuages à la terre...

Le courlis, dont nous entendons la voix dans le ciel au milieu de la pluie et du tonnerre, nous annonce la fin de l'ouragan. Le vent déchire les nuages qui volent brisés à travers le ciel ; le tonnerre et les éclairs attachés à leurs flancs les suivent ; l'air devient froid et sonore : il ne reste plus de ce déluge que des gouttes d'eau qui tombent en perles du feuillage des arbres.

CHAPITRE III

LES NATCHEZ

Il n'est pas très amusant, et même il n'est pas très facile de « courre d'un trait » les *Natchez*. Tous les livres de Chateaubriand sont peu composés; ou bien, il ne le sont presque pas : l'épopée des *Natchez* ne l'est pas du tout. Et la lecture de cet ouvrage est, à cause de cela, longue et, disons, ennuyeuse. Mais, quand on a, une fois, lu les *Natchez*, quel plaisir n'a-t-on pas à ouvrir le volume aux pages qu'on a aimées : on les adore! Il y a peut-être, dans les *Natchez*, les pages les plus belles de Chateaubriand, les plus étonnantes, les mieux inventées, celles où il a mis tout son prestige. Et l'on arrive à goûter jusqu'à l'incohérence des *Natchez*, comme si cet absurde désordre avait on ne sait quoi de mystérieux et de prophétique.

Les *Natchez* n'ont été publiés qu'en 1828, dans l'édition des *Œuvres complètes*. Mais Chateaubriand les écrivit beaucoup plus anciennement. Pour les publier, il les retoucha, il les remania : sous la forme où ils sont venus à nous, ils témoignent pourtant du génie extraordinaire, déraisonnable et charmant qui animait l'adolescent prodigieux.

Aux environs de la vingtième ou de la vingt-cinquième année, l'âme d'un artiste sort des limbes. Et elle en sort confusément, parmi des vapeurs, des ombres, des nuages. Plus est riche de possibilités cette âme, et plus est embrouillée son éclosion. Moins riche, elle chante bientôt sa petite chanson facile. Mais l'âme de Chateaubriand naquit dans un grand tumulte. Elle se manifesta par le poème extravagant des *Natchez*. Aussi ce poème n'est-il pas

simple : il est magnifique, d'abondance et de bizarre nouveauté.

Quand Chateaubriand quitta l'Angleterre pour rentrer en France, sous un nom supposé, il n'osa pas, dit-il, se charger d'un gros bagage. Il laissa en Angleterre la plupart de ses manuscrits. Il n'apporta que *René*, *Atala*, quelques descriptions de l'Amérique et le commencement de l'ouvrage qui allait être le *Génie du Christianisme*. Il avait abandonné les *Natchez*.

Les *Natchez* étaient alors un manuscrit de deux mille trois cent quatre-vingt-trois pages in-folio, sans divisions, sans chapitres, et qui mêlait voyages, histoire naturelle, épisodes dramatiques ou poétiques, la somme des idées et des rêveries américaines.

Le premier projet de cette épopée remonte à l'année 1789, probablement. A cette époque, Chateaubriand, qui subissait l'influence de Rousseau, comptait célébrer « l'homme de la nature ». Il avait choisi, pour l'anecdote de son ouvrage, « le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane en 1727 ».

Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau Monde, me parurent offrir au pinceau un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique (1).

En Angleterre, pendant son émigration, Chateaubriand revisa son manuscrit; il « divisa la matière » et il changea « le genre de la composition, en la faisant passer du roman à l'épopée ».

Tous ces papiers, Chateaubriand les entassa dans une malle; cette malle, il la laissa chez une Anglaise qui, à Londres, lui avait loué un petit appartement. Il vint en France. Il oublia le nom de l'Anglaise, le nom de la rue, le numéro de la maison; il oublia même la malle. Et il n'y songea que bien des années plus tard; mais alors, s'il se souvint de la malle, il ne se souvint pas de l'adresse. La

(1) Préface d'*Atala*.

malle fut cependant retrouvée, par les soins de MM. de Thuisy.

Les *Natchez* n'avaient pas eu de chance. Sous le nom de *Tableaux de la nature*, écrits en Amérique, ils avaient été, — dit Chateaubriand, — une première fois perdus lors de l'émigration. Mais enfin, MM. de Thuisy les retrouvèrent (1).

Tout cela est-il vrai? Je n'en sais rien.

Du vivant même de Chateaubriand, en 1832, un certain Scipion Marin, auteur d'une *Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Chateaubriand considéré comme poète, voyageur et homme d'État*, écrivait :

M. de Chateaubriand a un faible dont il ne s'est pas encore corrigé, c'est de se donner sans cesse pour un homme perdant ses ouvrages, et de relever l'historique de ses manuscrits par de merveilleux événements qui les lui font retrouver en tout ou en partie. C'est pour lui un texte à gémissements et à résignation.

Scipion Marin ne croit pas à la réalité de M. de Thuisy; il le trouve « dessiné sur le monsieur de la Lindelle de Voltaire ». Et je ne sais s'il a raison; mais je ne suis pas sûr qu'il ait tort.

Quoi qu'il en soit de ce petit problème, il est certain que les *Natchez* proviennent du voyage en Amérique. Mais, comme le récit du voyage en Amérique provient des livres autant que de la réalité, l'on peut se demander si les *Natchez* ne doivent pas quelque chose à tous les Charlevoix et Bartram utilisés manifestement par l'auteur du *Voyage d'Amérique*, si même ils ne doivent pas quelque chose à ce Beltrami de 1824 : et, après tout, ne serait-ce pas pour cela que Chateaubriand ferait, en 1828, semblant de publier un ouvrage de ses tout premiers débuts? N'est-ce pas pour cela qu'il aurait inventé tardivement la logeuse anglaise et MM. de Thuisy?

C'est ce qui semble résulter d'une étude qu'a consacrée M. Anatole Feugère aux « Indiennes de Chateaubriand » (2).

(1) *Mémoires*, t. III, p. 56.

(2) Anatole Feugère, *les Indiennes de Chateaubriand, d'après des fragments inédits des « Mémoires d'outre-tombe »*. (*Mercure de France*, 15 juillet 1908.)

On lit, dans le *Voyage* de Bartram, que P.-V. Benoist traduisit en français et publia l'an VII à Paris :

La rivière Sainte-Marie renferme plusieurs grandes îles. Il y en a une, entre autres, que les Creeks représentent comme un lieu enchanté. Elle est, disent-ils, habitée par une peuplade d'Indiens dont les femmes sont d'une beauté exquise. Les chasseurs prétendent qu'en voulant y aborder ils se trouvèrent engagés dans une suite continuelle de marais. Perdus au milieu de ces labyrinthes, ils croyaient toujours s'approcher de l'île ; ils l'apercevaient de temps à autre ; mais toujours ils la voyaient s'éloigner.

Chateaubriand ne vit pas cela. Mais il lut Bartram; ce fut comme s'il avait vu cela, et beaucoup mieux. Il raconte, dans le *Voyage*, qu'il se trouva au milieu d'un paysage magnifique : « Tout était enveloppé, pénétré, saturé de lumière... » Or, un soir, au clair de la lune, dans une île des Florides, il contemplait le lac et il rêvait. Il se sentit bientôt « vivre comme partie du Grand Tout et végéter avec les arbres et les fleurs »...

Les sauvages des Florides racontent qu'il y a, au milieu d'un lac, une île où vivent les plus belles femmes du monde...

Ces « sauvages des Florides », c'est, en l'espèce, le voyageur Bartram; et, puissance de la poésie, « les femmes d'une beauté exquise » sont devenues « les plus belles du monde »... O poètes, que vous avez la vie agréable!

... Les Muscogulges...

Ce sont les simples « chasseurs » de Bartram.

... ont voulu plus d'une fois tenter la conquête de l'île magique ; mais les retraites élyséennes, fuyant devant leurs canots, finissaient par disparaître : naturelle image du temps, que nous perdons à la poursuite de nos chimères.

Évidemment, c'est beaucoup mieux ainsi.

Dans ce beau pays, Chateaubriand n'est pas sans discerner de gracieuses et troublantes visions. Le *Voyage* ne les

définit pas beaucoup. Les *Mémoires* sont mieux précis, où apparaissent les deux « jeunes sultanes jonquille » qui ont, raconte l'auteur, servi de modèle, l'une pour Atala, l'autre pour Céluta.

Peu s'en fallut que ces fables ne prissent à nos yeux une espèce de réalité.

Et, même, une réalité bien attrayante :

Au moment où nous nous y attendions le moins, nous vîmes sortir d'une baie une flottille de canots, les uns à la rame, les autres à la voile. Ils abordèrent notre île... Je fus frappé de l'élégance de ces sauvages qui ne ressemblaient en rien à ceux du Canada... Les Indiennes qui débarquèrent auprès de nous, issues d'un sang mêlé de chéroki et de castillan, avaient la taille élevée. Deux d'entre elles ressemblaient à des créoles de Saint-Domingue et de l'Ile-de-France, mais jaunes et délicates comme des femmes du Gange. Ces deux Floridiennes, cousines du côté paternel, m'ont servi de modèles, l'une pour *Atala*, l'autre pour *Céluta :* elles surpassaient seulement les portraits que j'en ai faits par cette vérité de nature variable et fugitive, par cette physionomie de race et de climat que je n'ai pu rendre. Il y avait quelque chose d'indéfinissable dans ce visage ovale, dans ce teint ombré que l'on croyait voir à travers une fumée orangée et légère, dans ces cheveux si noirs et si doux, dans ces yeux si longs, à demi cachés sous le voile de deux paupières satinées qui s'entr'ouvraient avec lenteur ; enfin, dans la double séduction de l'Indienne et de l'Espagnole (1).

Voilà ce que racontent les *Mémoires* imprimés. Ils racontent aussi que les deux cousines parurent, un instant, se disputer : jalousie, probablement, et à cause de l'aimable étranger. Mais, pour que le récit soit tout à fait agréable, il faut y joindre un passage que M. Anatole Feugère a trouvé à la Bibliothèque nationale et que voici. Un peu de description d'abord : il y a, sur la rive du fleuve, un cyprès chauve dont les feuilles ressemblent à des découpures de

(1) *Mémoires*, t. I, p. 405.

mousse; puis des raisins appelés « genoux » forment une ronde. Enfin :

Je me baignai en pantalon de coton bleu à l'entrée de cette grotte, ayant sur la tête un large chapeau de paille de riz pour me garantir du soleil...

Et il nage devant les jeunes filles, émerveillées du chapeau de paille, du chaste pantalon de coton bleu.

Les cousines me venaient voir nager...

Et elles prenaient leur bain, elles aussi, les cousines émerveillées et belles.

Elles se plongeaient dans l'eau, enveloppées d'un grand linceul de la seconde écorce du mûrier. Leurs têtes brunes sortaient de l'eau, comme deux têtes de naïades, tandis que des cygnes volaient autour d'elles : il y avait de quoi devenir fou.

Cela est net : il y avait de quoi devenir fou.

Une d'elles chantait avec une voix de velours, poussant à la fin de chaque phrase musicale un cri qui troublait...

Il y avait de quoi devenir fou, ce n'est pas contestable. Quant à la question de savoir pourquoi Chateaubriand n'a pas désiré que ces lignes fussent publiées, elle n'est pas difficile. Sans doute aimait-il mieux que la postérité gardât son souvenir autrement costumé.

Quoi qu'il en soit, l'histoire des deux Indiennes serait donc inventée de toutes pièces? Elle résulterait des « femmes d'une beauté exquise » de l'innocent Bartram? Pourtant, je me figure qu'il y a, dans l'anecdote du chapeau de paille et du pantalon bleu, de la vérité : ce n'est pas une chose qu'aurait imaginée Chateaubriand; il l'a supprimée de son manuscrit, parce que, somme toute, il n'y tenait pas.

Et Mila? Et la rieuse Mila?

La voici, dans les *Natchez* :

Un soir, [René] était assis au bord d'un de ces lacs que l'on trouve partout dans les forêts du Nouveau Monde. Quelques

baumiers isolés bordaient le rivage ; le pélican, le cou reployé, le bec reposant comme une faux sur sa poitrine, se tenait immobile à la pointe d'un rocher ; les dindes sauvages élevaient leur voix rauque du haut des magnolias ; les flots du lac, unis comme un miroir, répétaient les feux du soleil couchant. Mila survint.

— Me voici, dit-elle. Je suis tout étonnée, je t'assure. J'avais peur d'être grondée.

— Et pourquoi vous gronder? dit René.

— Je ne sais, répondit Mila en s'asseyant et s'appuyant sur les genoux du guerrier blanc.

Le guerrier blanc « lui demande si elle n'a pas quelque secret ». Pour toute réponse, elle pose ses mains sur le genou de René, incline sa tête sur ses mains et rêve en regardant le lac. Et puis, bientôt, elle chante...

Elle avait dans la voix une douceur mêlée d'innocence et de volupté. Elle ne put chanter longtemps ; elle troubla tous ses souvenirs et pleura de dépit de ne pouvoir redire la chanson de Céluta.

Survint la mère; il était temps.

Cela rappelle, en dépit des changements, l'épisode des petites Floridiennes. Dans les *Mémoires* imprimés, il est bien question de la vraie Mila, mais très peu. C'est qu'un passage a été supprimé. M. Feugère l'a retrouvé. Mila ne chante pas, mais elle danse.

Je fis prier la petite Indienne de danser. Elle exécuta toute une pantomime, elle figura des scènes de guerre, de famille, de chasse. Sa parure sauvage allait bien à son espèce de hardiesse et à son air fin et naïf. Je n'aurais jamais cru qu'une perle de verre pendant au nez et descendant sur la lèvre supérieure pût être un ornement agréable... Dans les attitudes variées de la jeune fille, cette perle, d'un bleu transparent, jouait de cent manières sur ses dents blanches et ses lèvres rouges...

Elle représente un prisonnier dans les tortures : pour cela, elle met ses bras en croix, se laisse tomber, se couche sur le dos, ferme lentement les yeux et a l'air de mourir. Pour faire semblant de traverser une rivière, elle décrit

avec ses bras les mouvements d'un nageur. Franchir une cataracte : « elle imite, avec sa bouche, mille bruits confus » et « roule ses bras » afin de « peindre une eau qui tombe ». Pareillement, elle gravit une montagne; elle est une mère, surprise par des ennemis et qui défend son nourrisson, etc.

La satisfaction de l'assemblée s'exprimait par des cris. J'applaudissais en frappant ma cuisse comme Jupiter ; mon bras cassé m'empêchait de battre des mains, l'espiègle était charmée. Ses gestes se taisaient alors ; elle restait muette, puis recommençait une danse ou légère ou voluptueuse, m'adressait entre chaque tableau un mot pour me demander si j'étais content. Je faisais un signe, lequel voulait dire que je ne la comprenais pas. Elle s'impatientait... Elle dansait encore et renouvelait son interrogatoire. L'interprète lui redit que je ne l'entendais pas. Elle s'approcha de moi, me passa un bras au cou et se mit à crier à tue-tête. Je riais, elle rougit, prit ma main, la caressa et finit par la mordre. Je retirai ma main : l'enfant sauvage rit à son tour de tout son cœur. Cette maligne et gracieuse affolée m'a donné l'idée du personnage de Mila que l'on verra dans les *Natchez*, si jamais je publie ces stromates ou broderies de ma jeunesse, pour parler comme saint Clément d'Alexandrie. On verra Mila (1).

Voilà saint Clément d'Alexandrie mêlé à une aventure qui n'est pas trop combinée à la convenance d'un personnage pieux et austère.

Dans les *Natchez,* la danse de Mila est beaucoup moins développée.

Chateaubriand avait un goût particulier pour ces « broderies » de sa jeunesse, les *Natchez*. Peut-être y aimait-il de charmants souvenirs. Il y aimait assurément des phrases dont la divine harmonie ressemble aux vibrations d'un cristal enchanté; des phrases toutes simples, formées de mots habituels, qui soudain rendent un son délicieux et qu'on ne leur connaissait pas; des phrases parfaitement nettes et de contour défini, mais qu'on dirait pleines d'un rêve mystérieux; des phrases qui sont de la magie.

(1) Cf. *Mémoires*, t. I, p. 392.

LES NATCHEZ

I

RENÉ ARRIVE AU PAYS DES NATCHEZ (1)

A l'ombre des forêts américaines, je veux chanter des airs de la solitude tels que n'en ont point encore entendu des oreilles mortelles ; je veux raconter vos malheurs, ô Natchez ! ô nation de la Louisiane ! dont il ne reste plus que des souvenirs. Les infortunes d'un obscur habitant des bois auraient-elles moins de droits à nos pleurs que celles des autres hommes ? et les mausolées des rois dans nos temples sont-ils plus touchants que le tombeau d'un Indien sous le chêne de sa patrie ?

Et toi, flambeau des méditations, astre des nuits, sois pour moi l'astre du Pinde ! marche devant mes pas, à travers les régions inconnues du Nouveau Monde, pour me découvrir à ta lumière les secrets ravissants de ces déserts !

René, accompagné de ses guides, avait remonté le cours du Meschacebé ; sa barque flottait au pied des trois collines dont le rideau dérobe aux regards le beau pays des enfants du Soleil. Il s'élance sur la rive, gravit la côte escarpée, et atteint le sommet le plus élevé des trois coteaux. Le grand village des Natchez se montrait à quelque distance dans une plaine parsemée de bocages de sassafras : çà et là erraient des Indiennes aussi légères que les biches avec lesquelles elles bondissaient ; leur bras gauche était chargé d'une corbeille suspendue à une longue écorce de bouleau, elles cueillaient les fraises, dont l'incarnat teignait

(1) C'est le commencement du livre Ier.

leurs doigts et les gazons d'alentour. René descend de la colline et s'avance vers le village. Les femmes s'arrêtaient à quelque distance pour voir passer les étrangers, et puis s'enfuyaient vers les bois : ainsi des colombes regardent le chasseur du haut d'une roche élevée, et s'envolent à son approche.

Les voyageurs arrivent aux premières cabanes du grand village ; ils se présentent à la porte d'une de ces cabanes. Là une famille assemblée était assise sur des nattes de jonc ; les hommes fumaient le calumet ; les femmes filaient des nerfs de chevreuil. Des melons d'eau, des plakmines sèches, et des pommes de mai étaient posés sur des feuilles de vigne vierge au milieu du cercle : un nœud de bambou servait pour boire l'eau d'érable.

Les voyageurs s'arrêtèrent sur le seuil et dirent : « Nous sommes venus. » Et le chef de la famille répondit : « Vous êtes venus, c'est bien. » Après quoi chaque voyageur s'assit sur une natte et partagea le festin sans parler. Quand cela fut fait, un des interprètes éleva la voix et dit : « Où est le Soleil (1)? » Le chef répondit : « Absent. » Et le silence recommença.

Une jeune fille parut à l'entrée de la cabane. Sa taille haute, fine et déliée, tenait à la fois de l'élégance du palmier et de la faiblesse du roseau. Quelque chose de souffrant et de rêveur se mêlait à ses grâces presque divines. Les Indiens, pour peindre la tristesse et la beauté de Céluta, disaient qu'elle avait le regard de la Nuit et le sourire de l'Aurore. Ce n'était point encore une femme malheureuse, mais une femme destinée à le devenir. On aurait été tenté de presser cette admirable créature dans ses bras, si l'on n'eût craint de sentir palpiter un cœur dévoué d'avance aux chagrins de la vie.

Céluta entre en rougissant dans la cabane, passe devant les étrangers, se penche à l'oreille de la matrone du lieu, lui dit quelques mots à voix basse et se retire. Sa robe blanche d'écorce de mûrier ondoyait légèrement derrière elle, et ses deux talons de rose en relevaient le bord à chaque pas. L'air demeura embaumé sur les traces de l'Indienne du parfum des fleurs de magnolia qui couronnaient sa tête : telle parut Héro aux fêtes d'Abydos ; telle Vénus se fit connaître, dans les bois de Carthage, à sa démarche et à l'odeur d'ambroisie qu'exhalait sa chevelure.

Cependant les guides achèvent leur repas, se lèvent et disent : « Nous nous en allons. » Et le chef indien répond : « Allez où le

(1) *Le Soleil*, le Grand chef ou l'empereur des Natchez. (C.)

veulent les Génies. » Et ils sortent avec René sans qu'on leur demande quels soins le ciel leur a commis.

Ils passent au milieu du grand village, dont les cabanes carrées supportaient un toit arrondi en dôme. Ces toits de chaume de maïs entrelacé de feuilles s'appuyaient sur des murs recouverts en dedans et en dehors de nattes fort minces. A l'extrémité du village les voyageurs arrivèrent sur une place irrégulière que formaient la cabane du Grand-Chef des Natchez et celle de sa plus proche parente, la *Femme-Chef* (1).

Le concours d'Indiens de tous les âges animait ces lieux. La nuit était survenue, mais des flambeaux de cèdre allumés de toutes parts jetaient une vive clarté sur la mobilité du tableau. Des vieillards fumaient leurs calumets, en s'entretenant des choses du passé ; des mères allaitaient leurs enfants, ou les suspendaient dans leurs berceaux aux branches des tamarins ; plus loin de jeunes garçons, les bras attachés ensemble, s'essayaient à qui supporterait plus longtemps l'ardeur d'un charbon enflammé ; les guerriers jouaient à la balle avec des raquettes garnies de peaux de serpents, d'autres guerriers avaient de vives contentions aux jeux des pailles et des osselets ; un plus grand nombre exécutait la danse de la guerre ou celle du buffle, tandis que des musiciens frappaient avec une seule baguette une sorte de tambour, soufflaient dans une conque sauvage, ou tiraient des sons d'un os de chevreuil percé à quatre trous, comme le fifre aimé du soldat.

C'était l'heure où les fleurs de l'hibiscus commencent à s'entr'ouvrir dans les savanes, et où les tortues du fleuve viennent déposer leurs œufs dans les sables. Les étrangers avaient déjà passé sur la place des jeux tout le temps qu'un enfant indien met à parcourir une cabane, quand, pour essayer sa marche, sa mère lui présente la mamelle, et se retire en souriant devant lui. On vit alors paraître un vieillard. Le ciel avait voulu l'éprouver : ses yeux ne voyaient plus la lumière du jour. Il cheminait tout courbé, s'appuyant d'un côté sur le bras d'une jeune femme, de l'autre sur un bâton de chêne.

Le patriarche du désert se promenait au milieu de la foule charmée ; les sachems même paraissaient saisis de respect, et faisaient, en le suivant, un cortège de siècles au vénérable homme qui jetait tant d'éclat et attirait tant d'amour sur le vieil âge.

(1) Le fils de cette femme héritait de la royauté. (C.)

René et ses guides l'ayant salué à la manière de l'Europe, le sauvage averti s'inclina à son tour devant eux ; et prenant la parole dans leur langue maternelle, il leur dit : « Étrangers, j'ignorais votre présence parmi nous. Je suis fâché que mes yeux ne puissent vous voir ; j'aimais autrefois à contempler mes hôtes et à lire sur leurs fronts s'ils étaient aimés du ciel. » Il se tourna ensuite vers la foule qu'il entendait autour de lui : « Natchez, comment avez-vous laissé ces Français si longtemps seuls ? Êtes-vous assurés que vous ne serez jamais voyageurs loin de votre terre natale ? Sachez que toutes les fois qu'il arrive parmi vous un étranger, vous devez, un pied nu dans le fleuve et une main étendue sur les eaux, faire un sacrifice au Meschacebé, car l'étranger est aimé du Grand Esprit. »

Près du lieu où parlait ainsi le vieillard se voyait un catalpa au tronc noueux, aux rameaux étendus et chargés de fleurs : le vieillard ordonne à sa fille de l'y conduire. Il s'assied au pied de l'arbre avec René et les guides. Des enfants montés sur les branches du catalpa éclairaient avec des flambeaux la scène au-dessous d'eux. Frappés de la lueur rougeâtre des torches, le vieil arbre et le vieil homme se prêtaient mutuellement une beauté religieuse ; l'un et l'autre portaient les marques des rigueurs du ciel, et pourtant ils fleurissaient encore après avoir été frappés de la foudre.

Le frère d'Amélie ne se lassait point d'admirer le Sachem. Chactas, c'était son nom, ressemblait aux héros représentés par ces bustes antiques qui expriment le repos dans le génie, et qui semblent naturellement aveugles. La paix des passions éteintes se mêlait, sur le front de Chactas, à cette sérénité remarquable chez les hommes qui ont perdu la vue ; soit qu'en étant privés de la lumière terrestre nous commercions plus intimement avec celle des cieux, soit que l'ombre où vivent les aveugles ait un calme qui s'étende sur l'âme, de même que la nuit est plus silencieuse que le jour.

Le Sachem, prenant le calumet de paix chargé de feuilles odorantes du laurier de montagne, poussa la première vapeur vers le ciel, la seconde vers la terre, et la troisième autour de l'horizon. Ensuite il le présente aux étrangers. Alors le frère d'Amélie dit : « Vieillard ! puisse le ciel te bénir dans tes enfants ! Es-tu le pasteur de ce peuple qui t'environne ? Permets-moi de me ranger parmi ton troupeau. »

« Étranger, repartit le sage des bois, je ne suis qu'un simple sachem, fils d'Outalissi. On me nomme Chactas, parce qu'on

prétend que ma voix a quelque douceur ; ce qui peut provenir de la crainte que j'ai du Grand Esprit. Si nous te recevons comme un fils, nous ne devons point en retirer de louanges. Depuis longtemps nous sommes amis d'Ononthio (1) dont le Soleil (2) habite de l'autre côté du lac sans rivage (3). Les vieillards de ton pays ont discouru avec les vieillards du mien, et mené dans leur temps la danse des forts, car nos aïeux étaient une race puissante. Que sommes-nous auprès de nos aïeux? Moi-même qui te parle, j'ai habité jadis parmi tes pères : je n'étais pas courbé vers la terre comme aujourd'hui, et mon nom retentissait dans les forêts. J'ai contracté une grande dette envers la France. Si l'on me trouve quelque sagesse, c'est à un Français que je la dois ; ce sont ses leçons qui ont germé dans mon cœur : les paroles de l'homme, selon les voies du Grand Esprit, sont des graines fines, que les brises de la fécondité dispersent dans mille climats, où elles se développent en pur maïs ou en fruits délicieux. Mes os, ô mon fils, reposeraient mollement dans la cabane de la mort, si je pouvais, avant de descendre à la contrée des âmes, prouver ma reconnaissance par quelque service rendu aux compatriotes de mon ancien hôte du pays des blancs. »

En achevant de prononcer ces mots, le Nestor des Natchez se couvrit la tête de son manteau, et parut se perdre dans quelque grand souvenir. La beauté de ce vieillard, l'éloge d'un homme policé prononcé au milieu du désert par un sauvage, le titre de fils donné à un étranger, cette coutume naïve des peuples de la nature, de traiter de parents tous les hommes, touchaient profondément René.

Chactas, après quelques moments de silence, reprit ainsi la parole : « Étranger du pays de l'Aurore, si je t'ai bien compris, il me semble que tu es venu pour habiter les forêts où le soleil se couche. Tu fais là une entreprise périlleuse ; il n'est pas aussi aisé que tu le penses d'errer par les sentiers du chevreuil. Il faut que les Manitous du malheur t'aient donné des songes bien funestes, pour t'avoir conduit à une pareille résolution. Racontenous ton histoire, jeune étranger : je juge par la fraîcheur de ta voix, et en touchant tes bras, je vois par leur souplesse que tu dois être dans l'âge des passions. Tu trouveras ici des cœurs

(1) Le gouverneur français. (C.)
(2) Le roi de France. (C.)
(3) La mer. (C.)

qui pourront compatir à tes souffrances. Plusieurs des Sachems qui nous écoutent connaissent la langue et les mœurs de ton pays ; tu dois apercevoir aussi, dans la foule, des blancs, tes compatriotes du fort Rosalie, qui seront charmés d'entendre parler de leur pays. » Le frère d'Amélie répondit d'une voix troublée : « Indien, ma vie est sans aventures, et le cœur de René ne se raconte point. »

II

CHACTAS VISITE VERSAILLES ET PARIS (1)

Nous fûmes étrangement surpris en entrant au grand village (2) : les chemins (3) étaient sales et étroits ; nous remarquâmes des huttes de commerce (4) et des troupeaux de serfs comme dans le reste de la France. On nous conduisit chez notre père Onontio-Frontenac. La cabane était pleine de guerriers qu'Onontio nous dit être de ses amis. Il nous avertit que nous irions, dès le lendemain, à un autre village (5), où nous allumerions le feu du Conseil avec le Chef des chefs. Après avoir pris le repas de l'hospitalité, nous nous retirâmes dans une des chambres de la cabane, où nous dormîmes sur des peaux d'ours.

Le soleil éclairait les travaux de l'homme civilisé et les loisirs du sauvage, lorsque nous partîmes du grand village. Des coursiers couverts de fumée nous traînèrent à la hutte (6) du Chef des chefs, en moins de temps qu'un Sachem plein d'expérience, et l'oracle de sa nation, met à juger un différend qui s'élève entre deux mères de famille.

A travers une foule de gardes, nous fûmes conduits jusqu'au père des Français. Surpris de l'air d'esclavage que je remarquais autour de moi, je disais sans cesse à Onontio : « Où est donc la nation des guerriers libres? » Nous trouvâmes le Soleil (7)

(1) *Les Natchez*, liv. VI. C'est le récit de Chactas.
(2) Paris. (C.)
(3) Les rues. (C.)
(4) Des boutiques. (C.)
(5) Versailles. (C.)
(6) Château de Versailles. (C.)
(7) Louis XIV. (C.)

assis comme un Génie, sur je ne sais quoi qu'on appelait un trône, et qui brillait de toutes parts. Il tenait en main un petit bâton avec lequel il jugeait les peuples. Ononthio nous présenta à ce Grand-Chef en disant :

« Sire, les sujets de Votre Majesté... »

Je me tournai vers les chefs des Cinq-Nations, et leur expliquai la parole d'Ononthio. Ils me répondirent : « C'est faux » ; et ils s'assirent à terre, les jambes croisées. Alors, m'adressant au premier Sachem :

« Puissant Soleil, lui dis-je, toi dont les bras s'étendent jusqu'au milieu de la terre ! Ononthio vient de prononcer une parole qu'un Génie ennemi lui aura sans doute inspirée : mais toi qu'Athaënsic (1) n'a pas privé de sens, tu es trop prudent pour te persuader que nous soyons tes esclaves. »

A ces paroles, qui sortaient ingénument de mes lèvres, il se fit un mouvement dans la hutte. Je continuai mon discours :

« Chef des chefs, tu nous as retenus dans la hutte de la servitude par la plus indigne trahison. Si tu étais venu chanter la chanson de paix chez nos vieillards, nous aurions respecté en toi les Manitous vengeurs des traités. Cependant la grandeur de notre âme veut que nous t'excusions, car le souverain Esprit ôte et donne la raison comme il lui plaît, et il n'y a rien de plus insensé et de plus misérable qu'un homme abandonné à lui-même. Enterrons donc la hache dont le manche est teint de sang. Éclaircissons la chaîne d'amitié, et puisse notre union durer autant que la terre et le soleil ! J'ai dit. »

En achevant ces mots, je voulus présenter le calumet de paix au Soleil ; mais sans doute quelque Génie frappa ce chef de ses traits invisibles, car la pâleur étendit son bandeau blanc sur son front : on se hâta de nous emmener dans une autre partie de la cabane.

Là, nous fûmes entourés d'une foule curieuse : les jeunes hommes surtout nous souriaient avec complaisance ; plusieurs me serrèrent secrètement la main.

Trois héros s'approchèrent de nous ; le premier paraissait rassasié de jours, et cependant on l'aurait pris pour l'immortel vieillard des foudres, tant il traînait après lui de grandeur. A peine pouvait-on soutenir l'éclat de ses regards : l'âme brillante, ingénieuse et guerrière de la France respirait tout entière dans cet homme.

(1) La Vengeance. (C.)

Le second cachait, sous des sourcils épais et un air indécis, une expression extraordinaire de vertu et de courage ; on sentait qu'il pouvait être le rival du premier héros, et le frein de sa fortune.

Le troisième guerrier, beaucoup plus jeune que les deux autres, portait la modération sur ses lèvres et la sagesse sur son front. Sa physionomie était fine ; son œil, observateur ; sa parole, tranquille. Le premier de ces guerriers achevait ses jours de gloire dans une superbe cabane, parmi les bois et les eaux jaillissantes, avec neuf vierges célestes qu'on nomma les Muses ; le second ne quittait le grand village que pour habiter les camps ; le troisième vivait retiré dans un petit héritage non loin d'un temple où il se promenait souvent autour des tombeaux.

J'invitai ces trois enfants des batailles à venir chanter au milieu du sang notre chanson de guerre ; l'aîné des fils d'Areskoui (1) sourit, le second s'éloigna, le troisième fit un mouvement d'horreur (2).

Ononthio me fit observer plus loin des guerriers qui causaient ensemble avec chaleur. « Voilà, me dit-il, trois hommes que la France peut opposer à l'Europe combinée. Quel feu dans le plus jeune des trois ! quelle impétuosité dans sa parole ! Il s'efforce de convaincre ce Sachem inflexible qui l'écoute, qu'on doit faire servir les galères de la mer intérieure sur les flots de l'Océan. Ce fils illustre d'un père encore plus fameux fait sourire le troisième guerrier, qui ne veut pas décider entre les deux autres, et s'excuse en disant qu'il ignore les arts de Michabou (3) ; il ne tient que d'Areskoui le secret des ceintures inexpugnables dont il environne les cités (4). »

Dans ce moment, un jeune héros s'avança vers le guerrier au regard sévère (5) ; il lui présenta un collier (6) de suppliant. Le fils altier de la montagne jeta les yeux sur le collier, et le rendit durement au héros, avec les paroles du refus. Le jeune homme rougit et sortit, en jetant sur la cabane un regard qui me fit frémir, car il me sembla qu'il avait imploré le génie des vengeances (7).

(1) Génie de la guerre. (C.)
(2) Condé, Turenne et Catinat. (C.)
(3) Génie des eaux. (C.)
(4) Seignelay, fils de Colbert, Louvois et Vauban. (C.)
(5) Louvois. (C.)
(6) Un placet, une lettre. (C.)
(7) Le prince Eugène. (C.)

Je fus distrait de ces pensées par un grand bruit qui se fit à une porte. Entrent aussitôt deux guerriers qui se tenaient en riant sous le bras. Leur taille arrondie annonçait les fils heureux de la joie ; leurs pas étaient un peu chancelants ; leur haleine était encore parfumée des esprits du plus excellent jus de feu (1). Leurs vêtements flottaient négligés comme au sortir d'un long festin ; leur visage était tout empreint des poudres chères au conseil des Sachems (2). Je ne sais quoi de brave, de populaire, de spirituel, d'insouciant, de libéral jusqu'à la prodigalité, était répandu sur leur personne ; ils avaient l'air de ne rien voir avec un cœur ennemi, de se divertir des hommes, de penser peu aux dieux, et de rire de la mort. On les eût pris pour des jumeaux qu'Areskoui (3) aurait eus d'une mortelle après la victoire, ou pour les fils illégitimes de quelque roi fameux ; ils mêlaient à la noblesse des hautes destinées de leur père ce que l'amour et une plus humble condition ont de gracieux et de fortuné (4).

A peine ces enfants joufflus des vendanges avaient-ils posé un pied mal assuré dans la cabane, que deux autres guerriers coururent se joindre à eux. Un de ces derniers avait reçu en naissant un coup fatal de la main d'un Génie, mais c'était l'enfant des bons succès (5) ; l'autre ressemblait parfaitement à un Génie sauveur (6). Je l'avais vu arrêter par le bras le jeune homme qui était sorti de la grande cabane après le refus du guerrier hautain (7).

Ainsi réunis, ces quatre guerriers allaient parcourant la hutte, réjouissant les cœurs par leurs agréables propos : ils ne dédaignèrent pas de causer avec un Sauvage. Les deux frères me demandèrent si les banquets étaient longs et excellents dans mes forêts, et si l'on sommeillait beaucoup d'heures sur la peau d'ours. Je tâchai de faire honneur à mes bois, et de mettre dans ma réponse la gaieté qui respirait sur les lèvres de ces hommes. Un Esprit me favorisa, car ils parurent contents, et me voulurent montrer eux-mêmes la somptuosité de la hutte du Soleil.

(1) Du vin. (C.)
(2) Du tabac. (C.)
(3) Génie de la guerre. (C.)
(4) Les deux Vendôme, petits-fils de Henri IV, par Gabrielle. (C.)
(5) Luxembourg. (C.)
(6) Villars. (C.)
(7) Louvois refusa un régiment au prince Eugène, et celui-ci passa au service de l'empereur. (C.)

Nous parcourûmes d'immenses galeries dont les voûtes étaient habitées par des Génies, et dont les murs étaient couverts d'or, d'eau glacée (1), et de merveilleuses peintures. Les guerriers blancs désirèrent savoir ce que je pensais de ces raretés.

« Mes hôtes, répondis-je, je vous dirai la vérité, telle que les Manitous me l'inspirent, dans toute la droiture de mon cœur : vous me semblez très à plaindre et fort misérables ; jamais je n'ai tant regretté la cabane de mon père Outalissi, ce guerrier honoré des nations comme un Génie. Ce palais dont vous vous enorgueillissez a-t-il été bâti par l'ordre des Esprits? N'a-t-il coûté ni sueurs ni larmes? Ses fondements sont-ils jetés dans la sagesse, seul terrain solide? Il faut une vertu magnifique pour oser habiter la magnificence de ces lieux : le vice serait hideux sous ces dômes. A la pesanteur de l'air que je respire, à je ne sais quoi de glacé dans cet air, à quelque chose de sinistre et de mortel que j'aperçois sous le voile des sourires, il me semble que cette hutte est la hutte de l'esclavage, des soucis, de l'ingratitude et de la mort. N'entendez-vous pas une voix douloureuse qui sort de ces murs, comme s'ils étaient l'écho où se viennent répéter les soupirs des peuples? Ah ! qu'il serait grand ici le bruit des pleurs, si jamais il commençait à se faire entendre ! Un tel édifice tombé ne serait point rebâti, tandis que ma hutte se peut relever plus belle en moins d'une journée. Qui sait si les colonnes de mes chênes ne verdiront point encore à la porte de ma cabane, lorsque les piliers de marbre de ce palais seront prosternés dans la poudre? »

C'est ainsi, ô René ! qu'un ignorant Sauvage de la Nouvelle-France devisait avec les plus grands hommes de ta vieille patrie, sous le règne du plus grand roi, au milieu des pompes de Versailles. Nous quittâmes les galeries, et nous descendîmes dans les jardins au milieu du fracas des armes.

Dans ces jardins, malgré les préjugés de ma natte, je fus vraiment frappé d'étonnement : la façade entière du palais semblable à une immense ville, cent degrés de marbre blanc conduisant à des bocages d'orangers, des eaux jaillissantes au milieu des statues et des parterres, des grottes, séjour des esprits célestes ; des bois où les premiers héros, les plus belles femmes, les esprits les plus divins erraient en méditant les triples merveilles de la guerre, de l'amour et du génie : tout ce spectacle enfin saisit fortement mon âme. Je commençai à

(1) Des glaces. (C.)

entrevoir une grande nation où je n'avais aperçu que des esclaves, et pour la première fois je rougis de ma superbe du désert.

Nous nous avançâmes parmi les bronzes, les marbres, les eaux et les ombrages : chaque flot, contraint de sortir de la terre, apportait un Génie à la surface des bassins. Ces Génies variaient selon leur puissance : les uns étaient armés de tridents, les autres sonnaient des conques recourbées ; ceux-ci étaient montés sur des chars, ceux-là vomissaient l'onde en tourbillon. Mes compagnons s'étant écartés, je m'assis au bord d'un bain solitaire. La rêverie vint planer autour de moi ; elle secouait sur mes cheveux les songes et les souvenirs : elle m'envoya la plus douce des tristesses du cœur, celle de la patrie absente.

Nous abandonnâmes enfin la hutte des Rois ; et la Nuit, marchant devant nous avec la fraîcheur, nous reconduisit au grand village.

Lorsque les dons du Sommeil eurent réparé mes forces, Ononthio me tint ce discours : « Chactas, fils d'Outalissi, vous vous plaignez que vous n'avez point encore vu les guerriers libres, et vous me demandez sans cesse où ils sont : je vous les veux faire connaître. Un esclave va vous conduire aux cabanes où s'assemblent diverses espèces de Sachems : allez et instruisez-vous, car on apprend beaucoup par l'étude des mœurs étrangères. Un homme qui n'est point sorti de son pays ne connaît pas la moitié de la vie. Quant aux autres chefs, vos compagnons, comme ils n'entendent pas la langue de la terre des chairs blanches, ils préféreront sans doute rester sur la natte, à fumer leur calumet et à parler de leur pays. »

Il dit. Plein de joie, je sors avec mon guide : comme un aigle qui demande sa pâture, je m'élance plein de la faim de la sagesse. Nous arrivons à une cabane (1) où étaient assemblés des hommes vénérables.

J'entrai avec un profond respect dans le conseil, et je fus d'autant plus satisfait, qu'on ne parut faire aucune attention à moi. Je remerciai les Génies, et je me dis : « Voici enfin la nation française. C'est comme nos Sachems ! » Je pris une pipe consacrée à la paix, et je m'apprêtai à répondre à ce qu'on allait sans doute me demander touchant les mœurs, les usages et les lois des chairs rouges. Je prêtai attentivement l'oreille, et je promis le sacrifice d'un ours à Michabou (2), s'il voulait

(1) Le Louvre. (C.)
(2) Génie des eaux. (C.)

m'envoyer la prudence pour faire honneur à mon pays.

Par le Grand-Lièvre (1), ô mon fils ! je fus dans la dernière confusion, quand je m'aperçus que je n'entendais pas un mot de ce que disaient les divins Sachems. Je m'en pris d'abord à quelque Manitou, ennemi de ma gloire et de mes forêts : je m'allais retirer plein de honte, lorsque l'un des vieillards, se tournant vers moi, dit gravement : « Cet homme est rouge, non par nature, car il a la peau blanche comme l'Européen. » Un autre soutint que la nature m'avait donné une peau rouge ; un troisième fut d'avis de m'adresser des questions ; mais un quatrième s'y opposa, disant que, d'après la conformation extérieure de ma tête, il était impossible que je comprisse ce qu'on me demanderait.

Pensant, dans la simplicité de mon cœur, que les Sachems se divertissaient, je me pris à rire. « Voyez, s'écria celui qui avait énoncé la dernière opinion, je vous l'avais dit ! Je serais assez porté à croire, à en juger par ses longues oreilles, que le Canadien est l'espèce mitoyenne entre l'homme et le singe. » Ici s'éleva une dispute violente sur la forme de mes oreilles. « Mais voyons, dit enfin un des vieillards qui avait l'air plus réfléchi que les autres, il ne se faut pas laisser aller à des préventions. »

Alors le Sachem s'approcha de moi avec des précautions qu'il crut nécessaires, et me dit : « Mon ami, qu'avez-vous trouvé de mieux dans ce pays-ci ? »

Charmé de comprendre enfin quelque chose à tous ces discours, je répondis : « Sachem, on voit bien à votre âge que les Génies vous ont accordé une grande sagesse : les mots qui viennent de sortir de votre bouche prouvent que je ne me suis pas trompé. Je n'ai pas encore acquis beaucoup d'expérience, et je pourrais être un de vos fils : quand je quittai les rives du Meschacebé, les magnolias avaient fleuri dix-sept fois, et il y a dix neiges que je pleure la hutte de ma mère. Cependant, tout ignorant que je suis, je vous dirai la vérité. Jusqu'à présent je n'ai point encore vu votre nation, ainsi je ne saurais vous parler des guerriers libres ; mais voici ce que j'ai trouvé de mieux parmi vos esclaves : les huttes de commerce (2) où l'on expose la chair des victimes, me semblent bien entendues et parfaitement utiles. »

(1) Divinité souveraine des chasseurs. (C.)

(2) Boutiques de charcutier et de boucher. Les Sauvages amenés à Paris, sous Louis XIV, ne furent frappés que de l'étal des viandes de boucherie. (C.)

A cette réponse, un rire qui ne finissait point bouleversa l'assemblée : mon conducteur me fit sortir, priant les Sachems d'excuser la stupidité d'un Sauvage...

Je conjurai mon conducteur de me ramener à la hutte d'Ononthio, puisqu'on s'amusait partout de ma simplicité.

Nous retournions en effet chez mon hôte, lorsqu'en passant devant la cabane des Prières (1), nous vîmes la foule rassemblée aux portes : mon guide m'apprit qu'il y avait dans cette cabane une fête de la mort. Je me sentis un violent désir d'entrer dans ce lieu saint : nous y pénétrâmes par une ouverture secrète. On se taisait alors pour écouter un génie dont le souffle animait des trompettes d'airain (2) : ce génie cessa bientôt de murmurer. Les colonnes de l'édifice, enveloppées d'étoffes noires, auraient versé à leurs pieds une obscurité impénétrable, si l'éclat de mille torches n'eût dissipé cette obscurité. Au milieu du sanctuaire, que bordaient des chefs de la prière (3), s'élevait le simulacre d'un cercueil. L'autel et les statues des hommes protecteurs de la patrie se cachaient pareillement sous les crêpes funèbres. Ce que le grand village et la cabane du Soleil contenaient de plus puissant et de plus beau était rangé en silence dans les bancs de la nef.

Tous les regards étaient attachés sur un orateur vêtu de blanc au milieu de ce deuil, et qui, debout, dans une galerie suspendue (4), les yeux fermés, les mains croisées sur sa poitrine, s'apprêtait à commencer un discours : il semblait perdu dans les profondeurs du ciel. Tout à coup ses yeux s'ouvrent, ses mains s'étendent, sa voix, interprète de la mort, remplit les voûtes du temple, comme la voix même du Grand Esprit (5). Avec quelle joie je m'aperçus que j'entendais parfaitement le chef de la prière ! Il me semblait parler la langue de mon pays, tant les sentiments qu'il exprimait étaient naturels à mon cœur !

Je m'aurais voulu jeter aux pieds de ce sacrificateur, pour le prier de parler un jour sur ma tombe, afin de réjouir mon esprit dans la contrée des âmes ; mais lorsque je vins à songer à mon peu de vertu, je n'osai demander une telle faveur : le murmure

(1) Une église. (C.)
(2) L'orgue. (C.)
(3) Les prêtres. (C.)
(4) La chaire. (C.)
(5) Bossuet. (C.)

du vent et du torrent est la seule éloquence qui convient au monument d'un Sauvage.

Je ne sortis point de la cabane de la Prière sans avoir invoqué le Dieu de la fille de Lopez. Revenu chez Onontbio, je lui fis part des fruits de ma journée ; je lui racontai surtout les paroles de l'orateur de la mort. Il me répondit :

« Chactas, connais la nature humaine : ce grand homme qui t'a enchanté n'a pu se défendre d'être importuné d'une autre renommée que la sienne ; pour quelques mots mal interprétés, il partage maintenant la cour et la ville, et persécute un ami (1).

« Tu verras bien d'autres contradictions parmi nous. Mais tu ne serais pas aussi sage que ton père, fils d'Outalissi, si tu nous jugeais d'après ces faiblesses. »

Ainsi me parlait Onontbio, qui avait vécu bien des neiges (2)...

Le lendemain, vers la première veille de la nuit, Onontbio me fit monter avec lui sur son traîneau, et nous arrivâmes au portique d'une longue cabane (3) qu'inondaient les flots des peuples. Par d'étroits passages, éclairés, à la lueur de feux renfermés dans des verres, nous pénétrons jusqu'à une petite hutte (4) tapissée de pourpre, dont une esclave nous ouvrit la porte.

A l'instant je découvre une salle où quatre rangs de cabanes, semblables à celles où j'entrais, étaient suspendus aux contours de l'édifice : des femmes d'une grande beauté, des héros à la longue chevelure et chargés de vêtements d'or, brillaient dans les cabanes à la clarté des lustres. Au-dessous de nous, au fond d'un abîme, d'autres guerriers debout et pressés ondulaient comme les vagues de la mer. Un bruit confus sortait de la foule ; de temps en temps des voix, des ris plus distincts se faisaient entendre, et quelques fils de l'harmonie, rangés au bas d'un large rideau, exécutaient des airs tristes qu'on n'écoutait pas.

Tandis que je contemplais ces choses si nouvelles pour moi, tandis qu'Onontbio et ses amis étudiaient dans mes yeux les sensations d'un Sauvage, un sifflement tel que celui des perruches dans nos bois part d'un lieu inconnu : le rideau se replie dans les airs comme le voile de la Nuit, touché par la main du Jour.

Une cabane soutenue par des colonnes se découvre à mes

(1) Fénelon. (C.)
(2) Années. (C.)
(3) Un théâtre. (C.)
(4) Une loge. (C.)

regards. La musique se tait ; un profond silence règne dans l'assemblée. Deux guerriers, l'un jeune, l'autre déjà atteint par la vieillesse, s'avancent sous les portiques. René, je ne suis qu'un sauvage ; mes organes grossiers ne peuvent sentir toute la mélodie d'une langue parlée par le peuple le plus poli de l'univers ; mais, malgré ma rudesse native, je ne saurais te dire quelle fut mon émotion lorsque les deux héros vinrent à ouvrir leurs lèvres au milieu de la hutte muette. Je crus entendre la musique du ciel : c'était quelque chose qui ressemblait à des airs divins, et cependant ce n'était point un véritable chant ; c'était je ne sais quoi qui tenait le milieu entre le chant et la parole. J'avais ouï la voix des vierges de la solitude durant le calme des nuits ; plus d'une fois j'avais prêté l'oreille aux brises de la lune, lorsqu'elles réveillent dans les bois les Génies de l'harmonie ; mais ces sons me parurent sans charmes auprès de ceux que j'écoutais alors.

Mon saisissement ne fit qu'augmenter à mesure que la scène se déroula. O Atala ! quel tableau de la passion, source de toutes nos infortunes ! Vaincu par mes souvenirs, par la vérité des peintures (1), par la poésie des accents, les larmes descendirent en torrent de mes yeux : mon désordre devint si grand, qu'il troubla la cabane entière.

Lorsque le rideau retombé eut fait disparaître ces merveilles, la plus jeune habitante (2) d'une hutte voisine de la nôtre me dit : « Mon cher Huron, je suis charmée de toi, et je te veux avoir ce soir à souper, avec celui que tu appelles ton père. » Ononthio me prit à part, et me raconta que cette femme gracieuse était une célèbre ikouessen (3), chez laquelle se réunissait la véritable nation française. Ravi de la proposition, je répondis à l'ikouessen : « Amante du plaisir, tes lèvres sont trop aimables pour recevoir un refus. Tu excuseras seulement ma simplicité, parce que je viens des grandes forêts. »

Dans ce moment la toile s'enleva de nouveau. Je fus plus étonné du second spectacle que je ne l'avais peut-être été du premier, mais je le compris moins. Les passions que vous appelez tragiques sont communes à tous les peuples, et peuvent être entendues d'un Natchez et d'un Français ; les pleurs sont partout les mêmes, mais les ris diffèrent selon les temps et les pays.

(1) Phèdre. (C.)
(2) Ninon. (C.)
(3) Courtisane. (C.)

Les jeux finis, l'ikouessen s'enveloppa dans un voile, et me forçant, avec la folâtrerie des amours, à lui donner la main, nous descendîmes les degrés de la hutte, où se pressait une foule de spectateurs : Ononthio nous suivait. L'Indien ne sait point rougir ; je ne me sentis aucun embarras, et je remarquai qu'on avait l'air d'applaudir à la naïve hauteur de ma contenance.

Nous montons sur un traîneau au milieu des armes protectrices, des torches flamboyantes, et des cris des esclaves qui faisaient retentir les voûtes du nom pompeux de leurs maîtres. Comme le char de la Nuit, roulent les cabanes mobiles : l'enfant du commerce, retiré dans la paix de ses foyers, entend frémir les vitrages de sa hutte, et sent trembler sous lui la couche nuptiale. Nous arrivons chez la Divinité des plaisirs. S'élançant du traîneau rapide auquel ils étaient suspendus, des esclaves nous en ouvrent les portes : nous descendons sous un vestibule de marbre orné d'orangers et de fleurs. Nous pénétrons dans des cabanes voluptueuses, aux lambris de bois d'ébène gravés en paysages d'or. Partout brûlaient les trésors dérobés (1) aux filles des rochers et des vieux chênes. La véritable nation française (car je l'avais reconnue au premier coup d'œil) était déjà établie aux foyers de l'ikouessen. Un ton d'égalité, une franchise semblable à celle des Sauvages, régnaient parmi les guerriers.

J'adressai ma prière à l'Amour hospitalier, Manitou de cette cabane ; et me mêlant à la foule, je me trouvai pour la première fois aussi à l'aise que si j'eusse été dans le conseil des Natchez.

Les guerriers étaient rassemblés en divers groupes, comme des faisceaux de maïs plantés dans le champ des peuples. Chacun enseignait son voisin, et était enseigné par lui : tour à tour les propos étaient graves comme ceux des vieillards, fugitifs comme ceux des jeunes filles. Ces hommes, capables de grandes choses, ne dédaignaient pas les agréables causeries ; ils répandaient au dehors la surabondance de leurs pensées ; ils formaient de discours légers un entretien aimable et varié : dans un atelier européen, des ouvriers aux bras robustes filent le métal flexible qui réunit les diverses parties de la parure et de la beauté ; l'un en aiguise la pointe, l'autre en polit la longueur, un troisième y attache l'anneau qui fixe le nuage transparent sur le sein de la vierge, ou le ruban sur sa tête.

Abandonné à moi-même, j'errais de groupe en groupe, charmé

(1) La cire. (C.)

de ce que j'entendais, car je comprenais toutes les paroles : on ne montrait aucune surprise de ma façon étrangère.

Tandis que je promenais mes pas à travers la foule, j'aperçus, dans un coin, un homme qui ne conversait avec personne, et qui paraissait profondément occupé. J'allai droit à lui. « Chasseur, lui dis-je, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils et un manteau de castor. De quel désert es-tu? car, je le vois bien, tu viens comme moi d'une forêt. »

Le héros, qui eut l'air de se réveiller, me regarda, et me répondit : « Oui, je viens d'une forêt.

Je ne dormirai point sous de riches lambris;
Mais voit-on que le somme en perde de son prix?
En est-il moins profond et moins plein de délices?
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.

« Je l'avais bien deviné, m'écriai-je; ton apparence est simple, mais tu es excellent. Y a-t-il rien de moins brillant que le castor, le rossignol et l'abeille? »

Comme j'achevais de prononcer ces mots, un guerrier au regard pénétrant s'approcha de nous, mettant un doigt sur sa bouche. « Je parie, dit-il, que nos deux Sauvages sont charmés l'un de l'autre. »

« En même temps il passa son bras sous le mien et m'entraîna dans une autre partie de la cabane. « Laissons-nous donc tout seul cet enfant des bois? » lui dis-je. « Oh! répliqua mon conducteur, il se suffit à lui-même : il ne parle pas d'ailleurs le langage des hommes, et n'entend que celui des dieux, des lions, des hirondelles et des colombes (1). »

Nous traversions la foule : un des plus beaux Français que j'aie jamais vus, s'appuyant sur les deux bras de deux de ses amis, nous accosta. Mon guide lui dit : « Quel chef-d'œuvre vous nous avez donné! vous avez vu les transports dans lesquels il a jeté ce Sauvage. — J'avoue, repartit le guerrier, que c'est un des succès qui m'ont le plus flatté dans ma vie. — Et cependant, dit un de ses deux amis d'un ton sévère, vous eussiez mieux fait de ne pas tant céder au goût du siècle, de retrancher votre Aricie, au risque de perdre cette scène qui a ravi cet Iroquois. »

Le second ami du guerrier le voulut défendre. « Voilà vos

(1) La Fontaine. (C.)

faiblesses, s'écria le premier; voilà comme vous êtes descendu du Misanthrope au sac dans lequel vous enveloppez votre Scapin! » A ce propos j'allais à mon tour m'écrier : « Sont-ce là les hommes aimés du ciel dont j'ai entendu les chants? » Mais les trois amis s'éloignèrent (1), et je me retrouvai seul avec mon guide.

Il me conduisit à l'autre extrémité de la cabane, et me fit asseoir près de lui sur une natte de soie. De là, promenant ses yeux sur la foule tantôt en mouvement, tantôt immobile, il me dit : « Chactas, je te veux faire connaître les caractères des personnages que tu vois ici; ils te donneront une idée de ce siècle et de ma patrie. Remarque d'abord ces guerriers qui sont nonchalamment étendus sur cette demi-couche d'édredon. Ce sont les enfants des Jeux et des Ris; ils tiennent l'immortalité de leur naissance, car bien qu'ils te paraissent déjà vieux, ils sont toujours jeunes comme les Grâces, leurs mères. Retirés loin du bruit dans un faubourg paisible, ils passent leurs jours assis à des banquets. Les tempes ornées de lierre, et le front couronné de fleurs, ils mêlent à des vins parfumés l'eau d'une source que les hommes nomment Hippocrène, et les dieux, Castalie. Toutefois tu te tromperais, Chactas, si tu prenais ces hommes pour des efféminés sans courage. Nul guerrier n'est peut-être moins qu'eux attaché à la vie; ils la briseraient avec la même insouciance que les vases fragiles qu'ils s'amusent quelquefois à fracasser dans les festins. »

Émerveillé de la fine peinture de mon curieux démonstrateur, je regardais avec intérêt ces hommes (2) qui présentaient un caractère inconnu chez les Sauvages...

« Eh bien! continua notre hôte, que penses-tu maintenant de notre nation? Trouves-tu ici assez d'hommes et de choses extraordinaires? Des prélats aussi différents de talent que de principes, des gens de lettres remarquables par le contraste de leur génie, des bureaux de beaux esprits en guerre, des filles de la volupté intriguant avec des moines auprès du trône, des courtisans se disputant leurs dépouilles mutuelles, des généraux divisés, des magistrats qui ne s'entendent pas, des ordonnances admirables, mais transgressées; la loi, proclamée souveraine, mais toujours suspendue par la dictature royale; un homme envoyé aux galères pour un temps, mais y demeurant toute

(1) Racine, Molière et Boileau. (C.)
(2) La société du Marais, Chaulieu, La Fare, etc. (C.)

sa vie ; la propriété déclarée inviolable, mais confisquée par le bon plaisir du maître ; tous les citoyens libres d'aller où ils veulent et de dire ce qu'ils pensent, sous la réserve d'être arrêtés s'il plaît au roi, et d'être envoyés au gibet en témoignage de la liberté des opinions ; enfin, des édifices élevés, des manufactures formées, des colonies fondées, la marine créée, l'Europe à demi subjuguée, une partie de la nation chassant une autre partie de cette nation : tel est ce siècle dont tu vois l'abrégé dans cette salle ; siècle qui, malgré ses erreurs, restera modèle de gloire ; siècle dont on ne sentira bien la grandeur que lorsqu'on le prétendra surpasser. »

En achevant ces mots, mon instructeur me quitta pour aller ailleurs observer les hommes : il ne me parut pas une des moindres raretés du siècle qu'il venait de peindre (1).

Des esclaves annoncèrent le banquet aux conviés. Des tables couvertes de fleurs, de fruits et d'oiseaux, nous offrirent leurs élégantes richesses. Le vin était excellent, la gaieté véritable, et les propos aussi fins que ceux des Hurons. La volage ikouessen, qui m'avait donné un siège à sa droite, se raillait de moi et me disait : « Parle-moi donc de tes forêts. Je voudrais savoir si en Huronie il y a, comme parmi nous, de grandes dames qui veulent faire enfermer au couvent de pauvres jeunes filles, parce que ces jeunes filles prétendent jouir de leur liberté. Oh ! c'est un beau pays que le tien, où l'on dit ce que l'on pense au Grand-Chef, et où chacun fait ce qu'il a envie de faire ! Ici c'est précisément le contraire : tout le monde est obligé de mentir au Soleil, et de se soumettre à la volonté de son voisin : c'est pour cela que tout va chez nous à merveille. »

Cette femme ajouta beaucoup d'autres propos où, sous l'apparence de la frivolité, je découvris des pensées très graves. On joua gracieusement sur la réponse que j'avais faite aux sorciers de la grande hutte, et que l'ikouessen disait être admirable. « Mais, ajouta-t-elle, je veux savoir à mon tour ce que tu as trouvé de plus sensé parmi nous. Comme je ne t'ai parlé ni de ta peau, ni de tes oreilles, j'espère que tu me feras une autre réponse que celle qui t'a perdu dans l'esprit de nos philosophes. »

« Mousse blanche des chênes qui sers à la couche des héros, répondis-je, les galériens et les femmes comme toi me semblent avoir toute la sagesse de ta nation. »

(1) La Bruyère. (C.)

Ce mot fit rire la table hospitalière, et la coupe de la liberté fut vidée en l'honneur de Chactas.

Alors les Génies des amours dérobèrent la conversation et la tournèrent sur un sujet trop aimable. Le souvenir de la fille de Lopez remua les secrets de mon sein et le fit palpiter. Un convive remarqua que si la passion crée des tempêtes, l'âge les vient bientôt calmer, et que l'on recouvre en peu de temps la tranquillité d'âme où l'on était avant d'avoir perdu la paix de l'enfance. Les guerriers applaudirent à cette observation ; je répondis :

« Je ne puis trouver le calme, dont on jouit après l'orage, semblable à celui qui a précédé cet orage : le voyageur qui n'est pas parti, n'est pas le voyageur revenu ; le bûcher qui n'a point encore été allumé, n'est pas le bûcher éteint. L'innocence et la raison sont deux arbres plantés aux extrémités de la vie : à leurs pieds, il est vrai, on trouve également le repos ; mais l'arbre de l'innocence est chargé de parfums, de boutons de fleurs, de jeune verdure ; l'arbre de la raison n'est qu'un vieux chêne séché sur sa tige, dépouillé de son ombrage par la foudre et les vents du ciel. »

C'était ainsi que nous devisions à ce festin : je t'en ai fait le détail minutieux, car c'est là qu'ayant aperçu les hommes à leur plus haut point de civilisation, je te les devais peindre avec une scrupuleuse exactitude. Les choses de la société et de la nature, présentées dans leur extrême opposition, te fourniront le moyen de peser, avec le moins d'erreurs possible, le bien et le mal des deux états.

Nous étions prêts à quitter les tables, lorsqu'on apporta à notre magicienne un berceau couronné de fleurs : il renfermait un enfant du voisinage, qui réclamait, disait la nourrice, les présents de naissance. L'ikouessen connaissait les parents du nouveau-né : elle le prit dans ses bras, lui trouva un air malicieux (1), et promit de lui donner un jour des grains de porcelaines (2) pour acheter des colliers (3).

(1) Voltaire. (C.)
(2) De l'argent. (C.)
(3) Des livres. (C.)

III

LES FUNÉRAILLES DE CHACTAS (1)

Quand le frère et la sœur arrivèrent à la cabane de Chactas, le jour naissait. Les parents al ument un grand feu ; on purifie la hutte avec l'eau lustrale ; on revêt le corps du Sachem d'une superbe tunique et d'un manteau qui n'avait jamais été porté. Dans la chevelure blanche du vieillard on place une couronne de plumes cramoisies. Céluta et Outougamiz furent chargés de peindre les traits du décédé. Quel triste devoir ! Ils se mirent à genoux des deux côtés du corps étendu sur une natte. Lorsque les deux orphelins vinrent à se pencher sur le visage de leur père, leurs têtes charmantes se touchèrent et formèrent une voûte au-dessus du front de Chactas.

Un Sachem, maître de la cérémonie funèbre, donnait les couleurs et en expliquait les allégories : le rouge étendu sur les joues devait être de différentes nuances, selon les morts : l'amour ne se colore pas du même vermillon que la pudeur, et le crime rougit autrement que la vertu. L'azur appliqué aux veines est la couleur du dernier sommeil ; c'est aussi celle de la sérénité. Les pleurs de Céluta effaçaient son ouvrage. Il fallut finir par le terrible baiser d'adieu : les lèvres de l'amitié et de l'amour vinrent toucher ensemble celles de la mort.

Cela étant fait, des matrones donnèrent au vieillard l'attitude que l'enfant a dans le sein de sa mère ; ce qui voulait dire que la mort nous rend à la terre, notre première mère, et qu'elle nous enfante en même temps à une autre vie.

Déjà la foule s'assemblait : les congrégations des prêtres, des Sachems, des guerriers, des matrones, des jeunes filles, des enfants, arrivaient tour à tour et prenaient leur rang. Les Sachems avaient tous un bâton blanc à la main ; leurs têtes étaient nues, et leurs cheveux négligés : Adario menait ces vieillards. Les Français et le commandant du fort se joignirent à la pompe funèbre, comme ils s'étaient mêlés aux jeux : le

(1) *Les Natchez*. Édition de 1829, t. II, p. 280.

cortège, attendant la marche, formait un vaste demi-cercle à la porte de la cabane.

Alors on enleva les écorces de cette cabane du côté qui touchait au cortège, et l'on aperçut Chactas assis sur un lit de parade : derrière lui était couché, en travers, son cercueil, fait de bois de cèdre et de petits ossements entrelacés. Debout, derrière cette redoutable barrière, se tenait un Sachem représentant Chactas lui-même, et qui devait répondre aux harangues qu'on lui allait adresser.

Les deux chiens favoris du mort étaient enchaînés à ses pieds ; on ne les avait point égorgés, selon l'usage, parce que le Sachem abhorrait le sang ; d'ailleurs, il n'aurait aucun besoin de ses dogues pour chasser dans le pays des âmes ; car il y serait employé, disait la foule, à gouverner les ombres. Le calumet de paix du vieillard reposait pareillement à ses pieds ; à sa gauche on voyait ses armes, honneur de sa jeunesse ; à sa droite, le bâton sur lequel il appuyait ses vieux ans. Comme on est plus touché des vertus du sage que de celles du héros, la vue de ce simple bâton portait l'attendrissement dans tous les cœurs.

Adario commença les discours au nom des Sachems ; il s'avança à pas lents dans le cercle des spectateurs. Les bras croisés et le visage tourné vers son ami, il lui dit :

« Frère, vous aimâtes la patrie ; frère, vous combattîtes pour elle ; frère, vous l'enseignâtes de votre sagesse. Dire ce que vous avez fait est inutile : ennemi de l'oppresseur, vengeur de l'opprimé, tout en vous était indépendance. Votre pied était celui du chevreuil qui ne connaît point de barrière dont il ne puisse franchir la hauteur ; votre bras était un rameau de chêne qui se raidit aux coups de la tempête ; votre voix était la voix du torrent que rien ne peut forcer au silence. Ceux qui ont habité votre cœur savent qu'il était trop grand pour être resserré dans la petite main de la servitude. Quant à votre âme, c'était un souffle de liberté. »

Le Sachem représentant Chactas répondit de derrière le cercueil :

« Frère, je vous remercie : je fus libre et le suis encore ; si mon corps vous semble enchaîné, vos yeux vous trompent : il est sans mouvement, mais on ne le peut faire souffrir ; il est donc libre. Quant à mon âme, je garde le secret. Adieu, frère ! »

« Vous n'avez point parlé de votre amitié mutuelle ! » s'écria Outougamiz en se levant, à la grande surprise des spectateurs.

Adario et le Sachem représentant Chactas se regardèrent sans répliquer une parole.

Le tuteur du Soleil s'avança pour prononcer un discours au nom des jeunes guerriers ; mais un des bras de Chactas, plié de force, s'échappa comme pour repousser Ondouré. Une voix s'élève : « Il est désagréable aux morts, qu'il s'éloigne ! »

Céluta, fille adoptive de Chactas, fut chargée de rattacher le bras du vieillard. Dans sa tunique noire et sa beauté religieuse on l'eût prise pour une de ces femmes qui se consacrent en Europe aux œuvres les plus pénibles de la charité.

Céluta, s'adressant au mort, lui dit : « Mon père, êtes-vous bien? »

« Oui, ma fille, répliqua le Sachem interprète ; si dans le tombeau je me retourne pour me délasser, ma main s'étendra sur toi. »

Le représentant de Chactas répondit aux discours des mères, des veuves, des jeunes filles et des enfants.

Ces harangues extraordinaires finies, les parents poussèrent trois cris ; trois sons des conques funèbres annoncèrent la levée du corps. Les huit Sachems les plus âgés, au nombre desquels était Adario, s'avancèrent en exécutant la marche de la mort pour emporter Chactas : ils imitaient le bûcheron, le moissonneur, le chasseur, qui coupe l'arbre, rompt l'épi, perce l'oiseau. Adario dit à Chactas : « Frère, voulez-vous vous coucher? »

Le truchement de la tombe répondit : « Frère, j'ai besoin de sommeil. »

Alors quatre des huit Sachems de la mort formèrent en s'agenouillant un carré étroit ; les autres Sachems prennent le lit où reposait le défunt, le posent sur les quatre épaules des quatre Sachems à genoux ; ceux-ci se relèvent, et montrent à la foule ce qui n'était plus qu'une idole pour la patrie. Les quatre vieillards libres appuyaient de leurs bâtons, comme avec des arcs-boutants, le lit de Chactas : le cercueil, traîné sur des roues, suivait son maître comme le char vide du triomphateur. On marche aux Bocages de la Mort.

La tombe avait été marquée près du ruisseau de la Paix ; la fosse était large et profonde, les parois en étaient tapissées des plus belles pelleteries. Les huit Sachems de la mort déposèrent leur frère dans le cercueil, que l'on planta debout à la tête de la fosse ouverte. Le vieillard ainsi placé ressemblait à une statue dans un tabernacle. Les jeux funèbres commencèrent le long d'une vallée verte qui se prolonge à travers les bocages.

Ces jeux s'ouvrirent par la lutte des jeunes filles ; la course des guerriers suivit la lutte ; et le combat de l'arc, la course.

A un poteau peint de diverses couleurs était attaché par un pied, au bout d'une longue corde, un écureuil, symbole de la vie chez les Sauvages. L'animal agile tournait autour du poteau, descendait, remontait, descendait encore, sautait, courait sur le gazon, puis regagnait le haut du poteau, où il se tenait planté sur les pieds de derrière, en se couvrant de sa queue de soie : c'était le but que la flèche devait atteindre, et dont la mobilité fatiguait les regards. Un arc de bois de cyprès était le prix désigné au vainqueur.

Ce prix, ainsi que celui de la course, fut remporté par Outougamiz, qui disait à Céluta : « A qui l'offrirai-je? Mila est morte, René est absent, et je dois tuer mon ami s'il revient. »

Tandis qu'on était occupé de ces jeux, on vit arriver le grand prêtre, l'air effaré, le vêtement en désordre, cherchant et demandant partout le tuteur du Soleil ; on le lui montra dans la foule. Il courut à lui, l'entraîna au fond d'un des bocages, d'où il sortit avec lui quelque temps après. Ondouré paraissait ému ; on le vit se pencher à l'oreille d'Adario et parler à plusieurs autres Sachems. Le jongleur déclara qu'il avait vu des signes dans le ciel, que les augures n'étaient pas favorables, qu'il fallait abréger la cérémonie.

On se hâta de faire au trépassé les présents d'usage. Chactas fut descendu dans son dernier asile ; et tandis qu'on élevait le mont du tombeau, le jongleur entonnait l'hymne à la mort.

LE GRAND PRÊTRE

« Est-ce un fantôme que j'aperçois, ou n'est-ce rien? C'est un fantôme ! A moitié sorti d'une tombe fermée, il s'élève de la pierre sépulcrale comme une vapeur. Ses yeux sont le vide, sa bouche est sans langue et sans lèvres ; il est muet, et pourtant il parle ; il respire, et il n'a point d'haleine ; quand il aime, au lieu de donner l'être, il donne le néant. Son cœur ne bat point. Fantôme, laisse-moi vivre ! »

UNE JEUNE FILLE

« Ma sœur, vois-tu ce petit ruisseau qui se perd tout à coup dans le sable? comme il est charmant le long de ses rivages

semés de fleurs ; mais comme il disparaît vite ! Entre son berceau caché sous les aunes et son tombeau sous l'érable, on compte à peine seize pas. »

CHŒUR DES JEUNES FILLES

« Nous avons vu la jeune Ondoïa : ses lèvres étaient pâles, ses yeux ressemblaient à deux gouttes de rosée troublées par le vent sur une feuille d'azaléa. Nous la vîmes entr'ouvrir un peu la bouche et rester la tête penchée. Nos mères nous dirent que c'était là mourir, qu'une seule nuit avait ainsi fané la jeune fille. Mères, est-ce qu'il est doux de mourir ? »

LES JEUNES GUERRIERS

« Qu'il est insensé celui qui s'écrie : Sauvez-moi de la mort ! Il devrait plutôt dire : Sauvez-moi de la vie ! O mort, que tu es belle au milieu des combats ! que tu nous paraissais éloquente lorsque tu nous parlais de la patrie, en nous montrant la gloire ! »

LES ENFANTS

« Il nous faut un berceau de trois pieds ; notre tombeau n'est pas plus long. Notre mère nous suffit pour nous porter dans ses bras aux Bocages de la Mort. Nous tomberons de son sein sur le gazon de la tombe, comme une larme du matin tombe de la tige d'un lis parmi l'herbe où elle se perd. »

LES SACHEMS

« La mort est un bien pour les sages ; lui plaire est leur unique étude ; ils passent toute leur vie à en contempler les charmes. Cet infortuné se roule sur sa couche ; ses yeux sont ardents, jamais ses paupières ne les recouvrent ; son cœur est plein de soupirs : mais tout à coup les soupirs de son cœur s'exhalent ; ses yeux se ferment doucement ; il s'allonge sur sa couche. Qu'est-il arrivé? la mort. Infortuné, où sont tes douleurs? »

CHŒUR DES PRÊTRES

« La vie est un torrent : ce torrent laisse après lui, en s'écoulant, une ravine plus ou moins profonde, que le temps finit par effacer. »

L'hymne de la mort était à peine achevé que la foule se dispersa.

CHAPITRE IV

L'ÉMIGRATION DE CHATEAUBRIAND

Un jour, comme il voyageait en Amérique et retournait à Philadelphie, Chateaubriand, près de Chillicoth, avisa une ferme, pourvue d'un moulin qu'un ruisseau faisait tourner. Il y entra, demanda le vivre et le couvert. La fermière l'installa dans une petite chambre dont la croisée était « festonnée de lierre et de cobées à cloches d'iris ». La roue du moulin tournait, moussue et ruisselante; des bergeronnettes et des martins-pêcheurs allaient et venaient d'une rive à l'autre. Le jeune voyageur, dans cette grande solitude, rêvait. Il descendit à la chambre de la ferme. Elle n'était éclairée que par le foyer. Il s'assit dans un coin de la cheminée, près d'un écureuil sautillant. Un petit chat monta sur ses genoux. Un journal, par hasard, était là. Le voyageur lut ces mots en grosses lettres : *Flight of the King*. Il lut la fuite du roi, son arrestation à Varennes, la réunion des officiers français sous le drapeau des princes.

> Une conversion subite s'opéra dans mon esprit. Renaud vit sa faiblesse au miroir de l'honneur dans les jardins d'Armide ; sans être le héros du Tasse, la même glace m'offrit mon image au milieu d'un verger américain (1).

Armide et Renaud, en telle conjoncture!...

Chateaubriand quitta l'Amérique le 10 décembre, fut au Havre moins d'un mois après et ne partit pour l'armée des princes qu'au mois de juillet suivant, six mois après son retour. Il trouva, dans l'intervalle, le temps d'aller en Bre-

(1) *Mémoires*, t. I, p. 416.

tagne, de se marier, d'oublier son mariage et sa femme, enfin de flâner. C'est, après tant de hâte, peu d'empressement. Je suis disposé à croire que Chateaubriand quitta l'Amérique parce qu'il avait assez de ce pays et qu'il ne songea que bien après son retour à émigrer avec les autres.

Au Havre, Chateaubriand, lorsqu'il arriva, n'avait plus le sou. Le capitaine, à Philadelphie, l'avait pris à crédit. Chateaubriand écrivit à son frère et le pria de lui prêter la somme nécessaire au payement du passage. Son frère lui répondit qu'il envoyait sa lettre à sa mère; Mme de Chateaubriand paya. Je me demande si, l'une des raisons qui rappelèrent d'Amérique le jeune voyageur, ce ne fut pas le manque d'argent.

Du Havre, Chateaubriand part pour la Bretagne, où il pourra « consulter » son oncle de Bedée « sur la question de son émigration prochaine ». Sa mère le reçut tendrement (1).

Va-t-il émigrer bientôt?... Pour rejoindre les princes, il lui faut d'abord de l'argent. Pour s'en procurer, il choisit le moyen le moins expéditif : il se marie. Ce n'est pas le fait d'un jeune homme fort pressé de passer la frontière.

A la fin de mars 1792, il épouse Mlle de Lavigne. Peu de jours après, il part pour Paris, avec sa femme et ses deux sœurs. Il s'installe au faubourg Saint-Germain, cul-de-sac Férou.

Quoi! Et l'émigration?... A Paris, son idée est de revoir, qui? Les gens de lettres qu'il a connus avant la Révolution, et avec lesquels, au début de la Révolution, il a échangé des propos aigres! Il souhaite aussi d'avoir, sur l'émigration, l'opinion de Malesherbes. Que de gens consulte ce jeune homme, qui a brusquement quitté l'Amérique pour rejoindre l'armée des princes!... On dirait qu'il n'a qu'un désir, c'est d'être, par de bons arguments, détourné de son projet migratoire. Malesherbes l'engage à émigrer.

Alors, il n'a plus qu'à partir?... Il va au Palais Royal et, de dix mille francs qu'il a empruntés à un notaire, il perd

(1) *Mémoires*, t. II, p. 1 et suiv.

au jeu huit mille cinq cents francs. Il oublie, dans un fiacre, les quinze cents francs qui lui restent « et avec lesquels il allait s'acheminer vers l'exil » ; puis, ses quinze cents francs, il les retrouve.

C'était le 16 juin 1792. Le 19, il est, de son propre aveu, à visiter, dans la vallée de Montmorency, l'Ermitage de J.-J. Rousseau. Le souvenir de Mme d'Épinay et de toute cette société « factice et dépravée » ne lui plaît pas beaucoup; mais il a voulu dire adieu à la solitude d'un homme « doué d'un talent dont les accents remuaient sa jeunesse ». Le 20 juin, il était encore à l'Ermitage.

Quand partira-t-il ?... Eh bien, il partit le 15 juillet, six mois après que, « fidèle à ses instincts », disent les *Mémoires*, il avait quitté l'Amérique « pour offrir son épée à Louis XVI ».

Il me semble que, depuis son départ de Combourg jusqu'à son départ pour l'émigration (et même au delà peut-être), Chateaubriand fut un jeune homme de tête chimérique, de cœur très ardent, qui, partagé entre ses désirs de gloire et sa mélancolie inactive, ne sut pas trop ce qu'il ferait dans la vie et, en somme, ne fit pas grand'chose.

Quand il fut à Coblentz, l'armée des princes n'y était plus. A Trèves, on fit, pour l'agréer, mille difficultés : il arrivait trop tard, on n'avait plus besoin de lui. Et il avoue qu'il fut sur le point de rebrousser chemin.

Il s'engagea dans la septième compagnie bretonne et fit la campagne de Thionville. Là, il fut blessé, atteint de la petite vérole et laissé pour mort. Les fourgons du prince de Ligne le recueillirent et le transportèrent à Namur. Il se rendit à Bruxelles. Puis, à Ostende, il prit une barque pontée qui le mena mourant à Guernesey. De là, il passa, quelque temps après, à Jersey, où il retrouva son oncle de Bedée. Au bout de quatre mois, à peu près guéri, il s'établit à Londres. Nous ne voyons pas trop que, durant ces divers voyages, il se soit aucunement soucié de Mme de Chateaubriand, sa femme.

Sur l'état d'esprit où fut, à Londres, ce jeune émigré qu'avait déçu l'émigration, que tourmentaient la pauvreté,

souvent la faim, il y a un chapitre de l'*Essai*, « Aux infortunés » (1). Nous l'y trouvons très orgueilleux et qui recourt à un redoublement d'orgueil afin de se prémunir contre les innombrables petites douleurs de la vanité. Il plaît ainsi, résolu à bien résister contre l'abjection de ses hasards. Le petit garçon que nous avons vu, sur la grève de Saint-Malo, si extrêmement susceptible, déjà humilié d'avoir moins d'argent que les autres gamins, si prompt à échanger des coups avec eux, par simple point d'honneur, devait se développer ainsi. En outre, il lisait l'antiquité; sa morale est alors plus stoïcienne que chrétienne.

A la suite de sa blessure, à la suite de la petite vérole, de tous les malheurs, de toutes les tristesses et de toutes les privations, peu de jours après son arrivée à Londres, il tomba malade. Les médecins crurent qu'il avait la poitrine prise et le condamnèrent à ne pas faire de vieux os. Il se crut perdu. Et il y a vraiment du désespoir dans le chapitre des « Infortunés ». L'auteur de ces pages a des finesses de pensée qui ne sont pas d'un homme bien portant; il a des abnégations manifestes. Et il épilogue avec délicatesse, avec une sorte d'art funèbre, comme qui n'a plus l'espérance d'agir. Le séjour qu'il fit à Londres paraît bien avoir été atrocement pénible. Entre d'autres douleurs, physiques et morales, il apprenait un jour la mort de M. de Malesherbes; celle de sa fille, la présidente de Rosambo; celle de sa petite-fille, la comtesse de Chateaubriand; celle de son petit-gendre, le comte de Chateaubriand, frère de l'émigré. La mère de l'émigré était jetée en prison; sa femme aussi, et Lucile. On les suspectait, à cause de son émigration. Et il était là-bas; les nouvelles lui arrivaient, de temps à autre, toutes sinistres, les unes après les autres.

(1) *Essai sur les révolutions*, IIe partie, chap. XIII.

*
* *

Les *Mémoires* n'ont pas tout dit sur le séjour que Chateaubriand fit en Angleterre, de 1793 à 1800.

Il était arrivé à Londres avec trente louis pour toute fortune. Pendant les sept années de son séjour, il perdit presque tout contact avec la France. Il avait, par fierté, refusé le schilling quotidien que le gouvernement anglais accordait aux émigrés. Il faillit, une fois, mourir de faim. S'il ne mourut pas, comment vécut-il et d'où tira-t-il ses ressources?

Ses compagnons d'exil, pour la plupart, s'improvisaient marchands de quelque chose et, par exemple, de charbon; ils fabriquaient des chapeaux de paille, enseignaient le français. René, dans les *Mémoires*, nous est présenté comme trop fier pour descendre à de telles besognes. Il n'admettait, pour lui, que deux instruments de travail, son épée et sa plume. Or, il n'avait, pour le moment, rien à faire de son épée. Quant à sa plume, il l'employa pour des traductions de l'anglais et du latin.

Les traductions n'allèrent pas longtemps. Et Chateaubriand partit pour Beccles, où le *parson* l'emploierait, disent les *Mémoires*, à déchiffrer des manuscrits français du dix-septième siècle; on le présentait comme « un savant de premier ordre ».

Où Chateaubriand serait-il devenu un savant de premier ordre? Où aurait-il appris la paléographie? Ce n'est ni à Saint-Malo, ni à Combourg, ni à Cambrai parmi les militaires, ni à Paris parmi les gens de lettres, ni en Amérique parmi les sauvages, ni à l'armée des princes. Il a cette manie, de prétendre tout savoir, sans étude et comme par la grâce du génie. Il s'amuse à multiplier son personnage : nous l'avons vu explorateur, géographe, naturaliste, — tout cela en imagination; — tout cela ne lui suffit pas et il s'attife en archiviste-paléographe.

Ce que fit à Beccles Chateaubriand, M. Le Braz l'a

trouvé (1). Il donna des leçons de français, à Beccles et puis à Bungay.

Il raconte, dans les *Mémoires,* que les femmes, en Angleterre, étaient « charmées de rencontrer un Français pour parler français »... Des élèves!... Des élèves, mesdames et mesdemoiselles Bedingfield! Une élève aussi, Charlotte, « douce lueur du passé, rose pâle du crépuscule qui borde la nuit »! L'histoire d'amour qu'il a racontée, le presbytère de Bungay, les Ives, causeries d'Amérique et de voyages avec le père, de poésie avec la fille, lectures animées d'amour, Tasse et Dante, les fronts approchés, les yeux sur les mêmes lignes du livre : Chateaubriand, pour un cachet convenu, donnait des leçons à Charlotte. S'il l'aima, c'était en surplus.

A Beccles, le souvenir de Chateaubriand dure encore. Les gens de Beccles racontent que l'éminent Français ne faisait pas sa classe dans les bâtiments de l'école : il avait loué, de l'autre côté de la rue, une vieille maison qui existe encore et où ses élèves venaient.

Il avait pris le nom de « M. de Combourg ». Mais, bientôt, on sut qu'il était M. de Chateaubriand. Le nom devint, dans le baragouin des écoliers, quelque chose comme *Shatterbrain.* Cela veut dire « cerveau fêlé ». Le *french teacher* reçut donc le sobriquet de *Monsieur Shatterbrain*, que M. Le Braz traduit par « Monsieur de la tête à l'envers ».

On dit aussi, à Beccles, que Chateaubriand n'était pas un bon cavalier, qu'il savait mal l'anglais et qu'un jour on le vit cramponné au cou d'un cheval de louage qui s'emballait; et il criait, en anglais, quelque chose qui signifiait, involontairement, le refus de tout secours.

A l'époque même où Chateaubriand donnait des leçons de français à des dames, à de petites jeunes filles, à des bambins et à des bonshommes, il travaillait à l'*Essai sur les révolutions*, où on lit :

Nous supportons l'adversité, non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère, et sur-

(1) Anatole Le Braz, *Au pays d'exil de Chateaubriand*. Paris, 1909.

tout notre génie. Celui-ci, s'il peut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition ; tandis que celui-là, d'un ordre supérieur, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son âme, de faire sa compagnie de manœuvres, dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, ou de passer ses jours, dans l'âge de la raison et de la pensée, à faire répéter des mots stupides aux enfants de son voisin (1).

Faire répéter des mots stupides aux enfants de son voisin, c'est, en termes malveillants, être professeur.

Un pareil homme aimera mieux mourir de faim que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie.

Diable! Cela veut dire que, plutôt que de s'établir professeur, un émigré de génie aimerait mieux mourir de faim. Chateaubriand, qui était émigré, qui avait du génie et qui le savait, aima mieux ne pas mourir de faim. Je l'approuve.

Pourtant, il insiste, dans l'*Essai sur les révolutions*. Il insiste; et il s'indigne contre Denys le Tyran qui, chassé de Syracuse, accepta, « pour ne pas mourir de faim », de « donner des leçons de grammaire dans les faubourgs » de Corinthe, aux « enfants du petit peuple ». N'avait-il point à sa porte, demande Chateaubriand, « le droguiste ou le marchand de poignards » et, pour acheter une vaillante drogue ou une arme efficace, n'avait-il pas « quelques mines » en réserve?...

Si sévère pour Denys le Tyran, Chateaubriand fut indulgent pour lui-même. Il ne fit point de folies.

Seulement, après avoir posé en principe que le génie ne donne pas de leçons dans les écoles, il fallait que Chateaubriand se tirât de la difficulté où le mettait sa doctrine. C'est pour cela que, dans les *Mémoires*, il invente toute

(1) *Essai*, t. II, p. 73.

une histoire : il serait venu à Beccles, en érudit, pour déchiffrer et pour traduire des manuscrits français de la collection Camden, documents relatifs au comté de Suffolk (1).

(1) *Mémoires*, t. II, p. 125.

CHAPITRE V

ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS

C'est le premier ouvrage qu'ait publié Chateaubriand : et il porte la marque d'une imprudente jeunesse; mais on y voit aussi les signes manifestes du génie.

En 1794, exilé à Londres, le jeune Chateaubriand de vingt-cinq ans croyait mourir bientôt. Les médecins l'avaient engagé à « ne pas compter sur une longue carrière ». Ce qui lui restait de temps à vivre, il voulut cependant l'occuper d'une façon digne de lui. Faute d'épée, il prit la plume, — comme il dit; — et l'idée lui vint d'écrire un livre « sur les révolutions comparées ».

Il y avait à cela deux difficultés : et, par ordre chronologique, la première était de l'écrire, ce livre; mais la deuxième était de le publier. En fait, et pour un Chateaubriand pauvre et inconnu, le moins commode était de trouver l'imprimeur et le libraire.

Il fut, à ce dernier propos, aidé très gentiment par un homme pour qui les *Mémoires d'outre-tombe* ne sont peut-être pas tout à fait justes, mais ne sont certainement point aussi reconnaissants qu'ils auraient dû l'être : Peltier, Jean-Gabriel Peltier, le principal rédacteur des *Actes des Apôtres*, un singulier garçon qui mit au service de ses idées royalistes un dévouement parfait, un véritable talent de polémiste, une fantaisie excellente. Sa vie est pleine d'aventures, car il fut, à la requête du Premier Consul, traduit devant le Banc du roi d'Angleterre; et puis, il devint à Londres le chargé d'affaires d'un roi nègre, exactement du roi Christophe d'Haïti, auprès du roi anglais. De toutes manières, il ne manqua jamais à la fidélité que réclamaient de lui ses

convictions réactionnaires. Et il fut, pour Chateaubriand, l'obligeance même.

Chateaubriand lui parla de son projet d'écrire un *Essai sur les révolutions*.

— Ce sera superbe! s'écria Peltier.

Bon encouragement. Il est vrai que, plus tard, Chateaubriand eut, à cause de l'*Essai*, mille ennuis. Ce n'était pas la faute de Peltier; mais je crois que Chateaubriand lui en garda quelque rancune. Peltier, de son côté, put se repentir d'avoir patronné cet ouvrage, dont l'idée première lui avait plu, mais dont l'exécution différa tant de la politique résolue que, lui, Peltier préconisait. N'y eut-il pas entre eux, là-dessus, quelques différends?

Le bon Jean-Gabriel Peltier, « grand, maigre, escalabreux, les cheveux poudrés, le front chauve, toujours criant et rigolant, met son chapeau rond sur l'oreille », prend Chateaubriand par le bras et le conduit chez l'imprimeur Baylis. Pour une guinée par mois, il lui loue une chambre chez Baylis, qui imprimera l'ouvrage au fur et à mesure de la composition (1).

Remarquable combinaison, demeurer chez l'imprimeur! Et, quant à la publication, Peltier s'en occupa aussi : « le libraire Deboffe aura la vente ».

Il fallait vivre, en attendant l'achèvement de l'*Essai*. Peltier procura au jeune écrivain des traductions du latin et de l'anglais. L'*Essai* dut être, dans ces conditions, commencé à Londres en 1794. Mais, bientôt après, Chateaubriand partit pour Beccles et Bungay; en souvenir de quoi, la notice qui, en 1797, parut en tête de l'*Essai*, contient ces lignes : « Depuis quatre ans, retiré à la campagne, sans un ami à consulter, sans personne qui pût m'entendre, le jour travaillant pour vivre, la nuit écrivant ce que le chagrin et la pensée me dictaient, je suis parvenu à crayonner cet *Essai*... »

En somme, l'*Essai* fut composé à Londres, à Beccles et à Bungay, de 1794 à 1796, Chateaubriand gagnant par ail-

(1) *Mémoires*, t. II, p. 113.

leurs sa vie à faire des traductions et à donner des leçons de français. Cela suppose un énorme travail, auquel la bibliothèque du révérend de Beccles dut être fort utile.

A la fin de 1796, Deboffe lança un prospectus. Il annonçait la publication prochaine de l'*Essai historique;* il donnait la liste des questions que l'ouvrage examinerait : il la faisait beaucoup plus limpide qu'on ne la retrouve dans la confusion de l'ouvrage imprimé. Le premier volume devait paraître au mois de décembre; deux autres volumes « suivraient immédiatement ». Ces deux autres volumes, Chateaubriand ne les écrivit pas. Il les avait préparés; et Collombet (1) dit que des pages destinées d'abord à ces tomes II et III entrèrent plus tard dans les *Études historiques*. Le prospectus engageait les souscripteurs à se faire connaître. La souscription serait d'une guinée en trois termes, sept schillings à la livraison de chaque volume. Et l'on faisait mille excuses sur le prix élevé de cette publication qui, d'ailleurs, expliquait-on, valait cela.

L'*Essai* ne parut pas au mois de décembre 1796, mais au commencement de l'année 1797, soit qu'il ne fût pas prêt plus tôt, soit que les souscripteurs se fussent montrés nonchalants.

Voici le titre de l'ouvrage, tel que le publia Deboffe : *Essai historique, politique et moral sur les révolutions anciennes et modernes, considérées dans leurs rapports avec la Révolution française*. Suivait la dédicace : *Dédié à tous les partis*. L'auteur se proposait d'informer tous les partis et de les convaincre. Mais n'oublions pas le jugement qu'à cette époque Chateaubriand portait sur Chamfort : il s'étonnait de ce qu'un homme si intelligent eût jamais pu attacher la moindre importance à telle ou telle opinion politique et se faire l'homme d'un parti. Chateaubriand, sceptique alors, méprisait assez tous les partis politiques pour les envelopper tous dans une même et indifférente dédicace. En épigraphe, cette splendide ligne de Tacite :

(1) F.-Z. Collombet, *Chateaubriand, sa vie et ses écrits*. Lyon et Paris, 1851, p. 46.

Experti invicem sumus ego et fortuna; « nous nous sommes éprouvés l'un et l'autre, moi et la fortune ».

Trente ans plus tard, en 1826, quand Chateaubriand n'aimera plus l'*Essai* ou, du moins, quand les circonstances l'amèneront à le détester, il l'appellera une « tour de Babel ». C'est assez bien le mot.

Chateaubriand, qui n'avait pas un grand art de la composition générale d'un ouvrage, n'en a pas imprimé un seul qui fût un tel mélange d'éléments désordonnés, un tel fatras d'idées, de faits, de souvenirs, d'opinions; tout cela, presque hasardeux et en état de perpétuelle contradiction. C'est une chaos extraordinaire, c'est un merveilleux tas de décombres; c'est un extravagant désastre d'on ne sait quoi qui aurait bien pu être prodigieux; et c'est une aube difficile d'où va sortir une profusion rayonnante.

Vers la fin de son livre, Chateaubriand s'excuse, — comme il s'excuse, avec orgueil. Il dit qu'un essai est « un livre pour faire des livres » : un tel ouvrage n'est bon qu' « en raison du nombre de fœtus d'ouvrages qu'il renferme ». Il y a, en effet, dix volumes en germe dans celui-là; dix volumes opulents. Mais seulement en germe. Une idée qui éclôt et qui va s'épanouir, soudain se fane. Ou bien elle diverge. Ou bien elle se perd dans le désordre des fécondations environnantes.

C'est un livre dont, en somme, on peut dire tout ce qu'on voudra. Et tout ce qu'on dira sera vrai, puisque, dans ce livre, il y a de tout. Mais tout ce qu'on dira sera incomplet.

Essayons pourtant de démêler l'idée principale, l'idée originelle de l'*Essai.* « Je remonterai, annonce Chateaubriand, par une série de malheurs, depuis les premiers âges du monde, jusqu'à notre siècle. L'histoire des peuples est une échelle de misères, dont les révolutions forment les différents degrés (1)... » Cette vue est belle : l'histoire humaine conçue comme l'histoire des révolutions successives. C'est-à-dire que l'humanité procède par perpétuelles

(1) *Essai*, chap. 1er.

secousses. Il n'y a, dans son avenir, aucune tranquillité aimable; et une ère un peu calme ne fait que préparer des catastrophes. Révolutions : malheurs. Ainsi, l'histoire est un déroulement de calamités. Ce pessimisme domine tout l'*Essai*. Il n'en est pas la philosophie; du moins, il n'en est pas toute la philosophie : mais il en est la nuance. Le jeune écrivain qui avait tant souffert et qui continuait de tant souffrir de la révolution française, étendait sur toute la durée historique la tristesse qu'il éprouvait; il la déroulait amplement sur les siècles.

Mais il y a, dans l'*Essai*, une doctrine historique. Elle n'y est pas formulée très nettement; il la faut débrouiller. « Le flambeau des révolutions passées à la main, dit Chateaubriand, nous entrerons hardiment dans la nuit des révolutions futures (1). » Donc, il s'agit, pour Chateaubriand, de prévoir. C'est un rêve assez fréquent chez les historiens. Ils supposent que l'histoire est soumise à une loi. Sans loi, ce serait le hasard, où l'on n'a rien à prévoir; ce serait le hasard ou le caprice, qu'on n'a qu'à subir et où ne prévaut que mal un vain calcul des probabilités. D'ailleurs, cette loi de l'histoire peut être de bien des sortes, selon qu'elle sera désignée comme la providence divine, — *gesta Dei per Francos*, — ou comme la fatalité, ou comme cet enchaînement régulier de faits qu'on résume d'un mot (cause de plusieurs malentendus) d'évolution.

Chateaubriand croit à une loi de l'histoire. Cette loi de l'histoire, ce n'est pas du tout, pour l'auteur de l'*Essai*, la providence ni la volonté divine. Dieu, dans l'*Essai*, n'apparaît pas comme l'explication de l'histoire.

L'évolution ?... L'idée de l'évolution, associée à la fraternelle idée du progrès, était dans l'air. Chateaubriand la connaissait. Chamfort la lui avait révélée, sous le nom de « système de perfection ». En vertu de ce système, les choses iraient, pour l'humanité, dans le sens d'une amélioration générale; cela, au travers même des calamités, au travers même des révolutions et voire par leur moyen. Ce système

(1) *Essai*, chap. 1er.

est résolument optimiste. Il ne se concilie pas avec le pessimisme de Chateaubriand. Ce n'est pas le système de Chateaubriand.

La loi de l'histoire c'est, pour lui, la fatalité. Il écrit : « Chaque révolution est à la fois la conséquence et le principe d'une autre, en sorte qu'il serait vrai *à la rigueur* de dire que la première révolution du globe a produit de nos jours celle de France. » Et, à plusieurs reprises, il mentionne « cette fatalité qui règle tout ».

Cette fatalité est toute mécanique. Elle ne laisse place à aucun mysticisme. Elle n'est pas une mystérieuse puissance qu'on ne connaît que par ses inévitables effets. Plutôt, il faudrait qu'on l'appelât nécessité, car elle n'est que la succession nécessaire des causes et des effets, en série ininterrompue. Chateaubriand croit à l'efficacité incessante du principe de causalité.

De cette manière, il est armé pour la prévision. Et il écrit : « Celui qui lit l'histoire ressemble à un homme voyageant dans le désert à travers ces bois fabuleux de l'antiquité qui prédisaient l'avenir. »

En effet, la chaîne des effets et des causes étant rigoureuse et ininterrompue, ne pouvons-nous pas aussi bien la parcourir dans les deux sens, aller vers le passé ou vers l'avenir? On le dirait, théoriquement!...

Or, considérons la grande aventure napoléonienne : nous trouverons, dans les dernières années de l'ancien régime, dans la Révolution, les faits qui ont rendu cette aventure possible, tandis qu'en d'autres circonstances, amenées par d'autres groupes de causes, elle était impossible. Mais, inversement considérons les dernières années de l'ancien régime, la Révolution; et puis tâchons de conclure : nous ne devinerons pas l'aventure napoléonienne. Cela tient à beaucoup de raisons. En voici une qui, même si nous admettons comme tout à fait évidente et suffisante la nécessité causale, est persuasive. Les causes productives du moindre fait d'histoire sont en nombre infini. Leur abondance et leur variété n'ont aucune analogie avec ces quelques trouvailles que peuvent faire, dans l'étude du

passé, les philosophes de l'histoire. Aucun esprit humain ne serait capable de saisir cette infinité efficiente. Les innombrables causes sont cachées; on ne sait pas où les attraper. Elles sont, par leur nombre, leur subtilité, leur difficulté, plus mystérieuses qu'une idée mystique. Si vous étudiez, même avec une minutie étonnante, l'état où fut la France à la fin du dix-huitième siècle, — et si vous faites ce travail à la fin du dix-huitième siècle, — d'où vous viendrait l'idée d'aller chercher en Corse la série causale qui amènera bientôt à la pleine lumière de l'histoire le général Bonaparte?... C'est ainsi que Chateaubriand, qui écrivait un livre de prophétie urgente, ne tint pas compte de ce général; et à peine le mentionne-t-il, parmi d'autres, dans une note de l'*Essai*.

De sorte qu'en définitive la fatalité — ou la nécessité causale — à laquelle Chateaubriand demande l'explication de l'histoire et la divination, n'est qu'un thème à de beaux développements. Les grandes considérations historiques étaient fort à la mode. En 1796, Joseph de Maistre publiait ses *Considérations sur la France;* la même année, Bonald, ses *Théories du pouvoir politique et religieux;* la même année encore, Mme de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*.

Mais reprenons la théorie de Chateaubriand où nous l'avons laissée. Cette fatalité, comment agit-elle? Nous avons vu qu'elle n'est pas capricieuse. Quelle est son habitude?...

Chateaubriand dit, dans la conclusion de l'*Essai :* « L'homme, faible dans ses moyens et dans son génie, ne fait que se répéter sans cesse. Il circule dans un cercle dont il tâche en vain de sortir. » L'essentiel de la philosophie de l'*Essai* est là. L'histoire se présente, pour Chateaubriand, comme un perpétuel recommencement. Les prodigalités de l'histoire sont limitées à un assez petit nombre d'aventures. Avec d'autres acteurs qui se meuvent sous d'autres coutumes, c'est presque toujours la même pièce, mêlée de comédie et de drame. Les révolutions, au premier abord, ont l'air de comporter plus de fantaisie, une nouveauté impré-

vue : les révolutions, comme le reste de l'histoire, rabâchent.

C'était assez joli à montrer. Chateaubriand l'a fait, au long des deux volumes de son énorme *Essai*, brillamment, mais avec une insistance parfois pénible.

« Essai historique, politique et moral », dit-il. Nous avons vu l'idée historique. L'idée politique et morale dérive de celle-là. Et la voici, très bien exprimée en quelques lignes de la conclusion : « Un homme bien persuadé qu'il n'y a rien de nouveau en histoire perd le goût des innovations, goût que je regarde comme un des plus grands fléaux qui affligent l'Europe en ce moment. L'enthousiasme vient de l'ignorance; guérissez celui-ci, l'autre s'éteindra; la connaissance des choses est un opium qui ne calme que trop l'exaltation. »

Est-ce qu'ici nous ne surprenons pas le jeune exilé désenchanté qui souffre de l'extrême sagesse dans laquelle il a mis sa pensée au repos?... Les hommes qu'il a connus et qui avaient un heureux enthousiasme pour les animer, ces hommes-là, qu'il a connus à Paris en 1788 et 1789, sont tous entrés dans la Révolution. Ils ont fait de mauvaise besogne. Chateaubriand condamne leur mauvaise besogne. Je ne suis pas sûr qu'aux heures cruelles de sa solitude inactive, il n'envie pas du tout le plaisir de leur folie.

Ces hommes-là croyaient au principe de perfection; ils croyaient innover et ils croyaient que leurs innovations tendaient au progrès général. Chateaubriand, lui, croit au stérile rabâchage de l'histoire. C'est moins dangereux pour la pauvre humanité. C'est plus triste, pour le jeune homme plein de fougue qui ne demanderait qu'à être actif et que retient et qu'emprisonne sa doctrine désenchantée. Il brise son épée, comme il dit, et il prend la plume pour faire tout ce qu'il lui reste à faire : c'est d'énumérer, par écrit, les motifs de son abnégation.

Tel est le pessimisme de l'*Essai*.

*
* *

Voyons un peu comment l'ouvrage est fait.

Il serait presque trop systématique, si d'heureuses digressions n'interrompaient cette démonstration : la révolution française répète les révolutions de la Grèce et de Rome.

C'est un parallèle continuel, parfois amusant, parfois comique et, à la longue, bien fatigant.

Parcourons la table des matières : Athènes, depuis Codrus, jusqu'à Solon, comparée au nouvel état de la France... Pisistrate et Robespierre; Mégaclès et Tallien... Sparte et les Jacobins... Caractère des Athéniens et des Français... Anacréon et Voltaire, Simonide et Fontanes, Sapho et Parny, Ésope et Nivernois, Solon et Rousseau... Tyrtée et Lebrun; le second chant de Tyrtée et la *Marseillaise*... Le chant en l'honneur d'Harmodius et l'épitaphe de Marat... Les sages de la Grèce et les Encyclopédistes... Thalès, Solon, Périandre, etc., et J.-J. Rousseau, Montesquieu, La Rochefoucauld, Chamfort. Parallèle de J.-J. Rousseau et d'Héraclite; la lettre à Darius et la lettre au roi de Prusse... Ressemblance de l'Égypte ancienne avec l'Italie moderne... Parallèle de Carthage et de l'Angleterre... Annibal et Malborough, Hannon et Cook... Parallèle de la Scythie et de la Suisse : la Scythie heureuse et sauvage et la Suisse pauvre et vertueuse; la Scythie et la Suisse philosophiques; la Scythie et la Suisse corrompues. Influence de la révolution grecque sur la Scythie et de la révolution française sur la Suisse... Parallèle de la Macédoine et de la Prusse; comparaison de Tyr et de la Hollande; comparaison de la Perse et de l'Allemagne. Les arts en Perse et en Allemagne; Kreeshna et Klopstock. Situation politique de la Perse à l'instant de la guerre médique, — de l'Allemagne à l'instant de la guerre républicaine. Darius, Joseph, Léopold. Parallèle de Miltiade et de Dumouriez, de la bataille de Jemmapes, de l'accusation de Miltiade et de l'accusation de

Dumouriez. Xerxès et François; ligue générale contre la Grèce et ligue générale contre la France. Bataille de Salamine et bataille de Maubeuge. Mardonius et Cobourg; Pausanias et Pichegru; bataille de Platée et bataille de Fleurus; succès et vices des Grecs, succès et vices des Français. Les trente tyrans : Critias et Marat, Théramène et Siéyès. Exécutions à Éleusine et les massacres de septembre. Les philosophes grecs et les philosophes modernes; mœurs comparées des philosophes anciens et des philosophes modernes. De l'esprit des prêtres chez les anciens et chez les modernes... Etc., etc., etc...

L'ouvrage est la collection de ces parallèles et de beaucoup d'autres. On n'a pas de peine à entendre que, de tels rapprochements, puissent naître des idées originales, plaisantes, et souvent absurdes, mais toujours au moins drôles. En outre, le procédé se voit trop. Il devient assez vite fastidieux.

L'invasion de la Grèce par les Perses et de la France par les Prussiens, c'est, à vingt-deux siècles de distance, la même chose. Miltiade et Dumouriez, c'est le même homme. Marathon et Jemmapes, c'est la même bataille. L'accusation de Miltiade et celle de Dumouriez, c'est la même ingratitude. Conclusion historique : les événements humains sont un perpétuel recommencement. Conclusion politique : puisque l'Asie coalisée fut repoussée par l'énergie grecque, on pouvait et on devait prévoir que l'armée coalisée des princes serait repoussée par l'énergie de la France républicaine. Conclusion morale : puisque l'histoire rabâche de cette manière, ce n'est pas bien excitant et autant vaut rester calme, voire sagement sceptique.

Telle est, si je ne me trompe, la philosophie de l'*Essai*. Mais, en la résumant ainsi, j'en exagère la rigueur. Elle est éparpillée dans l'ouvrage. Elle y est, à la fois, et fragmentaire et ressassée : l'accumulation des preuves, au moyen de ces parallèles, accable l'idée au lieu de la mettre en valeur.

Il y a, dans l'*Essai*, un autre intérêt, très vif celui-là : il est dans les digressions, dans le fréquent passage d'idées profondes ou joliment inventées. Elles font une belle appa-

rition, et puis s'en vont : d'autres surviennent. C'est un plaisant défilé.

On y remarque un Chateaubriand qui a subi l'influence de Rousseau. Qui ne la subissait, alors? M. de Malesherbes était grand admirateur de l'*Émile*. Et Chateaubriand, peu de jours avant son départ pour l'émigration, avait passé deux après-midi en pèlerinage à l'Ermitage de Montmorency. Dans l'*Essai*, le souvenir de Rousseau se présente à chaque instant. Le quarante-sixième chapitre de la première partie développe cette idée qu' « à l'homme primitif sont réservées mille délices ». Dans la description de la Suisse pauvre et vertueuse, le calme serein de la phrase, son ingénuité voulue, l'attention minutieuse prêtée aux arbres et aux plantes, le soin avec lequel les végétaux sont nommés, tout cela est le style, la pensée et la manière de Jean-Jacques.

Mais il y avait, chez Rousseau, une sorte d'optimisme théorique — qui, d'ailleurs, tournait à la misanthropie — et qui n'est pas du tout la doctrine de l'*Essai*.

L'*Essai* trouve que tout va mal, et très mal.

L'*Essai* signale les fautes de l'aristocratie; il est dur pour les émigrés. Il est dur aussi pour les philosophes. Il est terrible contre les gens du 4 août, terrible contre le Directoire. Il appelle Robespierre un « monstre ». Il cherche à définir les « idées » de la Révolution; il ne nie pas la « conception gigantesque » des Jacobins : mais, gigantesque même, il la déclare abominable. En somme, il est sensible à ce spectacle de grandeur farouche; mais l'involontaire admiration qu'il éprouve n'empêche pas sa rude sévérité.

Il n'est pas réactionnaire tranquillement. Il voit des torts partout, ici des crimes, là des lâchetés. Son mécontentement général éclate à chaque page. Après son invective universelle, il demande : « Mais que fallait-il donc faire? » Il répond : « Je l'ignore. »

Tel est son scepticisme, — et douloureux. Il épilogue sur les événements; mais, en fait, il ne croit plus à rien. Il n'a pas voulu marcher avec la Révolution; ses principes monarchiques sont à vau-l'eau. Et, quant à ses principes

religieux, ils ne tiennent plus. L'*Essai historique* est plein d'impiétés.

Sans doute, Chateaubriand dit : « Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges et l'éléphant le salue au lever du soleil... » Et il n'est pas peu fier d'avoir pu transporter tout ce passage dans le *Génie du Christianisme*. Encadré, ce passage est extrêmement bien chrétien; tout seul, il est déiste, et à la manière de Rousseau.

Et puis, il y a tout un chapitre intitulé : « La chute du christianisme s'accélère. » Et puis, il y en a un autre qui s'appelle : « Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme. » En somme, Chateaubriand ne croit plus à la pérennité du christianisme; et, des tribulations de sa religion native, il prend assez bien son parti. Le christianisme est, pour lui, à l'époque de l'*Essai,* une religion comme les autres, qui s'est un jour produite, qui a évolué et qui finira, comme les autres, après avoir subi les mêmes aventures.

Même, voici. Chateaubriand résume l'histoire religieuse, du paganisme à nos jours; et il écrit : « Mais un homme extraordinaire avait paru dans l'Orient... » Cet homme extraordinaire, c'est le Christ. Nous sommes ici en présence d'un Chateaubriand déjà renanien.

Il va, par endroits, jusqu'à la négation. Parmi les notes manuscrites qu'a relevées Sainte-Beuve (1) sur l'exemplaire personnel de Chateaubriand, il y a des choses redoutables. A la fin de l'*Essai,* il résume, et complaisamment, les objections qui ont été faites au christianisme. A propos de l'une d'elles, il ajoute, en 1798 : « Cette objection est insoluble et renverse de fond en comble le système chrétien. Au reste, personne n'y croit plus. » Dans l'*Essai,* il résumait aussi les réponses des défenseurs de la foi; et il les louait. En 1798, il signale ces réponses comme des « platitudes »; et il ajoute : « J'étais bien obligé de mettre cela, à cause des sots. » L'*Essai* aboutit à un véritable nihilisme, politique,

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire,* t. I, p. 163 de l'édition in-12.

philosophique et moral. Et, au cœur que tant de négations laissent désolé, il n'offre guère d'autre consolation que le modeste plaisir de la botanique.

*
* *

Un tel livre devait plus tard gêner beaucoup Chateaubriand, lorsqu'il aurait abandonné son scepticisme politique et religieux pour le royalisme et la foi.

En 1797, Chateaubriand, qui ne se méfiait pas de l'avenir, envoya quelques exemplaires de l'*Essai* à des amis, à des hommes de lettres, à Laharpe, à Delisle de Sales, à Ginguené. Cela ne fit pas grand bruit; et, de l'aveu même de l'auteur, le livre fut « presque aussitôt oublié ». Puis Chateaubriand publia le *Génie du Christianisme,* qui est tout le contraire de l'*Essai* et qui eut un succès prodigieux. Le public et l'auteur lui-même oublièrent l'*Essai :* le public, aisément; l'auteur, bien volontiers.

Sous l'Empire, après les affaires si compliquées de l'Académie et des prix décennaux, les ennemis de Chateaubriand déterrèrent l'*Essai.* La trouvaille était, pour eux, amusante. Au moment où l'auteur du *Génie du Christianisme* parvenait à la gloire comme défenseur de la foi, il n'était pas ennuyeux de publier divers extraits de son ouvrage impie. C'est ce qu'on fit. Et les extraits étaient choisis, triés avec une assez vive malveillance pour que Chateaubriand crût avoir intérêt à réimprimer l'ouvrage intégralement : ainsi, les impiétés se noyaient au milieu de mille autres choses. Il s'adressa donc au général baron de Pommereul, directeur de l'imprimerie et de la librairie. L'autorisation de réimprimer l'*Essai* lui fut refusée : l'ouvrage était « bien peu convenable au temps présent »; et, en tout cas, il faudrait le soumettre à la censure. La censure le mutilerait : ainsi Chateaubriand ne pourrait pas donner son livre comme un témoignage. L'affaire tomba dans l'eau.

Puis, « le roi fut rendu à ses peuples ». Chateaubriand eut des ennemis, des rivaux. On déterra de nouveau l'*Essai.*

Sous des titres divers, *Esprit, maximes et principes de M. de Chateaubriand, Itinéraire de Pantin au Mont-Calvaire, M. de la Maison Terne*, etc., on publia de sarcastiques brochures, pleines de tendancieux extraits de l'*Essai*.

Dans la préface des *Mélanges de politique*, il avoua qu'il n'avait pas « toujours embrassé le christianisme dans tous ses rapports, d'une manière aussi complète » qu'aujourd'hui. Il ajoutait : « Si je pouvais anéantir l'*Essai*, je le ferais... » Cela, oui, et de grand cœur!...

Il le réimprima en 1826. L'édition est fort amusante, à cause des notes que Chateaubriand y a jointes et qui ne ressemblent pas du tout à celles qu'il écrivait, d'une main très impie, en 1798.

La préface des *Mélanges de politique* prédisait aux ennemis de l'auteur une grande déception : l'*Essai*, publié intégralement, leur paraîtrait beaucoup moins « épouvantable » qu'ils ne l'espéraient. D'ailleurs, Chateaubriand déclarait ce livre « détestable et parfaitement ridicule »; et il y signalait « un style sauvage et boursouflé, plein de fautes de langue, d'idiotismes étrangers et de barbarismes ». Et puis, il disait que cela lui était bien égal, après tout : seul souffrirait son amour-propre; et il n'attachait d'importance qu'à son caractère.

En 1826, Chateaubriand revient sur la sévérité qu'il eut d'abord à l'égard de cette littérature juvénile : « Qu'il me soit permis d'être juste envers moi comme envers tout le monde : cette critique du style de l'*Essai* est outrée. C'est un jugement que j'avais prononcé *ab irato* sur l'ouvrage, avant de l'avoir relu... » En somme, il ne fut pas mécontent de sa lecture. Il remarqua, dans ce livre gênant, de bonnes et belles choses. Et c'est plaisir de voir ici ce Chateaubriand si bien homme de lettres, — un peu vaniteux, je veux dire. Sa coquetterie littéraire apparaît fort souvent, dans les notes mêmes de 1826, et malgré tout l'ennui qu'il éprouve à rencontrer, sous sa chrétienne et royaliste signature, de petites phrases très impies et gaillardement subversives.

La qualité littéraire de son œuvre le dispose à quelque

indulgence pour les idées. Par exemple, il avait écrit, dans l'*Essai,* ce joli passage :

Notre félicité a été calculée sur l'inconstance de nos désirs : la dose de bonheur nous a été mesurée, parce que notre cœur est insatiable. La nature nous traite comme des enfants malades, dont on refuse de satisfaire les appétits, mais dont on apaise les pleurs par des illusions et des espérances. Elle fait danser autour de nous une multitude de fantômes, vers lesquels nous tendons les mains sans pouvoir les atteindre ; et elle a poussé si loin l'art de la perspective qu'elle a peint des Élysées jusque dans le fond de la tombe.

Évidemment, c'est beau, c'est ingénieux, c'est mélodieux. En 1826, Chateaubriand a relu ces lignes qu'il avait écrites une trentaine d'années plus tôt. Et il en a été, ma foi, très satisfait. L'idée n'est pas fameusement chrétienne : la nature substituée à l'efficacité divine; la nature à qui l'on prête des intentions subtiles et qu'on transforme en une sorte de providence industrieuse, spirituelle et maligne; et les Élysées, symbole païen de la vie future, illusion naturelle, aimable rêverie : tout cela est fort mal orthodoxe. Seulement, c'est joliment écrit. Chateaubriand, en 1826, voit l'impiété; — il voit aussi les jolies phrases; — et il note : « C'est toujours l'homme qui croit et qui veut douter... » Qui veut douter, — qui le veut ou qui ne le veut pas, mais qui doute!... L'homme qui croit, ici on ne le voit pas trop. Si Chateaubriand le voit, c'est qu'il a de bons yeux; c'est, plutôt, qu'il a des yeux complaisants. Il ajoute : « Par une faiblesse toute paternelle, j'ai été au moment de me faire grâce pour ces phrases... » Pour ces phrases!... Cela est excellemment d'un homme de lettres. Et, pour des phrases, qu'est-ce qu'un homme de lettres ne ferait pas? Pour des phrases, Chateaubriand s'est mis plus d'une fois dans une situation peu commode. Les phrases étaient belles; et alors, il se consolait des ennuis qu'elles lui amenaient.

Chateaubriand, même en 1826, ne réussit pas à détester l'*Essai.* Néanmoins, en divers endroits de son livre, il s'est traité avec une dureté admirable. On lui en saurait plus de

gré, sans doute, si, à cette date de 1826, il n'avait pas un intérêt direct à réprouver hautement ses impiétés anciennes. Et il endosse le cilice comme un manteau de pair de France.

Orgueilleux pécheur, il s'astreint à une pénitence retentissante. La pénitence lui coûte; et il le dit : « Jamais coupable ne s'est imposé une pénitence plus rude. » Et : « Il ne faut pas croire que je n'ai pas souffert en me traitant comme je viens de le faire... » Je crois qu'il y trouve une sorte de secret plaisir.

Aussi fustige le jeune Chateaubriand de 1796 un beau Chateaubriand de 1826, qui est pair de France, qui a été ministre et qui, à Lausanne, du fond d'une retraite arrogante, se prépare à de nouvelles et magistrales activités. Ce beau Chateaubriand, je n'ai rien à lui reprocher : il s'humilie superbement. Et l'autre Chateaubriand, celui qui, ému de souffrance et d'inquiétude, jeta ce cri douloureux, l'*Essai sur les révolutions*, me touche infiniment.

Mais le dialogue de ces deux personnages, si bien en scène l'un et l'autre, me divertit le mieux du monde.

ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS

I

LA PRÉFACE

Qui suis-je? et que viens-je annoncer de nouveau aux hommes? On peut parler de choses passées; mais quiconque n'est pas spectateur désintéressé des événements actuels doit se taire. Et où trouver un tel spectateur en Europe? Tous les individus, depuis le paysan jusqu'au monarque, ont été enveloppés dans cette étonnante tragédie. « Non seulement, dira-t-on, vous n'êtes pas spectateur, mais vous êtes acteur, et acteur souffrant, Français malheureux, qui avez vu disparaître votre fortune et vos amis dans le gouffre de la Révolution; enfin vous êtes un émigré. » A ce mot, je vois les gens sages, et tous ceux dont les opinions sont modérées ou républicaines, jeter là le volume sans chercher à en savoir davantage. Lecteurs, un moment. Je ne vous demande que de parcourir quelques lignes de plus. Sans doute je ne serai pas intelligible pout tout le monde; mais quiconque m'entendra poursuivra la lecture de cet *Essai*. Quant à ceux qui ne m'entendront pas, ils feront mieux de fermer le livre; ce n'est pas pour eux que j'écris.

Celui qui dit dans son cœur: « Je veux être utile à mes semblables » doit commencer par se juger soi-même: il faut qu'il étudie ses passions, les préjugés et les intérêts qui peuvent le diriger sans qu'il s'en aperçoive. Si malgré tout cela il se sent assez de force pour dire la vérité, qu'il la dise; mais, s'il se sent faible, qu'il se taise. Si celui qui écrit sur les affaires présentes

ne peut être lu également au directoire et aux conseils des rois, il a fait un livre inutile ; s'il a du talent, il a fait pis, il a fait un livre pernicieux. Le mal, le grand mal, c'est que nous ne sommes point de notre siècle. Chaque âge est un fleuve qui nous entraîne selon le penchant des destinées quand nous nous y abandonnons. Mais il me semble que nous sommes tous hors de son cours. Les uns (les républicains) l'ont traversé avec impétuosité, et se sont élancés sur le bord opposé. Les autres sont demeurés de ce côté-ci sans vouloir s'embarquer. Les deux partis crient et s'insultent, selon qu'ils sont sur l'une ou sur l'autre rive. Ainsi, les premiers nous transportent loin de nous dans des perfections imaginaires, en nous faisant devancer notre âge ; les seconds nous retiennent en arrière, refusent de s'éclairer, et veulent rester les hommes du quatorzième siècle dans l'année 1796.

L'impartialité de ce langage doit me réconcilier avec ceux qui, de la prévention contre l'auteur, auraient pu passer au dégoût de l'ouvrage. Je dirai plus : si celui qui, né avec une passion ardente pour les sciences, y a consacré les veilles de la jeunesse ; si celui qui, dévoré de la soif de connaître, s'est arraché aux jouissances de la fortune pour aller au delà des mers contempler le plus grand spectacle qui puisse s'offrir à l'œil du philosophe, méditer sur l'homme libre de la nature et sur l'homme libre de la société, placés l'un près de l'autre sur le même sol ; enfin, si celui qui, dans la pratique journalière de l'adversité, a appris de bonne heure à évaluer les préjugés de la vie ; si un tel homme, dis-je, mérite quelque confiance, lecteurs, vous le trouvez en moi.

La position où je me trouve est d'ailleurs favorable à la vérité. Attaqué d'une maladie qui me laisse peu d'espoir, je vois les objets d'un œil tranquille. L'air calme de la tombe se fait sentir au voyageur qui n'en est plus qu'à quelques journées.

Sans désir et sans crainte, je ne nourris plus les chimères du bonheur, et les hommes ne sauraient me faire plus de mal que je n'en éprouve. « Le malheur, dit l'auteur des *Études de la Nature*, le malheur ressemble à la montagne noire de Bember, aux extrémités du royaume brûlant de Lahor : tant que vous la montez, vous ne voyez devant vous que de stériles rochers ; mais, quand vous êtes au sommet, vous apercevez le ciel sur votre tête, et le royaume de Cachemire à vos pieds. »

Le lecteur pardonnera aisément cette digression, qui ne sert après tout ici que de préface, et sans laquelle, plein de cette malheureuse défiance qui nous met en garde contre les opinions

de l'auteur, il lui eût été impossible de continuer avec intérêt la lecture de cet ouvrage. Mais, si j'ai pris tant de soin de lui aplanir l'entrée de la carrière, il doit à son tour me faire quelque sacrifice. O vous tous qui me lisez, dépouillez un moment vos passions en parcourant cet écrit sur les plus grandes questions qui puissent, dans ce moment de crise, occuper les hommes! Méditez attentivement le sujet avec moi. Si vous sentez quelquefois votre sang s'allumer, fermez le livre, attendez que votre cœur batte à son aise avant de recommencer votre lecture. En récompense, je ne me flatte pas de vous apporter du génie, mais un cœur aussi dégagé de préjugés qu'un cœur d'homme puisse l'être. Comme vous, si mon sang s'échauffe, je le laisserai se calmer avant de reprendre la plume : je causerai toujours simplement avec vous; je raisonnerai toujours d'après des principes. Je puis me tromper sans doute; mais, si je ne suis pas toujours juste, je serai toujours de bonne foi. Ne vous hâtez pas de mépriser l'ouvrage d'un inconnu qui n'écrit que pour être utile. Enfin, si par des souvenirs trop tendres je laissais dans le cours de cet écrit tomber une larme involontaire, songez qu'on doit passer quelque chose à un infortuné laissé sans amis sur la terre, et dites : Pardonnons-lui en faveur du courage qu'il a eu d'écouter la voix de la vérité, malgré les préjugés si excusables du malheur.

II

LES TROIS AGES DE LA SCYTHIE ET DE LA SUISSE (1)

Les heureux Scythes, que les Grecs appelaient *Barbares*, habitaient ces régions septentrionales qui s'étendent à l'est de l'Europe et à l'ouest de l'Asie. Un roi, ou plutôt un père, guidait la peuplade errante. Ses enfants le suivaient plutôt par amour que par devoir. N'ayant que leur simplicité pour justice, pour lois que leurs bonnes mœurs, ils trouvaient en lui un arbitre pendant la paix, et un chef durant la guerre. Et qu'auraient gagné les monarques voisins à attaquer une nation qui méprisait l'or et la vie? Darius fut assez insensé pour le faire. Il reçut

(1) *Essai*, Ire partie, chap. XLVI-XLIX.

de ses ennemis le symbole énergique, présage de sa ruine. Il les envoya défier au combat par une vaine forfanterie : — « Viens attaquer les tombeaux de nos pères », lui répondirent ces hommes pauvres et vertueux. C'eût été une digne proie pour un tyran.

Libre comme l'oiseau de ses déserts, le Scythe, reposé à l'ombrage de la vallée, voyait se jouer autour de lui sa jeune famille et ses nombreux troupeaux. Le miel des rochers, le lait de ses brebis suffisaient aux nécessités de sa vie ; l'amitié, aux besoins de son cœur. Lorsque les collines prochaines avaient donné toutes leurs herbes à ses brebis, monté sur son chariot couvert de peaux, avec son épouse et ses enfants, il émigrait à travers les bois au rivage de quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur des gazons et la beauté des solitudes l'invitaient à se fixer de nouveau.

Quelle félicité devait goûter ce peuple aimé du ciel ! A l'homme primitif sont réservées mille délices. Le dôme des forêts, le vallon écarté qui remplit l'âme de silence et de méditation, la mer se brisant au soir sur des grèves lointaines, les derniers rayons de soleil couchant sur la cime des rochers, tout est pour lui spectacle et jouissance. Ainsi je l'ai vu sous les érables de l'Érie, ce favori de la nature qui sent beaucoup et pense peu, qui n'a d'autre raison que ses besoins, et qui arrive au résultat de la philosophie, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Assis insouciant, les jambes croisées à la porte de sa hutte, il laisse s'écouler ses jours sans les compter. L'arrivée des oiseaux passagers de l'automne, qui s'abattent à l'entrée de la nuit sur le lac, ne lui annonce point la fuite des années, et la chute des feuilles de la forêt ne l'avertit que du retour des frimas. Heureux jusqu'au fond de l'âme, on ne découvre point sur le front de l'Indien, comme sur le nôtre, une expression inquiète et agitée. Il porte seulement avec lui cette légère affection de mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur, et qui n'est peut-être que le pressentiment de son incertitude. Quelquefois, par cet instinct de tristesse particulier à son cœur, vous le surprendrez plongé dans la rêverie, les yeux attachés sur le courant d'une onde, sur une touffe de gazon agitée par le vent, ou sur les nuages qui volent fugitifs par-dessus sa tête, et qu'on a comparés quelque part aux illusions de la vie : au sortir de ses absences de lui-même, je l'ai souvent observé jetant un regard attendri et reconnaissant vers le ciel, comme s'il eût cherché ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre Sauvage.

Bons Scythes, que n'existâtes-vous de nos jours ! J'aurais

été chercher parmi vous un abri contre la tempête. Loin des querelles insensées des hommes, ma vie se fût écoulée dans tout le calme de vos déserts ; et mes cendres, peut-être honorées de vos larmes, eussent trouvé sous vos ombrages solitaires le paisible tombeau que leur refusera la terre de la patrie.

Le voyageur qui, pour la première fois, entre sur le territoire des Suisses, gravit péniblement quelque montée creuse et obscure. Tout à coup, au détour d'un bois, s'ouvre devant lui un vaste bassin illuminé par le soleil. Les cônes blancs des Alpes, couverts de neige, percent à l'horizon l'azur du ciel. Les fleuves et les torrents descendent de la cime des monts glacés, des plantes saxatiles pendent échevelées du front des grands blocs de granit, des chamois sautent une cataracte, de vieux hêtres sur la corniche d'une roche se groupent dans les airs, des capillaires lèchent les flancs d'un marbre éboulé, des forêts de pins s'élancent du fond des abîmes, et la cabane du Suisse agricole et guerrier se montre entre des aulnes dans la vallée...

Les Scythes dans le monde ancien, les Suisses dans le monde moderne, attirèrent les yeux de leurs contemporains par la célébrité de leur innocence. Cependant la diverse aptitude de leur vie dut introduire quelques différences dans leurs vertus. Les premiers, pasteurs, chérissaient la liberté pour elle ; les seconds, cultivateurs, l'aimaient pour leurs propriétés. Ceux-là touchaient à la pureté primitive ; ceux-ci étaient plus avancés d'un pas vers les vices civils. Les uns possédaient le contentement du sauvage ; les autres y substituaient peu à peu des joies conventionnelles. Peut-être cette félicité, qui se trouve sur les confins où la nature finit et où la société commence, serait-elle la meilleure si elle était durable ? Au delà des barrières sociales les peuples restent longtemps à la même distance de nos institutions ; mais ils n'ont pas plus tôt franchi la ligne de marque, qu'ils sont entraînés vers la corruption sans pouvoir se retenir.

C'est ainsi que, malgré soi, on s'arrête à contempler le tableau d'un peuple satisfait. Il semble qu'en s'occupant du bien-être des autres on s'en approprie quelque petite partie. Nous vivons bien moins en nous que hors de nous. Nous nous attachons à tout ce qui nous environne. C'est à quoi il faut attribuer la passion que des misérables ont montrée pour des meubles, des arbres, des animaux. L'homme avide de bonheur, et souvent infortuné, lutte sans cesse contre les maux qui le submergent. Comme le matelot qui se noie, il tâche de saisir son voisin heureux, pour

se sauver avec lui. Si cette ressource lui manque, il s'accroche au souvenir même de ses plaisirs passés, et s'en sert comme d'un débris avec lequel il surnage sur une mer de chagrins.

J'eusse voulu m'arrêter ici ; j'eusse désiré laisser au lecteur l'illusion entière. Mais en retraçant la félicité des hommes, à peine a-t-on le temps de sourire que les yeux sont déjà pleins de larmes.

Il n'est point d'asile contre le danger des opinions. Elles traversent les mers, pénètrent dans les déserts, et remuent les nations d'un bout de la terre à l'autre. Celles de la Grèce républicaine parvinrent dans les forêts de la Scythie ; elles en chassèrent le bonheur.

L'innocence d'un peuple ressemble à la sensitive ; on ne peut la toucher sans la flétrir. Le malheur des Scythes fut de donner naissance à des philosophes qui ignorèrent cette vérité. Zamolxis, à une époque inconnue, introduisit parmi eux un système de théologie, dont les principales teneurs étaient : l'existence d'un Être suprême, l'immortalité de l'âme, et la doctrine de la prédestination pour les héros moissonnés sur le champ de bataille...

Ainsi la philosophie fut le premier degré de la corruption des Scythes. Lorsque les Suisses étaient vertueux, ils ignoraient les lettres et les arts. Lorsqu'ils commencèrent à perdre leurs mœurs, les Haller, les Tissot, les Gessner, les Lavater parurent.

Ainsi la Scythie vit naître dans son sein des hommes qui, se croyant meilleurs que le reste de leurs semblables, se mirent à moraliser aux dépens du bonheur de leurs compatriotes. La révolution républicaine de la Grèce, en déterminant le penchant de ces génies inquiets, agit puissamment, par leur ressort, sur la destinée des nations normandes. Enflés du vain savoir puisé dans les écoles d'Athènes, les Abaris, les Anacharsis, rapportèrent dans leur pays une foule d'opinions et d'institutions étrangères, avec lesquelles ils corrompirent les coutumes nationales. Il n'est point de petit changement, même en bien, chez un peuple : pour dénaturer tels Sauvages, il suffit d'introduire chez eux la roue du potier...

Le torrent des maux de la société ne se précipita pas chez les Scythes par une seule issue. Ces nations guerrières et pastorales trafiquaient de leur sang avec les puissances voisines, trop lâches ou trop faibles pour défendre elles-mêmes leur territoire. Athènes

entretenait une garde scythe, de même que les rois de France se sont longtemps entourés de braves paysans de la Suisse. Ce fut le sort des anciens habitants du Danube et de ceux de l'Helvétie de se distinguer au temps de l'innocence par les mêmes qualités, la fidélité et la simplesse ; et par les mêmes vices au jour de la corruption, l'amour du vin et la soif de l'or. Ces deux peuples combattirent à la solde des monarques pour des querelles autres que celles de la patrie. Neutres dans les grandes révolutions des États qui les environnaient, ils s'enrichirent des malheurs d'autrui, et fondèrent une banque sur les calamités humaines. Soumis en tout à la même fatalité, ils durent la perte de leurs mœurs aux peuples, ancien et moderne, qui ont eu le plus de ressemblance, les Athéniens et les Français. A la fois objet de l'estime et des railleries de ces nations satiriques, le montagnard des Alpes et le pasteur de l'Ister apprirent à rougir de leur simplicité dans Paris et dans Athènes. Bientôt il ne resta plus rien de leur antique vertu brisée sur l'écueil des révolutions. La tradition seule s'en élève encore dans l'histoire, comme on aperçoit les mâts d'un vaisseau qui a fait naufrage.

III

SUJETS ET RÉFLEXIONS DÉTACHÉS (1)

Lorsque, pour la première fois, je conçus le plan de ce livre, je revis les classiques, qui m'introduisaient aux révolutions de la Grèce. A chaque page une mer de réflexions, de rapports nouveaux, s'ouvrait devant moi. Étant parvenu à crayonner l'ébauche de la révolution décrite dans ce premier livre de l'*Essai*, je commençai à voir les objets un peu moins troubles, surtout lorsque j'eus examiné le côté de l'influence de cette révolution : partie toute nouvelle dans l'histoire et à laquelle je ne sache pas que personne ait encore songé. Élaguant une multitude de pensées secondes, je jetai sur le papier les notes suivantes, qui forment une espèce de résultat des vérités générales, qu'on peut tirer de la révolution républicaine de la Grèce.

Est-il une liberté civile? J'en doute. Les Grecs furent-ils

(1) *Essai*, Ire partie, chap. LX.

plus heureux, furent-ils meilleurs après leur révolution? Non. Leurs maux changèrent de valeur nominale, la valeur intrinsèque resta la même.

Malgré mille efforts pour pénétrer dans les causes des troubles des États, on sent quelque chose qui échappe ; un je ne sais quoi, caché je ne sais où, et ce je ne sais quoi paraît être la raison efficiente de toutes les révolutions. Cette raison secrète est d'autant plus inquiétante, qu'on ne peut l'apercevoir dans l'homme de la société. Mais l'homme de la société n'a-t-il pas commencé par être l'homme de la nature? C'est donc celui-ci qu'il faut interroger. Ce principe inconnu ne naît-il point de cette vague inquiétude, particulière à notre cœur, qui nous fait nous dégoûter également du bonheur et du malheur, et nous précipitera de révolution en révolution jusqu'au dernier siècle? Et cette inquiétude, d'où vient-elle à son tour? Je n'en sais rien : peut-être de la conscience d'une autre vie, peut-être d'une aspiration secrète vers la Divinité. Quelle que soit son origine, elle existe chez tous les peuples. On la rencontre chez le Sauvage et dans nos sociétés. Elle s'augmente surtout par les mauvaises mœurs, et bouleverse les empires.

J'en trouve une preuve bien frappante dans les causes de notre Révolution. Ces causes ont différé totalement de celles des troubles politiques de la Grèce, au siècle de Solon. On ne voit pas que les Athéniens fussent très malheureux, ou très corrompus alors. Mais nous, qu'étions-nous au moral dans l'année 1789? Pouvions-nous espérer échapper à une destruction épouvantable? Je ne parlerai point du gouvernement : je remarque seulement que, partout où un petit nombre réunit, pendant de longues années, le pouvoir et les richesses, quels que soient d'ailleurs la naissance de ces gouvernants, plébéienne ou patricienne, le manteau dont ils se couvrent, républicain ou monarchique, ils doivent nécessairement se corrompre, dans la même progression qu'ils s'éloignent du premier terme de leur institution. Chaque homme alors a ses vices, plus les vices de ceux qui l'ont précédé : la cour de France avait treize cents ans d'antiquité.

Un monarque faible et amateur de son peuple était aisément trompé par des ministres incapables ou méchants. L'intrigue faisait et défaisait chaque jour des hommes d'État ; et ces ministres éphémères qui apportaient dans le gouvernement leur ineptie et leurs cœurs, y apportaient encore la haine de ceux qui les avaient précédés. De là ce changement continuel

de systèmes, de projets, de vues : ces nains politiques étaient suivis d'une nuée famélique de commis, de laquais, de flatteurs, de comédiens, de maîtresses. Tous ces êtres d'un moment se hâtaient de sucer le sang du misérable, et s'abîmaient bientôt devant une autre génération d'insectes, aussi fugitive et dévorante que la première.

Tandis que les folies et les imbécillités du gouvernement exaspéraient l'esprit du peuple, les désordres de l'ordre moral étaient montés à leur comble, et commençaient à attaquer l'ordre social d'une manière effrayante. Les célibataires avaient augmenté dans une proportion démesurée, et étaient devenus communs, même parmi les dernières classes. Ces hommes isolés, et par conséquent égoïstes, cherchaient à remplir le vide de leur vie en troublant les familles des autres. Malheur à un État où les citoyens cherchent leur félicité hors de la morale et des plus doux sentiments de la nature ! Si, d'un côté, les célibataires se multipliaient, de l'autre les gens mariés avaient adopté des idées pour le moins aussi destructibles de la société. Le principe du petit nombre d'enfants était presque généralement reçu dans les villes en France ; chez quelques-uns par misère, chez le plus grand nombre par mauvaises mœurs. Un père et une mère ne voulaient pas sacrifier les aisances de la vie à l'éducation d'une nombreuse famille, et l'on couvrait cet amour de soi des apparences de la philosophie. Pourquoi créer des êtres malheureux? disaient les uns ; pourquoi faire des gueux? s'écriaient les autres. Je jette un voile sur d'autres motifs secrets de cette dépravation. Je ne dirai rien des femmes : meilleures que nous, elles n'ont que la faiblesse d'être ce que nous voulons qu'elles soient ; la faute est à nous.

Si ces mœurs affectaient la société en général, elles influaient encore davantage sur chacun de ses membres en particulier. L'homme qui ne trouvait plus son bonheur dans l'union d'une famille, qui souvent se défiait même du doux nom de père, s'accoutumait à se former une félicité indépendante des autres. Rejeté du sein de la nature par les mœurs de son siècle, il se renfermait dans un dur égoïsme, qui flétrit jusqu'à la racine de la vertu. Pour comble de maux, en perdant le bonheur sur la terre, des bourreaux philosophes lui avaient enlevé l'espérance d'une meilleure vie. Dans cette situation, se trouvant seul au milieu de l'univers, n'ayant à dévorer qu'un cœur vide et solitaire, qui n'avait jamais senti un autre cœur battre contre lui, faut-il s'étonner que le Français fût prêt à embrasser le

premier fantôme qui lui montrait un univers nouveau?

On s'écriera qu'il est absurde de représenter le peuple de la France comme isolé et malheureux; qu'il était nombreux, florissant, etc. La population qui semble détruire mon assertion est une preuve pour elle, car elle n'était réelle que dans les campagnes, parce qu'il y existait encore des mœurs; or on sait assez que ce ne sont pas les paysans qui ont fait la Révolution. Quant à la seconde objection, il n'est pas question de ce que la nation semblait être, mais de ce qu'elle était réellement. Ceux qui ne voient dans un État que des voitures, des grandes villes, des troupes, de l'éclat et du bruit, ont raison de penser que la France était heureuse. Mais ceux qui croient que la grande question du bonheur est le plus près possible de la nature; que plus on s'en écarte, plus on tombe dans l'infortune; qu'alors on a beau avoir le sourire sur les lèvres devant les hommes, le cœur, en dépit des plaisirs factices, est agité, triste, consumé dans le secret de la vie: dans ce cas, on ne peut disconvenir que ce mécontentement général de soi-même, qui augmente l'inquiétude secrète dont j'ai parlé, que ce sentiment de malaise que chaque individu porte avec soi, ne soient, dans un peuple, l'état le plus propre à une révolution.

Eh bien! c'était au moment que le corps politique, tout maculé des taches de la corruption, tombait en une dissolution générale, qu'une race d'hommes, se levant tout à coup, se met, dans son vertige, à sonner l'heure de Sparte et d'Athènes. Au même moment, un cri de liberté se fait entendre; le vieux Jupiter, réveillé d'un sommeil de quinze cents ans, dans la poussière d'Olympie, s'étonne de se trouver à Sainte-Geneviève; on coiffe la tête du badaud de Paris du bonnet du citoyen de la Laconie; et tout corrompu, tout vicieux qu'il est, poussant de force le petit Français dans les grandes vertus lacédémoniennes, on le contraint à jouer le Pantalon aux yeux de l'Europe, dans cette mascarade d'Arlequin.

O grands politiques, qui, prenant la raison inverse de Lycurgue, prétendez établir la démocratie chez un peuple, à l'époque même où toutes les nations retournent par la nature des choses à la monarchie, je veux dire à l'époque de la corruption! O fameux philosophes, qui croyez que la liberté existe au civil, qui préférez le nombre cinq à l'unité, et qui pensez qu'on est plus heureux sous la canaille du faubourg Saint-Antoine que sous celle des bureaux de Versailles! — Mais que fallait-il donc faire? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que,

puisque vous aviez la fureur de détruire, il fallait au moins rebâtir un édifice propre à loger des Français, et surtout vous garder de l'enthousiasme des institutions étrangères. Le danger de l'imitation est terrible. Ce qui est bon pour un peuple est rarement bon pour un autre. Et moi aussi je voudrais passer mes jours sous une démocratie telle que je l'ai souvent rêvée comme le plus sublime des gouvernements en théorie ; et moi aussi j'ai vécu citoyen de l'Italie et de la Grèce ; peut-être mes opinions actuelles ne sont-elles que le triomphe de ma raison sur mon penchant. Mais prétendre former des républiques partout, et en dépit de tous les obstacles, c'est une absurdité dans la bouche de plusieurs, une méchanceté dans celle de quelques-uns.

J'ai réfléchi longtemps sur ce sujet : je ne hais point une constitution plus qu'une autre, considérée abstraitement. Prise en ce qui me regarde comme individu, elles me sont toutes parfaitement indifférentes : mes mœurs sont de la solitude et non des hommes. Eh ! malheureux, nous nous tourmentons pour un gouvernement parfait, et nous sommes vicieux ! bon, et nous sommes méchants ! Nous nous agitons aujourd'hui pour un vain système, et nous ne serons plus demain ! Des soixante années que le ciel peut-être nous destine à traîner sur ce globe, nous en dépenserons vingt à naître et vingt à mourir, et la moitié des vingt autres s'évanouira dans le sommeil. Craignons-nous que les misères inhérentes à notre nature d'homme ne remplissent pas assez ce court espace, sans y ajouter des maux d'opinion ? Est-ce un instinct indéterminé, un vide intérieur que nous ne saurions remplir, qui nous tourmente ? Je l'ai aussi sentie, cette soif vague de quelque chose. Elle m'a traîné dans les solitudes muettes de l'Amérique, et dans les villes bruyantes de l'Europe ; je me suis enfoncé pour la satisfaire dans l'épaisseur des forêts du Canada, et dans la foule qui inonde nos jardins et nos temples. Que de fois elle m'a contraint de sortir des spectacles de nos cités, pour aller voir le soleil se coucher au loin sur quelque site sauvage ; que de fois échappé à la société des hommes, je me suis tenu immobile sur une grève solitaire à contempler durant des heures, avec cette même inquiétude, le tableau philosophique de la mer ! Elle m'a fait suivre autour de leurs palais, dans leurs chasses pompeuses, ces rois qui laissent après eux une longue renommée ; et j'ai aimé, avec elle encore, à m'asseoir en silence à la porte de la hutte hospitalière, près du Sauvage qui passe inconnu dans la vie,

comme les fleuves sans nom de ses déserts. Homme, si c'est ta destinée de porter partout un cœur miné d'un désir inconnu, si c'est là ta maladie, une ressource te reste. Que les sciences, ces filles du ciel, viennent remplir le vide fatal qui te conduira tôt ou tard à ta perte. Le calme des nuits t'appelle. Vois ces millions d'astres étincelants, suspendus de toutes parts sur ta tête ; cherche, sur les pas de Newton, les lois cachées qui promènent magnifiquement ces globes de feu à travers l'azur céleste ; ou si la Divinité touche ton âme, médite en l'adorant sur cet Être incompréhensible qui remplit de son immensité ces espaces sans bornes. Ces études sont-elles trop sublimes pour ton génie, ou serais-tu assez misérable pour ne point espérer dans ce Père des affligés qui consolera ceux qui pleurent? Il est d'autres occupations aussi aimables et moins profondes. Au lieu de t'entretenir des haines sociales, observe les paisibles générations, les douces sympathies, et les amours du règne le plus charmant de la nature. Alors tu ne connaîtras que des plaisirs. Tu auras du moins cet avantage, que chaque matin tu retrouveras tes plantes chéries ; dans le monde, que d'amis ont pressé le soir un ami sur leur cœur, et ne l'ont plus trouvé à leur réveil ! Nous sommes ici-bas comme au spectacle : si nous détournons un moment la tête, le coup de sifflet part, les palais enchantés s'évanouissent ; et lorsque nous ramenons les yeux sur la scène, nous n'apercevons plus que des déserts et des acteurs inconnus.

Mais quelles que puissent être nos occupations, soit que nous vieillissions dans l'atelier du manœuvre, ou dans le cabinet du philosophe, rappelons-nous que c'est en vain que nous prétendons être politiquement libres. Indépendance individuelle, voilà le cri intérieur qui nous poursuit. Écoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle, selon la nature? « Sois libre. » Selon la société : « Règne. » Que si on le nie, on ment. Ne rougissons point, parce que j'arrache d'une main hardie le voile dont nous cherchions à nous couvrir à nos propres yeux. La liberté civile n'est qu'un songe, un sentiment factice que nous n'avons point, qui n'habite point dans notre sein : apprenons à nous élever à la hauteur de la vérité, et à mépriser les sentences de l'étroite sagesse des hommes. On nous insultera peut-être, parce qu'on ne nous entendra pas ; les gens de bien nous accuseront de principes dangereux, parce que nous aurons été les chercher jusqu'au fond de leur âme, où ils se croyaient en sûreté, et que nous saurons exposer à la vue toute la petite machine de leur

cœur. Rions des clameurs de la foule, contents de savoir que, tandis que nous ne retournerons pas à la vie du Sauvage, nous dépendrons toujours d'un homme. Et qu'importe alors que nous soyons dévorés par une cour, par un directoire, par une assemblée du peuple?

Nous nous apercevons continuellement que nous nous trompons; que l'heure qui succède accuse presque toujours l'heure d'erreur; et nous irions déchirer et nous-mêmes et nos semblables pour l'opinion fugitive du matin, avec laquelle le soir ne nous retrouvera plus! Tout gouvernement est un mal, tout gouvernement est un joug : mais n'allons pas en conclure qu'il faille le briser. Puisque c'est notre sort que d'être esclaves, supportons notre chaîne sans nous plaindre; sachons en composer les anneaux de rois ou de tribuns selon les temps et surtout selon nos mœurs. Et soyons sûrs, quoi qu'on en publie, qu'il vaut mieux obéir à un de nos compatriotes riche et éclairé qu'à une multitude ignorante, qui nous accablera de tous les maux.

Et vous, ô mes concitoyens! vous qui gouvernez cette patrie toujours si chère à mon cœur, réfléchissez; voyez s'il est dans toute l'Europe une nation digne de la démocratie! Rendez le bonheur à la France, en la rendant à la monarchie, où la force des choses vous entraîne. Mais si vous persistez dans vos chimères, ne vous abusez pas. Vous ne réussirez jamais par le modérantisme. Allons, exécrables bourreaux, en horreur à vos compatriotes, en horreur à toute la terre, reprenez le système des Jacobins, tirez de leurs loges vos guillotines sanglantes; et, faisant rouler les têtes autour de vous, essayez d'établir, dans la France déserte, votre affreuse république, comme la Patience de Shakespeare, « assise sur un monument, et souriant à la Douleur »!

IV

AUX INFORTUNÉS (1)

Thrice happy yon, who look as from the shore,
And have no venture in the wreck you see.

Ce chapitre n'est pas écrit pour tous les lecteurs; plusieurs peuvent le passer sans interrompre le fil de cet ouvrage : il

(1) *Essai*, IIe partie, chap. XIII.

est adressé à la classe des malheureux ; j'ai tâché de l'écrire dans leur langue, qu'il y a longtemps que j'étudie !

Celui-là n'était pas un favori de la prospérité qui répétait les deux vers qu'on voit à la tête de ce chapitre. C'était un monarque, le malheureux Richard II, qui, le matin même du jour où il fut assassiné, jetant à travers les soupiraux de sa prison un regard sur la campagne, enviait le pâtre qu'il voyait assis tranquillement dans la vallée auprès de ses chèvres.

Quelles qu'aient été tes erreurs, innocent ou coupable, né sur un trône ou dans une chaumière, qui que tu sois, enfant du malheur, je te salue : *Experti invicem sumus, ego ac fortuna...*

La vue de la misère cause différentes sensations chez les hommes. Les grands, c'est-à-dire les riches, ne la voient qu'avec un dégoût extrême ; il ne faut attendre d'eux qu'une pitié insolente, que des dons, des politesses, mille fois pires que des insultes.

Le marchand, si vous entrez dans son comptoir, ramassera précipitamment l'argent qui se trouve atteint : cette âme de boue confond le malheureux et le malhonnête homme.

Quant au peuple, il vous traite selon son génie. L'infortuné rencontre en Allemagne la vraie hospitalité ; en Italie, la bassesse, mais quelquefois des éclairs de sensibilité et de délicatesse ; en Espagne, la morgue et la lâcheté, parfois aussi de la noblesse ; le peuple français, malgré sa barbarie, lorsqu'il s'assemble en masse, est le plus charitable, le plus sensible de tous envers le misérable, parce qu'il est sans contredit le moins avide d'or. Le désintéressement est une qualité que mes compatriotes possèdent éminemment au-dessus des autres nations de l'Europe. L'argent n'est rien pour eux, pourvu qu'ils aient exactement la vie. En Hollande, le malheureux ne trouve que brutalité ; en Angleterre, le peuple méprise souverainement l'infortune ; il sent, il frotte, il mord, il examine, il fait sonner son schelling ; il ne voit partout que du cuivre ou de l'argent. Au reste, il est précisément le contraire du Français. Autant les individus qui le composent feraient des bassesses pour quelques demi-couronnes, autant ils sont généreux pris en corps. Au fait, je ne connais point deux nations plus antipathiques de génie, de mœurs, de vices et de vertus, que les Anglais et les Français, avec cette différence que les premiers reconnaissent généreusement plusieurs qualités dans les derniers, tandis que ceux-ci refusent toute vertu aux autres.

Examinons maintenant si de ces diverses remarques on ne peut retirer quelques règles de conduite dans le malheur. J'en sais trois :

Un misérable est un objet de curiosité pour les hommes. On l'examine, on aime à toucher la corde des angoisses, pour jouir du plaisir d'étudier son cœur au moment de la convulsion de la douleur, comme ces chirurgiens qui suspendent des animaux dans des tourments, afin d'épier la circulation du sang et le jeu des organes. La première règle est donc de cacher ses pleurs. Qui peut s'intéresser au récit de nos maux? Les uns les écoutent sans les entendre, les autres avec ennui, tous avec malignité. La prospérité est une statue d'or dont les oreilles ressemblent à ces cavernes sonores décrites par quelques voyageurs : le plus léger soupir s'y grossit en un son épouvantable.

La seconde règle, qui découle de la première, consiste à s'isoler entièrement. Il faut éviter la société lorsqu'on souffre, parce qu'elle est l'ennemie naturelle des malheureux : sa maxime est : infortuné — coupable. Je suis si convaincu de cette vérité sociale, que je ne passe guère dans les rues sans baisser la tête.

Troisième règle : fierté intraitable. L'orgueil est la vertu du malheur. Plus la fortune vous abaisse, plus il faut nous élever, si nous voulons sauver notre caractère. Il faut se ressouvenir que partout on honore l'habit et non l'homme. Peu importe que vous soyez un fripon, si vous êtes riche ; un honnête homme, si vous êtes pauvre. Les positions relatives font dans la société l'estime, la considération, la vertu. Comme il n'y a rien d'intrinsèque dans la naissance, vous fûtes roi à Syracuse, et vous devenez particulier malheureux à Corinthe. Dans la première position vous devez mépriser ce que vous êtes ; dans la seconde, vous enorgueillir de ce que vous avez été ; non qu'au fond vous ne sachiez à quoi vous en tenir sur ce frivole avantage, mais pour vous en servir comme d'un bouclier contre le mépris attaché à l'infortune. On se familiarise aisément avec le malheureux ; et il se trouve sans cesse dans la dure nécessité de se rappeler sa dignité d'homme, s'il ne veut que les autres l'oublient.

Enfin vient une grande question sur le sujet de ce chapitre : que faut-il faire pour soulager ses chagrins? Voici la pierre philosophale.

D'abord la nature du malheur n'étant pas parfaitement connue, cette question reste pour ainsi dire insoluble. Lorsqu'on

ne sait où gît le siège du mal, où peut-on appliquer le remède?

Plusieurs philosophes anciens et modernes ont écrit sur ce sujet. Les uns nous proposent la lecture, les autres la vertu, le courage. C'est le médecin qui dit au patient : Portez-vous bien.

Un livre vraiment utile au misérable, parce qu'on y trouve la pitié, la tolérance, la douce indulgence, l'espérance plus douce encore qui composent le seul baume des blessures de l'âme, ce sont les Évangiles. Leur divin auteur ne s'arrête point à prêcher vainement les infortunés, il fait plus : il bénit leurs larmes, et boit avec eux le calice jusqu'à la lie.

Il n'y a point de panacée universelle pour le chagrin, il en faudrait autant que d'individus. D'ailleurs la raison trop dure ne fait qu'aigrir celui qui souffre, comme la garde maladroite qui, en tournant l'agonisant dans son lit pour le mettre plus à son aise, ne fait que le torturer. Il ne faut rien moins que la main d'un ami pour panser les plaies du cœur, et pour vous aider à soulever doucement la pierre de la tombe.

Mais, si nous ignorons comment le malheur agit, nous savons du moins en quoi il consiste : en une privation. Que celle-ci varie à l'infini ; que l'un regrette un trône ; l'autre, une fortune ; un troisième, une place ; un quatrième, un abus : n'importe, l'effet reste le même pour tous. M*** me disait : « Je ne vois qu'une infortune réelle ; celle de manquer de pain. Quand un homme a la vie, l'habit, une chambre et du feu, les autres maux s'évanouissent. Le manque du nécessaire absolu est une chose affreuse, parce que l'inquiétude du lendemain empoisonne le présent. » M*** avait raison, mais cela ne tranche pas la question.

Car que faudrait-il faire pour se procurer ce premier besoin? Travailler, répondent ceux qui n'entendent rien au cœur de l'homme. Nous supportons l'adversité non d'après tel ou tel principe, mais selon notre éducation, nos goûts, notre caractère et surtout notre génie. Celui-ci, s'il peut gagner passablement sa vie par une occupation quelconque, s'apercevra à peine qu'il a changé de condition ; tandis que celui-là, d'un ordre supérieur, regardera comme le plus grand des maux de se voir obligé de renoncer aux facultés de son art, de faire sa compagnie de manœuvres, dont les idées sont confinées autour du bloc qu'ils scient, ou de passer ses jours, dans l'âge de la raison et de la pensée, à faire répéter des mots aux stupides enfants de son voisin. Un pareil homme aimera mieux mourir de faim

que de se procurer à un tel prix les besoins de la vie. Ce n'est donc pas chose si aisée que d'associer le nécessaire et le bonheur : tout le monde n'entendra pas ceci.

Ainsi nous ne sommes pas juges compétents du bon et du mauvais pour les autres : il ne s'agit pas de l'apparence, mais de la réalité.

Je m'imagine que les malheureux qui lisent ce chapitre le parcourent avec cette avidité inquiète que j'ai souvent portée moi-même dans la lecture des moralistes, à l'article des misères humaines, croyant y trouver quelque soulagement. Je m'imagine encore que, trompés comme moi, ils disent : Vous ne nous apprenez rien ; vous ne nous donnez aucun moyen d'adoucir nos peines ; au contraire, vous prouvez trop qu'il n'en existe point. O mes compagnons d'infortune ! votre reproche est juste : je voudrais pouvoir sécher vos larmes, mais il vous faut implorer le secours d'une main plus puissante que celle des hommes. Cependant ne vous laissez point abattre ; on trouve encore quelques douceurs parmi beaucoup de calamités. Essaierai-je de montrer le parti qu'on peut tirer de la condition la plus misérable? Peut-être en recueillerez-vous plus de profit que de toute l'enflure d'un discours stoïque.

Un infortuné parmi les enfants de la prospérité ressemble à un gueux qui se promène en guenilles au milieu d'une société brillante : chacun le regarde et le fuit. Il doit donc éviter les jardins publics, le fracas, le grand jour ; le plus souvent même, il ne sortira que la nuit. Lorsque la brume commence à confondre les objets, notre infortuné s'aventure hors de sa retraite, et, traversant en hâte les lieux fréquentés, il gagne quelque chemin solitaire, où il puisse errer en liberté. Un jour il va s'asseoir au sommet d'une colline qui domine la ville et commande une vaste contrée ; il contemple les feux qui brillent dans l'étendue du paysage obscur, sous tous ces toits habités. Ici, il voit éclater le réverbère à la porte de cet hôtel, dont les habitants, plongés dans les plaisirs, ignorent qu'il est un misérable occupé seul à regarder de loin la lumière de leurs fêtes, lui qui eut aussi des fêtes et des amis ! Il ramène ensuite ses regards sur quelque petit rayon tremblant dans une pauvre maison écartée du faubourg, et il se dit : Là, j'ai des frères.

Une autre fois, par un clair de lune, il se place en embuscade sur un grand chemin, pour jouir encore à la dérobée de la vue des hommes, sans être distingué d'eux ; de peur qu'en apercevant un malheureux, ils ne s'écrient, comme les gardes du doc-

teur anglais, dans la *Chaumière indienne :* Un Paria ! Un Paria !

Mais le but favori de ses courses sera peut-être un bois de sapins, planté à quelque deux milles de la ville. Là, il a trouvé une société paisible, qui, comme lui, cherche le silence et l'obscurité. Ces Sylvains solitaires veulent bien le souffrir dans leur république, à laquelle il paie un léger tribut ; tâchant ainsi de reconnaître, autant qu'il est en lui, l'hospitalité qu'on lui a donnée.

Lorsque les chances de la destinée nous jettent hors de la société, la surabondance de notre âme, faute d'objet réel, se répand jusque sur l'ordre muet de la création, et nous y trouvons une sorte de plaisir que nous n'aurions jamais soupçonnée. La vie est douce avec la nature. Pour moi, je me suis sauvé dans la solitude, et j'ai résolu d'y mourir, sans me rembarquer sur la mer du monde. J'en contemple encore quelquefois les tempêtes, comme un homme jeté seul sur une île déserte, qui se plaît, par une secrète mélancolie, à voir les flots se briser au loin sur les côtes où il fit naufrage. Après la perte de nos amis, si nous ne succombons à la douleur, le cœur se replie sur lui-même ; il forme le projet de se détacher de tout autre sentiment, et de vivre uniquement avec ses souvenirs. S'il devient moins propre à la société, sa sensibilité se développe aussi davantage. Le malheur nous est utile ; sans lui les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives : il la rend un instrument tout harmonie, dont, au moindre souffle, il sort des murmures inexprimables. Que celui que le chagrin mine s'enfonce dans les forêts ; qu'il erre sous leur voûte mobile ; qu'il gravisse la colline, d'où l'on découve, d'un côté de riches campagnes, de l'autre le soleil levant sur des mers étincelantes, dont le vert changeant se glace de cramoisi et de feu, sa douleur ne tiendra point contre un pareil spectacle : non qu'il oublie ceux qu'il aima, car alors ses maux seraient préférables ; mais leur souvenir se fondra avec le calme des bois et des cieux : il gardera sa douceur et ne perdra que son amertume. Heureux ceux qui aiment la nature ! ils la trouveront, et trouveront seulement elle, au jour de l'adversité.

Telle est la première sorte de plaisir qu'on peut tirer du malheur ; mais on en compte plusieurs autres. Je recommanderais particulièrement l'étude de la botanique comme propre à calmer l'âme en détournant les yeux des passions des hommes, pour les porter sur le peuple innocent des fleurs. Armé de ses ciseaux, de son style, de sa lunette, on s'en va tout courbé,

longeant les fossés d'un vieux chemin, s'arrêtant au massif d'une tour en ruine, aux mousses d'une antique fontaine, à l'orée septentrionale d'un bois ; ou peut-être on parcourt des grèves que les algues festonnent de leurs grands falbalas frisés et couleur d'écaille fondue. Notre botanophile se plaît à rencontrer la *tulipa silvestris* qui se retire comme lui sous les ombrages les plus solitaires ; il s'attache à ces *lis* mélancoliques, dont le front penché semble rêver sur le courant des eaux. A l'aspect attendrissant du *convolvulus*, qui entoure de ses fleurs pâles quelque aune décrépit, il croit voir une jeune fille presser de ses bras d'albâtre son vieux père mourant ; l'*ulex* épineux, couvert de ses papillons d'or, qui présente un asile assuré aux petits des oiseaux, lui montre une puissance protectrice du faible ; dans les *thyms* et le *calamens*, qui embellissent généreusement un sol ingrat de leur verdure parfumée, il reconnaît le symbole de l'amour de la patrie. Parmi les végétaux supérieurs, il s'égare volontiers sous ces arbres dont les sourds mugissements imitent la triste voix des mers lointaines ; il affectionne cette famille américaine, qui laisse pendre ses branches négligées comme dans la douleur ; il aime ce saule au port languissant, qui ressemble, avec sa tête blonde et sa chevelure en désordre, à une bergère pleurant au bord d'une onde. Enfin il recherche de préférence, dans ce règne aimable, les plantes qui, par leurs accidents, leurs goûts, leurs mœurs entretiennent des intelligences secrètes avec son âme.

Oh ! qu'avec délices, après cette course laborieuse, on rentre dans sa misérable demeure chargé de la dépouille des champs ! Comme si l'on craignait que quelqu'un ne vînt ravir ce trésor, fermant mystérieusement la porte sur soi, on se met à faire l'analyse de sa récolte, blâmant ou approuvant Tournefort, Linné, Vaillant, Jussieu, Solander, du Bourg. Cependant la nuit approche. Le bruit commence à cesser au dehors, et le cœur palpite d'avance du plaisir qu'on s'est préparé. Un livre qu'on a eu bien de la peine à se procurer, un livre qu'on tire précieusement du lieu obscur où on le tenait caché, va remplir ces heures de silence. Auprès d'un humble feu et d'une lumière vacillante, certain de n'être point entendu, on s'attendrit sur les maux imaginaires des Clarisse, des Clémentine, des Héloïse, des Cécilia. Les romans sont les livres des malheureux : ils nous nourrissent d'illusions, il est vrai ; mais en sont-ils plus remplis que la vie ?...

Peut-être aussi, lorsque tout repose, entre deux ou trois

heures du matin, au murmure des vents et de la pluie qui battent contre vos fenêtres, écrivez-vous ce que vous savez des hommes. L'infortuné occupe une place avantageuse pour les bien étudier, parce qu'étant hors de leur route il les voit passer devant lui.

Mais, après tout, il faut toujours en revenir à ceci : sans les premières nécessités de la vie, point de remèdes à nos maux. Otway, en mendiant le morceau de pain qui l'étouffa ; Gilbert, la tête troublée par le chagrin, avalant une clef à l'hôpital, sentirent bien amèrement à cet égard, quoique hommes de lettres, toute la vanité de la philosophie.

V

NUIT CHEZ LES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE (1)

J'allais alors voir la fameuse cataracte de Niagara, et j'avais pris ma route à travers les nations indiennes qui habitent les déserts à l'ouest des plantations américaines. Mes guides étaient le soleil, une boussole de poche et le Hollandais dont j'ai déjà parlé ; celui-ci entendait parfaitement cinq dialectes de la langue huronne. Notre équipage consistait en deux chevaux, auxquels nous attachions le soir une sonnette au cou, et que nous lâchions ensuite dans la forêt : je craignais d'abord un peu de les perdre, mais mon guide me rassura en me faisant remarquer que, par un instinct admirable, ces bons animaux ne s'écartaient jamais hors de la vue de notre feu.

Un soir que, par approximation, ne nous estimant plus qu'à environ huit ou neuf lieues de la cataracte, nous nous préparions à descendre de cheval avant le coucher du soleil, pour bâtir notre hutte et allumer notre bûcher de nuit à la manière indienne, nous aperçûmes dans le bois les feux de quelques Sauvages qui étaient campés un peu plus bas, au bord du même ruisseau où nous nous trouvions. Nous allâmes à eux. Le Hollandais leur ayant demandé par mon ordre la permission de passer la nuit avec eux, ce qui fut accordé sur-le-champ, nous nous mîmes alors à l'ouvrage avec nos hôtes. Après avoir coupé

(1) *Essai*, IIe partie, chap. LVII et dernier.

des branches, planté des jalons, arraché des écorces pour couvrir notre palais, et rempli quelques autres travaux publics, chacun de nous vaqua à ses affaires particulières. J'apportai ma selle, qui me servit de fidèle oreiller durant tout le voyage ; le guide pansa mes chevaux ; et, quant à son appareil de nuit, comme il n'était pas si délicat que moi, il se servait ordinairement de quelque tronçon d'arbre sec. L'ouvrage étant fini, nous nous assîmes tous en rond, les jambes croisées à la manière des tailleurs, autour d'un feu immense, afin de rôtir nos quenouilles de maïs et de préparer le souper. J'avais encore un flacon d'eau-de-vie, qui ne servit pas peu à égayer nos Sauvages ; eux se trouvaient avoir des jambons d'oursons, et nous commençâmes un festin royal.

La famille était composée de deux femmes avec deux petits enfants à la mamelle, et de trois guerriers : deux d'entre eux pouvaient avoir de quarante à quarante-cinq ans, quoiqu'ils parussent beaucoup plus vieux ; le troisième était un jeune homme.

La conversation devint bientôt générale ; c'est-à-dire par quelques mots entrecoupés de ma part et par beaucoup de gestes : langage expressif que ces nations entendent à merveille, et que j'avais appris parmi elles. Le jeune homme seul gardait un silence obstiné ; il tenait constamment les yeux attachés sur moi. Malgré les raies noires, rouges, bleues, les oreilles découpées, la perle pendante au nez dont il était défiguré, on distinguait aisément la noblesse et la sensibilité qui animaient son visage. Combien je lui savais gré de ne pas m'aimer ! Il me semblait lire dans son cœur l'histoire de tous les maux dont les Européens ont accablé sa patrie.

Les deux petits enfants, tout nus, s'étaient endormis à nos pieds devant le feu ; les femmes les prirent doucement dans leurs bras, et les couchèrent sur des peaux, avec ces soins de mère, si délicieux à voir chez ces prétendus Sauvages : la conversation mourut ensuite par degrés, et chacun s'endormit dans la place où il se trouvait.

Moi seul je ne pus fermer l'œil : entendant de toutes parts les aspirations profondes de mes hôtes, je levai la tête, et m'appuyant sur le coude, contemplai à la lueur rougeâtre du feu mourant les Indiens étendus autour de moi et plongés dans le sommeil. J'avoue que j'eus peine à retenir des larmes. Bon jeune homme, que ton repos me parut touchant ! toi, qui semblais si sensible aux maux de ta patrie, tu étais trop grand,

trop supérieur, pour te défier de l'étranger. Européens, quelle leçon pour nous ! Ces mêmes Sauvages que nous avons poursuivis avec le fer et la flamme, à qui notre avarice ne laisserait pas même une pelletée de terre, pour couvrir leurs cadavres, dans tout cet univers, jadis leur vaste patrimoine ; ces mêmes Sauvages, recevant leur ennemi sous leurs huttes hospitalières, partageant avec lui leur misérable repas, leur couche infréquentée du remords, et dormant auprès de lui du sommeil profond du juste ! ces vertus-là sont autant au-dessus de nos vertus conventionnelles que l'âme de ces hommes de la nature est au-dessus de celle de l'homme de la société.

Il faisait clair de lune. Échauffé de mes idées, je me levai et fus m'asseoir, à quelque distance, sur une racine qui était placée au bord du ruisseau ; c'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais, et dont je me suis rappelé le souvenir avec délices.

La lune était au plus haut point du ciel : on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles. Tantôt la lune reposait sur un groupe de nuages, qui ressemblait à la cime de hautes montagnes couronnées de neiges ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errants dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer : une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour céruséen et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et, descendant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres à sucre, et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants, et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons où elle était étendue

comme des toiles. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt, selon le caprice des brises, se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalle, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'éternelles forêts ; elle aime à errer, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et pour ainsi dire à se mêler, à se fondre avec toute une nature sauvage et sublime.

Ces jouissances sont trop poignantes : telle est notre faiblesse, que les plaisirs exquis deviennent des douleurs, comme si la nature avait peur que nous oubliassions que nous sommes hommes. Absorbé dans mon existence, ou plutôt répandu tout entier hors de moi, n'ayant ni sentiment, ni pensée distincte, mais un ineffable je ne sais quoi qui ressemblait à ce bonheur mental dont on prétend que nous jouirons dans l'autre vie, je fus tout à coup rappelé à celle-ci. Je me sentis mal, et je vis qu'il fallait finir. Je retournai à notre ajoupa, où, me couchant auprès des Sauvages, je tombai bientôt dans un profond sommeil.

Le lendemain, à mon réveil, j'aperçus la troupe déjà prête pour le départ. Mon guide avait sellé les chevaux ; les guerriers étaient armés et les femmes s'occupaient à rassembler les bagages, consistant en peaux, en maïs, en ours fumé. Je me levai, et tirant de mon portemanteau un peu de poudre et de balles, du tabac et une boîte de gros rouge, je distribuai ces présents parmi nos hôtes, qui parurent bien contents de ma générosité. Nous nous séparâmes ensuite, non sans des marques d'attendrissement et de regret, touchant nos fronts et

notre poitrine, à la manière de ces hommes de la nature, ce qui me paraissait bien valoir nos cérémonies. Jusqu'au jeune Indien, qui prit cordialement la main que je lui tendais, nous nous quittâmes tous le cœur plein les uns des autres. Nos amis prirent leur route au nord, en se dirigeant par les mousses; et nous à l'ouest, par ma boussole. Les guerriers partirent devant, poussant le cri de marche; les femmes cheminaient derrière, chargées des bagages et des petits enfants qui, suspendus dans des fourrures aux épaules de leurs mères, se détournaient en souriant pour nous regarder. Je suivis longtemps des yeux cette marche touchante et maternelle, jusqu'à ce que la troupe entière eût disparu lentement entre les arbres de la forêt.

Bienfaisants Sauvages! vous qui m'avez donné l'hospitalité, vous que je ne reverrai sans doute jamais, qu'il me soit permis de vous payer ici un tribut de reconnaissance. Puissiez-vous jouir longtemps de votre précieuse indépendance, dans vos belles solitudes, où mes vœux pour votre bonheur ne cessent de vous suivre! Inséparables amis, dans quel coin de vos immenses déserts habitez-vous à présent? Êtes-vous toujours ensemble, toujours heureux? Parlez-vous quelquefois de l'étranger de la forêt? Vous dépeignez-vous les lieux qu'il habite? Faites-vous des souhaits pour son bonheur au bord de vos fleuves solitaires? Généreuse famille, son sort est bien changé depuis la nuit qu'il passa avec vous; mais du moins est-ce une consolation pour lui, si, tandis qu'il existe au delà des mers, persécuté des hommes de son pays, son nom, à l'autre bout de l'univers, au fond de quelque solitude ignorée, est encore prononcé avec attendrissement par de pauvres Indiens.

CHAPITRE VI

ATALA

Le petit roman d'*Atala* est un chef-d'œuvre un peu étrange, où il y a des contrariétés de pensée et d'art, des incertitudes et une ambiguïté charmante. On indique déjà son caractère, si on le compare à une aube, qui n'est ni la nuit ni le jour et qui mêle la nuit et le jour. *Atala* est à la lisière d'une époque et d'une autre; elle commence un âge et l'on y voit naître des lueurs, mourir des ombres.

C'est en 1801 que ce roman parut. Le 31 mars, Chateaubriand l'avait annoncé au public par une lettre qu'imprimèrent le *Journal des Débats* et le *Publiciste*. Il disait que cette « petite histoire » serait imprimée dans le *Génie du Christianisme*. Seulement, des épreuves s'étant égarées, il craignait un incident qui lui causerait « un tort infini »; pour éviter cet inconvénient, il imprimerait d'abord *Atala* toute seule.

Atala est une histoire d'amour; et l'on admire que Chateaubriand l'ait insérée dans son apologie de la religion chrétienne. Mais n'y avait-il pas fait entrer maints passages de l'impie *Essai sur les révolutions?* Il était fort habile à ces ravaudages et, au surplus, je crois qu'il aimait ces disparates.

La troisième partie du *Génie du Christianisme* a pour titre « Beaux-arts et littérature ». Le premier livre traite des beaux-arts; le deuxième, de la philosophie; le troisième, de l'histoire; le quatrième, de l'éloquence; le cinquième, des « harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain » et, pour amener

Atala, qui formera le sixième livre, il se termine par un chapitre que voici :

Réunion des harmonies physiques et morales. — Nous allons maintenant confondre les harmonies précédentes et achever de repeindre les effets du culte et de la morale évangélique avec nos passions tumultueuses et les scènes paisibles de la nature. Mais, au lieu de donner des principes, nous offrirons des exemples ; l'auteur se taira pour laisser parler d'autres personnages. Nous dirons d'*Atala* aux lecteurs ce que Dante disait de ses chants : « Si mon langage vous étonne, que la nouveauté m'excuse. »

Alors, dans les premières éditions du *Génie du Christianisme,* la jeune Atala faisait son entrée; même présentée ainsi, elle surprenait. Plus tard, Chateaubriand l'a écartée de son apologie chrétienne.

A quel moment faut-il penser que ce roman fut écrit?

Dans la première préface d'*Atala* (1801), Chateaubriand raconte que, très jeune, il conçut « l'idée de faire l'épopée de l'homme de la nature, ou de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu ». Cette épopée : *les Natchez.* Je le crois volontiers; ce projet porte la marque de l'influence que subit Chateaubriand vers sa vingtième année : Rousseau. Et il assure qu'avant de partir pour l'Amérique il lut à M. de Malesherbes les « premiers fragments » d'*Atala.*

Si donc nous nous fions à lui, — ce qu'on ne fait pas sans crainte ou sans imprudence, — Chateaubriand aurait commencé *Atala* en 1789 : c'est alors qu'il parla de ses intentions voyageuses à M. de Malesherbes.

Seulement, il s'aperçut que, pour écrire son épopée des sauvages américains, il manquait des « vraies couleurs ». Donc, il devait, « à l'exemple d'Homère, visiter les peuples » qu'il voulait peindre. Bref, il serait parti pour l'Amérique afin d'y trouver « les couleurs » des *Natchez* et d'*Atala,* comme plus tard il partit pour l'Orient afin d'y trouver les « couleurs » des *Martyrs.* Mais, quand il partit pour l'Orient, il faisait aussi un pèlerinage et continuait

une entreprise religieuse; de même, en partant pour l'Amérique, il se proposait de découvrir le passage nord-ouest. Ajoutons que l'*Itinéraire* se termina très galamment et qu'il y eut peut-être aussi des raisons sentimentales au premier départ de Chateaubriand. Tous les départs de Chateaubriand sont extrêmement compliqués, ses départs et le reste de son activité : il ne fit jamais rien pour un seul motif.

Mais comme il a raison de dire qu'il voyageait « à l'exemple d'Homère », s'il n'a fait dans le nouveau monde qu'une assez courte excursion et s'il n'a point visité le pays des Natchez! M. Victor Bérard a démontré que l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* était un casanier : les pays qu'il décrivait, il en devait la connaissance aux récits des navigateurs (1). C'est ainsi que Chateaubriand s'informa, par la lecture de Charlevoix, de Bartram et d'autres voyageurs authentiques.

Avant de devenir un chapitre du *Génie du Christianisme*, *Atala* était un épisode des *Natchez*. Dans sa lettre au *Journal des Débats* et au *Publiciste*, Chateaubriand dit encore qu'il a « extrait de ses voyages en Amérique » cette « anecdote écrite sous les huttes mêmes des sauvages ».

Ainsi, une première rédaction d'*Atala*, commencée au plus tard en 1789, aurait été achevée pendant le voyage d'Amérique. Et Chateaubriand l'aurait emportée en émigration. A Thionville, deux balles frappèrent son havresac et ne le blessèrent pas. *Atala* était dans le havresac : « En fille dévouée, elle se plaça entre son père et le plomb ennemi », — disent les *Mémoires*, — et qui sait si ce n'est pas vrai?

Mais cette fille dévouée n'est pas l'*Atala* que nous connaissons. Je me la figure assez philosophe, peu chrétienne et qui, selon Jean-Jacques Rousseau, oppose à la société corrompue l'innocente nature.

A Londres, où Chateaubriand l'emmena, elle fut la com-

(1) Victor Bérard, *les Phéniciens et l'Odyssée*, deux volumes. Paris, 1902-1903.

pagne de l'émigré malheureux. Quelques-uns de ses ornements datent d'alors. C'est pendant l'exil anglais que Chateaubriand a dû écrire les dernières lignes du roman :

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau Monde, avec les cendres de vos aïeux ! vous qui m'avez donné l'hospitalité malgré votre misère ! je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes, et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

Ces lignes ont tout à fait l'accent des chapitres plaintifs de l'*Essai sur les révolutions;* et elles datent évidemment de la même époque.

Il est bien évident que, pour entrer, même à l'improviste, dans le *Génie du Christianisme*, *Atala* dut se transformer, comme firent ces passages de l'*Essai* qui, soudain, contribuèrent à l'apologie de la religion après qu'ils en avaient allégrement constaté la ruine. Ce conte, qui d'abord appartenait à une épopée où triomphait « l'homme de la nature », changeait de signification. En 1801, Chateaubriand n'était pas, il n'était plus, « comme Rousseau, un enthousiaste des sauvages »; il ne croyait plus que la « pure nature » fût « la plus belle chose du monde ». Il écrivait :

Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu l'occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un animal dépravé, je crois que c'est la pensée qui fait l'homme.

Il ajoutait :

Avec ce mot de *nature*, on a tout perdu.

Bref, Chateaubriand a changé d'avis; il a secoué l'influence de Rousseau. L'incommode, ce fut qu'*Atala*, premièrement, avait été composée sous l'influence de Rousseau. Chateaubriand la corrigea; il l'habilla de ses idées nouvelles. Et elle, complaisante, s'y prêta, comme une bonne petite amoureuse qu'elle était.

L'auteur, dans sa préface de 1801, prie qu'on observe

qu'il a placé, « auprès du peuple chasseur, un tableau complet du peuple agricole »; et pourquoi? « pour montrer les avantages de la vie sociale sur la vie sauvage ». Je ne sais si la seule lecture de l'ouvrage est aussi démonstrative, à ce propos, que l'annonce la préface. Mais on peut conjecturer que les principaux remaniements portèrent là-dessus, et aussi, je crois, sur les éloquents discours du missionnaire : Chateaubriand les a, sans aucun doute, développés, et avec tant de zèle qu'ils semblent, aujourd'hui, un peu longs.

Lorsque l'émigré fut de retour à Paris, il lut à son ami Fontanes son *Atala*, dont il lui avait déjà lu des fragments à Londres. Mais, au discours que prononce le père Aubry, Fontanes s'écria :

— Ce n'est pas cela. C'est mauvais. Refaites cela!...

Chateaubriand fut désolé. Il craignait de ne pouvoir faire mieux, dit-il; et il voulait jeter le tout au feu.

Je passai depuis huit heures jusqu'à onze heures du soir dans mon entresol, assis devant ma table, le front appuyé sur le dos de mes mains étendues et ouvertes sur mon papier. J'en voulais à Fontanes; je m'en voulais; je n'essayais pas même d'écrire, tant je désespérais de moi. Vers minuit, la voix de mes tourterelles m'arriva, adoucie par l'éloignement et rendue plus plaintive par la prison où je les tenais renfermées : l'inspiration me revint; je traçai de suite le discours du missionnaire, sans un seul interligne, sans en rayer un mot, tel qu'il est resté et tel qu'il existe aujourd'hui. Le cœur palpitant, je le portai le matin à Fontanes, qui s'écria : « C'est cela! c'est cela! je vous l'avais bien dit, que vous feriez mieux (1)! »

Ainsi, *Atala* fut prête.

Malgré les subtiles modifications et les ingénieux arrangements de l'auteur, elle garde, sous le nouveau costume, ses manières d'autrefois. Chateaubriand n'a pas fait disparaître tous les signes de la philosophie qu'avait d'abord illustrée son roman. Et ce défaut d'unité a beaucoup de charme. Cette qualité convient à une œuvre d'aube, comme

(1) *Mémoires*, t. II, p. 246.

je l'indiquais, où meurt une philosophie et renaît une croyance.

L'apparition d'*Atala* fut un événement. Ce petit livre d'un jeune homme inconnu étonna, enchanta, par sa nouveauté, les imaginations qu'une vieille littérature fatiguée ne contentait plus. On était las des rabâchages des penseurs. Et les penseurs furent indignés.

Le terrible abbé Morellet, chargé d'encyclopédie, se fâcha. Il écrivit un volume d'*Observations critiques sur le roman intitulé « Atala »*. Pour plaisanter, il profita de ce passage où le jeune Chactas, « assis dans l'eau contre le tronc de l'arbre », tient sur ses genoux la timide Atala et réchauffe entre ses mains les « beaux pieds nus » de son amante; il affirma que c'était impossible. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand sut répliquer :

L'abbé Morellet, pour me confondre, fit asseoir sa servante sur ses genoux et ne put tenir les pieds de la jeune vierge dans ses mains. Si le Chactas de la rue d'Anjou s'était fait peindre ainsi, je lui aurais pardonné sa critique (1).

La mauvaise humeur des philosophes est extrêmement bien résumée, dans le *Tableau historique de l'état et du progrès de la littérature française depuis 1789*, par Marie-Joseph Chénier. Le frère imparfait d'André n'arrive pas, dit-il, à concevoir ce qu'il y a de « moral » dans un amour « charnel et sauvage, auquel la religion vient mêler des sacrements très graves, dont le mariage ne fait point partie ». Il ne voyait là qu'une « fable incohérente ». Il déclarait les événements d'Atala « vulgaires ». Il signalait l'imitation de *Paul et Virginie;* mais, pour ressembler à Bernardin de Saint-Pierre, il faudrait « décrire et peindre ». Et c'est, aux yeux de Chénier, ce que Chateaubriand ne sait pas faire :

Des noms accumulés de fleuves, d'animaux, d'arbres, de plantes, ne sont pas des descriptions (2)...

(1) *Mémoires*, t. II, p. 249.

(2) M.-J. de Chénier, *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française depuis* 1789 (troisième édition, Paris 1818), p. 221.

La critique de Chénier est malveillante. Chénier a tort. Et, cependant, Chénier n'a pas tout à fait tort. Il a tort plus qu'il n'a raison; il a un peu raison tout de même. Plusieurs pages d'*Atala* sont encombrées de mots qui ne valent que par leur étrangeté, qui ne décrivent pas, et ne peignent pas, et, en somme, ne font que dépayser le lecteur. On épiloguerait, sur ce point, volontiers. A la suite de Chateaubriand, les romantiques, les parnassiens et quelques-uns de nos romanciers exotiques ont abusé de ce procédé verbal et commis cette faute, dont Bernardin de Saint-Pierre s'est gardé. Mais ce procédé verbal, qui ne s'adresse point aux yeux et qui ne leur offre pas une peinture, touche l'oreille et la séduit. Les effets que d'autres obtiennent par la couleur, Chateaubriand cherche, souvent, à les obtenir par les sons. Et il fait de sa phrase une musique nouvelle. C'est ce que Marie-Joseph n'a ni compris ni senti.

M. de Chateaubriand suit la poétique extraordinaire qu'il a développée dans son *Génie du Christianisme*. Un jour, sans doute, on pourra juger ses compositions et son style d'après les principes de cette poétique nouvelle, qui ne saurait manquer d'être adoptée en France, du moment qu'on y sera convenu d'oublier complètement la langue et les ouvrages des classiques.

La mauvaise humeur, la voilà.

Seulement, les Marie-Joseph Chénier, les Morellet et les vieux restes du philosophisme avaient, en 1801, cessé de plaire. Et Pauline de Beaumont disait que le style de Chateaubriand lui faisait éprouver « une sorte de frémissement d'amour », lui « jouait du clavecin sur toutes ses fibres ».

Pourtant, lorsque *Atala* fut à la veille de paraître, Pauline de Beaumont fut inquiète. L'intelligent Joubert la tranquillisa :

Je ne partage pas vos craintes, lui écrivait-il, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire ; et il y a, dans cet ouvrage, une Vénus, céleste pour les uns, terrestre pour les autres, mais se faisant sentir à tous. Ce livre-ci n'est point un livre comme un autre... Pour être content, le goût n'a pas besoin

de trouver la perfection. Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura mis partout, parce qu'il a tout manié, et partout où sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là sera aussi un plaisir dont l'esprit sera satisfait... Le livre est fait, et, par conséquent, le moment critique est passé. Il réussira, parce qu'il est de l'Enchanteur (1).

Ce fut un enchantement, en effet. Cette histoire tendre et lointaine, toute parfumée de l'odeur des forêts d'Amérique, ravissait les imaginations.

Il y a, dans *Atala,* quelques-unes de ces phrases que Chateaubriand a inventées et qui sont toutes frissonnantes d'un émoi extraordinaire. On a beau les analyser et l'on n'en trouve pas le secret; non, pas plus qu'un physiologiste, au bout de ses dissections, n'atteint l'âme.

« O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi des retraites sauvages... » Ou bien : « Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, et voilà que je ne sens plus ta main... » Ou bien : « Chactas, un peu de terre jeté sur mon corps va mettre tout un monde entre vous et moi... » Ou bien : « [La lune] répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers... » Un vieux Morellet dérisoire peut chicaner sur un tel secret, qui n'est pas un secret si la lune le raconte, et demander comment la lune le raconte, et s'étonner de ce que la lune ait choisi pour confidents les chênes et les rivages, non les plaines, les montagnes et les fleuves; et il peut, ce Morellet, badiner à sa manière sensée et lourde. On ne l'écoute pas. On écoute une mélodie de mots et d'idées, une mélodie qu'on n'avait pas encore entendue.

Je me figure aussi que la société française fut, en 1801, sensible au soin qu'avait eu l'auteur d'*Atala*, de la mener en Amérique, de la mener en des pays qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle concevait à sa fantaisie. Une sensibilité qui a subi de dures alarmes est heureuse de la diversion

(1) *Pensées, essais, maximes et correspondance de J. Joubert*, publiés par M. Paul Raynal (2e édition, 1850), t. II, p. 283. La lettre est datée de Villeneuve-sur-Yonne, 6 mars 1801.

qu'un art ingénieux lui offre. Et, si l'on eut jamais besoin d'être dépaysé, n'est-ce point alors, après les effroyables jours de la scandaleuse révolution? Les forêts américaines d'*Atala* ont été le refuge où les imaginations allèrent avec empressement.

Après Bernardin de Saint-Pierre, Marmontel et d'autres, Chateaubriand n'inventait pas l'exotisme : il inventait un exotisme nouveau, celui que demandent les âmes délicates qui ont éperdument souffert.

ATALA [1]

PROLOGUE

La France possédait autrefois dans l'Amérique septentrionale un vaste empire qui s'étendait depuis le Labrador jusqu'aux Florides, et depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux lacs les plus reculés du haut Canada.

Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent, qui se perd à l'est dans le golfe de son nom ; la rivière de l'Ouest, qui porte ses eaux à des mers inconnues ; le fleuve Bourbon, qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson ; et le Meschacebé, qui tombe du nord au midi dans le golfe du Mexique.

Ce dernier fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Éden, et à laquelle les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache le Tenase, l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés, s'assemblent sur les sources. Bientôt les vases les cimentent, les lianes les enchaînent, et des plantes, y prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris. Charriés par les vagues écumantes, ils descendent au Meschacebé : le fleuve s'en empare, les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable, et accroît ainsi le nombre de ses embouchures. Par intervalle, il élève sa voix en passant

(1) Texte de l'édition de 1805.

sur les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts et des pyramides des tombeaux indiens ; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles, s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue ; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher, parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissants, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendiez pour le dieu du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental ; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le magnolia élève son cône immobile ; surmonté de larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du Créateur y répandent l'enchantement et la vie. De

l'extrémité des avenues on aperçoit des ours, enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpents-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissements d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits ; des bruissements d'ondes, de faibles gémissements, de sourds meuglements, de doux roucoulements, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottants, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose ; à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures : alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature.

Après la découverte du Meschacebé par le père Marquette et l'infortuné La Salle, les premiers Français qui s'établirent au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans firent alliance avec les Natchez, nation indienne dont la puissance était redoutable dans ces contrées. Des querelles et des jalousies ensanglantèrent dans la suite la terre de l'hospitalité. Il y avait parmi ces sauvages un vieillard nommé *Chactas* (1), qui, par son âge, sa sagesse, et sa science dans les choses de la vie, était le patriarche et l'amour des déserts. Comme tous les hommes, il avait acheté la vertu par l'infortune. Non seulement les forêts du Nouveau Monde furent remplies de ses malheurs, mais il les porta jusque sur les rivages de la France. Retenu aux galères à Marseille par une cruelle injustice, rendu à la liberté, présenté à Louis XIV, il avait conversé avec les grands hommes de ce siècle et assisté aux fêtes de Versailles, aux tragédies de Racine, aux oraisons funèbres de Bossuet ; en un mot, le Sauvage avait contemplé la société à son plus haut point de splendeur.

(1) La voix harmonieuse. (C.)

Depuis plusieurs années, rentré dans le sein de sa patrie, Chactas jouissait du repos. Toutefois le ciel lui vendait encore cher cette faveur ; le vieillard était devenu aveugle. Une jeune fille l'accompagnait sur les coteaux du Meschacebé, comme Antigone guidait les pas d'Œdipe sur le Cythéron, ou comme Malvina conduisait Ossian sur les rochers de Morven.

Malgré les nombreuses injustices que Chactas avait éprouvées de la part des Français, il les aimait. Il se souvenait toujours de Fénelon, dont il avait été l'hôte, et désirait pouvoir rendre quelque service aux compatriotes de cet homme vertueux. Il s'en présenta une occasion favorable. En 1725, un Français nommé René, poussé par des passions et des malheurs, arriva à la Louisiane. Il remonta le Meschacebé jusqu'aux Natchez, et demanda à être reçu guerrier de cette nation. Chactas l'ayant interrogé, et le trouvant inébranlable dans sa résolution, l'adopta pour fils, et lui donna pour épouse une Indienne appelée Céluta. Peu de temps après ce mariage, les Sauvages se préparèrent à la chasse du castor.

Chactas, quoique aveugle, est désigné par le conseil des Sachems pour commander l'expédition, à cause du respect que les tribus indiennes lui portaient. Les prières et les jeûnes commencent ; les Jongleurs interprètent les songes ; on consulte les Manitous ; on fait des sacrifices de petun ; on brûle des filets de langue d'orignal ; on examine s'ils pétillent dans la flamme, afin de découvrir la volonté des Génies ; on part enfin, après avoir mangé le chien sacré. René est de la troupe. A l'aide des contre-courants, les pirogues remontent le Meschacebé, et entrent dans le lit de l'Ohio. C'est en automne. Les magnifiques déserts du Kentucky se déploient aux yeux étonnés du jeune Français. Une nuit, à la clarté de la lune, tandis que tous les Natchez dorment au fond de leurs pirogues, et que la flotte indienne, élevant ses voiles de peaux de bêtes, fuit devant une légère brise, René, demeuré seul avec Chactas, lui demande le récit de ses aventures. Le vieillard consent à le satisfaire, et assis avec lui sur la poupe de la pirogue, il commence en ces mots :

LE RÉCIT

LES CHASSEURS

C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit. Je vois en toi l'homme civilisé qui s'est fait sauvage ;

tu vois en moi l'homme sauvage que le Grand Esprit (j'ignore pour quel dessein) a voulu civiliser. Entrés l'un et l'autre dans la carrière de la vie par les deux bouts opposés, tu es venu te reposer à ma place, et j'ai été m'asseoir à la tienne : ainsi nous avons dû avoir des objets une vue totalement différente. Qui, de toi ou de moi, a le plus gagné ou le plus perdu à ce changement de position? C'est ce que savent les Génies, dont le moins savant a plus de sagesse que tous les hommes ensemble.

A la prochaine lune des fleurs (1), il y aura sept fois dix neiges, et trois neiges de plus (2), que ma mère me mit au monde sur le bord du Meschacebé. Les Espagnols s'étaient depuis peu établis dans la baie de Pensacola; mais aucun blanc n'habitait encore la Louisiane. Je comptais à peine dix-sept chutes de feuilles lorsque je marchai avec mon père, le guerrier Outalissi, contre les Muscogulges, nation puissante des Florides. Nous nous joignîmes aux Espagnols, nos alliés, et le combat se donna sur une des branches de la Maubile. Areskoui (3) et les Manitous ne nous furent pas favorables. Les ennemis triomphèrent; mon père perdit la vie; je fus blessé deux fois en le défendant. Oh! que ne descendis-je alors dans le pays des âmes (4)! j'aurais évité les malheurs qui m'attendaient sur la terre. Les Esprits en ordonnèrent autrement : je fus entraîné par les fuyards à Saint-Augustin.

Dans cette ville, nouvellement bâtie par les Espagnols, je courais le risque d'être enlevé pour les mines de Mexico, lorsqu'un vieux Castillan nommé Lopez, touché de ma jeunesse et de ma simplicité, m'offrit un asile et me présenta à une sœur avec laquelle il vivait sans épouse.

Tous les deux prirent pour moi les sentiments les plus tendres. On m'éleva avec beaucoup de soin; on me donna toutes sortes de maîtres. Mais après avoir passé trente lunes à Saint-Augustin, je fus saisi du dégoût de la vie des cités. Je dépérissais à vue d'œil : tantôt je demeurais immobile pendant des heures à contempler la cime des lointaines forêts, tantôt on me trouvait assis au bord d'un fleuve, que je regardais tristement couler. Je me peignais les bois à travers lesquels cette onde avait passé, et mon âme était tout entière à la solitude.

Ne pouvant plus résister à l'envie de retourner au désert, un

(1) Mois de mai. (C.)
(2) Neige, pour année; soixante-treize ans. (C.)
(3) Dieu de la guerre. (C.)
(4) Les enfers. (C.)

matin je me présentai à Lopez, vêtu de mes habits de Sauvage, tenant d'une main mon arc et mes flèches, et de l'autre mes vêtements européens. Je les remis à mon généreux protecteur, aux pieds duquel je tombai en versant des torrents de larmes. Je me donnai des noms odieux ; je m'accusai d'ingratitude : « Mais enfin, lui dis-je, ô mon père ! tu le vois toi-même : je meurs si je ne reprends la vie de l'Indien. »

Lopez, frappé d'étonnement, voulut me détourner de mon dessein. Il me représenta les dangers que j'allais courir, en m'exposant à tomber de nouveau entre les mains des Muscogulges. Mais voyant que j'étais résolu à tout entreprendre, fondant en pleurs, et me serrant dans ses bras : « Va, s'écria-t-il, enfant de la nature ! reprends cette indépendance de l'homme que Lopez ne te veut point ravir. Si j'étais plus jeune moi-même, je t'accompagnerais au désert (où j'ai aussi de doux souvenirs !) et je te remettrais dans les bras de ta mère. Quand tu seras dans tes forêts, songe quelquefois à ce vieil Espagnol qui te donna l'hospitalité, et rappelle-toi, pour te porter à l'amour de tes semblables, que la première expérience que tu as faite du cœur humain a été toute en sa faveur. » Lopez finit par une prière au Dieu des Chrétiens, dont j'avais refusé d'embrasser le culte, et nous nous quittâmes avec des sanglots.

Je ne tardai pas à être puni de mon ingratitude. Mon inexpérience m'égara dans les bois, et je fus pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles, comme Lopez me l'avait prédit. Je fus reconnu pour Natché à mon vêtement et aux plumes qui ornaient ma tête. On m'enchaîna, mais légèrement à cause de ma jeunesse. Simaghan, le chef de la troupe, voulut savoir mon nom ; je répondis : « Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros Muscogulges. » Simaghan me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, réjouis-toi ; tu seras brûlé au grand village. » Je repartis : « Voilà qui va bien ; » et j'entonnai ma chanson de mort.

Tout prisonnier que j'étais, je ne pouvais, durant les premiers jours, m'empêcher d'admirer mes ennemis. Le Muscogulge, et surtout son allié, le Siminole, respire la gaieté, l'amour, le contentement. Sa démarche est légère, son abord ouvert et serein. Il parle beaucoup et avec volubilité ; son langage est harmonieux et facile. L'âge même ne peut ravir aux Sachems cette simplicité joyeuse : comme les vieux oiseaux de nos bois, ils mêlent encore leurs vieilles chansons aux airs nouveaux de leur jeune postérité.

Les femmes qui accompagnaient la troupe témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable. Elles me questionnaient sur ma mère, sur les premiers jours de ma vie ; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'était ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur : elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes, et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer. Je répondais avec naïveté aux mères, aux filles et aux épouses des hommes. Je leur disais : « Vous êtes les grâces du jour, et la nuit vous aime comme la rosée. L'homme sort de votre sein pour se suspendre à votre mamelle et à votre bouche : vous savez des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs. Voilà ce que m'a dit celle qui m'a mis au monde, et qui ne me reverra plus! elle m'a dit encore que les vierges étaient des fleurs mystérieuses, qu'on trouve dans les lieux solitaires. »

Ces louanges faisaient beaucoup de plaisir aux femmes ; elles me comblaient de toutes sortes de dons ; elles m'apportaient de la crème de noix, du sucre d'érable, de la sagamité (1), des jambons d'ours, des peaux de castors, des coquillages pour me parer, et des mousses pour ma couche. Elles chantaient, elles riaient avec moi, et puis elles se prenaient à verser des larmes en songeant que je serais brûlé.

Une nuit que les Muscogulges avaient placé leur camp sur le bord d'une forêt, j'étais assis auprès du *feu de la guerre*, avec le chasseur commis à ma garde. Tout à coup j'entendis le murmure d'un vêtement sur l'herbe, et une femme à demi voilée vint s'asseoir à mes côtés. Des pleurs roulaient sous sa paupière ; à la lueur du feu, un petit crucifix d'or brillait sur son sein. Elle était régulièrement belle ; l'on remarquait sur son visage je ne sais quoi de vertueux et de passionné, dont l'attrait était irrésistible. Elle joignait à cela des grâces plus tendres ; une extrême sensibilité, unie à une mélancolie profonde, respirait dans ses regards ; son sourire était céleste.

Je crus que c'était la *Vierge des dernières amours*, cette vierge qu'on envoie au prisonnier de guerre pour enchanter sa tombe. Dans cette persuasion, je lui dis en balbutiant, et avec un trouble qui pourtant ne venait pas de la crainte du bûcher : « Vierge, vous êtes digne des premières amours, et vous n'êtes pas faite

(1) Sorte de pâte de maïs. (C.)

pour les dernières. Les mouvements d'un cœur qui va bientôt cesser de battre répondraient mal aux mouvements du vôtre. Comment mêler la mort et la vie? Vous me feriez trop regretter le jour. Qu'un autre soit plus heureux que moi, et que de longs embrassements unissent la liane et le chêne ! »

La jeune fille me dit alors : « Je ne suis point la *Vierge des dernières amours.* Es-tu chrétien? » Je répondis que je n'avais point trahi les Génies de ma cabane. A ces mots, l'Indienne fit un mouvement involontaire. Elle me dit : « Je te plains de n'être qu'un méchant idolâtre. Ma mère m'a faite chrétienne ; je me nomme Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, et chef des guerriers de cette troupe. Nous nous rendons à Apalachucla où tu seras brûlé. » En prononçant ces mots, Atala se lève et s'éloigne.

Ici Chactas fut contraint d'interrompre son récit. Les souvenirs se pressèrent en foule dans son âme ; ses yeux éteints inondèrent de larmes ses joues flétries : telles deux sources cachées dans la profonde nuit de la terre se décèlent par les eaux qu'elles laissent filtrer entre les rochers.

O mon fils, reprit-il enfin, tu vois que Chactas est bien peu sage, malgré sa renommée de sagesse. Hélas ! mon cher enfant, les hommes ne peuvent déjà plus voir, qu'ils peuvent encore pleurer ! Plusieurs jours s'écoulèrent ; la fille du Sachem revenait chaque soir me parler. Le sommeil avait fui de mes yeux, et Atala était dans mon cœur, comme le souvenir de la couche de mes pères.

Le dix-septième jour de marche, vers le temps où l'éphémère sort des eaux, nous entrâmes sur la grande savane Alachua. Elle est environnée de coteaux qui, fuyant les uns derrière les autres, portent, en s'élevant jusqu'aux nues, des forêts étagées de copalmes, de citronniers, de magnolias et de chênes-verts. Le chef poussa le cri d'arrivée, et la troupe campa au pied des collines. On me relégua à quelque distance, au bord d'un de ces *puits naturels*, si fameux dans les Florides. J'étais attaché au pied d'un arbre ; un guerrier veillait impatiemment auprès de moi. J'avais à peine passé quelques instants dans ce lieu, qu'Atala parut sous les liquidambars de la fontaine. « Chasseur, dit-elle au héros Muscogulge, si tu veux poursuivre le chevreuil, je garderai le prisonnier. » Le guerrier bondit de joie à cette parole de la fille du chef ; il s'élance du sommet de la colline et allonge ses pas dans la plaine.

Étrange contradiction du cœur de l'homme ! Moi qui avais

tant désiré de dire les choses du mystère à celle que j'aimais déjà comme le soleil, maintenant interdit et confus, je crois que j'eusse préféré d'être jeté aux crocodiles de la fontaine, à me trouver seul ainsi avec Atala. La fille du désert était aussi troublée que son prisonnier ; nous gardions un profond silence ; les Génies de l'amour avaient dérobé nos paroles. Enfin Atala, faisant un effort, dit ceci : « Guerrier, vous êtes retenu bien faiblement ; vous pouvez aisément vous échapper. » A ces mots, la hardiesse revint sur ma langue, je répondis : « Faiblement retenu, ô femme !... » Je ne sus comment achever. Atala hésita quelques moments ; puis elle dit : « Sauvez-vous. » Et elle me détacha du tronc de l'arbre. Je saisis la corde ; je la remis dans la main de la fille étrangère, en forçant ses beaux doigts à se fermer sur ma chaîne. « Reprenez-la ! reprenez-la ! m'écriai-je. — Vous êtes un insensé, dit Atala d'une voix émue. Malheureux ! ne sais-tu pas que tu seras brûlé? Que prétends-tu? Songes-tu bien que je suis la fille d'un redoutable Sachem? — Il fut un temps, répliquai-je avec des larmes, que j'étais aussi porté dans une peau de castor, aux épaules d'une mère. Mon père avait aussi une belle hutte, et ses chevreuils buvaient les eaux de mille torrents ; mais j'erre maintenant sans patrie. Quand je ne serai plus, aucun ami ne mettra un peu d'herbe sur mon corps, pour le garantir des mouches. Le corps d'un étranger malheureux n'intéresse personne. »

Ces mots attendrirent Atala. Ses larmes tombèrent dans la fontaine. « Ah ! repris-je avec vivacité, si votre cœur parlait comme le mien ! Le désert n'est-il pas libre? Les forêts n'ont-elles point de replis où nous cacher? Faut-il donc, pour être heureux, tant de choses aux enfants des cabanes ! O fille plus belle que le premier songe de l'époux ! O ma bien-aimée ! ose suivre mes pas. » Telles furent mes paroles. Atala me répondit d'une voix tendre : « Mon jeune ami, vous avez appris le langage des blancs, il est aisé de tromper une Indienne. — Quoi ! m'écriai-je, vous m'appelez votre jeune ami ! Ah ! si un pauvre esclave... — Eh bien ! dit-elle, en se penchant sur moi, un pauvre esclave... » Je repris avec ardeur : « Qu'un baiser l'assure de ta foi ! » Atala écouta ma prière. Comme un faon semble pendre aux fleurs de lianes roses, qu'il saisit de sa langue délicate dans l'escarpement de la montagne, ainsi je restai suspendu aux lèvres de ma bien-aimée.

Hélas ! mon cher fils, la douleur touche de près au plaisir ! Qui eût pu croire que le moment où Atala me donnait le premier

gage de son amour, serait celui-là même où elle détruirait mes espérances? Cheveux blanchis du vieux Chactas, quel fut votre étonnement lorsque la fille du Sachem prononça ces paroles : « Beau prisonnier, j'ai follement cédé à ton désir ; mais où nous conduira cette passion? Ma religion me sépare de toi pour toujours... O ma mère, qu'as-tu fait?... » Atala se tut tout à coup, et retint je ne sus quel fatal secret près d'échapper à ses lèvres. Ses paroles me plongèrent dans le désespoir. « Eh bien ! m'écriai-je, je serai aussi cruel que vous ; je ne fuirai point. Vous me verrez dans le cadre de feu ; vous entendrez les gémissements de ma chair, et vous serez pleine de joie. » Atala saisit mes mains entre les deux siennes. « Pauvre jeune idôlâtre, s'écria-t-elle, tu me fais réellement pitié ! Tu veux donc que je pleure tout mon cœur? Quel dommage que je ne puisse fuir avec toi! Malheureux a été le ventre de ta mère, ô Atala ! Que ne te jettes-tu aux crocodiles de la fontaine ! »

Dans ce moment même, les crocodiles, aux approches du coucher du soleil, commençaient à faire entendre leurs rugissements. Atala me dit : « Quittons ces lieux. » J'entraînai la fille de Simaghan au pied des coteaux qui formaient des golfes de verdure, en avançant leurs promontoires dans la savane. Tout était calme et superbe au désert. La cigogne criait sur son nid ; les bois retentissaient du chant monotone des cailles, du sifflement des perruches, du mugissement des bisons et du hennissement des cavales siminoles.

Notre promenade fut presque muette. Je marchais à côté d'Atala ; elle tenait le bout de la corde, que je l'avais forcée de reprendre. Quelquefois nous versions des pleurs, quelquefois nous essayions de sourire. Un regard, tantôt levé vers le ciel, tantôt attaché à la terre, une oreille attentive au chant de l'oiseau, un geste vers le soleil couchant, une main tendrement serrée, un sein tour à tour palpitant, tout à tour tranquille, les noms de Chactas et d'Atala doucement répétés par intervalles... Oh ! première promenade de l'amour, il faut que votre souvenir soit bien puissant, puisque après tant d'années d'infortune, vous remuez encore le cœur du vieux Chactas !

Qu'ils sont incompréhensibles. les mortels agités par des passions ! Je venais d'abandonner le généreux Lopez, je venais de m'exposer à tous les dangers pour être libre ; dans un instant le regard d'une femme avait changé mes goûts, mes résolutions, mes pensées ! Oubliant mon pays, ma mère, ma cabane, et la mort affreuse qui m'attendait, j'étais devenu indifférent à tout

ce qui n'était pas Atala ! Sans force pour m'élever à la raison de l'homme, j'étais retombé tout à coup dans une espèce d'enfance ; et, loin de pouvoir rien faire pour me soustraire aux maux qui m'attendaient, j'aurais eu presque besoin qu'on s'occupât de mon sommeil et de ma nourriture !

Ce fut donc vainement qu'après nos courses dans la savane, Atala, se jetant à mes genoux, m'invita de nouveau à la quitter. Je lui protestai que je retournerais seul au camp, si elle refusait de me rattacher au pied de mon arbre. Elle fut obligée de me satisfaire, espérant me convaincre une autre fois.

Le lendemain de cette journée, qui décida du destin de ma vie, on s'arrêta dans une vallée, non loin de Cuscowilla, capitale des Siminoles. Ces Indiens, unis aux Muscogulges, forment avec eux la confédération des Creeks. La fille du pays des palmiers vint me trouver au milieu de la nuit. Elle me conduisit dans une grande forêt de pins, et renouvela ses prières pour m'engager à la fuite. Sans lui répondre, je pris sa main dans ma main, et je forçai cette biche altérée d'errer avec moi dans la forêt. La nuit était délicieuse. Le Génie des airs secouait sa chevelure bleue, embaumée de la senteur des pins, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des forêts. Aucun bruit ne se faisait entendre, hors je ne sais quelle harmonie lointaine qui régnait dans la profondeur des bois : on eût dit que l'âme de la solitude soupirait dans toute l'étendue du désert...

J'emportai Atala dans mes bras au fond de la forêt, et je lui dis des choses qu'aujourd'hui je chercherais en vain sur mes lèvres. Le vent du midi, mon cher fils, perd sa chaleur en passant sur des montagnes de glace. Les souvenirs de l'amour dans le cœur d'un vieillard sont comme les feux du jour réfléchis par l'orbe paisible de la lune, lorsque le soleil est couché et que le silence plane sur la hutte des sauvages.

Qui pouvait sauver Atala ? Qui pouvait l'empêcher de succomber à la nature ? Rien qu'un miracle, sans doute ; et ce miracle fut fait ! La fille de Simaghan eut recours au Dieu des Chrétiens ; elle se précipita sur la terre et prononça une fervente oraison, adressée à sa mère et à la reine des vierges. C'est de ce moment, ô René, que j'ai conçu une merveilleuse idée de cette religion qui, dans les forêts, au milieu de toutes les privations de la vie, peut remplir de mille dons les infortunés ; de cette religion qui,

opposant sa puissance au torrent des passions, suffit seule pour les vaincre, lorsque tout les favorise, et le secret des bois et l'absence des hommes et la fidélité des ombres. Ah ! qu'elle me parut divine, la simple Sauvage, l'ignorante Atala, qui à genoux devant un vieux pin tombé, comme au pied d'un autel, offrait à son Dieu des vœux pour un amant idolâtre ! Ses yeux levés vers l'astre de la nuit, ses joues brillantes des pleurs de la religion et de l'amour, étaient d'une beauté immortelle. Plusieurs fois il me sembla qu'elle allait prendre son vol vers les cieux ; plusieurs fois je crus voir descendre sur les rayons de la lune et entendre dans les branches des arbres ces Génies que le Dieu des Chrétiens envoie aux ermites des rochers, lorsqu'il se dispose à les rappeler à lui. J'en fus affligé, car je craignis qu'Atala n'eût que peu de temps à passer sur la terre.

Cependant elle versa tant de larmes, elle se montra si malheureuse, que j'allais peut-être consentir à m'éloigner, lorsque le cri de mort retentit dans la forêt. Quatre hommes armés se précipitent sur moi : nous avions été découverts ; le chef de guerre avait donné l'ordre de nous poursuivre.

Atala, qui ressemblait à une reine pour l'orgueil de la démarche, dédaigna de parler à ces guerriers. Elle leur lança un regard superbe, et se rendit auprès de Simaghan.

Elle ne put rien obtenir. On redoubla mes gardes, on multiplia mes chaînes, on écarta mon amante. Cinq nuits s'écoulent, et nous apercevons Apalachucla, situé au bord de la rivière Chata-Uche. Aussitôt on me couronne de fleurs ; on me peint le visage d'azur et de vermillon ; on m'attache des perles au nez et aux oreilles, et l'on me met à la main un chichikoué (1).

Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla, aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, quand tout à coup le bruit d'une conque se fait entendre, et le Mico, ou chef de la nation, ordonne de s'assembler.

Tu connais, mon fils, les tourments que les sauvages font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires chrétiens, au péril de leurs jours, et avec une charité infatigable, étaient parvenus, chez plusieurs nations, à faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté cette coutume ; mais un parti nombreux s'était déclaré en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette

(1) Instrument de musique des Sauvages. (C.)

importante affaire que le Mico convoquait les Sachems. On me conduit au lieu des délibérations.

Non loin d'Apalachucla s'élevait, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté ; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon, en forme d'éventail à jour.

Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en manteau de castor, se rangent sur des espèces de gradins faisant face à la porte du pavillon. Le grand chef est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de paix à demi coloré pour la guerre. A la droite des vieillards, se placent cinquante femmes couvertes d'une robe de plumes de cygnes. Les chefs de guerre, le tomahawk (1) à la main, le pennache en tête, les bras et la poitrine teints de sang, prennent la gauche.

Au pied de la colonne centrale brûle le feu du conseil. Le premier jongleur, environné des huit gardiens du temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou empaillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la flamme et offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce conseil un appareil imposant.

J'étais debout enchaîné au milieu de l'assemblée. Le sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient de dire.

Alors un Sachem de la tribu de l'Aigle se lève, et parle ainsi :

« Mon père le Mico, Sachems, matrones, guerriers des quatre tribus de l'Aigle, du Castor, du Serpent et de la Tortue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux ; brûlons le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est une coutume des blancs qu'on vous propose ; elle ne peut être que pernicieuse. Donnez un collier rouge qui contienne mes paroles. J'ai dit. »

Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

Une matrone se lève, et dit :

« Mon père l'Aigle, vous avez l'esprit d'un renard et la pru-

(1) La hache. (C.)

dente lenteur d'une tortue. Je veux polir avec vous la chaîne d'amitié, et nous planterons ensemble l'arbre de paix. Mais changeons les coutumes de nos aïeux en ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent nos champs, et n'entendons plus les cris du prisonnier, qui troublent le sein des mères. J'ai dit. »

Comme on voit les flots de la mer se briser pendant un orage, comme en automne les feuilles séchées sont enlevées par un tourbillon, comme les roseaux du Meschacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une forêt, ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des Sachems, des guerriers, des matrones parlent tour à tour ou tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions se divisent, le conseil va se dissoudre ; mais enfin l'usage antique l'emporte, et je suis condamné au bûcher.

Une circonstance vint retarder mon supplice ; la *Fête des morts* ou le *Festin des âmes* approchait. Il est d'usage de ne faire mourir aucun captif pendant les jours consacrés à cette cérémonie. On me confia à une garde sévère ; et sans doute les Sachems éloignèrent la fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

Cependant les nations de plus de trois cents lieues à la ronde arrivaient en foule pour célébrer le *Festin des âmes*. On avait bâti une longue hutte sur un site écarté. Au jour marqué, chaque cabane exhuma les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et l'on suspendit les squelettes, par ordre et par famille, aux murs de la *Salle commune des aïeux*. Les vents (une tempête s'était élevée), les forêts, les cataractes mugissaient au dehors, tandis que les vieillards des diverses nations concluaient entre eux des traités de paix et d'alliance sur les os de leurs pères...

Sur les bords de la rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient accoutumé de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu et de les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique. C'était là qu'on avait creusé un immense tombeau. On part de la salle funèbre, en chantant l'hymne à la mort ; chaque famille porte quelques débris sacrés. On arrive à la tombe ; on y descend les reliques ; on les y étend par couche ; on les sépare avec des peaux d'ours et de castor ; le mont du tombeau s'élève, et l'on y plante l'*Arbre des pleurs et du sommeil*.

Plaignons les hommes, mon cher fils ! Ces mêmes Indiens dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes femmes qui

m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris ; et des nations entières retardaient leur départ, pour avoir le plaisir de voir un jeune homme souffrir des tourments épouvantables.

Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand village, s'élevait un bois de cyprès et de sapins, appelé le *Bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un de ces monuments dont on ignore l'origine, et qui sont l'ouvrage d'un peuple maintenant inconnu. Au centre de ce bois s'étendait une arène, où l'on sacrifiait les prisonniers de guerre. On m'y conduit en triomphe. Tout se prépare pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui ; les pins, les ormes, les cyprès tombent sous la cognée ; le bûcher s'élève ; les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres. Chacun invente un supplice : l'un se propose de m'arracher la peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des haches ardentes. Je commence ma chanson de mort :

« Je ne crains point les tourments : je suis brave, ô Muscogulges, je vous défie ! je vous méprise plus que des femmes. Mon père Outalissi, fils de Miscou, a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers ; vous n'arracherez pas un soupir de mon cœur. »

Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le bras d'une flèche ; je dis : « Frère, je te remercie. »

Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du supplice ne purent être achevés avant le coucher du soleil. On consulta le jongleur, qui défendit de troubler les Génies des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au lendemain. Mais, dans l'impatience de jouir du spectacle, et pour être plus tôt prêts au lever de l'aurore, les Indiens ne quittèrent point le *Bois du sang;* ils allumèrent de grands feux, et commencèrent des festins et des danses.

Cependant on m'avait étendu sur le dos. Des cordes partant de mon cou, de mes pieds, de mes bras, allaient s'attacher à des piquets enfoncés en terre. Des guerriers étaient couchés sur ces cordes, et je ne pouvais faire un mouvement sans qu'ils en fussent avertis. La nuit s'avance : les chants et les danses cessent par degrés ; les feux ne jettent plus que des lueurs rougeâtres, devant lesquelles on voit encore passer les ombres de quelques Sauvages ; tout s'endort ; à mesure que le bruit des hommes s'affaiblit, celui du désert augmente, et au tumulte des voix succèdent les plaintes du vent dans la forêt.

C'était l'heure où une jeune Indienne qui vient d'être mère se réveille en sursaut au milieu de la nuit, car elle a cru entendre les cris de son premier-né, qui lui demande la douce nourriture. Les yeux attachés au ciel, où le croissant de la lune errait dans les nuages, je réfléchissais sur ma destinée. Atala me semblait un monstre d'ingratitude. M'abandonner au moment du supplice, moi qui m'étais dévoué aux flammes plutôt que de la quitter ! et pourtant je sentais que je l'aimais toujours, et que je mourrais avec joie pour elle.

Il est dans les extrêmes plaisirs un aiguillon qui nous éveille, comme pour nous avertir de profiter de ce moment rapide ; dans les grandes douleurs, au contraire, je ne sais quoi de pesant nous endort ; des yeux fatigués par les larmes cherchent naturellement à se fermer, et la bonté de la Providence se fait ainsi remarquer, jusques dans nos infortunes. Je cédai, malgré moi, à ce lourd sommeil que goûtent quelquefois les misérables. Je rêvais qu'on m'ôtait mes chaînes ; je croyais sentir ce soulagement qu'on éprouve lorsque, après avoir été fortement pressé, une main secourable relâche nos fers.

Cette sensation devint si vive qu'elle me fit soulever les paupières. A la clarté de la lune, dont un rayon s'échappait entre deux nuages, j'entrevois une grande figure blanche penchée sur moi, et occupée à dénouer silencieusement mes liens. J'allais pousser un cri, lorsqu'une main, que je reconnus à l'instant, me ferma la bouche. Une seule corde restait ; mais il paraissait impossible de la couper sans toucher un guerrier qui la couvrait tout entière de son corps. Atala y porte la main, le guerrier s'éveille à demi, et se dresse sur son séant. Atala reste immobile, et le regarde. L'Indien croit voir l'Esprit des ruines ; il se recouche en fermant les yeux et en invoquant son Manitou. Le lien est brisé. Je me lève ; je suis ma libératrice, qui me tend le bout d'un arc dont elle tient l'autre extrémité. Mais que de dangers nous environnent ! Tantôt nous sommes près de heurter des Sauvages endormis ; tantôt une garde nous interroge, et Atala répond en changeant sa voix. Des enfants poussent des cris, des dogues aboient. A peine sommes-nous sortis de l'enceinte funeste, que des hurlements ébranlent la forêt. Le camp se réveille, mille feux s'allument, on voit courir de tous côtés des Sauvages avec des flambeaux : nous précipitons notre course.

Quand l'aurore se leva sur les Apalaches, nous étions déjà loin. Quelle fut ma félicité, lorsque je me trouvai encore une

fois dans la solitude avec Atala, avec Atala ma libératrice, avec Atala qui se donnait à moi pour toujours ! Les paroles manquèrent à ma langue, je tombai à genoux, et je dis à la fille de Simaghan : « Les hommes sont bien peu de chose ; mais quand les Génies les visitent, alors ils ne sont rien du tout. Vous êtes un génie, vous m'avez visité, et je ne puis parler devant vous. » Atala me tendit la main avec un sourire : « Il faut bien, dit-elle, que je vous suive, puisque vous ne voulez pas fuir sans moi. Cette nuit, j'ai séduit le jongleur par des présents, j'ai enivré vos bourreaux avec de l'essence de feu (1), et j'ai dû hasarder ma vie pour vous, puisque vous aviez donné la vôtre pour moi. Oui, jeune idolâtre, ajouta-t-elle avec un accent qui m'effraya, le sacrifice sera réciproque. »

Atala me remit les armes qu'elle avait eu soin d'apporter ; ensuite elle pansa ma blessure. En l'essuyant avec une feuille de papaya, elle la mouillait de ses larmes. « C'est un baume, lui dis-je, que tu répands sur ma plaie. — Je crains plutôt que ce ne soit un poison », répondit-elle. Elle déchira un des voiles de son sein, dont elle fit une première compresse qu'elle attacha avec une boucle de ses cheveux.

L'ivresse, qui dure longtemps chez les Sauvages, et qui est pour eux une espèce de maladie, les empêcha sans doute de nous poursuivre durant les premières journées. S'ils nous cherchèrent ensuite, il est probable que ce fut du côté du couchant, persuadés que nous aurions essayé de nous rendre au Meschacebé ; mais nous avions pris notre route vers l'étoile immobile (2), en nous dirigeant sur la mousse du tronc des arbres.

Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que nous avions peu gagné à ma délivrance. Le désert déroulait maintenant devant nous ses solitudes démesurées. Sans expérience de la vie des forêts, détournés de notre vrai chemin, et marchant à l'aventure, qu'allions-nous devenir? Souvent en regardant Atala, je me rappelais cette antique histoire d'Agar, que Lopez m'avait fait lire, et qui est arrivée dans le désert de Bersabée, il y a bien longtemps, alors que les hommes vivaient trois âges de chêne. Atala me fit un manteau avec la seconde écorce du frêne, car j'étais presque nu. Elle me broda des mocassines (3) de peau de rat musqué, avec du poil de porc-épic. Je prenais soin à

(1) De l'eau-de-vie. (C.)
(2) Le nord. (C.)
(3) Chaussure indienne. (C.)

mon tour de sa parure. Tantôt je lui mettais sur la tête une couronne de ces mauves bleues, que nous trouvions sur notre route, dans des cimetières indiens abandonnés ; tantôt je lui faisais des colliers avec des graines rouges d'azaléa ; et puis je me prenais à sourire en contemplant sa merveilleuse beauté.

Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule ; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires.

Souvent, dans les grandes chaleurs du jour, nous cherchions un abri sous les mousses des cèdres. Presque tous les arbres de la Floride, en particulier le cèdre et le chêne-vert, sont couverts d'une mousse blanche qui descend de leurs rameaux jusqu'à terre. Quand, la nuit, au clair de la lune, vous apercevez sur la nudité d'une savane une yeuse isolée revêtue de cette draperie, vous croiriez voir un fantôme traînant après lui ses longs voiles. La scène n'est pas moins pittoresque au grand jour ; car une foule de papillons, de mouches brillantes, de colibris, de perruches vertes, de geais d'azur, vient s'accrocher à ces mousses, qui produisent alors l'effet d'une tapisserie en laine blanche, où l'ouvrier européen aurait brodé des insectes et des oiseaux éclatants.

C'était dans ces riantes hôtelleries, préparées par le Grand Esprit, que nous nous reposions à l'ombre. Lorsque les vents descendaient du ciel pour balancer ce grand cèdre, que le château aérien bâti sur ses branches allait flottant avec les oiseaux et les voyageurs endormis sous ses abris, que mille soupirs sortaient des corridors et des voûtes du mobile édifice, jamais les merveilles de l'ancien monde n'ont approché de ce monument du désert.

Chaque soir nous allumions un grand feu, et nous bâtissions la hutte du voyage, avec une écorce élevée sur quatre piquets. Si j'avais tué une dinde sauvage, un ramier, un faisan des bois, nous le suspendions devant le chêne embrasé, au bout d'une gaule plantée en terre, et nous abandonnions au vent le soin de tourner la proie du chasseur. Nous mangions des mousses appelées tripes de roches, des écorces sucrées de bouleau, et des pommes de mai, qui ont le goût de la pêche et de la framboise. Le noyer noir, l'érable, le sumach, fournissaient le vin à notre table. Quelquefois j'allais chercher, parmi les roseaux, une plante, dont la fleur allongée en cornet contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la

faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus, comme elle a mis l'espérance au fond des cœurs ulcérés par le chagrin, comme elle a fait jaillir la vertu du sein des misères de la vie.

Hélas! je découvris bientôt que je m'étais trompé sur le calme apparent d'Atala. A mesure que nous avancions, elle devenait triste. Souvent elle tressaillait sans cause, et tournait précipitamment la tête. Je la surprenais attachant sur moi un regard passionné, qu'elle reportait vers le ciel avec une profonde mélancolie. Ce qui m'effrayait surtout, était un secret, une pensée cachée au fond de son âme, que j'entrevoyais dans ses yeux. Toujours m'attirant et me repoussant, ranimant et détruisant mes espérances, quand je croyais avoir fait un peu de chemin dans son cœur, je me retrouvais au même point. Que de fois elle m'a dit : « O mon jeune amant ! je t'aime comme l'ombre des bois au milieu du jour ! Tu es beau comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes ses brises. Si je me penche sur toi, je frémis ; si ma main tombe sur la tienne, il me semble que je vais mourir. L'autre jour le vent jeta tes cheveux sur mon visage, tandis que tu te délassais sur mon sein ; je crus sentir le léger toucher des Esprits invisibles. Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne d'Occone ; j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de jours : mais la douceur des chevreaux et la sagesse des vieillards sont moins plaisantes et moins fortes que tes paroles. Eh bien ! pauvre Chactas, je ne serai jamais ton épouse ! »

Les perpétuelles contradictions de l'amour et de la religion d'Atala, l'abandon de sa tendresse et la chasteté de ses mœurs, la fierté de son caractère et sa profonde sensibilité, l'élévation de son âme dans les grandes choses, sa susceptibilité dans les petites, tout en faisait pour moi un être incompréhensible. Atala ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire : pleine de passions, elle était pleine de puissance ; il fallait ou l'adorer ou la haïr.

Après quinze nuits d'une marche précipitée, nous entrâmes dans la chaîne des monts Allégany, et nous atteignîmes une des branches du Tenase, fleuve qui se jette dans l'Ohio. Aidé des conseils d'Atala, je bâtis un canot que j'enduisis de gomme de prunier, après en avoir recousu les écorces avec des racines de sapin. Ensuite je m'embarquai avec Atala, et nous nous abandonnâmes au cours du fleuve.

Le village indien de Sticoë, avec ses tombes pyramidales et ses huttes en ruines, se montrait à notre gauche, au détour

d'un promontoire ; nous laissions à droite la vallée de Keow, terminée par la perspective des cabanes de Jore, suspendues au front de la montagne du même nom. Le fleuve, qui nous entraînait, coulait entre de hautes falaises, au bout desquelles on apercevait le soleil couchant. Ces profondes solitudes n'étaient point troublées par la présence de l'homme. Nous ne vîmes qu'un chasseur indien qui, appuyé sur son arc et immobile sur la pointe d'un rocher, ressemblait à une statue élevée dans la montagne au Génie de ces déserts.

Atala et moi nous joignions notre silence au silence de cette scène. Tout à coup la fille de l'exil fit éclater dans les airs une voix pleine d'émotion et de mélancolie ; elle chantait la patrie absente :

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Si le geai bleu du Meschacebé disait à la nonpareille des Florides : Pourquoi vous plaignez-vous si tristement ? N'avez-vous pas ici de belles eaux et de beaux ombrages, et toutes sortes de pâtures comme dans vos forêts ? — Oui, répondrait la nonpareille fugitive ; mais mon nid est dans le jasmin ; qui me l'apportera ? Et le soleil de ma savane, l'avez-vous ?

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Après les heures d'une marche pénible, le voyageur s'assied tranquillement. Il contemple autour de lui les toits des hommes ; le voyageur n'a pas un lieu où reposer sa tête. Le voyageur frappe à la cabane, il met son arc derrière la porte, il demande l'hospitalité ; le maître fait un geste de la main ; le voyageur reprend son arc et retourne au désert !

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères !

« Merveilleuses histoires racontées autour du foyer, tendres épanchements du cœur, longues habitudes d'aimer si nécessaires à la vie, vous avez rempli les journées de ceux qui n'ont point quitté leur pays natal ! Leurs tombeaux sont dans leur patrie, avec le soleil couchant, les pleurs de leurs amis et les charmes de la religion.

« Heureux ceux qui n'ont point vu la fumée des fêtes de l'étranger, et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères ! »

Ainsi chantait Atala. Rien n'interrompait ses plaintes, hors le bruit insensible de notre canot sur les ondes. En deux ou trois endroits seulement elles furent recueillies par un faible

écho, qui les redit à un second plus faible, et celui-ci à un troisième plus faible encore : on eût cru que les âmes de deux amants, jadis infortunés comme nous, attirées par cette mélodie touchante, se plaisaient à en soupirer les derniers sons dans la montagne.

Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même, redoublaient à chaque instant notre amour. Les forces d'Atala commençaient à l'abandonner, et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de sa vertu. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Quelquefois elle me demandait si je n'entendais pas une voix plaintive, si je ne voyais pas des flammes sortir de la terre. Pour moi, épuisé de fatigue, mais toujours brûlant de désir, songeant que j'étais peut-être perdu sans retour au milieu de ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, cent fois je lui proposai de bâtir une hutte sur ces rivages, et de nous y ensevelir ensemble. Mais elle me résista toujours : « Songe, me disait-elle, mon jeune ami, qu'un guerrier se doit à sa patrie. Qu'est-ce qu'une femme auprès des devoirs que tu as à remplir? Prends courage, fils d'Outalissi ; ne murmure point contre ta destinée. Le cœur de l'homme est comme l'éponge du fleuve, qui tantôt boit une onde pure dans les temps de sérénité, tantôt s'enfle d'une eau bourbeuse quand le ciel a troublé les eaux. L'éponge a-t-elle le droit de dire : Je croyais qu'il n'y aurait jamais d'orages, que le soleil ne serait jamais brûlant? »

O René, si tu crains les troubles du cœur, défie-toi de la solitude : les grandes passions sont solitaires, et les transporter au désert, c'est les rendre à leur empire. Accablés de soucis et de craintes, exposés à tomber entre les mains des Indiens ennemis, à être engloutis dans les eaux, piqués des serpents, dévorés des bêtes, trouvant difficilement une chétive nourriture, et ne sachant plus de quel côté tourner nos pas, nos maux semblaient ne pouvoir plus s'accroître, lorsqu'un accident y vint mettre le comble.

C'était le vingt-septième soleil depuis notre départ des cabanes : la *lune de feu* (1) avait commencé son cours, et tout annonçait un orage. Vers l'heure où les matrones indiennes suspendent la crosse du labour aux branches du savinier, et où les perruches se retirent dans le creux des cyprès. le ciel com-

(1) Mois de juillet. (C.)

mença à se couvrir. Les voix de la solitude s'éteignirent, le désert fit silence, et les forêts demeurèrent dans un calme universel. Bientôt les roulements d'un tonnerre lointain, se prolongeant dans ces bois aussi vieux que le monde, en firent sortir des bruits sublimes. Craignant d'être submergés, nous nous hâtâmes de gagner le bord du fleuve, et de nous retirer dans une forêt.

Ce lieu était un terrain marécageux. Nous avancions avec peine sous une voûte de smilax, parmi des ceps de vigne, des indigos, des faséoles, des lianes rampantes, qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol spongieux tremblait autour de nous, et à chaque instant nous étions près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans nombre, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient; les serpents à sonnette bruissaient de toutes parts; et les loups, les ours, les carcajous, les petits tigres qui venaient se cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs rugissements.

Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. La nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, roule les nuages sur les nuages; les forêts plient, le ciel s'ouvre coup sur coup, et, à travers ses crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. Quel affreux, quel magnifique spectacle! La foudre met le feu dans les bois; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes; des colonnes d'étincelles et de fumée assiègent les nues, qui vomissent leurs foudres dans le vaste embrasement. Alors le Grand Esprit couvre les montagnes d'épaisses ténèbres; du milieu de ce vaste chaos s'élève un mugissement confus formé par le fracas des vents, le gémissement des arbres, le hurlement des bêtes féroces, le bourdonnement de l'incendie, et la chute répétée du tonnerre qui siffle en s'éteignant dans les eaux.

Le Grand Esprit le sait! Dans ce moment je ne vis qu'Atala, je ne pensai qu'à elle. Sous le tronc penché d'un bouleau, je parvins à la garantir des torrents de la pluie. Assis moi-même sous l'arbre, tenant ma bien-aimée sur mes genoux, et réchauffant ses pieds nus entre mes mains, j'étais plus heureux que la nouvelle épouse qui sent pour la première fois son fruit tressaillir dans son sein.

Nous prêtions l'oreille au bruit de la tempête; tout à coup je sentis une larme d'Atala tomber sur mon sein : « Orage du cœur, m'écriai-je, est-ce une goutte de votre pluie? » Puis embras-

sant étroitement celle que j'aimais : « Atala, lui dis-je, vous me cachez quelque chose. Ouvre-moi ton cœur, ô ma beauté! cela fait tant de bien, quand un ami regarde dans notre âme! Raconte-moi cet autre secret de la douleur, que tu t'obstines à taire. Ah! je le vois, tu pleures ta patrie. » Elle repartit aussitôt : « Enfant des hommes, comment pleurerais-je ma patrie, puisque mon père n'était pas du pays des palmiers? — Quoi! répliquai-je avec un profond étonnement, votre père n'était pas du pays des palmiers! Quel est donc celui qui vous a mise sur cette terre? Répondez. » Atala dit ces paroles :

« Avant que ma mère eût apporté en mariage au guerrier Simaghan trente cavales, vingt buffles, cent mesures d'huile de glands, cinquante peaux de castors et beaucoup d'autres richesses, elle avait connu un homme de la chair blanche. Or, la mère de ma mère lui jeta de l'eau au visage, et la contraignit d'épouser le magnanime Simaghan, tout semblable à un roi, et honoré des peuples comme un Génie. Mais ma mère dit à son nouvel époux : « Mon ventre a conçu, tuez-moi. » Simaghan lui répondit : « Le Grand Esprit me garde d'une si mauvaise action. « Je ne vous mutilerai point, je ne vous couperai point le nez ni « les oreilles, parce que vous avez été sincère, et que vous n'avez « point trompé ma couche. Le fruit de vos entrailles sera mon « fruit, et je ne vous visiterai qu'après le départ de l'oiseau de « rizière, lorsque la treizième lune aura brillé. » En ce temps-là, je brisai le sein de ma mère et je commençai à croître, fière comme une Espagnole et comme une Sauvage. Ma mère me fit chrétienne, afin que son Dieu et le Dieu de mon père fût aussi mon Dieu. Ensuite le chagrin d'amour vint la chercher, et elle descendit dans la petite cave garnie de peaux, d'où l'on ne sort jamais. »

Telle fut l'histoire d'Atala. « Et quel était donc ton père, pauvre orpheline? lui dis-je; comment les hommes l'appelaient-ils sur la terre, et quel nom portait-il parmi les Génies? — Je n'ai jamais lavé les pieds de mon père, dit Atala; je sais seulement qu'il vivait avec sa sœur à Saint-Augustin, et qu'il a toujours été fidèle à ma mère : Philippe était son nom parmi les anges, et les hommes le nommaient Lopez. »

A ces mots, je poussai un cri qui retentit dans toute la solitude; le bruit de mes transports se mêla au bruit de l'orage. Serrant Atala sur mon cœur, je m'écriai avec des sanglots : « O ma sœur! ô fille de Lopez! fille de mon bienfaiteur! » Atala, effrayée, me demanda d'où venait mon trouble; mais quand elle sut

que Lopez était cet hôte généreux qui m'avait adopté à Saint-Augustin, et que j'avais quitté pour être libre, elle fut saisie elle-même de confusion et de joie.

C'en était trop pour nos cœurs que cette amitié fraternelle qui venait nous visiter, et joindre son amour à notre amour. Désormais les combats d'Atala allaient devenir inutiles : en vain je la sentis porter une main à son sein et faire un mouvement extraordinaire ; déjà je l'avais saisie, déjà je m'étais enivré de son souffle, déjà j'avais bu toute la magie de l'amour sur ses lèvres. Les yeux levés vers le ciel, à la lueur des éclairs, je tenais mon épouse dans mes bras en présence de l'Éternel. Pompe nuptiale, digne de nos malheurs et de la grandeur de nos amours : superbes forêts qui agitiez vos lianes et vos dômes comme les rideaux et le ciel de notre couche, pins embrasés qui formiez les flambeaux de notre hymen, fleuve débordé, montagnes mugissantes, affreuse et sublime nature, n'étiez-vous donc qu'un appareil préparé pour nous tromper, et ne pûtes-vous cacher un moment dans vos mystérieuses horreurs la félicité d'un homme !

Atala n'offrait plus qu'une faible résistance ; je touchais au moment du bonheur, quand tout à coup un impétueux éclair, suivi d'un éclat de la foudre, sillonne l'épaisseur des ombres, remplit la forêt de soufre et de lumière, et brise un arbre à nos pieds. Nous fuyons. O surprise !... dans le silence qui succède, nous entendons le son d'une cloche ! Tous deux interdits, nous prêtons l'oreille à ce bruit, si étrange dans un désert. A l'instant un chien aboie dans le lointain ; il approche, il redouble ses cris, il arrive, il hurle de joie à nos pieds ; un vieux Solitaire portant une petite lanterne le suit à travers les ténèbres de la forêt. « La Providence soit bénie ! s'écria-t-il aussitôt qu'il nous aperçut. Il y a bien longtemps que je vous cherche ! Notre chien vous a sentis dès le commencement de l'orage, et il m'a conduit ici. Bon Dieu ! comme ils sont jeunes ! Pauvres enfants ! comme ils ont dû souffrir ! Allons : j'ai apporté une peau d'ours, ce sera pour cette jeune femme ; voici un peu de vin dans notre calebasse. Que Dieu soit loué dans toutes ses œuvres ! sa miséricorde est bien grande et sa bonté est infinie. »

Atala était aux pieds du religieux : « Chef de la prière, lui disait-elle, je suis chrétienne, c'est le ciel qui t'envoie pour me sauver. — Ma fille, dit l'ermite en la relevant, nous sonnons ordinairement la cloche de la Mission pendant la nuit et pendant les tempêtes pour appeler les étrangers ; et, à l'exemple

de nos frères des Alpes et du Liban, nous avons appris à notre chien à découvrir les voyageurs égarés. » Pour moi, je comprenais à peine l'ermite ; cette charité me semblait si fort au-dessus de l'homme que je croyais faire un songe. A la lueur de la petite lanterne que tenait le religieux, j'entrevoyais sa barbe et ses cheveux tout trempés d'eau ; ses pieds, ses mains et son visage étaient ensanglantés par les ronces. « Vieillard, m'écriai-je enfin, quel cœur as-tu donc, toi qui n'as pas craint d'être frappé de la foudre ? — Craindre ! repartit le père avec une sorte de chaleur ; craindre lorsqu'il y a des hommes en péril, et que je leur puis être utile ! je serais donc un bien indigne serviteur de Jésus-Christ ! — Mais sais-tu, lui dis-je, que je ne suis pas chrétien ? — Jeune homme, répondit l'ermite, vous ai-je demandé votre religion ? Jésus-Christ n'a pas dit : Mon sang lavera celui-ci, et non celui-là. Il est mort pour le juif et le gentil, et il n'a vu dans tous les hommes que des frères et des infortunés. Ce que je fais ici pour vous est fort peu de chose, et vous trouveriez ailleurs bien d'autres secours ; mais la gloire n'en doit point retomber sur les prêtres. Que sommes-nous, faibles Solitaires, sinon de grossiers instruments d'une œuvre céleste ? Eh ! quel serait le soldat assez lâche pour reculer lorsque son chef, la croix à la main, et le front couronné d'épines, marche devant lui au secours des hommes ? »

Ces paroles saisirent mon cœur ; des larmes d'admiration et de tendresse tombèrent de mes yeux. « Mes chers enfants, dit le missionnaire, je gouverne dans ces forêts un petit troupeau de vos frères sauvages. Ma grotte est assez près d'ici dans la montagne ; venez vous réchauffer chez moi ; vous n'y trouverez pas les commodités de la vie, mais vous y aurez un abri ; et il faut encore en remercier la Bonté divine, car il y a bien des hommes qui en manquent. »

LES LABOUREURS

Il y a des justes dont la conscience est si tranquille, qu'on ne peut approcher d'eux sans participer à la paix qui s'exhale, pour ainsi dire, de leur cœur et de leurs discours. A mesure que le Solitaire parlait, je sentais les passions s'apaiser dans mon sein, et l'orage même du ciel semblait s'éloigner à sa voix. Les nuages furent bientôt assez dispersés pour nous permettre de quitter notre retraite. Nous sortîmes de la forêt et nous com-

mençâmes à gravir le revers d'une haute montagne. Le chien marchait devant nous en portant au bout d'un bâton la lanterne éteinte. Je tenais la main d'Atala, et nous suivions le missionnaire. Il se détournait souvent pour nous regarder, contemplant avec pitié nos malheurs et notre jeunesse. Un livre était suspendu à son cou ; il s'appuyait sur un bâton blanc. Sa taille était élevée, sa figure pâle et maigre, sa physionomie simple et sincère. Il n'avait pas les traits morts et effacés de l'homme né sans passions ; on voyait que ses jours avaient été mauvais, et les rides de son front montraient les belles cicatrices des passions guéries par la vertu et par l'amour de Dieu et des hommes. Quand il nous parlait debout et immobile, sa longue barbe, ses yeux modestement baissés, le son affectueux de sa voix, tout en lui avait quelque chose de calme et de sublime. Quiconque a vu, comme moi, le père Aubry cheminant seul avec son bâton et son bréviaire dans le désert, a une véritable idée du voyageur chrétien sur la terre.

Après une demi-heure d'une marche dangereuse par les sentiers de la montagne, nous arrivâmes à la grotte du missionnaire. Nous y entrâmes à travers les lierres et les giraumonts humides, que la pluie avait abattus des rochers. Il n'y avait dans ce lieu qu'une natte de feuilles de papaya, une calebasse pour puiser de l'eau, quelques vases de bois, une bêche, un serpent familier, et, sur une pierre qui servait de table, un crucifix et le livre des Chrétiens.

L'homme des anciens jours se hâta d'allumer du feu avec des lianes sèches ; il brisa du maïs entre deux pierres, et en ayant fait un gâteau, il le mit cuire sous la cendre. Quand ce gâteau eut pris au feu une belle couleur dorée, il nous le servit tout brûlant, avec de la crème de noix dans un vase d'érable.

Le soir ayant ramené la sérénité, le serviteur du Grand Esprit nous proposa d'aller nous asseoir à l'entrée de la grotte. Nous le suivîmes dans ce lieu, qui commandait une vue immense. Les restes de l'orage étaient jetés en désordre vers l'orient : les feux de l'incendie allumé dans les forêts par la foudre brillaient encore dans le lointain ; au pied de la montagne, un bois de pins tout entier était renversé dans la vase, et le fleuve roulait pêle-mêle les argiles détrempées, les troncs des arbres, les corps des animaux et les poissons morts, dont on voyait le ventre argenté flotter à la surface des eaux.

Ce fut au milieu de cette scène qu'Atala raconta notre histoire au vieux Génie de la montagne. Son cœur parut touché,

et des larmes tombèrent sur sa barbe : « Mon enfant, dit-il à Atala, il faut offrir vos souffrances à Dieu, pour la gloire de qui vous avez déjà fait tant de choses ; il vous rendra le repos. Voyez fumer ces forêts, sécher ces torrents, se dissiper ces nuages ; croyez-vous que celui qui peut calmer une pareille tempête ne pourra pas apaiser les troubles du cœur de l'homme? Si vous n'avez pas de meilleure retraite, ma chère fille, je vous offre une place au milieu du troupeau que j'ai eu le bonheur d'appeler à Jésus-Christ. J'instruirai Chactas, et je vous le donnerai pour époux quand il sera digne de l'être. »

A ces mots, je tombai aux genoux du Solitaire, en versant des pleurs de joie ; mais Atala devint pâle comme la mort. Le vieillard me releva avec bénignité, et je m'aperçus alors qu'il avait les deux mains mutilées. Atala comprit sur-le-champ ses malheurs. « Les barbares ! » s'écria-t-elle.

« Ma fille, reprit le père avec un doux sourire, qu'est-ce que cela auprès de ce qu'a enduré mon divin Maître? Si les Indiens idolâtres m'ont affligé, ce sont de pauvres aveugles que Dieu éclairera un jour. Je les chéris même davantage, en proportion des maux qu'ils m'ont faits. Je n'ai pu rester dans ma patrie, où j'étais retourné, et où une illustre reine m'a fait l'honneur de vouloir contempler ces faibles marques de mon apostolat. Et quelle récompense plus glorieuse pouvais-je recevoir de mes travaux, que d'avoir obtenu du chef de notre religion la permission de célébrer le divin sacrifice avec ces mains mutilées? Il ne me restait plus, après un tel honneur, qu'à tâcher de m'en rendre digne ; je suis revenu au nouveau monde consumer le reste de ma vie au service de mon Dieu. Il y a bientôt trente ans que j'habite cette solitude, et il y en aura demain vingt-deux que j'ai pris possession de ce rocher. Quand j'arrivai dans ces lieux, je n'y trouvai que des familles vagabondes, dont les mœurs étaient féroces et la vie fort misérable. Je leur ai fait entendre la parole de paix, et leurs mœurs se sont graduellement adoucies. Ils vivent maintenant rassemblés au bas de cette montagne. J'ai tâché, en leur enseignant les voies du salut, de leur apprendre les premiers arts de la vie, mais sans les porter trop loin, et en retenant ces honnêtes gens dans cette simplicité qui fait le bonheur. Pour moi, craignant de les gêner par ma présence, je me suis retiré sous cette grotte, où ils viennent me consulter. C'est ici que, loin des hommes, j'admire Dieu dans la grandeur de ces solitudes, et que je me prépare à la mort, que m'annoncent mes vieux jours. »

En achevant ces mots, le Solitaire se mit à genoux, et nous imitâmes son exemple. Il commença à haute voix une prière, à laquelle Atala répondait. De muets éclairs ouvraient encore les cieux dans l'orient, et sur les nuages du couchant trois soleils brillaient ensemble. Quelques renards dispersés par l'orage allongeaient leurs museaux noirs au bord des précipices, et l'on entendait le frémissement des plantes qui, séchant à la brise du soir, relevaient de toutes parts leurs tiges abattues.

Nous rentrâmes dans la grotte, où l'ermite étendit un lit de mousse de cyprès pour Atala. Une profonde langueur se peignait dans les yeux et dans les mouvements de cette vierge ; elle regardait le père Aubry, comme si elle eût voulu lui communiquer un secret ; mais quelque chose semblait la retenir, soit ma présence, soit une certaine honte, soit l'inutilité de l'aveu. Je l'entendis se lever au milieu de la nuit ; elle cherchait le Solitaire : mais, comme il lui avait donné sa couche, il était allé contempler la beauté du ciel, et prier Dieu sur le sommet de la montagne. Il me dit le lendemain que c'était assez sa coutume, même pendant l'hiver, aimant à voir les forêts balancer leurs cimes dépouillées, les nuages voler dans les cieux, et à entendre les vents et les torrents gronder dans la solitude. Ma sœur fut donc obligée de retourner à sa couche où elle s'assoupit. Hélas ! comblé d'espérance, je ne vis dans la faiblesse d'Atala que des marques passagères de lassitude !

Le lendemain je m'éveillai aux chants des cardinaux et des oiseaux moqueurs, nichés dans les acacias et les lauriers qui environnaient la grotte. J'allai cueillir une rose de magnolia et je la déposai, humectée des larmes du matin, sur la tête d'Atala endormie. J'espérais, selon la religion de mon pays, que l'âme de quelque enfant mort à la mamelle serait descendue sur cette fleur dans une goutte de rosée, et qu'un heureux songe la porterait au sein de ma future épouse. Je cherchai ensuite mon hôte ; je le trouvai la robe relevée dans ses deux poches, un chapelet à la main, et m'attendant assis sur le tronc d'un pin tombé de vieillesse. Il me proposa d'aller avec lui à la Mission, tandis qu'Atala reposait encore ; j'acceptai son offre, et nous nous mîmes en route à l'instant...

Nous arrivâmes à l'entrée d'une vallée, où je vis un ouvrage merveilleux : c'était un pont naturel, semblable à celui de la Virginie, dont tu as peut-être entendu parler. Les hommes, mon fils, surtout ceux de ton pays, imitent souvent la nature, et leurs copies sont toujours petites ; il n'en est pas

ainsi de la nature quand elle a l'air d'imiter les travaux des hommes en leur offrant en effet des modèles. C'est alors qu'elle jette des ponts du sommet d'une montagne au sommet d'une autre montagne, suspend des chemins dans les nues, répand des fleuves pour canaux, sculpte des monts pour colonnes, et pour bassins creuse des mers.

Nous passâmes sous l'arche unique de ce pont, et nous nous trouvâmes devant une autre merveille : c'était le cimetière des Indiens de la Mission, ou *les Bocages de la mort*. Le père Aubry avait permis à ses néophytes d'ensevelir leurs morts à leur manière, et de conserver au lieu de leur sépulture son nom sauvage ; il avait seulement sanctifié ce lieu par une croix. Le sol en était divisé, comme le champ commun des moissons, en autant de lots qu'il y avait de familles. Chaque lot faisait à lui seul un bois qui variait selon le goût de ceux qui l'avaient planté. Un ruisseau serpentait sans bruit au milieu de ces bocages ; on l'appelait *le Ruisseau de la paix*. Ce riant asile des âmes était fermé à l'orient par le pont sous lequel nous avions passé ; deux collines le bornaient au septentrion et au midi ; il ne s'ouvrait qu'à l'occident, où s'élevait un grand bois de sapins. Les troncs de ces arbres, rouges marbrés de vert, montant sans branches jusqu'à leurs cimes, ressemblaient à de hautes colonnes et formaient le péristyle de ce temple de la mort ; il y régnait un bruit religieux, semblable au sourd mugissement de l'orgue sous les voûtes d'une église ; mais lorsqu'on pénétrait au fond du sanctuaire, on n'entendait plus que les hymnes des oiseaux qui célébraient à la mémoire des morts une fête éternelle.

En sortant de ce bois, nous découvrîmes le village de la Mission, situé au bord d'un lac, au milieu d'une savane semée de fleurs. On y arrivait par une avenue de magnolias et de chênes-verts, qui bordaient une de ces anciennes routes que l'on trouve vers les montagnes qui divisent le Kentucky des Florides. Aussitôt que les Indiens aperçurent leur pasteur dans la plaine, ils abandonnèrent leurs travaux et accoururent au-devant de lui. Les uns baisaient sa robe, les autres aidaient ses pas ; les mères élevaient dans leurs bras leurs petits enfants pour leur faire voir l'homme de Jésus-Christ, qui répandait des larmes. Il s'informait en marchant de ce qui se passait au village ; il donnait un conseil à celui-ci, réprimandait doucement celui-là ; il parlait des moissons à recueillir, des enfants à instruire, des peines à consoler, et il mêlait Dieu à tous ses discours.

Ainsi escortés, nous arrivâmes au pied d'une grande croix qui se trouvait sur le chemin. C'était là que le serviteur de Dieu avait accoutumé de célébrer les mystères de sa religion : « Mes chers néophytes, dit-il en se tournant vers la foule, il vous est arrivé un frère et une sœur ; et pour surcroît de bonheur, je vois que la divine Providence a épargné hier vos moissons : voilà deux grandes raisons de la remercier. Offrons donc le saint sacrifice et que chacun y apporte un recueillement profond, une foi vive, une reconnaissance infinie et un cœur humilié. »

Aussitôt le prêtre divin revêt une tunique blanche d'écorce de mûrier ; les vases sacrés sont tirés d'un tabernacle au pied de la croix, l'autel se prépare sur un quartier de roche, l'eau se puise dans le torrent voisin, et une grappe de raisin sauvage fournit le vin du sacrifice. Nous nous mettons tous à genoux dans les hautes herbes ; le mystère commence.

L'aurore, paraissant derrière les montagnes, enflammait l'orient. Tout était d'or ou de rose dans la solitude. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion ! O magnificence du culte chrétien ! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistance d'innocents Sauvages ! Non, je ne doute point qu'au moment où nous nous prosternâmes, le grand mystère ne s'accomplît, et que Dieu ne descendît sur la terre, car je le sentis descendre dans mon cœur.

Après le sacrifice, où il ne manqua pour moi que la fille de Lopez, nous nous rendîmes au village. Là régnait le mélange le plus touchant de la vie sociale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière de l'antique désert, on découvrait une culture naissante ; les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu, et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de trois siècles. Partout on voyait les forêts livrées aux flammes pousser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se promener lentement entre les débris de leurs racines. Des arpenteurs avec de longues chaînes allaient mesurant le terrain ; des arbitres établissaient les premières propriétés ; l'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête féroce se changeait en une cabane ; on entendait gronder des forges, et les coups de la cognée faisaient pour la dernière fois mugir des échos, expirant eux-mêmes avec les arbres qui leur servaient d'asile.

J'errais avec ravissement au milieu de ces tableaux, rendus plus doux par l'image d'Atala et par les rêves de félicité dont je berçais mon cœur. J'admirais le triomphe du Christianisme sur la vie sauvage ; je voyais l'Indien se civilisant à la voix de la religion ; j'assistais aux noces primitives de l'Homme et de la Terre : l'homme, par ce grand contrat, abandonnant à la terre l'héritage de ses sueurs ; et la terre s'engageant en retour à porter fidèlement les moissons, les fils et les cendres de l'homme.

LE DRAME

Si mon songe de bonheur fut vif, il fut aussi d'une courte durée, et le réveil m'attendait à la grotte du Solitaire. Je fus surpris, en y arrivant au milieu du jour, de ne pas voir Atala accourir au-devant de nos pas. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit. En approchant de la grotte, je n'osais appeler la fille de Lopez : mon imagination était également épouvantée, ou du bruit, ou du silence qui succéderait à mes cris. Encore plus effrayé de la nuit qui régnait à l'entrée du rocher, je dis au missionnaire : « O vous que le ciel accompagne et fortifie, pénétrez dans ces ombres. »

Qu'il est faible celui que les passions dominent ! Qu'il est fort celui qui se repose en Dieu ! Il y avait plus de courage dans ce cœur religieux, flétri par soixante-seize années, que dans toute l'ardeur de ma jeunesse. L'homme de paix entra dans la grotte, et je restai au dehors plein de terreur. Bientôt un faible murmure semblable à des plaintes sortit du fond du rocher, et vint frapper mon oreille. Poussant un cri, et retrouvant mes forces, je m'élançai dans la nuit de la caverne... Esprits de mes pères ! vous savez seuls le spectacle qui frappa mes yeux !

Le Solitaire avait allumé un flambeau de pin ; il le tenait d'une main tremblante au-dessus de la couche d'Atala. Cette belle et jeune femme, à moitié soulevée sur le coude, se montrait pâle et échevelée. Les gouttes d'une sueur pénible brillaient sur on front ; ses regards à demi éteints cherchaient encore à m'exprimer son amour, et sa bouche essayait de sourire. Frappé comme d'un coup de foudre, les yeux fixes, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes, je demeurai immobile. Un profond silence règne un moment parmi les trois personnages de cette scène de douleur. Le Solitaire le rompt le premier : « Ceci, dit-il,

ne sera qu'une fièvre occasionnée par la fatigue, et, si nous nous résignons à la volonté de Dieu, il aura pitié de nous. »

A ces paroles, le sang suspendu reprit son cours dans mon cœur, et, avec la mobilité du Sauvage, je passai subitement de l'excès de la crainte à l'excès de la confiance. Mais Atala ne m'y laissa pas longtemps. Balançant tristement la tête, elle nous fit signe de nous approcher de sa couche.

« Mon père, dit-elle d'une voix affaiblie en s'adressant au religieux, je touche au moment de la mort. O Chactas ! écoute sans désespoir le funeste secret que je t'ai caché, pour ne pas te rendre trop misérable, et pour obéir à ma mère. Tâche de ne pas m'interrompre par des marques d'une douleur qui précipiterait le peu d'instants que j'ai à vivre. J'ai beaucoup de choses à raconter, et, aux battements de ce cœur, qui se ralentissent..., à je ne sais quel fardeau glacé que mon sein soulève à peine..., je sens que je ne me saurais trop hâter. »

Après quelques moments de silence, Atala poursuivit ainsi :

« Ma triste destinée a commencé presque avant que j'eusse vu la lumière. Ma mère m'avait conçue dans le malheur ; je fatiguais son sein, et elle me mit au monde avec de grands déchirements d'entrailles : on désespéra de ma vie. Pour sauver mes jours, ma mère fit un vœu : elle promit à la Reine des Anges que je lui consacrerais ma virginité si j'échappais à la mort... Vœu fatal qui me précipite au tombeau !

« J'entrais dans ma seizième année lorsque je perdis ma mère. Quelques heures avant de mourir, elle m'appela au bord de sa couche. « Ma fille, me dit-elle en présence d'un missionnaire qui « consolait ses derniers instants ; ma fille, tu sais le vœu que j'ai « fait pour toi. Voudrais-tu démentir ta mère ? O mon Atala ! je « te laisse dans un monde qui n'est pas digne de posséder une « chrétienne, au milieu d'idolâtres qui persécutent le Dieu de ton « père et le mien, le Dieu qui, après t'avoir donné le jour, te l'a « conservé par un miracle. Eh ! ma chère enfant, en acceptant « le voile des vierges, tu ne fais que renoncer aux soucis de la « cabane et aux funestes passions qui ont troublé le sein de ta « mère ! Viens donc, ma bien-aimée, viens ; jure sur cette image de « la mère du Sauveur, entre les mains de ce saint prêtre et de ta « mère expirante, que tu ne me trahiras point à la face du ciel. « Songe que je me suis engagée pour toi, afin de te sauver la vie, « et que, si tu ne tiens ma promesse, tu plongeras l'âme de ta « mère dans des tourments éternels.

« O ma mère ! pourquoi parlâtes-vous ainsi ! O Religion qui

fais à la fois mes maux et ma félicité, qui me perds et qui me consoles ! Et toi, cher et triste objet d'une passion qui me consume jusques dans les bras de la mort, tu vois maintenant, ô Chactas, ce qui a fait la rigueur de notre destinée !... Fondant en pleurs et me précipitant dans le sein maternel, je promis tout ce qu'on me voulut faire promettre. Le missionnaire prononça sur moi les paroles redoutables, et me donna le scapulaire qui me lie pour jamais. Ma mère me menaça de sa malédiction, si jamais je rompais mes vœux, et après m'avoir recommandé un secret inviolable envers les païens, persécuteurs de ma religion, elle expira en me tenant embrassée.

« Je ne connus pas d'abord le danger de mes serments. Pleine d'ardeur et chrétienne véritable, fière du sang espagnol qui coule dans mes veines, je n'aperçus autour de moi que des hommes indignes de recevoir ma main ; je m'applaudis de n'avoir d'autre époux que le Dieu de ma mère. Je te vis, jeune et beau prisonnier, je m'attendris sur ton sort, je t'osai parler au bûcher de la forêt ; alors je sentis tout le poids de mes vœux. »

Comme Atala achevait de prononcer ces paroles, serrant les poings, et regardant le missionnaire d'un air menaçant, je m'écriai : « La voilà donc cette religion que vous m'avez tant vantée ! Périsse le serment qui m'enlève Atala ! Périsse le Dieu qui contrarie la nature ! Homme, prêtre, qu'es-tu venu faire dans ces forêts ? »

« Te sauver, dit le vieillard d'une voix terrible, dompter tes passions, et t'empêcher, blasphémateur, d'attirer sur toi la colère céleste ! Il te sied bien, jeune homme, à peine entré dans la vie, de te plaindre de tes douleurs ! Où sont les marques de tes souffrances ? Où sont les injustices que tu as supportées ? Où sont tes vertus, qui seules pourraient te donner quelques droits à la plainte ? Quel service as-tu rendu ? Quel bien as-tu fait ? Eh ! malheureux, tu ne m'offres que des passions, et tu oses accuser le ciel ! Quand tu auras, comme le père Aubry, passé trente années exilé sur les montagnes, tu seras moins prompt à juger des desseins de la Providence ; tu comprendras alors que tu ne sais rien, que tu n'es rien, et qu'il n'y a point de châtiments si rigoureux, point de maux si terribles, que la chair corrompue ne mérite de souffrir. »

Les éclairs qui sortaient des yeux du vieillard, sa barbe qui frappait sa poitrine, ses paroles foudroyantes, le rendaient semblable à un dieu. Accablé de sa majesté, je tombai à ses genoux, et lui demandai pardon de mes emportements. « Mon fils,

me répondit-il avec un accent si doux que le remords entra dans mon âme, mon fils, ce n'est pas pour moi-même que je vous ai réprimandé. Hélas ! vous avez raison, mon cher enfant : je suis venu faire bien peu de chose dans ces forêts, et Dieu n'a pas de serviteur plus indigne que moi. Mais, mon fils, le ciel, le ciel, voilà ce qu'il ne faut jamais accuser ! Pardonnez-moi si je vous ai offensé ; mais écoutons votre sœur. Il y a peut-être du remède, ne nous lassons point d'espérer. Chactas, c'est une religion bien divine que celle-là qui a fait une vertu de l'espérance ! »

« Mon jeune ami, reprit Atala, tu as été témoin de mes combats, et cependant tu n'en as vu que la moindre partie ; je te cachais le reste. Non, l'esclave noir qui arrose de ses sueurs les sables ardents de la Floride est moins misérable que n'a été Atala. Te sollicitant à la fuite, et pourtant certaine de mourir si tu t'éloignais de moi ; craignant de fuir avec toi dans les déserts, et cependant haletant après l'ombrage des bois... Ah ! s'il n'avait fallu que quitter parents, amis, patrie ; si même (chose affreuse) il n'y eût eu que la perte de mon âme ! Mais ton ombre, ô ma mère, ton ombre était toujours là, me reprochant ses tourments ! J'entendais tes plaintes, je voyais les flammes de l'enfer te consumer. Mes nuits étaient arides et pleines de fantômes, mes jours étaient désolés ; la rosée du soir séchait en tombant sur ma peau brûlante ; j'entr'ouvrais mes lèvres aux brises, et les brises, loin de m'apporter la fraîcheur, s'embrasaient du feu de mon souffle. Quel tourment de te voir sans cesse auprès de moi, loin de tous les hommes, dans de profondes solitudes, et de sentir entre toi et moi une barrière invincible ! Passer ma vie à tes pieds, te servir comme ton esclave, apprêter ton repas et ta couche dans quelque coin ignoré de l'univers, eût été pour moi le bonheur suprême ; ce bonheur, j'y touchais, et je ne pouvais en jouir. Quel dessein n'ai-je point rêvé ! Quel songe n'est point sorti de ce cœur si triste ! Quelquefois, en attachant mes yeux sur toi, j'allais jusqu'à former des désirs aussi insensés que coupables : tantôt j'aurais voulu être avec toi la seule créature vivante sur la terre ; tantôt sentant une divinité qui m'arrêtait dans mes horribles transports, j'aurais désiré que cette divinité se fût anéantie, pourvu que, serrée dans tes bras, j'eusse roulé d'abîme en abîme avec les débris de Dieu et du monde ! A présent même... le dirai-je? à présent que l'éternité va m'engloutir, que je vais paraître devant le Juge inexorable ; au moment où, pour obéir à ma mère, je vois avec joie ma virginité dévorer ma vie ; eh bien ! par une affreuse

contradiction, j'emporte le regret de n'avoir pas été à toi !... »

« Ma fille, interrompit le missionnaire, votre douleur vous égare. Cet excès de passion auquel vous vous livrez est rarement juste, il n'est pas même dans la nature ; et en cela il est moins coupable aux yeux de Dieu, parce que c'est plutôt quelque chose de faux dans l'esprit que de vicieux dans le cœur. Il faut donc éloigner de vous ces emportements, qui ne sont pas dignes de votre innocence. Mais aussi, ma chère enfant, votre imagination impétueuse vous a trop alarmée sur vos vœux. La religion n'exige point de sacrifice plus qu'humain. Ses sentiments vrais, ses vertus tempérées, sont bien au-dessus des sentiments exaltés et des vertus forcées d'un prétendu héroïsme. Si vous aviez succombé, eh bien ! pauvre brebis égarée, le bon Pasteur vous aurait cherchée pour vous ramener au troupeau. Les trésors du repentir vous étaient ouverts : il faut des torrents de sang pour effacer nos fautes aux yeux des hommes, une seule larme suffit à Dieu. Rassurez-vous donc, ma chère fille, votre situation exige du calme ; adressons-nous à Dieu, qui guérit toutes les plaies de ses serviteurs. Si c'est sa volonté, comme je l'espère, que vous échappiez à cette maladie, j'écrirai à l'évêque de Québec ; il a les pouvoirs nécessaires pour vous relever de vos vœux, qui ne sont que des vœux simples, et vous achèverez vos jours près de moi avec Chactas votre époux. »

A ces paroles du vieillard, Atala fut saisie d'une longue convulsion, dont elle ne sortit que pour donner des marques d'une douleur effrayante. « Quoi ! dit-elle en joignant les deux mains avec passion, il y avait du remède ! Je pouvais être relevée de mes vœux ! — Oui, ma fille, répondit le père ; et vous le pouvez encore. — Il est trop tard, il est trop tard ! s'écria-t-elle. Faut-il mourir, au moment où j'apprends que j'aurais pu être heureuse ! Que n'ai-je connu plus tôt ce saint vieillard ! Aujourd'hui, de quel bonheur je jouirais, avec toi, avec Chactas chrétien... consolée, rassurée par ce prêtre auguste... dans ce désert... pour toujours... oh ! c'eût été trop de félicité ! — Calme-toi, lui dis-je en saisissant une des mains de l'infortunée ; calme-toi, ce bonheur, nous allons le goûter. — Jamais ! jamais ! dit Atala. — Comment ? repartis-je. — Tu ne sais pas tout, s'écria la vierge : c'est hier... pendant l'orage... J'allais violer mes vœux : j'allais plonger ma mère dans les flammes de l'abîme ; déjà sa malédiction était sur moi ; déjà je mentais au Dieu qui m'a sauvé la vie... Quand tu baisais mes lèvres tremblantes, tu ne savais pas que tu n'embrassais que la mort ! — O ciel ! s'écria le mission-

naire ; chère enfant, qu'avez-vous fait? — Un crime, mon père, dit Atala les yeux égarés : mais je ne perdais que moi, et je sauvais ma mère. — Achève donc, m'écriai-je plein d'épouvante. — Eh bien ! dit-elle, j'avais prévu ma faiblesse : en quittant les cabanes, j'ai emporté avec moi... — Quoi? repris-je avec horreur. — Un poison ! dit le père. — Il est dans mon sein, » s'écria Atala.

Le flambeau échappe de la main du Solitaire, je tombe mourant près de la fille de Lopez ; le vieillard nous saisit l'un et l'autre dans ses bras, et tous trois, dans l'ombre, nous mêlons nos sanglots sur cette couche funèbre.

« Réveillons-nous, réveillons-nous ! » dit bientôt le courageux ermite en allumant une lampe. Nous perdons des moments précieux : intrépides chrétiens, bravons les assauts de l'adversité ; la corde au cou, la cendre sur la tête, jetons-nous aux pieds du Très-Haut, pour implorer sa clémence, pour nous soumettre à ses décrets. Peut-être est-il temps encore. Ma fille, vous eussiez dû m'avertir hier au soir. »

« Hélas ! mon père, dit Atala, je vous ai cherché la nuit dernière ; mais le ciel, en punition de mes fautes, vous a éloigné de moi. Tout secours eût d'ailleurs été inutile ; car les Indiens même, si habiles dans ce qui regarde les poisons, ne connaissent point de remède à celui que j'ai pris. O Chactas ! juge de mon étonnement quand j'ai vu que le coup n'était pas aussi subit que je m'y attendais ! Mon amour a redoublé mes forces, mon âme n'a pu si vite se séparer de toi. »

Ce ne fut plus ici par des sanglots que je troublai le récit d'Atala, ce fut par ces emportements qui ne sont connus que des Sauvages. Je me roulai furieux sur la terre en me tordant les bras, et en me dévorant les mains. Le vieux prêtre, avec une tendresse merveilleuse, courait du frère à la sœur, et nous prodiguait mille secours. Dans le calme de son cœur et sous le fardeau des ans, il savait se faire entendre à notre jeunesse et sa religion lui fournissait des accents plus tendres et plus brûlants que nos passions mêmes. Ce prêtre, qui depuis quarante années s'immolait chaque jour au service de Dieu et des hommes dans ces montagnes, ne te rappelle-t-il pas ces holocaustes d'Israël, fumant perpétuellement sur les hauts lieux, devant le Seigneur?

Hélas ! ce fut en vain qu'il essaya d'apporter quelque remède aux maux d'Atala. La fatigue, le chagrin, le poison et une passion plus mortelle que tous les poisons ensemble, se réunissaient pour ravir cette fleur à la solitude. Vers le soir, des symptômes

effrayants se manifestèrent ; un engourdissement général saisit les membres d'Atala et les extrémités de son corps commencèrent à refroidir : « Touche mes doigts, me disait-elle ; ne les trouves-tu pas bien glacés? » Je ne savais que répondre, et mes cheveux se hérissaient d'horreur ; ensuite elle ajoutait : « Hier encore, mon bien-aimé, ton seul toucher me faisait tressaillir, et voilà que je ne sens plus ta main, je n'entends presque plus ta voix ; les objets de la grotte disparaissent tour à tour. Ne sont-ce pas les oiseaux qui chantent? Le soleil doit être près de se coucher maintenant ; Chactas, ses rayons seront bien beaux au désert, sur ma tombe. »

Atala, s'apercevant que ces paroles nous faisaient fondre en pleurs, nous dit : « Pardonnez-moi, mes bons amis ; je suis bien faible, mais peut-être que je vais devenir plus forte. Cependant mourir si jeune, tout à la fois, quand mon cœur était si plein de vie ! Chef de la prière, aie pitié de moi ; soutiens-moi. Crois-tu que ma mère soit contente et que Dieu me pardonne ce que j'ai fait? »

« Ma fille, répondit le bon religieux en versant des larmes et les essuyant avec ses doigts tremblants et mutilés ; ma fille, tous vos malheurs viennent de votre ignorance ; c'est votre éducation sauvage et le manque d'instruction nécessaire qui vous ont perdue ; vous ne saviez pas qu'une chrétienne ne peut disposer de sa vie. Consolez-vous donc, ma chère brebis ; Dieu vous pardonnera à cause de la simplicité de votre cœur...

« Quant à la vie, si le moment est arrivé de vous endormir dans le Seigneur, ah ! ma chère enfant, que vous perdez peu de chose en perdant ce monde ! Malgré la solitude où vous avez vécu, vous avez connu les chagrins ; que penseriez-vous donc si vous eussiez été témoin des maux de la société? si, en abordant sur les rivages de l'Europe, votre oreille eût été frappée de ce long cri de douleur qui s'élève de cette vieille terre? L'habitant de la cabane et celui des palais, tout souffre, tout gémit ici-bas ; les reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois !

« Est-ce votre amour que vous regrettez? Ma fille, il faudrait autant pleurer un songe. Connaissez-vous le cœur de l'homme, et pourriez-vous compter les inconstances de son désir? Vous calculeriez plutôt le nombre des vagues que la mer roule dans une tempête. Atala, les sacrifices, les bienfaits, ne sont pas des liens éternels : un jour peut-être le dégoût fût venu avec la sa-

tiété, le passé eût été compté pour rien, et l'on n'eût plus aperçu que les inconvénients d'une union pauvre et méprisée. Sans doute, ma fille, les plus belles amours furent celles de cet homme et de cette femme sortis de la main du Créateur. Un paradis avait été formé pour eux, ils étaient innocents et immortels Parfaits de l'âme et du corps, ils se convenaient en tout : Ève avait été créée pour Adam et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux? Je ne vous parlerai point des mariages des premiers nés des hommes, de ces unions ineffables, alors que la sœur était l'épouse du frère, que l'amour et l'amitié fraternelle se confondaient dans le même cœur, et que la pureté de l'une augmentait les délices de l'autre. Toutes ces unions ont été troublées ; la jalousie s'est glissée à l'autel de gazon où l'on immolait le chevreau, elle a régné sous la tente d'Abraham, et dans ces couches mêmes où les patriarches goûtaient tant de joie qu'ils oubliaient la mort de leurs mères.

« Vous seriez-vous donc flattée, mon enfant, d'être plus innocente et plus heureuse dans vos liens que ces saintes familles dont Jésus-Christ a voulu descendre? Je vous épargne les détails des soucis du ménage, les disputes, les reproches mutuels, les inquiétudes, et toutes ces peines secrètes qui veillent sur l'oreiller du lit conjugal. La femme renouvelle ses douleurs chaque fois qu'elle est mère, et elle se marie en pleurant. Que de maux dans la seule perte d'un nouveau-né à qui l'on donnait le lait, et qui meurt sur votre sein ! La montagne a été pleine de gémissements ; rien ne pouvait consoler Rachel, parce que ses fils n'étaient plus. Ces amertumes attachées aux tendresses humaines sont si fortes, que j'ai vu dans ma patrie de grandes dames, aimées par des rois, quitter la cour pour s'ensevelir dans des cloîtres et mutiler cette chair révoltée dont les plaisirs ne sont que des douleurs.

« Mais peut-être direz-vous que ces derniers exemples ne vous regardent pas ; que toute votre ambition se réduisait à vivre dans une obscure cabane, avec l'homme de votre choix ; que vous cherchiez moins les douceurs du mariage que les charmes de cette folie que la jeunesse appelle amour? Illusion, chimère, vanité, rêve d'une imagination blessée ! Et moi aussi, ma fille, j'ai connu les troubles du cœur : cette tête n'a pas toujours été chauve, ni ce sein aussi tranquille qu'il vous le paraît aujourd'hui. Croyez-en mon expérience : si l'homme, constant dans ses affections, pouvait sans cesse fournir à un sentiment renouvelé sans cesse, sans doute la solitude et l'amour l'égaleraient à

Dieu même ; car ce sont là les deux éternels plaisirs du grand Être. Mais l'âme de l'homme se fatigue, et jamais elle n'aime longtemps le même objet avec plénitude. Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

« Enfin, ma chère fille, le grand tort des hommes, dans leur songe de bonheur, est d'oublier cette infirmité de la mort attachée à leur nature : il faut finir. Tôt ou tard, quelle qu'eût été votre félicité, ce beau visage se fût changé en cette figure uniforme que le sépulcre donne à la famille d'Adam ; l'œil même de Chactas n'aurait pu vous reconnaître entre vos sœurs de la tombe. L'amour n'étend point son empire sur les vers du cercueil. Que dis-je ? (ô vanité des vanités !) que parlé-je de la puissance des amitiés de la terre ? Voulez-vous, ma chère fille, en connaître l'étendue ? Si un homme revenait à la lumière quelques années après sa mort, je doute qu'il fût revu avec joie par ceux-là même qui ont donné le plus de larmes à sa mémoire : tant on forme vite d'autres liaisons, tant on prend facilement d'autres habitudes, tant l'inconstance est naturelle à l'homme, tant notre vie est peu de chose, même dans le cœur de nos amis !

« Remerciez donc la Bonté divine, ma chère fille, qui vous retire si vite de cette vallée de misère. Déjà le vêtement blanc et la couronne éclatante des vierges se préparent pour vous sur les nuées ; déjà j'entends la Reine des Anges qui vous crie : « Venez, ma digne servante ; venez, ma colombe ; venez vous asseoir sur un trône de candeur, parmi toutes ces filles qui ont sacrifié leur beauté et leur jeunesse au service de l'humanité, à l'éducation des enfants et aux chefs-d'œuvre de la pénitence. Venez, rose mystique, vous reposer sur le sein de Jésus-Christ. Ce cercueil, lit nuptial que vous vous êtes choisi, ne sera point trompé ; et les embrassements de votre céleste époux ne finiront jamais ! »

Comme le dernier rayon du jour abat les vents et répand le calme dans le ciel, ainsi la parole tranquille du vieillard apaisa les passions dans le sein de mon amante. Elle ne parut plus occupée que de ma douleur et des moyens de me faire supporter sa perte. Tantôt elle me disait qu'elle mourrait heureuse si je lui promettais de sécher mes pleurs ; tantôt elle me parlait de ma mère, de ma patrie ; elle cherchait à me distraire de la douleur présente, en réveillant en moi une douleur passée. Elle m'exhortait à la patience, à la vertu. « Tu ne seras pas toujours malheureux, disait-elle : si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est seulement pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le

cœur, ô Chactas, est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures des hommes que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes. »

Quand elle avait ainsi parlé, elle se tournait vers le missionnaire, cherchait auprès de lui le soulagement qu'elle m'avait fait éprouver; et, tour à tour consolante et consolée, elle donnait et recevait la parole de vie sur la couche de la mort.

Cependant l'ermite redoublait de zèle. Ses vieux os s'étaient ranimés par l'ardeur de la charité, et toujours préparant des remèdes, rallumant le feu, rafraîchissant la couche, il faisait d'admirables discours sur Dieu et sur le bonheur des justes. Le flambeau de la religion à la main, il semblait précéder Atala dans la tombe, pour lui en montrer les secrètes merveilles. L'humble grotte était remplie de la grandeur de ce trépas chrétien, et les esprits célestes étaient, sans doute, attentifs à cette scène où la religion luttait seule contre l'amour, la jeunesse et la mort.

Elle triomphait, cette religion divine, et l'on s'apercevait de sa victoire à une sainte tristesse qui succédait dans nos cœur aux premiers transports des passions. Vers le milieu de la nuit, Atala sembla se ranimer pour répéter des prières que le religieux prononçait au bord de sa couche. Peu de temps après, elle me tendit la main, et avec une voix qu'on entendait à peine, elle me dit : « Fils d'Outalissi, te rappelles-tu cette première nuit où tu me pris pour la Vierge des dernières amours? Singulier présage de notre destinée! » Elle s'arrêta, puis elle reprit : « Quand je songe que je te quitte pour toujours, mon cœur fait un tel effort pour revivre, que je me sens presque le pouvoir de me rendre immortelle à force d'aimer. Mais, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite! » Atala se tut pendant quelques instants; elle ajouta : « Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des maux que je vous ai causés. Je vous ai beaucoup tourmenté par mon orgueil et mes caprices. Chactas, un peu de terre jeté sur mon corps va mettre tout un monde entre vous et moi, et vous délivrer pour toujours du poids de mes infortunes. »

« Vous pardonner, répondis-je noyé de larmes, n'est-ce pas moi qui ai causé tous vos malheurs? — Mon ami, dit-elle en m'interrompant, vous m'avez rendue très heureuse, et si j'étais à recommencer la vie, je préférerais encore le bonheur de vous avoir aimé quelques instants dans un exil infortuné, à toute une vie de repos dans ma patrie. »

Ici, la voix d'Atala s'éteignit ; les ombres de la mort se répandirent autour de ses yeux et de sa bouche ; ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose ; elle conversait tout bas avec des esprits invisibles. Bientôt, faisant un effort, elle essaya, mais en vain, de détacher de son cou le petit crucifix, elle me pria de le dénouer moi-même, et elle me dit :

« Quand je te parlai pour la première fois, tu vis cette croix briller à la lueur du feu sur mon sein ; c'est le seul bien que possède Atala. Lopez, ton père et le mien, l'envoya à ma mère peu de jours après ma naissance. Reçois donc de moi cet héritage, ô mon frère, conserve-le en mémoire de mes malheurs. Tu auras recours à ce Dieu des infortunés dans les chagrins de ta vie. Chactas, j'ai une dernière prière à te faire. Ami, notre union aurait été courte sur la terre, mais il est après cette vie une plus longue vie. Qu'il serait affreux d'être séparé de toi pour jamais ! Je ne fais que te devancer aujourd'hui, et je te vais attendre dans l'empire céleste. Si tu m'as aimée, fais-toi instruire dans la religion chrétienne, qui prépara notre réunion. Elle fait sous tes yeux un grand miracle, cette religion, puisqu'elle me rend capable de te quitter sans mourir dans les angoisses du désespoir. Cependant, Chactas, je ne veux de toi qu'une simple promesse, je sais trop ce qu'il en coûte pour te demander un serment. Peut-être ce vœu te séparerait-il de quelque femme plus heureuse que moi... O ma mère, pardonne à ta fille. O Vierge, retenez votre courroux. Je retombe dans mes faiblesses, et je te dérobe, ô mon Dieu, des pensées qui ne devraient être que pour toi ! »

Navré de douleur, je promis à Atala d'embrasser un jour la religion chrétienne. A ce spectacle, le Solitaire se levant d'un air inspiré, et étendant les bras vers la voûte de la grotte : « Il est temps, s'écria-t-il, il est temps d'appeler Dieu ici ! »

A peine a-t-il prononcé ces mots qu'une force surnaturelle me contraint de tomber à genoux, et m'incline la tête au pied du lit d'Atala. Le prêtre ouvre un lieu secret où était renfermée une urne d'or, couverte d'un voile de soie ; il se prosterne et adore profondément. La grotte parut soudain illuminée ; on entendit dans les airs les paroles des anges et les frémissements des harpes célestes ; et, lorsque le Solitaire tira le vase sacré de son tabernacle, je crus voir Dieu lui-même sortir du flanc de la montagne.

Le prêtre ouvrit le calice ; il prit entre ses deux doigts une hostie blanche comme la neige, et s'approcha d'Atala en pro-

nonçant des mots mystérieux. Cette sainte avait les yeux levés au ciel, en extase. Toutes ses douleurs parurent suspendues, toute sa vie se rassembla sur sa bouche ; ses lèvres s'entr'ouvrirent et vinrent avec respect chercher le Dieu caché sous le pain mystique. Ensuite le divin vieillard trempe un peu de coton dans une huile consacrée ; il en frotte les tempes d'Atala, il regarde un moment la fille mourante et tout à coup ces fortes paroles lui échappent : « Partez, âme chrétienne, allez rejoindre votre Créateur ! » Relevant alors ma tête abattue, je m'écriai, regardant le vase où était l'huile sainte : « Mon père, ce remède rendra-t-il la vie à Atala? — Oui, mon fils, dit le vieillard en tombant dans mes bras, la vie éternelle ! » Atala venait d'expirer.

Dans cet endroit, pour la seconde fois depuis le commencement de son récit, Chactas fut obligé de s'interrompre. Ses pleurs l'inondaient et sa voix ne laissait échapper que des mots entrecoupés. Le Sachem aveugle ouvrit son sein ; il en tira le crucifix d'Atala. Le voilà, s'écria-t-il, ce gage de l'adversité! O René, ô mon fils, tu le vois ; et moi, je ne le vois plus ! Dis-moi, après tant d'années, l'or n'en est-il point altéré? n'y vois-tu point la trace de mes larmes? Pourrais-tu reconnaître l'endroit qu'une sainte a touché de ses lèvres? Comment Chactas n'est-il point encore chrétien? Quelles frivoles raisons de politique et de patrie l'ont jusqu'à présent retenu dans les erreurs de ses pères? Non, je ne veux pas tarder plus longtemps. La terre me crie : Quand donc descendras-tu dans la tombe, et qu'attends-tu pour embrasser une religion divine?... O terre ! vous ne m'attendrez pas longtemps : aussitôt qu'un prêtre aura rajeuni dans l'onde cette tête blanchie par les chagrins, j'espère me réunir à Atala. Mais achevons ce qui me reste à conter de mon histoire :

LES FUNÉRAILLES

Je n'entreprendrai point, ô René, de te peindre aujourd'hui le désespoir qui saisit mon âme lorsque Atala eut rendu le dernier soupir. Il faudrait avoir plus de chaleur qu'il ne m'en reste : il faudrait que mes yeux fermés se pussent rouvrir au soleil pour lui demander compte des pleurs qu'ils versèrent à sa lumière. Oui, cette lune qui brille à présent sur nos têtes se lassera d'éclairer les solitudes du Kentucky ; oui, le fleuve qui porte

maintenant nos pirogues suspendra le cours de ses eaux avant que mes larmes cessent de couler pour Atala! Pendant deux jours entiers je fus insensible aux discours de l'ermite. En essayant de calmer mes peines, cet excellent homme ne se servait point des vaines raisons de la terre ; il se contentait de me dire : « Mon fils, c'est la volonté de Dieu »; et il me pressait dans ses bras. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût tant de consolation dans ce peu de mots du chrétien résigné, si je ne l'avais éprouvé moi-même.

La tendresse, l'onction, l'inaltérable patience du vieux serviteur de Dieu vainquirent enfin l'obstination de ma douleur. J'eus honte des larmes que je lui faisais répandre. « Mon père, lui dis-je, c'en est trop : que les passions d'un jeune homme ne troublent plus la paix de tes jours. Laisse-moi emporter les restes de mon épouse ; je les ensevelirai dans quelque coin du désert, et si je suis encore condamné à la vie, je tâcherai de me rendre digne de ces noces éternelles qui m'ont été promises par Atala. »

A ce retour inespéré de courage, le bon père tressaillit de joie ; il s'écria : « O sang de Jésus-Christ, sang de mon divin maître, je reconnais là tes mérites! Tu sauveras sans doute ce jeune homme. Mon Dieu, achève ton ouvrage. Rends la paix à cette âme troublée, et ne lui laisse de ses malheurs que d'humbles et utiles souvenirs. »

Le juste refusa de m'abandonner le corps de la fille de Lopez, mais il me proposa de faire venir ses Néophytes, et de l'enterrer avec toute la pompe chrétienne ; je m'y refusai à mon tour. « Les malheurs et les vertus d'Atala, lui dis-je, ont été inconnus des hommes ; que sa tombe, creusée furtivement par nos mains, partage cette obscurité. » Nous convînmes que nous partirions le lendemain au lever du soleil pour enterrer Atala sous l'arche du pont naturel, à l'entrée des Bocages de la mort. Il fut aussi résolu que nous passerions la nuit en prières auprès du corps de cette sainte.

Vers le soir, nous transportâmes ses précieux restes à une ouverture de la grotte, qui donnait vers le nord. L'ermite les avait roulés dans une pièce de lin d'Europe, filé par sa mère : c'était le seul bien qui lui restât de sa patrie, et depuis longtemps il le destinait à son propre tombeau. Atala était couchée sur un gazon de sensitives de montagnes ; ses pieds, sa tête, ses épaules et une partie de son sein étaient découverts. On voyait dans ses cheveux une fleur de magnolia fanée... celle-là même

que j'avais déposée sur le lit de la vierge, pour la rendre féconde. Ses lèvres, comme un bouton de rose cueilli depuis deux matins, semblaient languir et sourire. Dans ses joues d'une blancheur éclatante, on distinguait quelques veines bleues. Ses beaux yeux étaient fermés, ses pieds modestes étaient joints, et ses mains d'albâtre pressaient sur son cœur un crucifix d'ébène ; le scapulaire de ses vœux était passé à son cou. Elle paraissait enchantée par l'Ange de la mélancolie, et par le double sommeil de l'innocence et de la tombe. Je n'ai rien vu de plus céleste. Quiconque eût ignoré que cette jeune fille avait joui de la lumière aurait pu la prendre pour la statue de la Virginité endormie.

Le religieux ne cessa de prier toute la nuit. J'étais assis en silence au chevet du lit funèbre de mon Atala. Que de fois, durant son sommeil, j'avais supporté sur mes genoux cette tête charmante ! Que de fois je m'étais penché sur elle pour entendre et pour respirer son souffle ! Mais à présent aucun bruit ne sortait de ce sein immobile, et c'était en vain que j'attendais le réveil de la beauté !

La lune prêta son pâle flambeau à cette veillée funèbre. Elle se leva au milieu de la nuit, comme une blanche vestale qui vient pleurer sur le cercueil d'une compagne. Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie, qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers. De temps en temps, le religieux plongeait un rameau fleuri dans une eau consacrée ; puis, secouant la branche humide, il parfumait la nuit des baumes du ciel. Parfois il répétait sur un air antique quelques vers d'un vieux poète nommé Job ; il disait :

« J'ai passé comme une fleur ; j'ai séché comme l'herbe des champs.

« Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

Ainsi chantait l'ancien des hommes. Sa voix grave et un peu cadencée allait roulant dans le silence des déserts. Le nom de Dieu et du tombeau sortait de tous les échos, de tous les torrents, de toutes les forêts. Les roucoulements de la colombe de Virginie, la chute d'un torrent dans la montagne, les tintements de la cloche qui appelait les voyageurs, se mêlaient à ces chants funèbres, et l'on croyait entendre dans les Bocages de la mort le chœur lointain des décédés, qui répondait à la voix du Solitaire.

Cependant une barre d'or se forma dans l'Orient. Les éperviers criaient sur les rochers, et les martres rentraient dans le creux

des ormes : c'était le signal du convoi d'Atala. Je chargeai le corps sur mes épaules ; l'ermite marchait devant moi, une bêche à la main. Nous commençâmes à descendre de rochers en rochers ; la vieillesse et la mort ralentissaient également nos pas. A la vue du chien qui nous avait trouvés dans la forêt, et qui maintenant, bondissant de joie, nous traçait une autre route, je me mis à fondre en larmes. Souvent la longue chevelure d'Atala, jouet des brises matinales, étendait son voile d'or sur mes yeux ; souvent, pliant sous le fardeau, j'étais obligé de le déposer sur la mousse, et de m'asseoir auprès, pour reprendre des forces. Enfin, nous arrivâmes au lieu marqué par ma douleur ; nous descendîmes sous l'arche du pont. O mon fils, il eût fallu voir un jeune Sauvage et un vieil ermite à genoux l'un vis-à-vis de l'autre dans un désert, creusant avec leurs mains un tombeau pour une pauvre fille dont le corps était étendu près de là, dans la ravine desséchée d'un torrent !

Quand notre ouvrage fut achevé, nous transportâmes la beauté dans son lit d'argile. Hélas ! j'avais espéré de préparer une autre couche pour elle ! Prenant alors un peu de poussière dans ma main, et gardant un silence effroyable, j'attachai, pour la dernière fois, mes yeux sur le visage d'Atala. Ensuite je répandis la terre du sommeil sur un front de dix-huit printemps ; je vis graduellement disparaître les traits de ma sœur, et ses grâces se cacher sous le rideau de l'éternité ; son sein surmonta quelque temps le sol noirci, comme un lis blanc s'élève du milieu d'une sombre argile : « Lopez, m'écriai-je alors, vois ton fils inhumer ta fille ! » et j'achevai de couvrir Atala de la terre du sommeil.

Nous retournâmes à la grotte, et je fis part au missionnaire du projet que j'avais formé de me fixer près de lui. Le saint, qui connaissait merveilleusement le cœur de l'homme, découvrit ma pensée et la ruse de ma douleur. Il me dit : « Chactas, fils d'Outalissi, tandis qu'Atala a vécu, je vous ai sollicité moi-même de demeurer auprès de moi ; mais à présent votre sort est changé : vous vous devez à votre patrie. Croyez-moi, mon fils, les douleurs ne sont point éternelles ; il faut tôt ou tard qu'elles finissent, parce que le cœur de l'homme est fini ; c'est une de nos grandes misères : nous ne sommes pas même capables d'être longtemps malheureux. Retournez au Meschacebé : allez consoler votre mère, qui vous pleure tous les jours, et qui a besoin de votre appui. Faites-vous instruire dans la religion de votre Atala, lorsque vous en trouverez l'occasion, et sou-

venez-vous que vous lui avez promis d'être vertueux et chrétien. Moi, je veillerai ici sur son tombeau. Partez, mon fils. Dieu, l'âme de votre sœur et le cœur de votre vieil ami vous suivront. »

Telles furent les paroles de l'homme du rocher ; son autorité était trop grande, sa sagesse trop profonde, pour ne lui obéir pas. Dès le lendemain, je quittai mon vénérable hôte qui, me pressant sur son cœur, me donna ses derniers conseils, sa dernière bénédiction et ses dernières larmes. Je passai au tombeau ; je fus surpris d'y trouver une petite croix qui se montrait au-dessus de la mort, comme on aperçoit encore le mât d'un vaisseau qui a fait naufrage. Je jugeai que le solitaire était venu prier au tombeau, pendant la nuit ; cette marque d'amitié et de religion fit couler mes pleurs en abondance. Je fus tenté de rouvrir la fosse, et de voir encore une fois ma bien-aimée ; une crainte religieuse me retint. Je m'assis sur la terre, fraîchement remuée. Un coude appuyé sur mes genoux, et la tête soutenue dans ma main, je demeurai enseveli dans la plus amère rêverie. O René, c'est là que je fis, pour la première fois, des réflexions sérieuses sur la vanité de nos jours, et la plus grande vanité de nos projets ! Eh ! mon enfant, qui ne les a point faites, ces réflexions ? Je ne suis plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers ; mes ans le disputent à ceux de la corneille : eh bien ! malgré tant de jours accumulés sur ma tête, malgré une si longue expérience de la vie, je n'ai point encore rencontré d'homme qui n'eût été trompé dans ses rêves de félicité, point de cœur qui n'entretînt une plaie cachée. Le cœur le plus serein en apparence ressemble au puits naturel de la savane Alachua : la surface en paraît calme et pure ; mais, quand vous regardez au fond du bassin, vous apercevez un large crocodile, que le puits nourrit dans ses eaux.

Ayant ainsi vu le soleil se lever et se coucher sur ce lieu de douleur, le lendemain, au premier cri de la cigogne, je me préparai à quitter la sépulture sacrée. J'en partis comme de la borne d'où je voulais m'élancer dans la carrière de la vertu. Trois fois j'évoquai l'âme d'Atala ; trois fois le Génie du désert répondit à mes cris sous l'arche funèbre. Je saluai ensuite l'Orient, et je découvris au loin, dans les sentiers de la montagne, l'ermite qui se rendait à la cabane de quelque infortuné. Tombant à genoux et embrassant étroitement la fosse, je m'écriai : « Dors en paix dans cette terre étrangère, fille trop malheureuse ! Pour prix de ton amour, de ton exil et de ta mort, tu vas être abandonnée, même de Chactas ! » Alors, versant des flots de larmes, je me séparai de la fille de Lopez, alors je m'arrachai

de ces lieux, laissant au pied du monument de la nature un monument plus auguste : l'humble tombeau de la vertu.

ÉPILOGUE

Chactas, fils d'Outalissi le Natché, a fait cette histoire à René l'Européen. Les pères l'ont redite aux enfants, et moi, voyageur aux terres lointaines, j'ai fidèlement rapporté ce que des Indiens m'en ont appris. Je vis dans ce récit le tableau du peuple chasseur et du peuple laboureur, la religion, première législatrice des hommes, les dangers de l'ignorance et de l'enthousiasme religieux, opposés aux lumières, à la charité et au véritable esprit de l'Évangile, les combats des passions et des vertus dans un cœur simple, enfin le triomphe du christianisme sur le sentiment le plus fougueux et la crainte la plus terrible, l'amour et la mort.

Quand un Siminole me raconta cette histoire, je la trouvai fort instructive et parfaitement belle, parce qu'il y mit la fleur du désert, la grâce de la cabane, et une simplicité à conter la douleur, que je ne me flatte pas d'avoir conservées. Mais une chose me restait à savoir. Je demandais ce qu'était devenu le père Aubry, et personne ne me le pouvait dire. Je l'aurais toujours ignoré, si la Providence qui conduit tout, ne m'avait découvert ce que je cherchais. Voici comme la chose se passa :

J'avais parcouru les rivages du Meschacebé, qui formaient autrefois la barrière méridionale de la Nouvelle-France, et j'étais curieux de voir, au nord, l'autre merveille de cet empire, la cataracte de Niagara. J'étais arrivé tout près de cette chute, dans l'ancien pays des Agonnonsioni, lorsqu'un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. Je m'approchai doucement de la jeune mère, et je l'entendis qui disait :

« Si tu étais resté parmi nous, cher enfant, comme ta main eût bandé l'arc avec grâce ! Ton bras eût dompté l'ours en fureur ; et sur le sommet de la montagne, tes pas auraient défié le chevreuil à la course. Blanche hermine du rocher, si jeune être allé dans le pays des âmes ! Comment feras-tu pour y vivre? Ton père n'y est point pour t'y nourrir de sa chasse. Tu auras froid, et aucun esprit ne te donnera des peaux pour te couvrir. Oh ! il faut que je me hâte de t'aller rejoindre, pour te chanter des chansons et te présenter mon sein. »

Et la jeune mère chantait d'une voix tremblante, balançait l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

Cette femme voulait faire sécher le corps de son fils sur les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle dépouilla donc le nouveau-né, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils, âme charmante, ton père t'a créé jadis sur mes lèvres par un baiser ; hélas ! les miens n'ont pas le pouvoir de te donner une seconde naissance. » Ensuite, elle découvrit son sein, et embrassa ses restes glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

Elle se leva, et chercha des yeux un arbre sur les branches duquel elle pût exposer son enfant. Elle choisit un érable à fleurs rouges, festonné de guirlandes d'apios, et qui exhalait les parfums les plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs, de l'autre elle y plaça le corps ; laissant alors échapper la branche, la branche retourna à sa position naturelle, emportant la dépouille de l'innocence, cachée dans un feuillage odorant. Oh ! que cette coutume indienne est touchante ! Je vous ai vus dans vos campagnes désolées, pompeux monuments des Crassus et des Césars, et je vous préfère encore ces tombeaux aériens du Sauvage, ces mausolées de fleurs et de verdure que parfume l'abeille, que balance le zéphyr, et où le rossignol bâtit son nid et fait entendre sa plaintive mélodie. Si c'est la dépouille d'une jeune fille que la main d'un amant a suspendue à l'arbre de la mort ; si ce sont les restes d'un enfant chéri, qu'une mère a placés dans la demeure des petits oiseaux, le charme redouble encore. Je m'approchai de celle qui gémissait au pied de l'érable ; je lui imposai les mains sur la tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans lui parler, prenant comme elle un rameau, j'écartai les insectes qui bourdonnaient autour du corps de l'enfant. Mais je me donnai de garde d'effrayer une colombe voisine. L'Indienne lui disait : « Colombe, si tu n'es pas l'âme de mon fils qui s'est envolée, tu es, sans doute, une mère qui cherche quelque chose pour faire un nid. Prends de ces cheveux, que je ne laverai plus dans l'eau d'esquine ; prends-en pour coucher tes petits : puisse le Grand Esprit te les conserver ! »

Cependant la mère pleurait de joie en voyant la politesse de l'étranger. Comme nous faisions ceci, un jeune homme approcha, et dit : « Fille de Céluta, retire notre enfant ; nous ne séjourne-

rons pas plus longtemps ici, et nous partirons au premier soleil. » Je dis alors : « Frère, je te souhaite un ciel bleu, beaucoup de chevreuils, un manteau de castor, et l'espérance. Tu n'es donc pas de ce désert ? — Non, répondit le jeune homme, nous sommes des exilés, et nous allons chercher une patrie. » En disant cela, le guerrier baissa la tête dans son sein, et avec le bout de son arc il abattait la tête des fleurs. Je vis qu'il y avait des larmes au fond de cette histoire, et je me tus. La femme retira son fils des branches de l'arbre, et elle le donna à porter à son époux. Alors je dis : « Voulez-vous me permettre d'allumer votre feu cette nuit ? — Nous n'avons point de cabane, reprit le guerrier ; si vous voulez nous suivre, nous campons au bord de la chute. — Je le veux bien », répondis-je, et nous partîmes ensemble.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours.

Tandis qu'avec un plaisir mêlé de terreur je contemplais ce spectacle, l'Indienne et son époux me quittèrent. Je les cherchai en remontant le fleuve au-dessus de la chute, et bientôt je les trouvai dans un endroit convenable à leur deuil. Ils étaient couchés sur l'herbe avec des vieillards, auprès de quelques] ossements humains enveloppés dans des peaux de bêtes. Étonné de tout

ce que je voyais depuis quelques heures, je m'assis auprès de la jeune mère, et lui dis : « Qu'est-ce que tout ceci, ma sœur? » Elle me répondit : « Mon frère, c'est la terre de la patrie, ce sont les cendres de nos aïeux, qui nous suivent dans notre exil. — Et comment, m'écriai-je, avez-vous été réduits à un tel malheur? » La fille de Céluta repartit : « Nous sommes les restes des Natchez. Après le massacre que les Français firent de notre nation pour venger leurs frères, ceux de nos frères qui échappèrent aux vainqueurs trouvèrent un asile chez les Chikassas nos voisins. Nous y sommes demeurés assez longtemps tranquilles ; mais il y a sept lunes que les blancs de la Virginie se sont emparés de nos terres, en disant qu'elles leur ont été données par un roi d'Europe. Nous avons levé les yeux au ciel, et, chargés des restes de nos aïeux, nous avons pris notre route à travers le désert. Je suis accouchée pendant la marche ; et comme mon lait était mauvais, à cause de la douleur, il a fait mourir mon enfant. » En disant cela, la jeune mère essuya ses yeux avec sa chevelure ; je pleurais aussi.

Or, je dis bientôt : « Ma sœur, adorons le Grand Esprit, tout arrive par son ordre. Nous sommes tous voyageurs ; nos pères l'ont été comme nous ; mais il y a un lieu où nous nous reposerons. Si je ne craignais d'avoir la langue aussi légère que celle d'un blanc, je vous demanderais si vous avez entendu parler de Chactas, le Natché? » A ces mots, l'Indienne me regarda et me dit : « Qui est-ce qui vous a parlé de Chactas, le Natché? » Je répondis : « C'est la sagesse. » L'Indienne reprit : « Je vous dirai ce que je sais, parce que vous avez éloigné les mouches du corps de mon fils, et que vous venez de dire de belles paroles sur le Grand Esprit. Je suis la fille de la fille de René l'Européen, que Chactas avait adopté. Chactas, qui avait reçu le baptême, et René mon aïeul si malheureux, ont péri dans le massacre. — L'homme va toujours de douleur en douleur, répondis-je en m'inclinant. Vous pourriez donc aussi m'apprendre des nouvelles du père Aubry? — Il n'a pas été plus heureux que Chactas, dit l'Indienne. Les Chéroquois, ennemis des Français, pénétrèrent à sa Mission ; ils y furent conduits par le son de la cloche qu'on sonnait pour secourir les voyageurs. Le père Aubry se pouvait sauver ; mais il ne voulut pas abandonner ses enfants, et il demeura pour les encourager à mourir, par son exemple. Il fut brûlé avec de grandes tortures ; jamais on ne put tirer de lui un cri qui tournât à la honte de son Dieu, ou au déshonneur de sa patrie. Il ne cessa, durant le supplice, de prier pour ses bour-

reaux, et de compatir au sort des victimes. Pour lui arracher une marque de faiblesse, les Chéroquois amenèrent à ses pieds un Sauvage chrétien, qu'ils avaient horriblement mutilé. Mais ils furent bien surpris, quand ils virent le jeune homme se jeter à genoux, et baiser les plaies du vieil ermite qui lui criait : « Mon enfant, nous avons été mis en spectacle aux anges et aux « hommes. » Les Indiens furieux lui plongèrent un fer rouge dans la gorge, pour l'empêcher de parler. Alors ne pouvant plus consoler les hommes, il expira.

« On dit que les Chéroquois, tout accoutumés qu'ils étaient à voir des Sauvages souffrir avec constance, ne purent s'empêcher d'avouer qu'il y avait dans l'humble courage du père Aubry quelque chose qui leur était inconnu, et qui surpassait tous les courages de la terre. Plusieurs d'entre eux, frappés de cette mort, se sont faits chrétiens.

« Quelques années après, Chactas, à son retour de la terre des blancs, ayant appris les malheurs du chef de la prière, partit pour aller recueillir ses cendres et celles d'Atala. Il arriva à l'endroit où était située la Mission, mais il put à peine le reconnaître. Le lac s'était débordé, et la savane était changée en un marais ; le pont naturel, en s'écroulant, avait enseveli sous ses débris le tombeau d'Atala et les Bocages de la mort. Chactas erra longtemps dans ce lieu ; il visita la grotte du Solitaire, qu'il trouva remplie de ronces et de framboisiers, et dans laquelle une biche allaitait son faon. Il s'assit sur le rocher de la Veillée de la mort, où il ne vit que quelques plumes tombées de l'aile de l'oiseau de passage. Tandis qu'il y pleurait, le serpent familier du missionnaire sortit des broussailles voisines, et vint s'entortiller à ses pieds. Chactas réchauffa dans son sein ce fidèle ami, resté seul au milieu de ces ruines. Le fils d'Outalissi a raconté que plusieurs fois aux approches de la nuit, il avait cru voir les ombres d'Atala et du père Aubry s'élever dans la vapeur du crépuscule. Ces visions le remplirent d'une religieuse frayeur et d'une joie triste.

« Après avoir cherché vainement le tombeau de sa sœur et celui de l'ermite, il était près d'abandonner ces lieux, lorsque la biche de la grotte se mit à bondir devant lui. Elle s'arrêta au pied de la croix de la Mission. Cette croix était alors à moitié entourée d'eau ; son bois était rongé de mousse, et le pélican du désert aimait à se percher sur ses bras vermoulus. Chactas jugea que la biche reconnaissante l'avait conduit au tombeau de son hôte. Il creusa sous la roche qui jadis servait d'autel, et

il y trouva les restes d'un homme et d'une femme. Il ne douta point que ce ne fussent ceux du prêtre et de la vierge, que les anges avaient peut-être ensevelis dans ce lieu ; il les enveloppa dans des peaux d'ours, et reprit le chemin de son pays, emportant les précieux restes, qui résonnaient sur ses épaules comme le carquois de la mort. La nuit, il les mettait sous sa tête, et il avait des songes d'amour et de vertu. O étranger, tu peux contempler ici cette poussière avec celle de Chactas lui-même ! »

Comme l'Indienne achevait de prononcer ces mots, je me levai ; je m'approchai des cendres sacrées, et je me prosternai devant elles en silence. Puis m'éloignant à grands pas, je m'écriai : « Ainsi passe sur la terre tout ce qui fut bon, vertueux, sensible ! Homme, tu n'es qu'un songe rapide, un rêve douloureux ; tu n'existes que par le malheur ; tu n'es quelque chose que par la tristesse de ton âme et l'éternelle mélancolie de ta pensée ! »

Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent. Les jeunes guerriers ouvraient la marche, et les épouses la fermaient ; les premiers étaient chargés des saintes reliques ; les secondes portaient leurs nouveau-nés ; les vieillards cheminaient lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh ! que de larmes sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie !

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les déserts du Nouveau Monde avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes ; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point emporté les os de mes pères.

CHAPITRE VII

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

On peut appeler Chateaubriand le restaurateur de la religion chrétienne en France. On peut, somme toute, l'appeler ainsi. Et c'est, comme toute formule de ce genre, un peu inexact, un peu abusif. C'est vrai cependant; ou bien, en d'autres termes, il a collaboré de manière efficace à la restauration du christianisme français.

Il était, pour cela, revenu de loin. Et, quand il écrivait premièrement l'*Essai sur les révolutions,* il avait plutôt l'air d'un apôtre de la mécréance. En Angleterre, pendant les années 1796, 1797 et 1798, il ne croyait plus à grand'-chose; et même, il aboutissait à quelques rudes négations. Il appelait Jésus « un homme extraordinaire »; il signalait comme irréfutables les arguments qui ont été lancés contre la foi chrétienne; il appelait des « platitudes » les arguments qui servaient de réplique à ceux-là; il désignait les croyants comme des « sots »; il annonçait la déchéance du christianisme; il épiloguait sur la religion qui devait, à son gré, remplacer le christianisme bientôt; et, quant au christianisme, il déclarait que « personne n'y croyait plus ». Lui, en tout cas, paraissait bien ne plus y croire.

Voilà, en peu de mots, l'homme qui, tout de suite après avoir écrit ces impiétés, va se mettre à composer le *Génie du Christianisme* et s'établir glorieusement le défenseur de la religion que la révolution française a persécutée.

Ici se pose, si l'on veut, une question de sincérité. C'est d'abord Sainte-Beuve qui l'a posée et, bien entendu, pour la résoudre d'une façon désobligeante. Cette question a été reprise, en Sorbonne, au moyen d'une thèse de doctorat,

par M. l'abbé Bertrin, – cette fois, on le devine, d'une façon désobligeante pour Sainte-Beuve. La thèse de M. l'abbé Bertrin a donné lieu à toute une polémique, où l'on vit se manifester de la politique, autant et plus que de la critique. Le problème, où abondent les plus agréables malentendus, a été, par Sainte-Beuve et aussi par ses adversaires, très mal posé.

Une question de sincérité littéraire est toujours mal posée. Une question de sincérité religieuse est, en outre, inconvenante et, pis encore, insoluble. Bref, une question de sincérité ne nous regarde pas. Le critique n'est pas là pour sonder les consciences. C'est affaire à Dieu; ou bien ce n'est affaire à personne. Un Ponce-Pilate me plairait qui, avec un triste sourire, demanderait : « Qu'est-ce que la sincérité? » La vérité elle-même est un objet d'incertitude. Encore réussit-on parfois à l'approcher, en écartant divers mensonges et des erreurs évidentes. Mais la sincérité!... L'erreur même ne lui est pas opposée; et le mensonge est la chose la plus nuancée, subtile et comme la plus insaisissable, souvent.

Un saint merveilleusement scrupuleux à qui l'on demanderait, à brûle-pourpoint, s'il est sûr d'être absolument sincère, répandrait sur ses cheveux, son front et son visage, une cendre de mélancolie : et il se tairait, avec un soin caractéristique. Or, la sincérité d'un artiste, d'un homme de lettres, voilà un double et un triple mystère!...

Prenons les choses autrement. Il est certain que Chateaubriand fut irréligieux durant tout le séjour d'émigré qu'il fit en Angleterre et qu'il l'était encore au début de l'année 1798. Il est d'autre part certain que le *Génie du Christianisme,* qu'il a composé peu après, est un livre de foi et de religion. Comment s'est fait le passage de l'*Essai* au *Génie du Christianisme*? et quelle est la valeur dialectique, la valeur apologétique de ce contraste?...

* * *

Une dizaine d'années plus tôt, Kant avait, successivement et à peu d'intervalle, publié la *Critique de la raison pure* et la *Critique de la raison pratique*. La *Critique de la raison pure* se propose de démontrer que tous les arguments qu'on a donnés ou qu'on pourra logiquement donner en faveur de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme et des sanctions d'outre-tombe, ne valent absolument rien. La *Critique de la raison pratique* affirme, et catégoriquement, l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et les sanctions d'outre-tombe.

Là-dessus, Henri Heine, dans son livre *De l'Allemagne*, s'amuse. Voici ce qu'il raconte; et, ce qu'il raconte, évidemment il l'imagine. C'est ingénieux et c'est joli.

Le philosophe Kant, à Kœnigsberg, homme placide, régulier dans ses habitudes et qui ressemble à quelque bourgeois de la ville, a écrit la *Critique de la raison pure*... « N'entendez-vous pas la clochette? A genoux! On porte les sacrements à un Dieu qui se meurt!... » Mais le philosophe Kant a un vieux domestique, Lampe, qui, porteur d'un vieux parapluie, le suit à peu de pas dans ses promenades, si le temps est menaçant. Le vieux Lampe entend résonner la clochette qui annonce la mort du Dieu que la *Raison pure* a tué. Le vieux Lampe est fort marri, laisse tomber son parapluie et sent de grosses larmes couler de ses yeux sur ses joues.

Alors, Emmanuel Kant s'attendrit et montre qu'il est, non seulement un grand philosophe, mais encore un brave homme; il réfléchit et dit d'un air moitié débonnaire, moitié malin : « Il faut que le vieux Lampe ait un Dieu, sans quoi point de bonheur pour le pauvre homme... Or, l'homme doit être heureux en ce monde... C'est ce que dit la *raison pratique*. Je le veux bien, moi! Que la raison pratique garantisse donc l'existence de Dieu (1)!... »

(1) Henri Heine, *De l'Allemagne*, nouvelle édition, t. I, p. 131.

C'est ainsi qu'Emmanuel Kant aurait été, par son bon cœur, induit à écrire la *Critique de la raison pratique* après la *Critique de la raison pure* et, bref, à ressusciter les croyances qu'il avait d'abord détruites, — en d'autres termes, à écrire une sorte de *Génie du Christianisme* après une sorte d'*Essai sur les révolutions*. Oui, tout cela, pour consoler le vieux et fidèle valet de chambre Lampe, qui avait besoin, comme les autres, d'une religion pour n'être pas par trop malheureux ici-bas.

Cette interprétation narquoise et amusante marque bien le revirement qui caractérise la philosophie de Kant. Mais elle n'est pas juste. Le plan, le schéma, l'idée de la *Raison pratique* se trouve déjà explicitement à la fin de la *Raison pure*. Pour Kant, la restauration des croyances est, sinon l'idée première, du moins une idée de la première heure; et la dialectique meurtrière de la *Raison pure* n'est pas tout à fait, mais elle est presque la même chose que le doute méthodique de Descartes et le scepticisme provisoire de Pascal, l'une des prémisses d'une argumentation dogmatique tendant à des affirmations.

Voilà l'échantillon d'une idéologie qui mène de la mécréance et du nihilisme au dogmatisme et à la croyance.

Pour Chateaubriand, ce n'est pas cela. L'*Essai sur les révolutions* ne contient pas les prémisses d'un raisonnement dont le *Génie du Christianisme* présenterait les conclusions; et Chateaubriand, en écrivant le *Génie du Christianisme,* ne s'est pas soucié d'établir, de restaurer une religion pour le peuple, une consolation pour les vieux Lampe qui, à l'annonce de l'agonie des dieux, laissent, d'effroi et de chagrin, tomber leur parapluie.

Notons que Chateaubriand, s'il avait été curieux de métaphysique, aurait pu connaître le système de Kant, sinon à l'époque où il commença d'écrire le *Génie du Christianisme,* en Angleterre, du moins bientôt après et quand il avait encore presque tout à écrire. En effet, son ami Fontanes écrivait un article sur le Kantisme. Il était, à ce propos, informé par l'intelligent Joubert, lequel avait, d'ailleurs, exposé la doctrine du philosophe de Kœnigsberg

à Pauline de Beaumont; et c'est en l'amoureuse compagnie de cette dame gentille et savante que Chateaubriand composa la plus grande partie du *Génie du Christianisme.*

On voit ici, en plein, la véritable indifférence où fut Chateaubriand à l'égard de la philosophie. Indifférence qui peut, à bon droit, sembler un peu choquante et qui est caractéristique.

Alors? Eh bien, voici, d'après Chateaubriand lui-même, les circonstances de ce qu'on nomme sa conversion.

Il a écrit, à la date de 1802, dans la préface du *Génie du Christianisme* :

Mes sentiments religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion et en admirant le christianisme...

En fait, il ne l'admirait plus guère.

...j'en ai méconnu plusieurs rapports. Je pourrais en rejeter la cause sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentais ; mais j'aime mieux me condamner : je ne sais point excuser ce qui n'est point excusable. Je dirai seulement les moyens dont la Providence s'est servie pour me rappeler à mes devoirs (1).

Nous sommes donc, au dire de Chateaubriand lui-même, en présence d'une véritable conversion. Quel en fut le motif et quels furent les stratagèmes de la Providence?...

Ma mère, après avoir été jetée à soixante-douze ans dans les cachots où elle vit périr une partie de ses enfants, expira sur un grabat où ses malheurs l'avaient reléguée. Le souvenir de mes égarements répandit sur ses derniers jours une grande amertume. Elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avais été élevé. Ma sœur me manda les derniers vœux de ma mère ; quand la lettre me parvint, au delà des mers, ma sœur elle-même n'existait plus, elle était morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette morte qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé : je suis devenu chrétien ; je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles. Ma conversion est sortie du cœur : j'ai pleuré et j'ai cru.

(1) *Génie du Christianisme*, édition originale, t. Ier, p. VII.

Je ne saurais dire à quel point je trouve ce récit vraisemblable et combien il me satisfait. Si Chateaubriand n'avait pas dit, cette fois, la simple vérité, que n'eût-il pas imaginé de magnifique et d'extraordinaire, pour donner un éclat prodigieux à cette conversion? C'est alors que les « grandes lumières surnaturelles » seraient intervenues. L'on sait avec quelle ingéniosité, avec quelle intrépidité superbe il ne craignait pas, habituellement, d'inventer, et de toutes pièces, les circonstances les plus favorables à embellir sa destinée. S'il avait cédé à la tentation si fréquente de sa théâtrale nature, il y aurait des miracles, des préméditations divines autour de sa conversion. La simple vérité, cette fois, lui a suffi. Quoi de plus naturel que son récit? Il avait reçu l'éducation la plus chrétienne. Ensuite, le scepticisme de ses amis de lettres l'avait séduit, mais sans le contenter parfaitement. Ce scepticisme, en exil, dans la solitude, s'était exaspéré. Mais ce scepticisme n'était pas de qualité philosophique, de sorte que, pour changer d'opinion, Chateaubriand n'eut pas à démolir une idéologie. Sa médiocrité de philosophe le servit; elle lui facilita son retour au dogmatisme. Son nihilisme était une impression et comme un état d'esprit, plus émotif que réfléchi. Une impression nouvelle et un nouvel état d'esprit, sous l'influence d'une alarme imprévue, devaient modifier aisément sa croyance. C'est ce qui arriva.

Chateaubriand, vingt-quatre ans plus tard, en 1826, dans la préface de la seconde édition de l'*Essai,* dit :

Ce n'était point là une histoire inventée pour me mettre à l'abri du reproche de variations quand l'*Essai* parviendrait à la connaissance du public.

Je le crois, quant à moi, sans difficulté.

Les ennemis de Chateaubriand, sous l'Empire, après que Napoléon se fut brouillé avec la cour de Rome, en jugèrent tout autrement :

On sema, dit Chateaubriand dans cette préface de 1826, le bruit que ma mère était morte avant la publication de l'*Essai*

et qu'ainsi la préface du *Génie du Christianisme* reposait sur une fable.

Ces polémiques sont pitoyables. Et je comprends le frémissement qu'il y a dans cette phrase :

Ceux qui disaient ces choses étaient-ils mes amis, mes proches? Avaient-ils vécu avec moi à Londres, reçu mes lettres, pénétré mes secrets? Pouvaient-ils, par leur témoignage, déterminer l'instant où j'avais répandu des pleurs? S'ils étaient étrangers à toute ma vie, s'ils avaient ignoré mon existence jusqu'au jour où le public la leur avait révélée, s'ils étaient en France lorsque je languissais sur la terre d'exil, comment osaient-ils fonder une lâche accusation sur un fait qu'ils ne pouvaient ni savoir, ni prouver?... Quelle critique, que celle qui force un honnête homme à entrer dans de pareils détails, qui oblige un fils à produire l'extrait mortuaire de sa mère !...

Il a raison. Et c'est, en effet, ce qu'il fut obligé de faire. La pièce administrative figure dans la préface à laquelle j'emprunte ces renseignements. Elle établit que Mme de Chateaubriand est morte le 12 prairial an VI de la république, c'est à dire le 31 mai 1798. Or, la publication de l'*Essai* date des premiers mois de 1797. Ainsi tombe une calomnie.

Puis Chateaubriand cite la lettre qu'il reçut de sa sœur, Mme de Farcy, et par laquelle il apprit la mort de sa mère. Une admirable lettre; et l'on n'a pas de peine à concevoir qu'elle ait ému profondément le triste et solitaire jeune homme.

Elle est datée de Saint-Servan, 1er juillet 1798. Et, à vrai dire, je ne sais pas pourquoi, si Mme de Chateaubriand est morte le 31 mai, l'annonce de sa mort n'est partie de Saint-Servan qu'un mois plus tard. Mme de Farcy ne savait-elle pas l'adresse de son frère? Y avait-il, entre Chateaubriand et sa famille, une sorte de détachement, non de cœur mais de fait? Voici la lettre :

Mon ami, nous venons de perdre la meilleure des mères; je t'annonce à regret ce coup funeste...

Ici, dit Chateaubriand, « quelques détails de famille ».

Quand tu cesseras d'être l'objet de nos sollicitudes, nous aurons cessé de vivre. Si tu savais combien de pleurs tes erreurs ont fait répandre à notre respectable mère, combien elles paraissent déplorables à tout ce qui pense et fait profession, non seulement de piété, mais de raison ; si tu le savais, peut-être cela contribuerait-il à t'ouvrir les yeux, à te faire renoncer à écrire ; et si le ciel touché de nos vœux permettait notre réunion, tu trouverais au milieu de nous tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre ; tu nous donnerais ce bonheur, car il n'en est pas pour nous tandis que tu nous manques et que nous avons lieu d'être inquiètes de ton sort...

Que faut-il de plus? Et, pour qui apprécie justement le caractère de Chateaubriand, la situation où il était à Londres en 1798, sa vive sensibilité, sa mélancolie, cette explication ne suffit-elle pas? Ah! les chicaneurs, les indiscrets et les sots, qui trouvent qu'elle ne suffit pas!...

Or, voici, d'après le *Mémorial*, ce qu'on racontait à l'Empereur, quand il était à Sainte-Hélène. Dulau, libraire de Londres, aurait fait observer à Chateaubriand que la mode n'était plus aux déclamations antireligieuses : elles devenaient banales et de mauvais ton. Pour séduire l'opinion publique, il fallait — aurait dit Dulau — faire désormais tout le contraire et défendre la religion : alors, M. de Chateaubriand aurait écrit le *Génie du Christianisme* (1).

Il paraît que l'Empereur aimait beaucoup cette histoire et la trouvait fort plaisante. Elle l'est : et elle est, en outre, la perfidie même. Chateaubriand, incrédule de la veille, aurait écrit le *Génie du Christianisme,* sur le conseil d'un négociant malin et pour avoir plus de vente!... Les gens qui divertissaient ainsi l'Empereur aux dépens de Chateaubriand, n'étaient-ce pas les vieux et fidèles ennemis de l'écrivain qu'ils poursuivaient déjà, anciennement, de leurs calomnies? Les ennemis ont une persévérance que les amis n'ont pas toujours.

(1) Cité par G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Bordeaux et Paris, 1896, p. 49, en note.

Il est vrai que Chateaubriand fut en relations avec le libraire Dulau. Ce libraire est un de ceux qu'indique le prospectus de l'*Essai* comme les dépositaires de cet ouvrage. Or, Dulau était un ancien bénédictin du collège de Sorrèze. A la Révolution, il émigra et, pour gagner sa vie, ami des livres, s'établit, à Londres, libraire. Eh bien, il est possible que cet homme pieux et intelligent ait lu l'*Essai*, qu'il avait à vendre, et qu'il ait dit à Chateaubriand que son plaisir serait de vendre un livre mieux dévot. Dulau est désigné, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, comme le « libraire du clergé français émigré ». Il est possible aussi que Chateaubriand, écrivant un livre religieux, se soit, cette fois, adressé à ce libraire religieux plutôt qu'à nul autre. En tout cas, il n'y a que de la malveillance, et bien falote, à décider que Chateaubriand a fait là une affaire, un trafic de sa conscience. Non, de tels bouleversements de l'âme, ce ne sont pas les propos futés d'un négociant qui les produisent.

*
* *

Chateaubriand commença en 1799 d'écrire le *Génie du Christianisme* ou, du moins, l'ouvrage qui devait plus tard s'appeler ainsi. Car il y a, là-dessus, dans les *Mémoires d'outre-tombe*, une erreur. Les *Mémoires* disent :

> Lorsque, après la triste nouvelle de la mort de Mme de Chateaubriand, je me résolus à changer subitement de voie, le titre de *Génie du Christianisme*, que je trouvai sur-le-champ, m'inspira (1).

Non !... Deux lettres de Chateaubriand, l'une qu'a publiée M. l'abbé Pailhès (2) et l'autre qu'a publiée Sainte-Beuve (3), prouvent que Chateaubriand se mit à la besogne en 1799

(1) *Mémoires*, t. II, p. 180.
(2) G. Pailhès, l. l., p. 43.
(3) Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 177 de l'édition in-12.

et qu'il n'eut immédiatement ni le titre ni l'économie de son ouvrage. Dans la première de ces lettres, qui est datée du 19 août 1799 et qui est adressée probablement à la citoyenne Fontanes, mais, sous le couvert de cette dame, à Fontanes lui-même, on désire de mettre en vente les feuilles d'un ouvrage « qui s'imprime à l'étranger » et qui a pour titre : *De la religion chrétienne par rapport à la morale et aux beaux-arts.* Ce doit être un in-octavo de 430 pages, et composé de sept parties.

La seconde lettre, adressée à Fontanes, est datée de Londres, 25 octobre 1799. Le titre de l'ouvrage annoncé n'est plus le même. Ce sera désormais : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre.* Et cela formera deux tomes de 350 pages chacun.

Cette lettre est fort belle, assez belle et poignante pour avoir induit Sainte-Beuve, qui l'avait retrouvée parmi les papiers de Fontanes, à conclure que Chateaubriand fut, dans son christianisme nouveau, sincère... pour quelque temps.

Je viens encore de perdre ma sœur (Mme de Farcy), que j'aimais tendrement et qui est morte de chagrin dans le lieu d'indigence où l'avait reléguée Celui qui frappe souvent ses serviteurs pour les éprouver et les récompenser dans une autre vie. Une âme telle que la vôtre, dont les amitiés doivent être aussi durables que sublimes, se persuadera malaisément que tout se réduit à quelques jours d'attachement dans un monde dont les figures changent si vite et où tout consiste à acheter si chèrement un tombeau.

Cette démonstration sentimentale de l'immortalité de l'âme caractérise les dispositions morales de Chateaubriand; elle caractérise aussi l'esprit de l'ouvrage et, ne disons pas sa méthode, mais son inspiration.

Toutefois, Dieu, qui voyait que mon cœur ne marchait point dans les voies iniques de l'ambition ni dans les abominations de l'or, a bien su trouver l'endroit où il le fallait frapper, puisque c'était Lui qui en avait pétri l'argile et qu'il connaissait le fort

et le faible de son ouvrage. Il savait que j'aimais mes parents et que là était ma vanité : il m'en a privé afin que j'élevasse les yeux vers Lui... Je dirigeai le peu de forces qu'il m'a données vers sa gloire, certain que je suis que là gît la souveraine beauté et le souverain génie, là où est un Dieu immense, qui fait cingler les étoiles sur la mer des cieux comme une flotte magnifique, et qui a placé le cœur de l'honnête homme dans un fort inaccessible aux méchants.

Si l'on trouve qu'il y a, là encore, de la rhétorique, je ne le nie pas. Mais cette rhétorique me paraît tout à fait spontanée; j'y reconnais le caractère de ces propos un peu excessifs, et de sentiment et de formes auxquels incite un cœur abondant l'excès même de la passion, douleur ou joie, ici douleur.

Après ce préambule, Chateaubriand parle à Fontanes de son livre; et il lui en cite des passages. Nous avons ainsi la première version de morceaux qu'il a gardés dans l'édition de 1802, mais en les modifiant et en les corrigeant. Par exemple, nous savons que le chapitre des « Tombeaux chrétiens » et le chapitre de « Saint-Denis », destinés d'abord à la septième partie et qui figurent dans la quatrième — car toute l'économie de l'ouvrage fut modifiée — datent de Londres 1799.

Pour composer son ouvrage chrétien, Chateaubriand, de place en place, utilisait l'*Essai sur les révolutions*. Une page relative à Dieu, page qui dans l'*Essai* semble un peu déiste, devient dans le *Génie* fort bien chrétienne. Un splendide coucher de soleil et plusieurs autres morceaux de l'*Essai* passeront dans le *Génie*. Et il n'est pas jusqu'au chapitre impie de l'*Essai* : « Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme ? » qui ne soit — oh ! avec le plus attentif amendement ! — devenu un chapitre du *Génie*, le dernier, qui a pour titre : « Quel serait aujourd'hui l'état de la société, si le christianisme n'eût point paru sur la terre ? » La différence des titres indique assez la transformation : dans l'*Essai*, l'auteur suppose que le christianisme va disparaître; dans le *Génie*, l'auteur imagine que le christianisme n'eût point existé. Voilà tout !... Comme les révolu-

tionnaires et les penseurs libres ont la manie de laïciser, afin d'utiliser d'anciens objets pour leurs idées nouvelles, Chateaubriand ne perdait pas ses impiétés, mais il les christianisait d'abord.

C'est assez drôle, mais ce n'est pas très choquant. Lorsque le christianisme s'installa, il usurpa et transforma en basiliques des temples païens. Il n'y a guère d'église très ancienne où on ne trouve des colonnes qui proviennent de ces temples. Divers petits dieux locaux sont devenus des saints; des fées ont subi la même édifiante promotion; et plusieurs statues de la Vierge, en Italie ou ailleurs, sont des déesses de Rome qui ont eu leur chemin de Damas. Il y a, pareillement, dans le *Génie du Christianisme,* bien des reliques d'une incrédulité que d'habiles retouches sanctifient.

Ayant écrit une bonne partie de son livre, en ayant même imprimé quelques feuilles, Chateaubriand, un jour, décida de rentrer en France. Fontanes l'y appelait. Et principalement, sans qu'il le sût, mais il le devinait un peu, l'y appelait sa gloire, sa prodigieuse gloire, qui l'attendait et qui préparait tout en vue de cette épiphanie. Oui, les coïncidences se préparaient qui, de l'écrit de cet homme obscur et encore très jeune, allaient faire un acte d'histoire. Et Bonaparte était l'inconscient artisan de cette aventure, quasi jumelle de la sienne.

Il arriva. Il était extrêmement pauvre. Il avait pris, pour éviter les ennuis, le faux nom de La Sagne. Il s'installa dans un entresol de la rue de Lille et se mit au travail. L'éditeur Migneret consentit à publier le *Génie du Christianisme.* Alors viendrait un peu d'argent. Mais, d'abord, La Sagne manqua de vingt-cinq louis, qu'il pria Fontanes d'emprunter pour lui. Et, avec une sorte de fureur, il travailla.

A peu de temps de là, sur l'initiative de Fontanes et par Joubert, il fut présenté à la charmante Pauline de Beaumont qui, dans la rue Neuve du Luxembourg, avait ouvert le premier salon de la période post-révolutionnaire.

Et puis, un jour, Pauline de Beaumont et René de Chateaubriand résolurent d'aller passer un bout de temps à la campagne. Pauline de Beaumont loua une petite maison à

Savigny, en Seine-et-Oise. Et c'est là, en cette tendre compagnie, que Chateaubriand mit la dernière main à son apologie chrétienne. Tel est le cœur mêlé des hommes! Les lis de la foi poussèrent parmi les roses du péché.

Sur la manière dont Chateaubriand travaillait à Savigny, nous avons un admirable document : c'est la correspondance de Joubert et de Pauline de Beaumont.

Ils arrivèrent à Savigny, Pauline et René, le 22 mai 1801; et, dès le lendemain, Pauline écrit à Joubert :

Ce matin, le sauvage m'a lu la première partie du premier volume, en m'indiquant les changements qu'il doit faire. En vérité, je lui souhaite des critiques plus froids et plus éclairés que moi, car je ne suis pas sortie du ravissement et suis beaucoup moins sévère que lui. Cela est détestable (1).

Joubert donnait d'admirables conseils. Il voulait que Chateaubriand « se débarbouillât de Rousseau », et aussi d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes et que, tout simplement, il s'abandonnât à sa poésie; alors :

Vous verrez quel poète nous allons avoir pour nous purifier des restes du Directoire, comme Épiménide, avec ses rites sacrés et ses vers, purifia Athènes de la peste (2).

Je me demande s'il y eut jamais un homme plus intelligent que Joubert. Plus on le lira et plus on apercevra, dans ses pensées et dans ses lettres, une merveilleuse finesse de jugement. Les conseils qu'il donne à Chateaubriand et que Pauline de Beaumont devait transmettre au nouveau défenseur de la religion catholique, sont des chefs-d'œuvre de prudence. Joubert avait exactement saisi ce qu'il fallait que fût alors une efficace apologie de la religion; et, avec une clarté singulière, il savait aussi ce qu'on pouvait attendre de Chateaubriand : de la philosophie? non, de la poésie.

Chateaubriand, à Savigny, voulut avoir des livres. Il en

(1) Paul de Raynal, *les Correspondants de Joubert*, nouvelle édition Paris, 1883, p. 130.

(2) Lettres de Joubert à Pauline de Beaumont, dans l'édition Raynal, t. II.

avait besoin pour se renseigner; et puis il en avait besoin parce que son imagination vive aimait l'excitation de la lecture. Joubert fut l'obligeance même, il donna toutes les indications utiles. Mais il supplia que Chateaubriand ne s'encombrât pas de livres :

Recommandez-lui, je vous prie, de faire ce qu'il voudra, dans sa chambre, de ses in-folio, mais de se garder bien d'en rien transporter dans ses opérations.

Et Joubert ajoute :

Bossuet citait ; mais il citait en chaire, en mitre et en croix pastorale, il citait aux persuadés.

Ici, évidemment, Joubert s'amuse; il rappelle, avec un certain plaisir, à Pauline de Beaumont que son ami, somme toute, n'est pas un évêque de Meaux ni d'ailleurs.

Et comme il marque bien la différence des époques, afin de donner à savoir ce qu'exige l'opportunité actuelle!

Ces temps-ci ne sont pas les mêmes. Que notre ami nous raccoutume à regarder avec quelque faveur le christianisme, à respirer avec quelque plaisir l'encens qu'il offre au ciel, à entendre ses cantiques avec quelque approbation : il aura fait ce qu'on peut faire de meilleur, et sa tâche sera remplie. Le reste sera l'œuvre de la religion.

N'est-ce pas exquis?... Joubert connaissait bien Chateaubriand; et il se méfiait. Il savait l'étonnante facilité avec laquelle Chateaubriand se croyait capable de tout faire et de se transformer en tout personnage par le seul prestige de son génie. Le même Chateaubriand, qui, plus tard, voyageant en Grèce, annonça qu'il était archéologue et prétendit avoir découvert les ruines de Sparte, n'allait-il pas, en 1802, se présenter comme un père de l'Église? Joubert le redouta, très sagement; et il mit en garde contre un tel ridicule le pieux ami de Pauline de Beaumont, le récent ami de la religion chrétienne.

Tout de même, Chateaubriand lut les *Lettres édifiantes*, l'*Histoire de la Nouvelle France*, l'*Histoire ecclésiastique*,

Montfaucon et, en huit volumes, les *Moines*. S'il ne lut pas lui-même tout ce fatras de bibliothèque, il se fit aider par Pauline de Beaumont. Elle lut des choses qui, dit-elle, l'ennuyaient mortellement. Elle prit des notes, copia des extraits, accepta un labeur de patient secrétaire et fut la bonne volonté même, en dépit de ce qu'avaient de rude, pour une charmante femme, ces livres laborieux et austères.

D'ailleurs, elle était contente, quand, après avoir bien travaillé, elle livrait à celui qu'elle nommait l'Enchanteur ses trouvailles difficiles; et l'Enchanteur prenait cela : il en faisait de splendides pages.

Il y a là, écrit-elle, une sorte de miracle ; et le secret de l'Enchanteur est de s'enchanter lui-même. Il n'a l'air d'avoir fait que rassembler des traits épars ; et avec cela il vous fait fondre en larmes et pleure lui-même (1).

Il pleure lui-même!...

Pendant les semaines amoureuses de Savigny, Chateaubriand travailla beaucoup pour la défense de l'Eglise. Il travailla tant et si vite que Pauline de Beaumont craignait les inconvénients d'une telle hâte. Il voulait, au mois de septembre 1801, que l'ouvrage parût au mois de février 1802. Pauline de Beaumont n'osait pas trop avouer ses inquiétudes. Si seulement Chateaubriand les devinait, il se désespérait.

Mais elle lui communiquait les conseils clairvoyants de Joubert. Alors, il s'écriait, avec une absolue sincérité : « C'est le meilleur, le plus aimable, le plus étonnant des hommes! » Puis il riait. Sur le conseil de Joubert, il relisait avec soin ce qu'il avait écrit. Il supprimait beaucoup de citations. Mais, aussitôt, il en ajoutait beaucoup d'autres. Et Pauline de Beaumont écrivait à Joubert :

Ce qui m'effraye, surtout, c'est la légèreté avec laquelle il énonce certains jugements qui demanderaient, pour ne point

(1) Paul de Raynal, l. l., p. 135.

effaroucher, à être présentés avec une adresse et une douceur infinies. A cela, il n'y a plus de remède.

Pauline avait raison. Joubert avait raison. Et Chateaubriand, qui résistait aux conseils de Joubert et de Pauline, avait tort. Il eut raison tout de même, ayant cédé aux impulsions de son génie.

On ne saurait imaginer conseils plus sagaces et judicieux, plus fins et, de toutes façons, meilleurs que ceux de Pauline de Beaumont et de Joubert. Mais il est bon que le talent reçoive des conseils et en profite. Le génie, qui est d'une autre nature, n'en a que faire. Chateaubriand le sentit, avec entrain.

Pourtant, si l'on examine le *Génie du Christianisme*, au lieu d'en subir le charme, on y remarque les traces de cette hâte que signalait Pauline de Beaumont. Le livre aurait pu être meilleur; faute de quoi, il est admirable.

*
* *

En cinq volumes in-octavo, le *Génie du Christianisme* parut le 14 avril 1802. Il eut le décor et l'environnement le plus extraordinaire. L'activité politique de Bonaparte avait, par un superbe hasard, coïncidé avec l'activité apostolique de l'écrivain. Le même temps vit ces deux choses : le *Génie du Christianisme* qui donnait aux gens du Consulat maintes raisons de revenir au christianisme, et le concordat qui réconciliait la France avec l'Église.

En dehors de ses autres mérites éclatants, le *Génie du Christianisme* eut encore cette vertu : il fut opportun.

Fontanes, en 1800, avait fait imprimer — et il ne le publia pas, vu que la faveur du premier consul lui promettait une carrière administrative où un volume risquait de l'entraver — un attrayant recueil d'études où se trouve ce passage qui définit parfaitement les volontés d'alors :

Il faudrait éviter soigneusement les vaines déclamations et cette métaphysique vague, obscure et insuffisante qui n'est

point fondée sur la méthode et sur l'analyse. Une vaste érudition, un esprit clair et juste, ne suffiraient pas encore. On exigerait un style digne du sujet ; l'élévation et la sensibilité y domineraient, mais sans faste et sans effort. C'est là qu'on aimerait cette heureuse suite de mouvements et de raisonnements qui forme l'éloquence : car, dans un tel ouvrage, il faudrait tour à tour forcer la conviction et parler à l'enthousiasme. Le charme qui persuade y serait peut-être plus nécessaire que la logique victorieuse qui subjugue la raison. C'est donc à une âme douce plutôt qu'à une âme fière, qu'il appartient d'écrire sur les opinions religieuses. Ce livre important reste encore à faire : il mérite un grand écrivain (1).

Comment annoncer plus clairement le *Génie du Christianisme?* Mais ce n'est pas de la divination. Plutôt, ce serait l'une de ces prophéties qu'Ernest Havet a bien définies comme de l'histoire dont on met les verbes au futur. Fontanes était au courant des projets de son ami; le grand écrivain qu'il réclamait, il le savait occupé à son œuvre. Mais ce passage indique à merveille l'ensemble des opportunités : on voit combien l'auteur du *Génie du Christianisme* était en parfait accord avec son temps, avec son heure.

Le *Génie du Christianisme* est divisé en quatre parties, lesquelles se composent, la première et la quatrième de six livres, la deuxième et la troisième de cinq; et chacun de ces livres comprend un certain nombre de chapitres, en général assez courts. Avec toutes ces divisions, l'ouvrage est le désordre même. Il n'est guère de chapitres qu'on ne pourrait changer de place, faire passer d'une partie à une autre, sans déranger l'économie de l'ouvrage. C'est une accumulation — ce n'est pas une organisation — d'arguments, de tableaux et de commentaires.

Les quatre parties du *Génie du Christianisme* sont intitulées : la première, *Dogmes et doctrines;* la deuxième, *Poétique du Christianisme;* la troisième, *Beaux-arts et littérature;* et la quatrième, *Culte*.

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 90.

Eh bien! comment procéderait un apologiste de la religion chrétienne qui aurait chance de convaincre son lecteur? Je voudrais qu'il démontrât d'abord l'existence de Dieu; secondement, l'existence du Dieu chrétien. La première démonstration serait philosophique et la seconde historique : la première réclame un dialecticien, la seconde un exégète. Troisièmement, un moraliste poète ferait bien de nous engager à n'être pas négligents de vérités établies avec force.

Ce programme n'est pas une exigence capricieuse; une apologie pour la religion chrétienne nous doit tout cela et, de préférence, suivant cet ordre logique.

Voyons comment répond Chateaubriand à ces trois questions. D'abord, quelle démonstration donne-t-il de l'existence de Dieu?... C'est important; et même, c'est le principal.

La démonstration de l'existence de Dieu n'est qu'au cinquième livre de la première partie; elle survient après que l'auteur a déjà longuement épilogué sur les vérités de l'Écriture, vérités qui, en cette place, ne sont pas encore des vérités établies, puisqu'on ne nous a pas encore démontré l'existence de Dieu; ou bien, si elles suffisaient à elles seules, cette démonstration de l'existence de Dieu, qui apparaît au cinquième livre, n'aurait plus sa raison d'être. Mais nous savons que le plan de l'ouvrage n'est pas logiquement construit; et, la preuve de l'existence de Dieu, prenons-la où on nous la donne.

Le cinquième livre est intitulé *Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature.* Et les chapitres : Spectacle général de l'univers; Organisation des animaux et des plantes; Instinct des oiseaux; Chant des oiseaux; Qu'il est fait pour l'homme; Nids des oiseaux; Migration des oiseaux; Bonté de la providence; Oiseaux des mers; Comment utiles à l'homme; Que les migrations des oiseaux servaient de calendrier aux laboureurs dans les anciens jours; Quadrupèdes; Amphibies et reptiles; Des plantes et de leurs migrations : Deux perspectives de la nature, l'homme physique, instinct de la patrie. Il suffit de lire cette table des matières

pour voir que Chateaubriand ne prétend pas à une véritable rigueur dialectique. Son argument, c'est celui que les philosophes appellent téléologique, ou argument des causes finales. *Cœli enarrant gloriam Dei,* les cieux racontent la gloire de Dieu. Cet argument, qui remonte à la plus haute antiquité et qui a traversé tout le moyen âge pour aboutir à Bernardin de Saint-Pierre et à Chateaubriand, — après quoi, ce n'est pas fini, — cet argument, réduit à sa substance efficace, le voici. Regardez l'univers, voyez comme il est beau, comme il est ordonné, comme toutes ses parties, comme tous ses détails révèlent une délicate, bienveillante et ingénieuse attention : est-il possible qu'une telle merveille ne soit pas l'œuvre d'un Dieu?...

Philosophiquement, cet argument n'est pas valable. Philosophiquement!... L'ordre qu'il y a dans l'univers est le fait qu'on veut expliquer. Eh bien, — philosophiquement, — le Dieu créateur est ici une hypothèse parmi d'autres, une hypothèse qui équivaut presque au pur et simple refus d'une explication. Cette hypothèse a plusieurs inconvénients : elle n'est pas exclusive de toute autre, elle n'a point un caractère de nécessité logique, elle est prompte et comme arbitraire. Deuxièmement, si elle rend compte de l'ordre qu'il y a dans l'univers, elle ne rend pas compte du désordre qu'il y a aussi dans l'univers, désordre qui est, lui aussi, un fait, — et ainsi elle conduirait à postuler un deuxième principe actif dans l'origine des choses, un principe mauvais, un diable; — et, puisqu'elle est de qualité religieuse, on peut lui reprocher de nous conduire à l'hérésie des manichéens. Enfin cette hypothèse n'a de valeur effective que si l'on abuse d'elle : le puissant architecte qu'elle affirme, il faut, pour en faire un dieu, le pourvoir d'attributs que ne signale pourtant par le spectacle de l'univers.

Chateaubriand, au premier chapitre du cinquième livre, écrit :

Toujours fidèle à notre plan, nous écarterons des preuves de l'existence de Dieu les idées abstraites...

C'est très joli de le promettre; mais peut-on le faire? Et que sera cette démonstration de Dieu, combinée à l'écart et comme au mépris des idées abstraites?

... pour n'employer, continue Chateaubriand, que les raisons poétiques et les raisons de sentiment, c'est-à-dire les merveilles de la nature et les évidences morales.

Bien. Mais, d'autre part, il ne serait pas difficile de démontrer que ce procédé poétique et sentimental implique une philosophie abstraite, suppose une métaphysique, réclame à son origine et jusque dans son développement un système dialectique. Et le refus de cette métaphysique, refus qui est l'essentiel de l'argumentation de Chateaubriand, qu'est-ce autre chose, en fin de compte, qu'une sorte de positivisme? La méthode de Chateaubriand est expérimentale en son principe : elle prétend ne tenir compte que des faits qu'elle observe, non des idées et de leur logique abstraite. C'est bel et bien le procédé positiviste, — et qui, d'ailleurs, ici, abuse de ses droits, — mais c'est, au fond, le positivisme lui-même. Il y a de frappantes analogies entre le mysticisme et le positivisme.

Chateaubriand se contente d'admettre que la démonstration métaphysique de Dieu a été faite, jadis, très bien faite; et cela lui suffit.

Platon et Cicéron chez les anciens, dit-il, Clarke et Leibniz chez les modernes ont prouvé métaphysiquement, et presque géométriquement...

« Presque géométriquement », voilà, en passant, une drôle d'expression; qu'est-ce qu'une demi-géométrie?

... presque géométriquement l'existence d'un être souverain ; les plus grands génies dans tous les siècles...

Ici intervient le principe d'autorité; on ne l'attendait pas.

... ont admis ce dogme consolateur.

Ce dogme? Que tout cela est hasardeux, rapide et irréfléchi!... Ne s'agissait-il pas de métaphysique et de géomé-

trie? Oui : alors, nous ne devions pas aboutir à un dogme.
Et, bref, négligeons le philosophe Chateaubriand.

*
* *

Voyons l'exégète. Supposons l'existence de Dieu démontrée par la métaphysique évasivement et par les merveilles de la nature abondamment. Et voyons comment Chateaubriand passe de ce Dieu indéfini au Dieu chrétien plutôt qu'à tel autre Dieu. La préférence qu'il accordera au Dieu chrétien doit être attestée par les Écritures : elle est affaire d'histoire et d'exégèse.

Après ce que j'ai dit du plan et de la méthode qui ont présidé à la composition du *Génie du Christianisme*, on ne s'attend pas à trouver dans cet ouvrage un système exégétique bien rigoureux; on aurait tort. L'exégèse de Chateaubriand est, dans son œuvre, éparpillée. Voici un échantillon qui en montrera l'extrême frivolité.

Le quatrième livre de la première partie est consacré à réfuter les objections qui ont été formulées contre le système de Moïse. Il s'agit là de chronologie. Les savants veulent démontrer que le monde est beaucoup plus ancien que Moïse ne le prétend; Chateaubriand réfutera les savants. Parcourons ce quatrième livre.

D'abord, dit Chateaubriand, il est un peu téméraire de vouloir nous persuader qu'Origène, Eusèbe, Bossuet, Pascal, Fénelon, Bacon, Newton, Leibniz, Huet et tant d'autres, étaient ou des ignorants ou des simples ou des pervers parlant contre leur conviction intime.

D'abord, répondrons-nous, il n'est pas juste de placer dans cette série Bacon, Newton et Leibniz. Et puis, voilà encore le principe d'autorité?... Voici le principe d'intimidation:

Les savants modernes ont donc dévoré, en se jouant, les insurmontables difficultés qui ont fait pâlir Scaliger, Peteau, Usher, Grotius?

Ce n'est pas sérieux; et Chateaubriand badine.

Après la chronologie, la « logographie ». Les prêtres de Thèbes donnaient dix-huit mille ans au royaume d'Égypte. Chateaubriand leur réplique par une citation de Plutarque. Et il ajoute :

> Après tout, qu'est-il besoin de s'appesantir sur des disputes logographiques, lorsqu'il suffit d'ouvrir l'histoire pour se convaincre de l'origine moderne des hommes?...

Il va vite!... Et le malheur, c'est qu'il ne suffit pas d'ouvrir l'histoire pour se convaincre de l'origine moderne des hommes. Non, pas du tout!

Et puis :

> Que si pourtant on est étonné de trouver tant de grandeur et de magnificence dans les premières cités de l'Asie, cette difficulté cède sans peine à une observation tirée du génie des Orientaux.

C'est presque assez drôle, je crois!...

> Dans tous les âges, ces peuples ont bâti des villes immenses, sans qu'on en puisse rien conclure de leur civilisation et conséquemment de leur antiquité.

A de telles affirmations autoritaires et catégoriques, on ne sait que répondre. On est déconcerté; l'on demeure stupide. Cependant, on a l'impression fort nette que Chateaubriand plaisante. Et c'est dangereux, pour un apologiste de la religion chrétienne.

Ensuite, et pour taquiner les savants, il insiste sur les difficultés de la chronologie, sur les erreurs qui résultent de la passion de l'historien, des fautes des copistes et, dit-il, « de milles accidents de temps et de lieux ».

Ici, vraiment, il a raison. Les textes anciens nous arrivent par l'intermédiaire inquiétant de copistes fallacieux, de copistes imbéciles et de copistes trop ingénieux et inventifs. Les fautes qu'ils commettent, fautes de sottise, fautes de niaiserie industrieuse et, quelquefois, fautes intention-

nelles, s'attaquent à tous les textes et, notamment, aux chiffres, aux dates. Chateaubriand a raison.

Mais qu'il est imprudent! Et comment ne voit-il pas — s'il le voit, comment espère-t-il le dissimuler à ses adversaires et aux adversaires de la foi? — que ces difficultés inhérentes à la transmission écrite de tous les textes anciens risquent de compromettre la connaissance actuelle que nous avons de Moïse et de ses écrits? Ou bien alors il faut qu'il affirme que les Écritures ont eu, à travers les siècles trompeurs, une chance providentielle, qu'elles ont été l'objet d'une protection miraculeuse. C'est à merveille. Mais il faut d'abord avoir démontré l'autorité des Écritures; et, faute d'arguments d'une autre sorte, — que Chateaubriand a négligé de donner, — l'autorité des Écritures a pour indispensable caution l'exactitude de leur texte. Ainsi, le moins qui puisse arriver à Chateaubriand, c'est d'aboutir à cette erreur que les logiciens appellent cercle vicieux.

Voici les dernières lignes de ce quatrième livre qui est, je crois, celui où Chateaubriand eut le mieux l'occasion — mais il n'en profita pas — de se révéler comme un exégète un peu sérieux :

L'homme-roi...

L'homme, roi de la nature, et pour qui chantent les oiseaux, et pour le calendrier de qui les oiseaux ont leurs migrations régulières...

L'homme-roi naquit lui-même à trente années, afin de s'accorder par sa majesté avec les antiques grandeurs de son nouvel empire, de même que sa compagne compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avait pourtant point vécus, pour être en harmonie avec les fleurs, les oiseaux, l'innocence, les amours, et toute la jeune partie de l'Univers...

C'est ravissant. Mais faudrait-il citer davantage, pour démontrer que Chateaubriand n'est pas un exégète sérieux?

Au total, — au total provisoire, — nous avons trouvé Chateaubriand futile sur les deux premières des trois ques-

tions que je posais et qu'à mon avis doit poser une valable apologie pour la religion chrétienne. Il ne démontre ni, par la philosophie, l'existence de Dieu, ni, par l'exégèse, la valeur du témoignage qu'apportent les Écritures en faveur du Dieu chrétien.

*
* *

Reste à nous demander s'il nous engage bien et d'une façon persuasive à ne pas négliger, à aimer le culte intérieur et extérieur qu'on doit à Dieu. Disons-le tout de suite, il est ici excellent et admirable. Au philosophe étourdi, à l'exégète nonchalant, succède enfin le grand, le merveilleux poète.

Dans tout ce qui précède, j'ai fait un contresens; et je l'ai fait résolument : j'ai considéré le *Génie du Christianisme* comme une véritable apologie pour la religion chrétienne. Le *Génie du Christianisme* n'est pas cela. Plutôt, il est une sorte de divin poème, composé par le plus séduisant des écrivains, par l'enchanteur le mieux pourvu des prestiges de l'art et du sentiment, pour nous induire à donner tout notre cœur au doux et sublime christianisme.

Ah! cela, comme il l'a bien fait! Pour le faire, comme il a magnifiquement répandu les artifices de sa poésie, le trésor mouvant de ses souvenirs, le charme souverain d'une éloquence variée, qui tantôt monte jusqu'aux cimes et tantôt descend à la terre causer d'âme à âme avec le lecteur alarmé!...

Il manque quelque chose. Il manque la démonstration première et de laquelle tout dérive : la démonstration de Dieu, l'authentification du témoignage des Écritures. Oui; et, cela manquant, le reste est suspendu en l'air; le reste est posé calamiteusement sur des nuages qui n'ont guère de consistance. Ainsi la gloire divine, qui s'irradie autour du triangle mystique, rayonne à la manière d'un soleil dont on ne voit ni l'appui, ni la raison d'équilibre. *Spiritus Domini ferebatur super aquas;* l'esprit du Seigneur était

porté sur les eaux. Il n'est pas d'eaux plus molles, fluides, et fuyantes que la combinaison dialectique du *Génie du Christianisme*. Cependant l'esprit du Seigneur y est mystérieusement porté, tenu en suspens et montré dans sa splendeur singulière.

Eh quoi! ce jeune Chateaubriand, sceptique et voire négateur de la veille, quand il revint au christianisme comme au besoin suprême de son âme douloureuse, est-ce la philosophie, est-ce l'exégèse qui le ramenait? Il fut ému dans son cœur; il fut désemparé, il fut désespéré. Au bout du désespoir, la foi se présenta, comme le seul recours : et il crut. C'est à une telle solution des misères de l'âme et des incertitudes de l'esprit qu'il invite son lecteur.

N'a-t-il pas dit qu'un écrivain ne fait que raconter son aventure? Tous ses ouvrages ne sont que son histoire, et qu'il a revêtue des prestiges de l'art. Son apologie pour la religion chrétienne, c'est le chant pathétique et c'est l'hymne délicieuse du retour qu'après l'incrédule voyage, il fit vers la religion de son enfance. Ce n'est pas autre chose.

Et le succès du livre, son efficacité, c'est le résultat de l'analogie qu'il y avait, par une bien naturelle coïncidence, entre son état d'esprit et l'état d'esprit où étaient, dans la France de 1802, ses contemporains. Eux comme lui avaient cessé de croire; eux comme lui avaient souffert intimement, effroyablement, dans leurs tendresses, dans leurs crédulités meurtries et dans toute la combinaison de leur destinée; eux comme lui n'attendirent que l'occasion de revenir à la foi traditionnelle, au moment qu'avec un splendide effort la vie française se réorganisait. Ils ne réclamaient ni métaphysique ni exégèse; ils étaient prêts : et il ne leur fallait plus que le décisif encouragement. C'est Chateaubriand qui le leur donna.

Ainsi nous apparaît le *Génie du Christianisme*, comme un prodigieux ouvrage de circonstance. Pour l'opportunité historique et sociale, je ne vois à lui comparer que l'œuvre de Virgile, celle-ci étant survenue en de pareilles conjonctures. Le succès extraordinaire d'un livre ne s'explique jamais autrement : il faut qu'il ait été le désir anxieux d'une époque.

Mais, l'époque passée, les circonstances transformées, que restera-t-il du livre? N'a-t-il pas perdu, avec son opportunité, sa valeur?

Non. S'il était magnifiquement beau, il ne s'annihile pas. Mais il dure; et, pour durer, il change de signification. L'œuvre de Virgile, qui fut premièrement l'auxiliaire poétique de la politique d'Auguste, n'est pas morte après qu'Auguste eut pacifié le monde et restitué à Rome sa vie régulière; elle n'est même pas morte quand l'ancien empire de Rome se fut écroulé. Elle a été, par la conscience ultérieure, interprétée autrement. Virgile est devenu, pour les chrétiens démonstratifs, une sorte de prophète, aux côtés d'Ézéchiel et de Jérémie; il est devenu, pour les républicains de 48, une sorte d'étrange républicain; puis il fut le poète des larmes, de la pitié, de la mélancolie attendrie.

Quelle durable valeur accorderons-nous au *Génie du Christianisme*, en dépit de sa légèreté dialectique? Eh bien, supposons que le scepticisme de l'*Essai sur les révolutions* soit d'une qualité plus philosophique et plus attentive et plus décisive. Après que la dialectique des philosophes a tout ruiné, comme avait fait la révolution française; après que ces destructeurs spirituels ont saccagé les âmes, toutes les croyances et toutes les négations, tous les systèmes et tous les contre-systèmes apparaissent logiquement comme d'égales possibilités, indémontrables, — oui, indémontrables, les affirmations et les négations, pareillement. Alors, une croyance, — et, en réalité, la négation contient autant de libre croyance que l'affirmation, — alors une croyance est un choix arbitraire, un choix pour lequel nous ne serons guidés que par des préférences. Le *Génie du Christianisme* nous offre les arguments d'une suprême et arbitraire préférence : il nous engage à aimer la doctrine qui est la plus proche de nous, la mieux faite pour nous et à laquelle nous sommes le mieux et le plus anciennement préparés. C'est la signification profonde et c'est la qualité persuasive que garde ce livre surprenant.

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

I

DE LA NATURE DU MYSTÈRE (1)

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie, que les choses mystérieuses. Les sentiments les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément : la pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse, sont pleins de secrets. On dirait que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères? L'enfance n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse n'est si misérable, que parce qu'elle sait tout ; heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

S'il en est ainsi des sentiments, il en est ainsi des vertus : les plus angéliques sont celles qui, découlant immédiatement de Dieu, telles que la charité, aiment à se cacher aux regards, comme leur source.

En passant aux choses de l'esprit, nous trouvons que les plaisirs de la pensée sont également des secrets. Le secret est d'une nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie ne parlaient que par symboles. A quelle science revient-on sans cesse, si ce n'est à celle qui laisse toujours quelque chose à deviner, et arrête les yeux sur une perspective infinie? Si nous nous égarons dans le désert, une sorte d'instinct nous fait évi-

(1) *Génie du Christianisme*, Ire partie, liv. I, chap. II.

ter les plaines, où l'on voit tout d'un coup d'œil ; nous allons chercher ces forêts, berceaux de la religion, ces forêts dont l'ombre, les bruits et le silence sont remplis de prodiges, ces solitudes où les corbeaux et les abeilles nourrissaient les premiers pères de l'Église, et où ces saints hommes goûtaient tant de délices, qu'ils s'écriaient : *Seigneur, c'est assez; je mourrai de douceurs, si vous ne modérez ma joie!* Enfin, on ne s'arrête pas au pied d'un monument moderne ; mais si dans une île déserte, au milieu de l'Océan, on trouve tout à coup une statue de bronze dont le bras déployé montre les régions où le soleil se couche, et dont la base soit chargée d'hiéroglyphes, et rongée par la mer et le temps, quelle source de méditations pour le voyageur ! Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers. L'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère? D'où part l'éclair que nous appelons existence, et dans quelle nuit va-t-il s'éteindre? L'Éternel a placé la naissance et la mort, sous la forme de deux fantômes voilés, aux deux bouts de notre carrière ; et du haut de son trône il a jeté notre vie, comme une petite colonne brisée, roulant sans base et sans sommet dans le vague du temps.

Il n'est donc point étonnant, d'après le penchant de l'homme aux mystères, que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables. Les Selles étudiaient les paroles prodigieuses des colombes de Dodone ; l'Inde, la Perse, l'Éthiopie, la Scythie, les Gaules, la Scandinavie, avaient leurs cavernes, leurs montagnes saintes, leurs chênes sacrés, où le brachmane, le mage, le gymnosophiste, le druide, prononçaient l'oracle inexplicable des Immortels.

A Dieu ne plaise que nous voulions comparer ces mystères aux mystères de la véritable religion, et les immuables profondeurs du Souverain qui est dans le ciel aux fragiles obscurités de *ces dieux, ouvrages de la main des hommes.* Nous avons seulement voulu faire remarquer qu'il n'y a point de religion sans mystères : ce sont eux qui, avec le *sacrifice*, constituent essentiellement le culte. Dieu même est le grand secret de la nature ; la divinité était voilée en Égypte, et le sphinx s'asseyait sur le seuil de ses temples.

II

LES OISEAUX PROUVENT L'EXISTENCE DE DIEU (1)

La nature a ses temps de solennité, pour lesquels elle convoque des musiciens de toutes les régions du globe. On voit accourir de savants artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours qui ne savent chanter que des petites ballades à refrain, des pèlerins qui répètent mille et mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, l'hirondelle gazouille, le ramier gémit : le premier, perché sur la plus haute branche d'un ormeau, défie notre merle, qui ne le cède en rien à cet étranger ; la seconde, sous un toit hospitalier, fait entendre son ramage confus ainsi qu'au temps d'Évandre ; le troisième, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulements, semblables aux sons onduleux d'un cor dans les bois ; enfin le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange où il a placé son gros nid de mousse. Mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend l'heure du recueillement et du repos, et se charge de cette partie de la fête qui se doit célébrer dans les ombres.

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degré, que pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses ; il est lent, il est vif : c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence ! Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt

(1) *Génie du Christianisme*, Ire partie, liv. V, chap. v et vi.

c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes ou dans des pièges, on peut les remplir de douleur, mais on ne peut les forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, que des oiseleurs, par un raffinement barbare, crèvent les yeux à un rossignol, sa voix n'en devient que plus harmonieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue...

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler sans être attendri cette bonté divine qui donne l'industrie au faible, et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur, ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église ; d'autres dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre, il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid ; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit, couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle ; mais rappelé par la voix de ses parents,

il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins et les abîmes de verdure au-dessous du chêne paternel. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord même du fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi de la nature. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseilliers et dans les buissons de nos jardins : ses œufs sont ardoisés comme la chape de son dos. Nous nous rappelons avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier ; il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues : une rose pendait au-dessus, tout humide : le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna dans ce petit tableau une idée des grâces dont il a paré la nature.

III

DEUX PERSPECTIVES DE LA NATURE (1)

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique s'étant élevé au-dessus du gisement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venait du couchant, bien que le vent soufflât de l'est ; d'énormes ondulations s'étendaient du nord au midi, et ouvraient dans leurs vallées de longues

(1) *Génie du Christianisme*, Ire partie, liv. V, chap. XII.

échappées de vue sur les déserts de l'Océan. Ces mobiles paysages changeaient d'aspect à toute minute : tantôt une multitude de tertres verdoyants représentaient des sillons de tombeaux dans un cimetière immense ; tantôt des lames, en faisant moutonner leurs cimes, imitaient des troupeaux blancs répandus sur des bruyères : souvent l'espace semblait borné faute de point de comparaison : mais si une vague venait à se lever, un flot à se courber comme une côte lointaine, un escadron de chiens de mer à passer à l'horizon, l'espace s'ouvrait subitement devant nous. On avait surtout l'idée de l'étendue lorsqu'une brume légère rampait à la surface de la mer, et semblait accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent, soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du Nord au milieu des frimas et des tempêtes, soit qu'elle aborde sur les mers du Midi à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivait souvent de nous lever au milieu de la nuit et d'aller nous asseoir sur le pont, où nous ne trouvions que l'officier de quart et quelques matelots qui fumaient leur pipe en silence. Pour tout bruit on entendait le froissement de la proue sur les flots, tandis que les étincelles de feu couraient avec une blanche écume le long des flancs du navire. Dieu des chrétiens ! c'est surtout dans les eaux de l'abîme et dans les profondeurs des cieux que tu as gravé bien fortement les traits de ta toute-puissance ! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste, la lune au milieu du firmament, une mer sans rivage, l'infini dans le ciel et sur les flots ! Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits où, suspendu entre les astres et l'Océan, j'avais l'immensité sur ma tête et l'immensité sous mes pieds !

Je ne suis rien ; je ne suis qu'un simple solitaire ; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étaient pliées ; j'étais occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château de poupe avec les passagers ; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux ; les matelots étaient

répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

Le globe du soleil, prêt à se plonger dans les flots, apparaissait entre les cordages du navire au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur ; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, brillante des couleurs du prisme, s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame-de-Bon-Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots ! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de Douleur ! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

. . . .

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara ; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait paisiblement sa course azurée ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes cou-

ronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles, se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait dans son sein. Dans une savane, de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds gémissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines, les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes ; mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

IV

INSTINCT DE LA PATRIE (1)

Le plus beau, le plus moral des instincts, c'est *l'amour de la patrie*. Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours

(1) *Génie du Christianisme*. Ire partie, liv. V, chap. XIV.

subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel ! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins ; quand on cesse d'aimer ses parents, parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir ; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher ; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies : la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère ! comme il visitera les saintes reliques de son indigence !...

On raconte qu'un mousse anglais avait conçu un tel attachement pour un vaisseau à bord duquel il était né, qu'il ne pouvait souffrir d'en être séparé un moment. Quand on voulait le punir, on le menaçait de l'envoyer à terre ; il courait alors se cacher à fond de cale, en poussant des cris. Qu'est-ce qui avait donné à ce matelot cette tendresse pour une planche battue des vents ? Certes, ce n'était pas des convenances purement locales

et physiques. Était-ce quelques conformités morales entre les destinées de l'homme et celles du vaisseau? ou plutôt trouvait-il un charme à concentrer ses joies et ses peines, pour ainsi dire, dans son berceau? Le cœur aime naturellement à se resserrer; moins il se montre au dehors, moins il offre de surface aux blessures; c'est pourquoi les hommes très sensibles, comme le sont en général les infortunés, se complaisent à habiter de petites retraites. Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue; quand la république romaine finissait au mont Aventin, ses enfants mouraient avec joie pour elle; ils cessèrent de l'aimer lorsque ses limites atteignirent les Alpes et le Taurus. C'était sans doute quelque raison de cette espèce qui nourrissait chez le mousse anglais cette prédilection pour son vaisseau paternel. Passager inconnu sur l'océan de la vie, il voyait s'élever les mers entre lui et nos douleurs, heureux de n'apercevoir que de loin les tristes rivages du monde!

Chez les peuples civilisés l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans les desseins de Dieu il y a toujours une suite; il a fondé sur la nature l'affection pour le lieu natal, et l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme; mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu ce qui n'était qu'un sentiment de convenance universelle; ainsi, les lois physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges; dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le poète aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie, où il reçut le jour, et le Cygne de Mantoue ne s'entretient que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie; elles lui ont donné cette teinte de tristesse qui en fait un des principaux charmes; il rappelle sans cesse ces événements, et l'on voit qu'*il se souvient toujours de cet Argos*, où il passa sa jeunesse.

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie sa véritable mesure. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il était poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et non pas un amour *exclusif* : avant tout, il nous ordonne d'être justes; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attache-

ment. Cette morale était inconnue avant la mission du Législateur des chrétiens ; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il voulait anéantir les passions : Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Évangile n'est point la mort du cœur ; il en est la règle. Il est à nos sentiments ce que le goût est aux arts ; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial : il leur laisse ce qu'ils ont de beau, de vrai, de sage. La religion chrétienne bien entendue n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays que nous sentons surtout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de la réalité, on cherche à se repaître de songes ; le cœur est expert en tromperies ; quiconque a été nourri au sein de la femme a bu à la coupe des illusions. Tantôt c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel ; tantôt c'est un bois, un vallon, un coteau, à qui l'on fera porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque donne le nom de *Simoïs* à un *ruisseau*. Et quelle touchante vérité dans ce *petit ruisseau* qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale ! Loin des bords qui nous ont vus naître, la nature est comme diminuée, et ne nous paraît plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'âme semble se répandre jusque sur les choses inanimées qui ont partagé nos destins : une partie de notre vie reste attachée à la couche où reposa notre bonheur et surtout à celle où veilla notre infortune.

Pour peindre cette langueur d'âme qu'on éprouve hors de sa patrie, le peuple dit : *Cet homme a le mal du pays*. C'est véritablement un mal, et qui ne peut se guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vus naître ? Combien existe-t-il d'hommes, de ceux que nous y avons laissés pleins de vie ? Là sont des tombeaux où étaient des palais ; là des palais où étaient des tombeaux ; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri est abattu.

Il y avait à la Louisiane une négresse et une sauvage, esclaves chez deux colons voisins. Ces deux femmes avaient chacune un enfant : la négresse une fille de deux ans, et l'Indienne un garçon du même âge : celui-ci vint à mourir. Les deux mères

étant convenues d'un endroit au désert s'y rendirent pendant trois nuits de suite. L'une apportait son enfant mort, l'autre son enfant vivant ; l'une son *Manitou*, l'autre sa *Fétiche*; elles ne s'étonnaient point de se trouver ainsi la même religion, étant toutes deux misérables. L'Indienne faisait les honneurs de la solitude : « C'est l'arbre de mon pays, disait-elle à son amie ; assieds-toi pour pleurer. » Ensuite, selon l'usage des funérailles chez les sauvages, elles suspendaient leurs enfants aux branches d'un érable ou d'un sassafras, et les balançaient en chantant des airs de leurs pays.

Ces jeux maternels, qui souvent endormaient l'innocence, ne pouvaient réveiller la mort ! Ainsi se consolaient ces deux femmes, dont l'une avait perdu son enfant et sa liberté, l'autre sa liberté et sa patrie : on se console par les larmes.

V

DU VAGUE DES PASSIONS (1)

Il reste à parler d'un état de l'âme qui, ce nous semble, n'a pas encore été bien observé : c'est celui qui précède le développement des passions, lorsque nos facultés, jeunes, actives, entières, mais renfermées, ne se sont exercées que sur elles-mêmes, sans but et sans objet. Plus les peuples avancent en civilisation, plus cet état du vague des passions augmente ; car il arrive alors une chose fort triste : le grand nombre d'exemples qu'on a sous les yeux, la multitude de livres qui traitent de l'homme et de ses sentiments, rendent habile sans expérience. On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse ; l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout.

L'amertume que cet état de l'âme répand sur la vie est incroyable ; le cœur se retourne et se replie en cent manières, pour employer des forces qu'il sent lui être inutiles. Les anciens ont peu connu cette inquiétude secrète, cette aigreur des pas-

(1) *Génie du Christianisme*, IIe partie, liv. III, chap. IX.

sions étouffées qui fermentent toutes ensemble : une grande existence politique, les jeux du gymnase et du Champ de Mars, les affaires du Forum et de la place publique, remplissaient leurs moments, et ne laissaient aucune place aux ennuis du cœur.

D'une autre part, ils n'étaient pas enclins aux exagérations, aux espérances, aux craintes sans objet, à la mobilité des idées et des sentiments, à la perpétuelle inconstance, qui n'est qu'un dégoût constant ; dispositions que nous acquérons dans la société des femmes. Les femmes, indépendamment de la passion directe qu'elles font naître chez les peuples modernes, influent encore sur les autres sentiments. Elles ont dans leur existence un certain abandon qu'elles font passer dans la nôtre ; elles rendent notre caractère d'homme moins décidé ; et nos passions, amollies par le mélange des leurs, prennent à la fois quelque chose d'incertain et de tendre.

Enfin, les Grecs et les Romains, n'étendant guère leurs regards au delà de la vie, et ne soupçonnant point des plaisirs plus parfaits que ceux de ce monde, n'étaient point portés, comme nous, aux méditations et aux désirs par le caractère de leur culte. Formée pour nos misères et pour nos besoins, la religion chrétienne nous offre sans cesse le double tableau des chagrins de la terre et des joies célestes ; et, par ce moyen, elle fait dans le cœur une source de maux présents et d'espérances lointaines, d'où découlent d'inépuisables rêveries. Le chrétien se regarde toujours comme un voyageur qui passe ici-bas dans une vallée de larmes, et qui ne se repose qu'au tombeau. Le monde n'est point l'objet de ses vœux, car il sait que l'*homme vit peu de jours*, et que cet objet lui échapperait vite.

Les persécutions qu'éprouvèrent les premiers fidèles augmentèrent en eux ce dégoût des choses de la vie. L'invasion des barbares y mit le comble, et l'esprit humain en reçut une impression de tristesse, et peut-être même une teinte de misanthropie qui ne s'est jamais bien effacée. De toutes parts s'élevèrent des couvents, où se retirèrent des malheureux trompés par le monde, et des âmes qui aimaient mieux ignorer certains sentiments de la vie que de s'exposer à les voir cruellement trahis. Mais, de nos jours, quand les monastères ou la vertu qui y conduit ont manqué à ces âmes ardentes, elles se sont trouvées étrangères au milieu des hommes. Dégoûtées par leur siècle, effrayées par leur religion, elles sont restées dans le monde sans se livrer au monde : alors elles sont devenues la proie de mille chimères ;

alors on a vu naître cette coupable mélancolie qui s'engendre au milieu des passions, lorsque ces passions, sans objet, se consument d'elles-mêmes dans un cœur solitaire.

VI

LES RUINES (1)

Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. Il s'y joint, en outre, une idée qui console notre petitesse, en voyant que des peuples entiers, des hommes quelquefois si fameux n'ont pu vivre cependant au delà du peu de jours assignés à notre obscurité. Ainsi, les ruines jettent une grande moralité au milieu des scènes de la nature; quand elles sont placées dans un tableau, en vain on cherche à porter les yeux autre part : ils reviennent toujours s'attacher sur elles. Et pourquoi les ouvrages des hommes ne passeraient-ils pas, quand le soleil qui les éclaire doit lui-même tomber de sa voûte? Celui qui le plaça dans les cieux est le seul souverain dont l'empire ne connaisse point de ruines.

Il y a deux sortes de ruines : l'une, ouvrage du temps; l'autre, ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres, elle y sème des fleurs; entr'ouvrent-ils un tombeau, elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie.

Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des ruines; elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur, et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges; les seconds minent, les premiers renversent. Quand Dieu, pour des raisons qui nous sont inconnues, veut hâter les ruines du monde, il ordonne au Temps de prêter sa faux à l'homme; et le Temps nous voit avec épouvante

(1) *Génie du Christianisme,* III[e] partie, liv. V, chap. III-V.

ravager dans un clin d'œil ce qu'il eût mis des siècles à détruire.

Nous nous promenions un jour derrière le palais du Luxembourg, et nous nous trouvâmes près de cette même Chartreuse que M. de Fontanes a chantée. Nous vîmes une église dont les toits étaient enfoncés, les plombs des fenêtres arrachés, et les portes fermées avec des planches mises debout. La plupart des autres bâtiments du monastère n'existaient plus. Nous nous promenâmes longtemps au milieu des pierres sépulcrales de marbre noir semées çà et là sur la terre ; les unes étaient totalement brisées, les autres offraient encore quelques restes d'épitaphes. Nous entrâmes dans le cloître intérieur ; deux pruniers sauvages y croissaient parmi les hautes herbes et des décombres. Sur les murailles on voyait des peintures à demi effacées, représentant la vie de saint Bruno ; un cadran était resté sur un des pignons de l'église ; et dans le sanctuaire, au lieu de cette hymne de paix qui s'élevait jadis en l'honneur des morts, on entendait crier l'instrument du manœuvre qui sciait des tombeaux.

Les réflexions que nous fîmes dans ce lieu, tout le monde les peut faire. Nous en sortîmes le cœur flétri, et nous nous enfonçâmes dans le faubourg voisin, sans savoir où nous allions. La nuit approchait : comme nous passions entre deux murs, dans une rue déserte, tout à coup le son d'un orgue vint frapper notre oreille, et les paroles du cantique *Laudate Dominum, omnes gentes* sortirent du fond d'une église voisine ; c'était alors l'octave du Saint-Sacrement. Nous ne saurions peindre l'émotion que nous causèrent ces chants religieux ; nous crûmes ouïr une voix du ciel qui disait : « Chrétien sans foi, pourquoi perds-tu l'espérance? Crois-tu donc que je change mes desseins comme les hommes ; que j'abandonne, parce que je punis? Loin d'accuser mes décrets, imite ces serviteurs fidèles qui bénissent les coups de ma main, jusque sous les débris où je les écrase. »

Nous entrâmes dans l'église au moment où le prêtre donnait la bénédiction. De pauvres femmes, des vieillards, des enfants étaient prosternés. Nous nous précipitâmes sur la terre, au milieu d'eux ; nos larmes coulaient ; nous dîmes dans le secret de notre cœur : Pardonne, ô Seigneur, si nous avons murmuré en voyant la désolation de ton temple ; pardonne à notre raison ébranlée ! L'homme n'est lui-même qu'un édifice tombé, qu'un débris du péché et de la mort ; son amour tiède, sa foi chancelante, sa charité bornée, ses sentiments incomplets, ses

pensées insuffisantes, son cœur brisé, tout chez lui n'est que ruines.

Les ruines, considérées sous le rapport en paysage, sont plus pittoresques dans un tableau que le monument frais et entier. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du site et des objets extérieurs, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les cintres de l'édifice ; mais quand ces temples viennent à crouler, il ne reste que des débris isolés, entre lesquels l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les montagnes, les fleuves et les forêts. Alors, par un jeu de l'optique, l'horizon recule et les galeries suspendues en l'air se découpent sur les fonds du ciel et de la terre. Ces effets n'ont point été inconnus des anciens ; ils élevaient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès aux illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des harmonies particulières avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles sont placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux gothiques et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapiteaux du *temple du Soleil;* le palmier remplace par sa colonne la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacraient à Harpocrate, s'élève dans la demeure du silence. On y voit encore une espèce d'arbre dont le feuillage échevelé et les fruits en cristaux forment, avec les débris pendants, de beaux accords de tristesse. Quelquefois une caravane arrêtée dans ces déserts y multiplie les effets pittoresques : le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ces ruines ; et les chameaux semblent en accroître les dimensions, lorsque, couchés entre des fragments de maçonnerie, ils ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Ls ruines changent de caractère en Égypte ; souvent elles offrent dans un petit espace diverses sortes d'architecture et de souvenirs. Les colonnes du vieux style égyptien s'élèvent auprès de la colonne corinthienne ; un morceau d'ordre toscan s'unit à une tour arabe, un monument du peuple pasteur à un monument des Romains.

Des Sphinx, des Anubis, des statues brisées, des obélisques rompus, sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés dans des rizières, des champs de fèves et des plaines de trèfle. Quelquefois, dans les débordements du fleuve, ces ruines ressemblent sur les eaux à une grande flotte ; quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des pyramides, les partagent en deux moitiés. Le chacal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un Pan à tête de bélier ; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, tandis que la poule sultane se tient immobile sur quelque débris, comme un oiseau hiéroglyphique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse étalent les ruines de la Grèce. Là, commencent à paraître les mousses, les plantes grimpantes et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmins embrasse une Vénus, comme pour lui rendre sa ceinture ; une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé ; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosyne : symbole de la renommée passée et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Égée, qui viennent expirer sous de croulants portiques, Philomèle qui se plaint, Alcyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans le sein de quelque Léda, mille accidents, produits comme par les Grâces, enchantent ces poétiques débris : on dirait qu'un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses ; et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble à un tableau d'Apelles, consacré à Neptune et suspendu à ses rivages.

VII

LES CLOCHES (1)

Puisque nous nous préparons à entrer dans le temple, parlons premièrement de la cloche qui nous y appelle.

C'était d'abord, ce nous semble, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire

(1) *Génie du Christianisme*, IVe, partie, liv. Ier, chap. I

naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes. Ensuite, considérée comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte : celle que les artistes appellent *le grand.* Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur ; il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des cataractes, de la voix de tout un peuple.

Avec quel plaisir Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches la veille d'une solennité de l'Église ! L'âme peut être attendrie par les accords d'une lyre, mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées le triomphe du Dieu des batailles.

Et pourtant ce n'était pas là le caractère le plus remarquable du son des cloches ; ce son avait une foule de relations secrètes avec nous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintements d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils point surpris l'oreille d'une épouse adultère ? Combien de fois ne sont-ils point parvenus jusqu'à l'athée, qui, dans sa veille impie, osait peut-être écrire qu'il n'y a point de Dieu ! La plume échappe de sa main ; il écoute avec effroi le glas de la mort, qui semble lui dire : *Est-ce qu'il n'y a point de Dieu ?* Oh ! que de pareils bruits n'effrayèrent-ils le sommeil de nos tyrans ! Étrange religion, qui au seul coup d'un airain magique, peut changer en tourments les plaisirs, ébranler l'athée, et faire tomber le poignard des mains de l'assassin !

Des sentiments plus doux s'attachaient aussi au bruit des cloches. Lorsque, avec le chant de l'alouette, vers le temps de la coupe des blés, on entendait, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux, on eût dit que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupirait, sur quelque instrument des Hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Il nous semble que si nous étions poète, nous ne dédaignerions point cette cloche *agitée par les fantômes* dans la vieille chapelle de la forêt, ni celle qu'une religieuse frayeur balançait dans nos campagnes pour écarter le tonnerre, ni celle qu'on sonnait la nuit, dans certains ports de mer, pour diriger le pilote à travers les écueils. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblaient augmenter l'allégresse publique ; dans des calamités, au con-

traire, ces mêmes bruits devenaient terribles. Les cheveux dressent encore sur la tête au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus, entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme, ou le son de l'horloge qui frappait tranquillement l'heure écoulée?

Mais, dans une société bien ordonnée, le bruit du tocsin, rappelant une idée de secours, frappait l'âme de pitié et de terreur, et faisait couler ainsi les deux sources des sensations tragiques.

Tels sont à peu près les sentiments que faisaient naître les sonneries de nos temples; sentiments d'autant plus beaux qu'il s'y mêlait un souvenir du ciel. Si les cloches eussent été attachées à tout autre monument qu'à des églises, elles auraient perdu leur sympathie morale avec nos cœurs. C'était Dieu même qui commandait à l'ange des victoires de lancer les *volées* qui publiaient nos triomphes, ou à l'ange de la mort de sonner le départ de l'âme qui venait de remonter à lui. Ainsi, par mille voix secrètes, une société chrétienne correspondait avec la Divinité, et ses illusions allaient se perdre mystérieusement à la source de tout mystère.

Laissons donc les cloches rassembler les fidèles; car la voix de l'homme n'est pas assez pure pour convoquer au pied des autels le repentir, l'innocence et le malheur. Chez les sauvages de l'Amérique, lorsque des suppliants se présentent à la porte d'une cabane, c'est l'enfant du lieu qui introduit ces infortunés au foyer de son père : si les cloches nous étaient interdites, il faudrait choisir un enfant pour nous appeler à la maison du Seigneur.

VIII

LES FÊTES CHRÉTIENNES (1)

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues

(1) *Génie du Christianisme*, IV[e] partie, liv. I[er], chap. VII-IX.

se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles.

Le signal est donné : tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des protecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois par leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires : quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles des fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel, et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalles, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des grandes mers dans un jour de calme, règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il, ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme ce mois

qu'il a choisi pour sa fête, et il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend les bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout à coup délivre de ses craintes ; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens ; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Église déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

Les cloches du hameau se font entendre, les villageois quittent leurs travaux : le vigneron descend de la colline, le laboureur accourt de la plaine, le bûcheron sort de la forêt ; les mères, fermant leurs cabanes, arrivent avec leurs enfants, et les jeunes filles laissent leurs fuseaux, leurs brebis et les fontaines pour assister à la fête.

On s'assemble dans le cimetière de la paroisse, sur les tombes verdoyantes des aïeux. Bientôt on voit paraître tout le clergé destiné à la cérémonie : c'est un vieux pasteur qui n'est connu que sous le nom de *curé* ; et ce nom vénérable, dans lequel est venu se perdre le sien, indique moins le ministre du temple que le père laborieux du troupeau. Il sort de sa retraite, bâtie auprès de la demeure des morts, dont il surveille la cendre. Il est établi dans son presbytère, comme une garde avancée aux frontières de la vie, pour recevoir ceux qui entrent et ceux qui sortent de ce royaume des douleurs. Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes, composent l'héritage de ce roi des sacrifices.

Cependant l'apôtre de l'Évangile, revêtu d'un simple surplis, assemble ses ouailles devant la grande porte de l'église ; il leur fait un discours, fort beau sans doute, à en juger par les larmes de l'assistance. On lui entend souvent répéter : *Mes enfants, mes chers enfants;* et c'est là tout le secret de l'éloquence du Chrysostome champêtre.

Après l'exhortation, l'assemblée commence à marcher en chantant : *Vous sortirez avec plaisir, et vous serez reçu avec joie; les collines bondiront et vous entendront avec joie.* L'étendard des saints, antique bannière des temps chevaleresques, ouvre la carrière au troupeau, qui suit pêle-mêle avec son pasteur. On entre dans des chemins ombragés et coupés profondément par la roue des chars rustiques ; on franchit de hautes barrières formées d'un seul tronc de chêne ; on voyage le long d'une haie d'aubépine où bourdonne l'abeille, et où sifflent les bouvreuils et les merles. Les arbres sont couverts de leurs fleurs ou parés d'un naissant feuillage. Les bois, les vallons, les rivières, les rochers entendent tour à tour les hymnes des laboureurs. Étonnés de ces cantiques, les hôtes des champs sortent des blés nouveaux, et s'arrêtent à quelque distance, pour voir passer la pompe villageoise.

La procession rentre enfin au hameau. Chacun retourne à son ouvrage : la religion n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon, après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans ses trésors les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors les dernières harmonies sur cette fête, que ramènent chaque année le mois le plus doux et le cours de l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer : des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a imploré le secours ; et les soupirs du rossignol parviennent à l'oreille des vieillards assis non loin des tombeaux.

Ceux qui n'ont jamais reporté leurs cœurs vers ces temps de foi, où un acte de religion était une fête de famille, et qui méprisent des plaisirs qui n'ont pour eux que leur innocence ; ceux-là, sans mentir, sont bien à plaindre. Du moins, en nous

privant de ces simples amusements, nous donneront-ils quelque chose? Hélas! ils l'ont essayé. La Convention eut ses jours sacrés : alors la famine était appelée sainte, et l'*Hosannah* était changé dans le cri de *Vive la mort!* Chose étrange! des hommes puissants, parlant au nom de l'égalité et des passions, n'ont jamais pu fonder une fête ; et le saint le plus obscur, qui n'avait jamais prêché que pauvreté, obéissance, renoncement aux biens de la terre, avait sa solennité au moment même où la pratique de son culte exposait la vie. Apprenons par là que toute fête qui se rallie à la religion et à la mémoire des bienfaits est la seule qui soit durable. Il ne suffit pas de dire aux hommes : *Réjouissez-vous*, pour qu'ils se réjouissent ; on ne crée pas des jours de plaisir comme des jours de deuil, et l'on ne commande pas les ris aussi facilement qu'on peut faire couler les larmes.

IX

CONCLUSION (1)

Nous nous piquons de philosophie dans ce siècle ; mais certes, la légèreté avec laquelle nous traitons les institutions chrétiennes n'est rien moins que philosophique. L'Évangile, sous tous les rapports, a changé les hommes ; il leur a fait faire un pas immense vers la perfection. Considérez-le comme une grande institution religieuse en qui la race humaine a été régénérée, alors toutes les petites objections, toutes les chicanes de l'impiété disparaissent. Il est certain que les nations païennes étaient dans une espèce d'enfance morale, par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui : de beaux traits de justice échappés à quelques peuples anciens ne détruisent pas cette vérité et n'altèrent pas le fond des choses. Le christianisme nous a indubitablement apporté de nouvelles lumières : c'est le culte qui convient à un peuple mûri par le temps ; c'est, si nous osons parler ainsi, la religion naturelle à l'âge présent du monde, comme le règne des figures convenait au berceau d'Israël. Au ciel elle n'a placé qu'un Dieu ; sur la terre elle a aboli l'esclavage. D'une autre part, si vous regardez ses mystères, ainsi que

(1) *Génie du Christianisme*, IVe partie, liv. VI, chap. XIII.

nous l'avons fait, comme l'archétype des lois de la nature, il n'y aura en cela rien d'affligeant pour un grand esprit : les vérités du christianisme, loin de demander la soumission de la raison, en réclament au contraire l'exercice le plus sublime...

Ceux qui raisonnent sur l'antiquité, et qui voudraient nous ramener à ses institutions, oublient toujours que l'ordre social n'est plus ni ne peut être le même. Au défaut d'une grande puissance morale, une grande force coercitive est du moins nécessaire parmi les hommes. Dans les républiques de l'antiquité, la foule, comme on le sait, était esclave ; l'homme qui laboure la terre appartenait à un autre homme : il y avait des peuples, il n'y avait point de *nations*...

Le polythéisme, religion imparfaite de toutes les manières, pouvait donc convenir à cet état imparfait de la société, parce que chaque maître était une espèce de magistrat absolu, dont le despotisme terrible contenait l'esclave dans le devoir, et suppléait par des fers à ce qui manquait à la force morale religieuse : le paganisme, n'ayant pas assez d'excellence pour rendre le pauvre vertueux, était obligé de le laisser traiter comme un malfaiteur.

Mais dans l'ordre présent des choses, pourrez-vous réprimer une masse énorme de paysans libres et éloignés de l'œil du magistrat ; pourrez-vous, dans les faubourgs d'une grande capitale, prévenir les crimes d'une populace indépendante, sans une religion qui prêche les devoirs et la vertu à toutes les conditions de la vie? Détruisez le culte évangélique, et il vous faudra dans chaque village une police, des prisons et des bourreaux. Si jamais, par un retour inouï, les autels des dieux passionnés du paganisme se relevaient chez les peuples modernes ; si dans un ordre de société où la servitude est abolie on allait adorer *Mercure le voleur* et *Vénus la prostituée*, c'en serait fait du genre humain.

Et c'est ici la grande erreur de ceux qui louent le polythéisme d'avoir séparé les forces morales des forces religieuses, et qui blâment en même temps le christianisme d'avoir suivi un système opposé. Ils ne s'aperçoivent pas que le paganisme s'adressait à un immense troupeau d'esclaves, que par conséquent il devait craindre d'éclairer la race humaine, qu'il devait tout donner aux sens, et ne rien faire pour l'éducation de l'âme : le christianisme, au contraire, qui voulait détruire la servitude, dut révéler aux hommes la dignité de leur nature, et leur enseigner les dogmes de la raison et de la vertu. On peut dire que le

culte évangélique est le culte d'un peuple libre, par cela seul qu'il unit la morale à la religion.

Il est temps enfin de s'effrayer sur l'état où nous avons vécu depuis quelques années. Qu'on songe à la race qui s'élève dans nos villes et dans nos campagnes, à tous ces enfants qui, nés pendant la Révolution, n'ont jamais entendu parler ni de Dieu, ni de l'immortalité de leur âme, ni des peines ou des récompenses qui les attendent dans une autre vie ; qu'on songe à ce que peut devenir une pareille génération, si l'on ne se hâte d'appliquer le remède sur la plaie : déjà se manifestent les symptômes les plus alarmants, et l'âge de l'innocence a été souillé de plusieurs crimes. Que la philosophie qui ne peut, après tout, pénétrer chez le pauvre, se contente d'habiter les salons du riche, et qu'elle laisse au moins les chaumières à la religion ; ou plutôt que, mieux dirigée et plus digne de son nom, elle fasse tomber elle-même les barrières qu'elle avait voulu élever entre l'homme et son créateur...

Pour nous, nous sommes convaincus que le christianisme sortira triomphant de l'épreuve terrible qui vient de le purifier ; ce qui nous le persuade, c'est qu'il soutient parfaitement l'examen de la raison, et que, plus on le sonde, plus on y trouve de profondeur. Ses mystères expliquent l'homme et la nature ; ses œuvres appuient ses préceptes : sa charité, sous mille formes, a remplacé la cruauté des anciens ; il n'a rien perdu des pompes antiques, et son culte satisfait davantage le cœur et la pensée ; nous lui devons tout, lettres, sciences, agriculture, beaux-arts ; il joint la morale à la religion et l'homme à Dieu : Jésus-Christ, sauveur de l'homme moral, l'est encore de l'homme physique ; il est arrivé comme un grand événement heureux pour contre-balancer le déluge des Barbares et la corruption générale des mœurs. Quand on nierait même au christianisme ses preuves surnaturelles, il resterait encore dans la sublimité de sa morale, dans l'immensité de ses bienfaits, dans la beauté de ses pompes, de quoi prouver suffisamment qu'il est le culte le plus divin et le plus pur que jamais les hommes aient pratiqué...

Créateur de la lumière, pardonne à nos premières erreurs. Si nous fûmes assez infortunés pour te méconnaître, dans le siècle qui finit, tu n'auras pas roulé en vain le nouveau siècle sur notre tête. Il a retenti pour nous comme l'éclat de ta foudre. Nous nous sommes réveillés de notre assoupissement, et ouvrant les yeux, nous avons vu cent années, avec leurs crimes et leurs générations, s'enfoncer dans l'abîme : elles emportaient dans

leurs bras tous nos amis ! A ce spectacle, nous nous sommes émus ; la rapidité de la vie nous a troublés. Nous avons senti combien il est inutile de vouloir se défendre de toi. Seigneur, nous te louerons désormais avec le prophète ! Daigne recevoir ce premier hymne que nous t'adressons, sur l'aile de ce siècle, qui rentre dans ton éternité.

CHAPITRE VIII

RENÉ

René, petit roman des plus bizarres, n'est pas un chef-d'œuvre accompli, mais une œuvre extraordinaire et de laquelle dérivent tant de choses que peut-être n'a-t-on rien écrit de plus fertile que cette cinquantaine de pages. L'influence de *René* s'est exercée profondément sur tout le siècle; et elle n'a pas fini d'agir. Influence heureuse ou non, prodigieuse en tout cas, et qui n'a pas modifié seulement la littérature, mais encore a touché les cœurs.

Je crois que *René* fut écrit en Angleterre, et à l'époque de la plus grande misère de Chateaubriand, misère physique et misère morale, marasme de l'esprit, détresse. Ce fut d'abord un épisode des *Natchez*, ou enfin de ces *Tableaux de la nature,* somme des paysages et des rêveries qui provenaient, sinon écrits, du moins amassés en esprit, du voyage d'Amérique. Ainsi *René* qui, en 1802, entra dans le *Génie du Christianisme,* n'était pas destiné premièrement à l'édification chrétienne.

René, après avoir voyagé dans les pays de civilisation morte, se promène un jour « dans une grande cité »; il passe « derrière un palais, dans une cour retirée et déserte »; il aperçoit « une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice »... La grande cité, c'est Londres; le palais, c'est White-Hall; la statue est celle de Charles II (1). Il y a, dans *René,* des vues américaines et des vues de Londres ainsi mélangées.

(1) Voir, à ce propos, un article de M. Marcel Duchemin, dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (avril-juin 1910), « Chateaubriand à White-Hall ».

Il y a, dans *René*, l'influence de J.-J. Rousseau. La physionomie de René s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux et il s'écrie : « Heureux sauvages, oh! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours!... » Et il reprend cette opposition perpétuelle et tendancieuse qu'un Rousseau institue entre la vie civilisée et la vie sauvage, entre l'artifice et la nature. Et il célèbre avec attendrissement « ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre sauvage » : formule tout à fait déiste et très bien à la mode de Rousseau. Ce « je ne sais quoi inconnu », ce n'est pas le dieu chrétien, catholique, à la réinstallation duquel est consacré le *Génie du Christianisme;* c'est le Dieu de l'*Essai sur les révolutions :*

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges et l'éléphant le salue au lever du soleil, etc. (1).

Ce cantique déiste, Chateaubriand l'a inséré dans l'*Essai*, qui annonce la déchéance du christianisme. Il y a, dans *René*, des traces du déisme à la Rousseau que professa Chateaubriand, quand il était à Londres, pauvre jeune homme, triste et désemparé.

L'anecdote de ce petit roman, le sujet, l'analyse si complaisante d'une perversité sentimentale révèlent ce jeune homme, qui certes n'a pas trouvé encore ses certitudes morales. *René* est un livre malsain.

Cependant, *René* entra dans le *Génie du Christianisme!...* Chateaubriand était magnifique pour agglutiner des choses très différentes. Le fait qu'il ait pu imprimer dans le *Génie du Christianisme* des pages entières de l'*Essai* indique l'art qu'il avait d'utiliser l'impiété pour l'édification et de sanctifier adroitement ses plus vives laïcités.

René ne parut, détaché du *Génie du Christianisme*, qu'en 1805, avec une nouvelle édition d'*Atala*. Dans le *Génie du Christianisme*, il était joint au neuvième chapitre du livre III de la deuxième partie. Ce chapitre est celui qui

(1) *Essai*, IIe partie, chap. XXXI.

traite « du vague des passions »; et l'épisode de *René* y était joint par les lignes que voici :

Il est étonnant que les écrivains modernes n'aient pas encore songé à peindre cette singulière position de l'âme. Puisque nous manquons d'exemple, nous serait-il permis de donner aux lecteurs un épisode extrait, comme *Atala*, de nos anciens *Natchez*? C'est la vie de ce jeune René, à qui Chactas a raconté son histoire.

Évidemment, Chateaubriand s'est aperçu, un peu tard, du peu de convenance qu'il y avait à placer *René* dans son apologie chrétienne. Du reste, on l'y aida. Les critiques se « formalisèrent ». Chateaubriand, dans sa *Défense*, leur répond que, pour combattre des poèmes et des romans impies, il fallait bien employer des poèmes et des romans pieux. Il ajoute que ses deux épisodes, – *René* et *Atala*, – étaient une « amorce » préparée pour le lecteur. C'est ingénieux.

Mais il y a péril à mettre de trop vifs attraits dans un livre d'édification. Le lecteur ne sera-t-il pas plus sensible à ces attraits qu'au reste; et, le reste, qui est là pour l'édification, le lecteur ne le négligera-t-il pas?... La peinture d'un « vice nouveau » risque d'être fort tentante. Chateaubriand réplique alors qu'il a voulu dénoncer ce vice comme un vice et en donner l'horreur; puis il a voulu démontrer « la nécessité des cloîtres pour certains malheurs de la vie ». C'est ce qu'il dit.

Voici le début de *René :* « En arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens; mais il ne vivait pas avec elle... » Ces lignes sont bien divertissantes. Pour se conformer aux mœurs des Bretons, René de Chateaubriand avait été, lui aussi, non obligé, mais vivement incité à prendre une épouse. Il avait épousé, au printemps de 1792, Mlle de Lavigne. Mais il ne vivait point avec elle, lui non plus!... Cette petite phrase du commencement de *René* a bien l'air d'une plaisanterie. Chateaubriand, à l'occasion,

était capable d'ironie. Ce ne fut pas son genre habituel; mais il s'y essaya, plus d'une fois, le mieux du monde.

Un jour, au mois que les sauvages appellent « la lune des fleurs », René, avec le vieux sachem aveugle Chactas et le père Souël, s'installe au bord du Meschacebé, sous le feuillage d'un sassafras. Et il raconte son aventure, le trouble et l'agitation de son âme. Il parle; et, tout de suite, la maladie de René, ce premier « enfant du siècle », est définie dans ses caractères principaux. C'est une maladie langoureuse; et c'est une maladie élégante. René ne souffre pas de maux qui lui soient venus du dehors : il n'a pas d'autre ennemi que lui-même, et il est à lui-même son bourreau.

Il raconte que sa mère est morte en le mettant au monde et qu'il fut élevé loin du toit paternel par des mains étrangères. Tout enfant, il fut capricieux et rêveur. Abandonnant ses camarades, il allait à l'écart « contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage ». Il n'avait de contentement qu'auprès de sa sœur Amélie.

Du vivant même de Chateaubriand, en 1832, Scipion Marin écrivait :

Il se dit dans le monde que le « frère d'Amélie » n'est pas autre que M. de Chateaubriand. Il est vrai, il y a dans les malheurs et le caractère de René assez de concordance avec les siens : même misanthropie, mêmes extases, même mélancolie (1)...

Et Scipion Marin cite le début de *René*... Étant donné la suite du roman, l'insinuation de ce Marin est assez inconvenante. Et nous omettrions cet écrivain, si tout de même la suite de ses développements n'était assez cocasse et divertissante. Scipion Marin, quoi qu'il fasse, a bien de la peine à penser que toute cette histoire d'amour soit « complètement fictive »... Et il essaye de se représenter un adolescent de bonne famille en qui l'amour s'éveille et à qui

(1) Scipion Marin, l. l., t. I, p. 33 et suiv.

la solitude bretonne n'offre pas beaucoup de ressources sentimentales :

Il n'ira pas entourer de prestiges la fille hâlée d'un pêcheur ou celle d'un pâtre, dans son besoin de sympathie. Elles peuvent bien avoir une beauté relative ; elles peuvent bien, favorites de la nature, briller avec des formes ravissantes, un œil noir, une physionomie qui parle ; mais il est ce je ne sais quoi de charmant, de doux, de divin, que l'éducation, que la culture de l'esprit donnent seules ; et cela, on le chercherait en vain dans ces villageoises, qu'un peintre peut bien faire poser devant lui, mais que le poète, qui ne se contente pas des formes extérieures, qui veut le langage de l'âme, ne saurait diviniser, du moins le vrai poète...

Pauvre jeune homme!... Mais alors?... Eh bien, alors :

Si, dans cet isolement, bercée dans les bras d'un jeune homme aux profondes sensations, compagne de ses pas, dépositaire des épanchements de son âme, une sœur en qui l'instruction a comblé les attraits, à qui la vie sédentaire, aisée, a donné cette délicatesse de teint, ce dégagement des vulgaires pensées, tous les embellissements enfin ; si, dis-je, cette sœur...

Ainsi épilogue Scipion Marin, d'une façon comique et indiscrète. Mais, en fait de preuves pour ses insinuations, il n'a rien du tout; il n'a que ses hypothèses de triviale psychologie.

Sainte-Beuve a repris la chose, évidemment. On lit dans sa troisième leçon :

Cette sœur Lucile est le type virginal, innocent, de l'Amélie de *René*.

Oui!... Mais en note, — car toute la perfidie de Sainte-Beuve est, dans ses notes, cachée, hypocrite, méchante :

Une question qu'on voudrait repousser se glisse malgré nous. René est bien René, Amélie est bien Lucile ; qu'est-ce donc? et qu'y a-t-il eu de réel, au fond, dans le reste du mystère? Poète, comment donner à deviner de telles situations si elles ont eu quelque chose de vrai? Comment les donner à supposer, si elles sont un rêve? (1)...

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. I, p. 96 de l'édition in-12.

Sainte-Beuve n'en manque pas une!... Mais, si « de telles situations » sont, comme dit Sainte-Beuve, « un rêve », qu'est-ce qu'a fait Chateaubriand pour « les donner à supposer », comme Sainte-Beuve le lui reproche?... Il a intitulé son roman *René?*... Oui; mais, à cette époque, on l'appelait François et il croyait s'appeler François-Auguste : il a signé François-Auguste, non seulement l'*Essai*, *Atala*, le *Génie du Christianisme* et, plus tard, l'édition d'*Atala* et *René* ensemble, mais encore les *Martyrs* et l'*Itinéraire*. Il y a de l'analogie entre le René du roman et le petit Francillon des *Mémoires?* entre l'Amélie du roman et la Lucile des *Mémoires?* Oui; quelque analogie. Seulement, ces analogies, en 1802 quand parut *René* avec le *Génie du Christianisme*, en 1805 quand parut *René* avec *Atala*, ces analogies, on ne devait pas les apercevoir. Ce sont les *Mémoires d'outıe-tombe* qui les ont révélées. Et ainsi tombe cette principale inconvenance de *René*, que signale Sainte-Beuve avec son habituelle malveillance, – et avec une véritable inconvenance, lui qui écrivait si peu de temps après la mort de Chateaubriand, – et avec tant d'impudence, lui qui est le mauvais poète et le vilain drôle du *Livre d'amour*.

Bref, il y a une saisissante analogie entre le personnage de Lucile, tel que Chateaubriand l'a présenté dans les *Mémoires*, tel qu'il était sans doute, et le personnage d'Amélie. Mais il y a de la malignité à mener plus loin la ressemblance, à user d'une induction hasardeuse pour lancer plus avant le parallèle et pour conclure, des emprunts que fit à la réalité Chateaubriand, à l'identité des deux anecdotes, la romanesque et la véritable.

Tout de même, ce jeune homme qui, pour son premier roman, traite un sujet trouble, morbide, un sujet qui alarme et qui fait rougir et qui inquiète, ce jeune homme n'est pas gêné pour y introduire une héroïne qui a de la ressemblance avec sa sœur; et cette sœur s'éprend d'un René, son frère, qui a de la ressemblance avec lui.

Ainsi et de toutes les façons, *René* est un petit livre pervers. Si pervers que Chateaubriand, comme il envoie

Amélie au cloître, l'a enfermé, lui, le petit livre pervers, pendant trois ans, dans le *Génie du Christianisme :* il n'en est pas sorti fort amélioré.

René s'attarde volontiers à la « délectable mélancolie » des souvenirs de sa première enfance. Amélie et lui aimaient le son des cloches; c'est que les cloches... En outre, Amélie et René, plus que d'autres, étaient sensibles à toutes « idées graves et tendres », car ils avaient tous deux « un peu de tristesse au fond du cœur ». Chateaubriand ajoute : « Nous tenions cela de Dieu ou de notre mère... » Cette petite phrase marque le caractère divin que l'auteur de *René* attribue à la tristesse. Il y a là quelque chose de nouveau et de redoutable. René n'est pas seulement triste; mais il est triste avec plaisir et il est triste avec fierté. Or, avec la tristesse voluptueuse et orgueilleuse de *René*, commence une habitude littéraire. On ne trouve rien de pareil dans toute la littérature classique, en dépit d'un vers de La Fontaine qu'on cite souvent et duquel on abuse :

Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique...

Ce vers et la nuance sentimentale qu'il signifie sont tout à fait exceptionnels, en leur temps. A l'époque la plus saine de notre littérature, le mot *triste*, le mot *tristesse* étaient pris, comme on dit, en mauvaise part. Le dix-huitième siècle, avec ses drames larmoyants, avec le déploiement de sa jolie et insupportable sensibilité, mit les larmes en faveur. Mais je crois que c'est *René* qu'il faut placer à l'origine de la tristesse privilégiée des romantiques. A partir de *René*, le lyrisme français fut consacré à la mélancolie, qu'avait divinisée et rendue élégante ce grand rêveur absurde et harmonieux, le frère d'Amélie.

Le père d'Amélie et de René meurt. René assure que c'est ce jour-là qu'il se convainquit de l'immortalité de l'âme. La maison paternelle devint l'héritage du frère aîné; Amélie et René se retirèrent chez de vieux parents. René allait quelquefois jusqu'à un monastère qui n'était pas éloigné de son nouveau séjour. Il eut, un moment, la ten-

tation de cacher là sa vie; puis il changea d'idée et résolut de voyager. Bref, il hésita entre le mysticisme et le tourisme.

L'essentiel est que René s'ennuie et que ce jeune homme n'a pas la vie qu'il lui faudrait. Il dit adieu à sa sœur. Elle le serre dans ses bras « avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de le quitter ». Il fait alors « une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines ». Déplorable René!... Quelle erreur!... René ne comprend pas du tout la ferveur d'Amélie. C'est un trait de sa nature, et un trait qu'on apercevra dans toute la littérature qui dérive de *René*. Comment ce malheureux jeune homme entrerait-il dans la pensée d'autrui? Il n'est attentif qu'à sa propre pensée! la vive prédilection qu'il a pour lui-même l'empêche de comprendre les sentiments qui s'épanouissent ailleurs. Les égoïstes Renés ne seront pas extrêmement intelligents : ils ne sauront pas aller au delà d'eux-mêmes; et la véritable intelligence veut que d'abord on sache un peu sortir de soi.

Lancé sur « l'océan du monde », René visite Rome et la Grèce. Chateaubriand n'avait alors visité ni Rome ni la Grèce; et René, au cours des voyages qu'il fait dans le pays des civilisations mortes, ne rencontre guère que des symboles *a priori*.

Or, ces symboles, qui étaient alors l'invention toute fraîche de Chateaubriand, ont vieilli et sont devenus des sujets de vignettes. Ruines majestueuses, urnes symétriques, et le Génie des Souvenirs assis sur le désastre des cités, on les voit, dessinés au petit trait, d'une manière grêle et minutieuse, un peu puérile, très surannée, sur de bon papier, riche de chiffon; et puis, en bronze, sur des pendules de la Restauration.

René part pour l'Angleterre; il ne la nomme pas : ce mot moderne n'entre pas dans sa phrase. Il dit :

Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus ou moins de malheurs que les races évanouies.

Mais non! dirons-nous à René; ce n'est pas comme cela qu'on voyage. Cette transition ne vaut rien. Et les « vertus » que ce jeune homme va chercher par le monde sentent un peu leur faux Plutarque, leur Plutarque de la Révolution, leur Plutarque à la Madame Roland. O René, jeune homme naïf et pressé, vous êtes dupe d'une éloquence composite!...

René voyage dans les Iles Britanniques :

Sur les monts de la Calédonie, le dernier barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil passait à quelque distance parmi les débris d'une tour.

Ces jolies choses ont vieilli; et elles n'ont pas très bien vieilli. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé; elles n'ont pas pris leur patine. Pourtant, ces vignettes, je les aime assez. Mais je crois que je les aime de n'être pas encore parvenues à leur antiquité, de n'être encore que surannées. Continueront-elles leur transformation? s'immobiliseront-elles dans une beauté finale et décisive? Nous sommes à mi-chemin de leur devenir; et nous les regardons qui, peu à peu, deviennent autres, qui ne sont déjà plus telles que, lors de notre jeunesse, nous les voyions et qui, avant notre mort, se seront peut-être transfigurées. C'est un spectacle pathétique. Au point où elles sont, surannées seulement, elles ont besoin de notre complaisance. De toutes façons, même accidentelles, *René* est un livre de terrible littérature.

René, qui songe à ses malheurs, s'attendrit, pleure; et il invoque, selon J.-J. Rousseau, les heureux sauvages. Il leur parle de lui; et, pour caractériser sa mélancolie, il dit qu'elle « s'engendre de l'excès du bonheur ». Cela est significatif. Nous ne voyons pas que René ait été heureux à l'excès, avant de tomber dans cette mélancolie où, somme toute, il se plaît. Mais il veut indiquer que sa tristesse n'est pas celle d'un homme qui ait souffert de pauvreté. Il lui est précieux de songer qu'il est l'artisan bénévole de son déplaisir, l'artisan délicat, l'artiste. La tristesse de René est

une maladie de riche, une maladie d'homme qui a tout le loisir possible pour affiner ses douleurs.

René n'est triste volontiers que s'il sait que sa tristesse est élégante et dépend de lui. Le vieux sachem, imprudent, la lui orne de belles phrases et la lui rend ainsi plus séduisante encore. Il est vrai que, les paroles du vieux sachem, c'est René qui les lui attribue. Mais il fallait traiter René plus rudement et, selon le dialogue de Spark et de Fantasio dans la comédie de Musset, lui dire : — Mon jeune ami, les mouvements d'un cœur comme le tien sont un peu sots. Si tu te plais à ta mélancolie, garde-la, et soigneusement : les occasions de plaisir ne sont point, ici-bas, si fréquentes ni faciles. Mais, si ta mélancolie te pèse et si tu veux t'en délivrer, prends un métier, assume des besognes : il n'y a rien de mieux, pour dissiper un vague ennui comme le tien. Tu es un paresseux, et qui accorde trop de liberté à ton imagination désœuvrée; voilà tout.

René revient à Paris; il n'y trouve pas Amélie. Il a beaucoup de chagrin. Il se mêle à la foule, « vaste désert d'hommes ». Il visite les églises peu fréquentées. Il se promène sur les ponts, il regarde le coucher du soleil. Il s'ennuie. Il se demande s'il n'ira point ensevelir à la campagne sa douleur solitaire. Il s'ennuie. Cependant, il aime « la monotomie des sentiments de la vie »; et il ajoute : « si j'avais la folie de croire au bonhenr, je le chercherais dans l'habitude. »

Parmi les plaintes de René, cette dernière phrase est la seule qui m'aille au cœur tout à fait, la seule où il me semble que le sentiment véritable ne soit pas enveloppé d'un emprunt de poésie et d'un artifice. Cette pensée est plus profonde que les autres; la mélancolie qu'elle contient est mieux motivée. Pour la toucher, pour la sentir, je n'ai pas à écarter les oripeaux qui sont ailleurs, souvent jolis, un peu gênants.

Dans la solitude, René subit l'étrange malaise que Chateaubriand a décrit, comme sien, dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Pour emplir « les abîmes de son existence », il lui manque quelque chose ou quelqu'un; et « de toute la force

de ses désirs », cet adolescent poursuit « l'objet idéal d'une flamme future ». Il l'embrasse dans les vents; il l'entend parmi les gémissements du fleuve. Ce fantôme, qu'est-ce donc?... C'est la « sylphide » des *Mémoires*. Au bord d'un ruisseau, il effeuille une branche de saule et il « attache une idée » à chaque feuille qu'entraîne le courant.

Ce jeune homme s'ennuie; ce jeune homme a besoin de tendresse. Et moi, je n'insisterai pas sur le trouble de ce jeune homme. Il s'écrie : « Levez-vous, orages désirés... » Il décide de mourir. Il écrit à sa sœur Amélie et il ne lui cache pas les tragiques dispositions où il se trouve.

Amélie arrive. Elle lui baise le front et lui fait promettre d'être raisonnable. Elle reste auprès de lui, le veille et, en lui rendant la santé, commence de perdre la sienne. Elle maigrit, ses yeux se creusent, « sa démarche est languissante et sa voix troublée ». Un jour, René la surprend « tout en larmes au pied d'un crucifix ». Et puis, un jour, elle disparaît. René monte jusqu'à l'appartement de sa sœur, ouvre la porte et, au lieu d'elle, trouve une lettre où elle lui annonce qu'elle est partie pour entrer au couvent.

René assiste à la prise de voile de sa sœur. Alors, il prend le parti de quitter l'Europe et de passer en Amérique.

La chaste et brûlante Amélie devint sœur Amélie de la Miséricorde; elle mourut bientôt, en soignant ses compagnes, pendant une contagion. Peu de temps après, René périt dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane.

Tel est ce petit roman singulier, tout petit et plein de défauts, et qui marque une date des plus importantes dans l'histoire de notre littérature.

Il faut compter *René* parmi les œuvres de Chateaubriand tout jeune. Il devait avoir quelque vingt-cinq ans, lorsqu'il a écrit ces pages qui allaient modifier la littérature de tout un siècle, et au delà. Il ne faisait qu'enregistrer la rêverie de son adolescence. L'adolescence de Chateaubriand a renouvelé toutes choses pour très longtemps.

D'ailleurs, cette nouveauté littéraire avait été préparée. Il n'y a pas de miracles absolus dans l'histoire humaine. Et

lui-même, Chateaubriand, au chapitre *Du vague des passions*, mentionne ses lectures comme largement responsables de la maladie sentimentale qu'il décrit. La « multitude des livres » est pour beaucoup dans ce douloureux état de l'âme. L'état où languit l'âme de René, c'est un état de civilisation décadente. Si nous lui cherchons des analogues ce n'est pas dans la saine littérature française antérieure que nous les trouverons, mais plutôt à Rome qui s'est longtemps évertuée, qui s'est exténuée et qui décline. Sénèque, un des plus subtils esprits de la Rome impériale, a écrit, dans la première partie de son *De tranquillitate animi*, des pages qui ont un peu de ressemblance avec *René*. Le jeune homme souffre d'une maladie qui ressemble un peu à la maladie de René. Et le moraliste Sénèque lui dit: *Nos nimia litteratura laboramus*, nous souffrons d'un excès de littérature.

Oui, les livres sont coupables. Et l'on voudrait mettre au pluriel ces mots que Françoise de Rimini, aux enfers, dit à Dante Alighieri : *Galeotto fu il libro e chi lo scrisse.*

Chateaubriand a subi l'influence des livres, et J.-J. Rousseau fut un de ceux qui le pervertirent; d'autres encore l'amenèrent à l'état de la décadence sentimentale. Cependant c'est lui qui, assemblant toutes les velléités d'une littérature morbide, les exaltant, les composant, en fit ce poème de désespoir et de lamentation, *René*. Ce fut un coup de génie; et ce fut le premier coup de cet extraordinaire génie.

Mais, en lisant *René*, une chose nous frappe : c'est, en même temps que l'étonnante invention sentimentale, la pauvreté de l'invention romanesque. Ce caractère que nous trouvons à *René*, nous le trouverons, dans tout le cours de la littérature ultérieure, à tous les livres d'analyse mélancolique qui sont la postérité directe de *René*. Ce n'est pas surprenant. Le don de l'invention romanesque apporte avec lui une gaieté, il suppose une vive allégresse de l'esprit, qui est exclusive de tout pessimisme. Et un joyeux père Dumas n'est pas un psychologue; mais l'auteur d'*Adolphe*, et l'auteur de *Fanny*, et Amiel, et tous les autres analystes

délicats et malheureux manquent d'imagination créatrice. Dans toute son œuvre, Chateaubriand révèle une originalité superbe ; il a inventé une littérature. Mais il manque d'imagination romanesque. Ses livres dérivent des livres des autres; ou bien ils sont des récits de voyage; ou bien ils sont de la polémique toute chaude des événements actuels, ou bien ils sont le récit de son existence particulière. Et, à tous, les éléments constructeurs ont été fournis par le dehors, notamment par la réalité. Ils déforment la réalité; ils l'arrangent d'une telle manière qu'ils la créent à nouveau. Mais, à tous, il a fallu la secousse d'une intervention extérieure. L'imagination de Chateaubriand ne fleurit pas toute seule. Elle est un terrain merveilleux où des graines, dont on sait bien l'origine, germent en floraisons imprévues.

Dans *René*, les scènes, leur combinaison, l'anecdote ne sont presque rien. C'est à peine un roman; ce serait plutôt le poème de l'analyse sentimentale.

Un poème, et un poème lyrique; le poème d'un seul personnage, René. Or, si l'auteur avait été capable de sortir de lui-même et de célébrer sa douleur sous les espèces d'un jeune héros réalisé à son image; si l'auteur, moins étroitement prisonnier de lui-même, avait pu regarder la donnée complète de son œuvre, n'aurait-il pas vu que le personnage principal, le personnage intéressant, n'était pas lui, ou n'était pas René, mais plutôt l'étrange, l'émouvante et la douloureuse jeune fille, Amélie, chaste de fait et coupable de pensée?... Car lui!... Lui, jusqu'à la scène finale de la vêture et de l'aveu, ne sait rien. Il ne se doute même pas du singulier, fol et affreux amour dont Amélie est touchée. Il l'a, tout au long du roman, méconnue avec une suprême légèreté. Amélie, pour triompher de sa passion, s'éloignait-elle : René l'accusait de l'oublier. Alors, la tristesse de René, qui emplit tout le roman, ne vient pas du terrible amour qui tourmente Amélie.

Et alors, la tristesse de René, d'où vient-elle?... Ah! elle ne vient de nulle part. Elle est là; elle est dans cette âme. On ne sait pas d'où elle est venue. Elle est une tristesse sans cause. Et René ne s'y plaît que davantage. On a bien le

sentiment que, cette tristesse, si elle dépendait de quelque fait, René l'estimerait moins, la goûterait moins, la trouverait moins élégante. Seulement, nous, la tristesse de René nous paraît moins touchante d'être sans cause, d'être, pour une bonne part, volontaire, et d'être enfin le funeste amusement d'un jeune esprit.

Mais cela n'est que l'apparence : la vérité est plus pathétique. La tristesse de René, sans que peut-être il le sache, a une cause, et profonde, et formidable : c'est la Révolution française. Pour la comprendre, cette tristesse, il faut qu'on se rappelle l'enfance et l'adolescence de Chateaubriand. Il faut qu'on imagine ce petit garçon, puis ce jeune homme, — je laisse à dessein de côté les particularités, le père farouche, l'effrayant château de Combourg et tout cela, — il faut qu'on imagine ce petit garçon et puis ce jeune homme qui avait reçu la formation de l'ancienne France et qui est arrivé à l'âge adulte au moment même où l'ancienne France avait disparu. Son ascendance, l'éducation qu'il avait reçue, les possibilités de son esprit, de son cœur et de son âme, le disposaient à vivre dans un ensemble de réalités qui, soudain, lui firent défaut, quand il atteignit l'âge d'agir individuellement. Il avait été présenté au roi en 1786; il avait reçu le titre de chevalier de Malte, la cléricature, l'aptitude aux bénéfices d'un cadet de noblesse, peu de mois avant la suppression des titres et des bénéfices. Il était entré dans l'armée au moment où les jeunes officiers allaient abandonner leurs régiments pour se consacrer à la cause désespérée du roi. Il avait dû émigrer, s'exiler, apprendre qu'on avait guillotiné son frère, sa belle-sœur, qu'on avait emprisonné sa mère, sa sœur. Il était pauvre jusqu'à l'indigence; il était désespéré jusqu'à rêver de suicide: il portait son cœur en écharpe...

Les causes de la tristesse de René, les voilà. Et, si la tristesse de René fut si intimement comprise, si on l'aima si passionnément et si elle produisit une telle contagion de larmes pareilles, c'est que de telles causes de tristesse n'étaient pas particulières à René. Les tribulations qu'il avait subies, combien de jeunes hommes les avaient pareille-

ment et longtemps endurées! La tristesse de René, c'est la conséquence directe de la détresse physique, intellectuelle et morale où la Révolution laissa toute une génération de Français.

Et la contagion gagna. Elle gagna d'autant plus facilement que les suites désastreuses de la Révolution ne se limitèrent pas à une première génération de Français. Transformées, atténuées ici, aggravées là, et tantôt diminuant, tantôt augmentées par une forte recrudescence, elles durèrent et elles durent encore. La tristesse de René les accompagne. Nous avons eu, et nous avons encore, toute une littérature désespérée qui dérive du trouble moral dont la Révolution française est la cause toujours efficiente.

Une autre influence s'est, par bonheur, manifestée : celle de l'épopée impériale. Napoléon ressuscita les énergies. On peut lui attribuer ce que la littérature française du dix-neuvième siècle a de puissance, de vaillance et d'entrain. Napoléon ressuscita les énergies; mais il ne guérit pas toutes les plaies profondes qu'avaient faites la Révolution française et la terreur. Et ainsi se propagèrent ces deux influences, l'une de joie ardente et qui venait de l'Empire, l'autre de mélancolie et qui venait de la Révolution. Elles se combinèrent; et elles ne s'annihilèrent pas l'une l'autre. Le romantisme est fait d'héroïsme et de langueur.

Chateaubriand, avec son *René*, est à l'origine de ce pessimisme qui caractérise la littérature du dix-neuvième siècle. La *Confession d'un enfant du siècle*, *Rolla* et *les Nuits*, l'élégie lamartinienne et la *Tristesse d'Olympio* dérivent de *René*. Je citerais semblablement d'autres poètes de cette époque comme de bons, assez bons ou magnifiques élèves de *René*.

Je ne citerais pas Vigny. Son pessimisme à lui est d'une autre sorte et d'une autre qualité. Il est moins sentimental et il est plus philosophique. Le pessimisme de Vigny, c'est à Chamfort qu'il faut le rattacher. Mais il dépend surtout de Vigny lui-même. En tout cas, il y a plus d'analogie entre le pessimisme de Chamfort et celui d'Alfred de Vigny qu'entre le pessimisme d'Alfred de Vigny et la mélancolie des autres

poètes romantiques. Ceux-ci éprouvent une espèce de chagrin général qui vient de leur sensibilité blessée. Ils ont eu des peines d'amour ou d'ambition; principalement, ils se sont, comme René, ennuyés : et ils s'attendaient à mieux. Alors, ils se lamentent harmonieusement et ils prennent à témoin de leur douleur si délicate la nature, qu'ils se figurent bienveillante et fraternelle. Le pessimisme de Vigny, comme celui de Chamfort, a ses arguments et il dérive de la raison. Il s'étend jusqu'à la nature, la déclare inhumaine et la traite en ennemie.

La tristesse romantique est ainsi de deux sortes : l'une a été réalisée dans la *Colère de Samson*, par exemple, et dans l*a Maison du Berger;* l'autre dans la *Tristesse d'Olympio* ou dans le *Souvenir.* Entre l'une et l'autre, il y a la même différence qu'on peut observer entre le pessimisme de Chamfort et la mélancolie de Chateaubriand.

Ainsi, Chamfort et Chateaubriand, qui se méconnurent, sont à l'origine de la tristesse littéraire qui a traversé tout le dix-neuvième siècle et qui est venue jusqu'à nous. A l'origine... Je ne dis pas qu'il n'y ait qu'eux. Par exemple, le pessimisme de Chamfort a été renforcé par les philosophes, les Allemands surtout, et Schopenhauer entre autres. La mélancolie de Chateaubriand, elle aussi, flot de larmes, a reçu divers affluents qui l'ont grossie, enflée et qui parfois la font déborder.

La poésie, à la suite de *René*, fut triste; et elle se complut dans sa tristesse. Qne de poètes semblent avoir à peu près confondu la mélancolie et la poésie! Il est résulté de là un lyrisme plaintif, que les classiques n'ont pas connu, et qui n'est pas sans grâce, mais, disons-le, qui n'a pas beaucoup de tenue morale. Que de mollesse, et maladive!

L'influence de *René* est double, par la mélancolie et la perversité. Le mélange de l'amour incestueux et de la religion ne fait pas une histoire pieuse, comme Chateaubriand parut le croire ou essaya peut-être de le croire quand il inséra *René* dans le *Génie du christianisme.* Non : ce mélange de l'amour incestueux et de la religion est un ragoût subtil et un vif condiment.

Et, la littérature qui dérive de *René*, ce n'est pas une littérature d'édification : c'est une littérature de sentimentalité trouble, inquiétante, qui recherche les bizarreries de la passion, les singularités psychologiques, et qui les traite sans vergogne ou bien avec une délicatesse affectée, et qui alors ressemble à cette Vergognosa, dont la pudeur est si démonstrative.

C'est par les soins premiers de Chateaubriand que la littérature est devenue, en quelque mesure, une perversité ravissante, et une perversité, si j'ose dire, ésotérique, une perversité pour quelques-uns, pour ceux qu'on nomme, mon Dieu! les délicats. La littérature, chez nous, avait été souvent triviale, et voire scandaleuse, mais si bonnement! impie, scatologique, obscène, mais si franchement! sensuelle et, à l'occasion, dégoûtante, mais avec tant de bonhomie!... La perversité ingénieuse et séduisante qui résulta de *René* fut, en son temps, un « vice nouveau », comme disait Chateaubriand, un vice qui eut et qui a grand succès. La littérature est notre péché : *nos mimia litteratura laboramus*.

A la première page d'une anthologie de la littérature moderne, je voudrais qu'on mît une vignette surannée et du genre de celle-ci, en souvenir de *René*. On y verrait un ange de Dieu, mais qui aurait les attributs de l'amour; et son carquois serait tout plein de flèches empoisonnées : pour qu'on le sût, cet ange d'Amour aurait à la bouche une banderole, où le dessinateur inscrirait ces mots : « Mes flèches sont empoisonnées et vous feront mourir en odeur de volupté. »

RENÉ

En arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens ; mais il ne vivait point avec elle. Un penchant mélancolique l'entraînait au fond des bois ; il y passait seul des journées entières, et semblait sauvage parmi les sauvages. Hors Chactas, son père adoptif, et le père Souël, missionnaire au fort Rosalie, il avait renoncé au commerce des hommes. Ces deux vieillards avaient pris beaucoup d'empire sur son cœur ; le premier, par une indulgence aimable ; l'autre, au contraire, par une extrême sévérité. Depuis la chasse du castor, où le Sachem aveugle raconta ses aventures à René, celui-ci n'avait jamais voulu parler des siennes. Cependant Chactas et le missionnaire désiraient vivement connaître par quel malheur un Européen bien né avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane. René avait toujours donné pour motif de ses refus le peu d'intérêt de son histoire, qui se bornait, disait-il, à celle de ses pensées et de ses sentiments. « Quant à l'événement qui m'a déterminé à passer en Amérique, ajoutait-il, je le dois ensevelir dans un éternel oubli. »

Quelques années s'écoulèrent de la sorte, sans que les deux vieillards lui pussent arracher son secret. Une lettre qu'il reçut d'Europe, par le bureau des Missions étrangères, redoubla tellement sa tristesse, qu'il fuyait jusqu'à ses vieux amis. Ils n'en furent que plus ardents à le presser de leur ouvrir son cœur ; ils y mirent tant de discrétion, de douceur et d'autorité, qu'il fut enfin obligé de les satisfaire. Il prit donc jour avec eux pour leur raconter, non les aventures de sa vie, puisqu'il n'en avait point éprouvé, mais les sentiments secrets de son âme.

Le 21 de ce mois que les sauvages appellent *la lune des fleurs*,

René se rendit à la cabane de Chactas. Il donna le bras au Sachem, et le conduisit sous un sassafras, au bord du Meschacebé. Le père Souël ne tarda pas à arriver au rendez-vous. L'aurore se levait : à quelque distance dans la plaine, on apercevait le village des Natchez, avec son bocage de mûriers, et ses cabanes qui ressemblent à des ruches d'abeilles. La colonie française et le fort Rosalie se montraient sur la droite, au bord du fleuve. Des tentes, des maisons à moitié bâties, des forteresses commencées, des défrichements couverts de Nègres, des groupes de Blancs et d'Indiens présentaient, dans ce petit espace, le contraste des mœurs sociales et des mœurs sauvages. Vers l'orient, au fond de la perspective, le soleil commençait à paraître entre les sommets brisés des Apalaches, qui se dessinaient comme des caractères d'azur dans les hauteurs dorées du ciel ; à l'occident, le Meschacebé roulait ses ondes dans un silence magnifique, et formait la bordure du tableau avec une inconcevable grandeur.

Le jeune homme et le missionnaire admirèrent quelque temps cette belle scène, en plaignant le Sachem qui ne pouvait plus en jouir ; ensuite le père Souël et Chactas s'assirent sur le gazon, au pied de l'arbre ; René prit sa place au milieu d'eux, et, après un moment de silence, il parla de la sorte à ses vieux amis :

Je ne puis, en commençant mon récit, me défendre d'un mouvement de honte. La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme.

Combien vous aurez pitié de moi ! Que mes éternelles inquiétudes vous paraîtront misérables ! Vous qui avez épuisé tous les chagrins de la vie, que penserez-vous d'un jeune homme sans force et sans vertu, qui trouve en lui-même son tourment, et ne peut guère se plaindre que des maux qu'il se fait à lui-même ? Hélas ! ne le condamnez pas ; il a été trop puni !

J'ai coûté la vie à ma mère en venant au monde ; j'ai été tiré de son sein avec le fer. J'avais un frère, que mon père bénit, parce qu'il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel.

Mon humeur était impétueuse, mon caractère inégal. Tout à tour bruyant et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi mes jeunes compagnons ; puis, les abandonnant

tout à coup, j'allais m'asseoir à l'écart pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber sur le feuillage.

Chaque automne, je revenais au château paternel, situé au milieu des forêts, près d'un lac, dans une province reculée.

Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise et le contentement qu'auprès de ma sœur Amélie. Une douce conformité d'humeur et de goûts m'unissait à cette sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à gravir les coteaux ensemble, à voguer sur le lac, à parcourir les bois à la chute des feuilles : promenades dont le souvenir remplit encore mon âme de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, ne perdez-vous jamais vos douceurs !

Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au sourd mugissement de l'automne, ou au bruit des feuilles séchées que nous traînions tristement sous nos pas ; tantôt, dans nos jeux innocents, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-en-ciel sur les collines pluvieuses ; quelquefois aussi nous murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la nature. Jeune, je cultivais les muses ; il n'y a rien de plus poétique, dans la fraîcheur de ses passions, qu'un cœur de seize années. Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies.

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance ! Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

Il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère.

Cependant mon père fut atteint d'une maladie qui le conduisit en peu de jours au tombeau. Il expira dans mes bras. J'appris à connaître la mort sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie. Cette impression fut grande ; elle dure encore. C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité?

Amélie, accablée de douleur, était retirée au fond d'une tour, d'où elle entendit retentir, sous les voûtes du château gothique, le chant des prêtres du convoi et les sons de la cloche funèbre.

J'accompagnai mon père à son dernier asile ; la terre se referma sur sa dépouille ; l'éternité et l'oubli le pressèrent de tout leur poids ; le soir même l'indifférent passait sur sa tombe ; hors pour sa fille et pour son fils, c'était déjà comme s'il n'avait jamais été.

Il fallut quitter le toit paternel, devenu l'héritage de mon frère : je me retirai avec Amélie chez de vieux parents.

Arrêté à l'entrée des voies trompeuses de la vie, je les considérais l'une après l'autre sans m'y oser engager. Amélie m'entretenait souvent du bonheur de la vie religieuse ; elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse.

Le cœur ému par ces conversations pieuses, je portais souvent mes pas vers un monastère voisin de mon nouveau séjour ; un moment même j'eus la tentation d'y cacher ma vie. Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre !

Les Européens, incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes. Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent. Ces hospices de mon pays, ouverts aux malheureux et aux faibles, sont souvent cachés dans des vallons qui portent au cœur le vague senti-

ment de l'infortune et l'espérance d'un abri ; quelquefois aussi on les découvre sur de hauts sites où l'âme religieuse, comme une plante des montagnes, semble s'élever vers le ciel pour lui offrir ses parfums.

Je vois encore le mélange majestueux des eaux et des bois de cette antique abbaye où je pensai dérober ma vie aux caprices du sort ; j'erre encore au déclin du jour dans ces cloîtres retentissants et solitaires. Lorsque la lune éclairait à demi les piliers des arcades, et dessinait leur ombre sur le mur opposé, je m'arrêtais à contempler la croix qui marquait le champ de la mort, et les longues herbes qui croissaient entre les pierres des tombes. O hommes qui, ayant vécu loin du monde, avez passé du silence de la vie au silence de la mort, de quel dégoût de la terre vos tombeaux ne remplissaient-ils point mon cœur !

Soit inconstance naturelle, soit préjugé contre la vie monastique, je changeai mes desseins ; je me résolus à voyager. Je dis adieu à ma sœur ; elle me serra dans ses bras avec un mouvement qui ressemblait à de la joie, comme si elle eût été heureuse de me quitter ; je ne pus me défendre d'une réflexion amère sur l'inconséquence des amitiés humaines.

Cependant, plein d'ardeur, je m'élançai seul sur cet orageux océan du monde, dont je ne connaissais ni les ports, ni les écueils. Je visitai d'abord les peuples qui ne sont plus : je m'en allai, m'asseyant sur les débris de Rome et de la Grèce, pays de forte et d'ingénieuse mémoire, où les palais sont ensevelis dans la poudre et les mausolées des rois cachés sous les ronces. Force de la nature, et faiblesse de l'homme ! un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais !

Quelquefois une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalle, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée.

Je méditai sur ces monuments dans tous les accidents et à toutes les heures de la journée. Tantôt ce même soleil qui avait vu jeter les fondements de ces cités se couchait majestueusement, à mes yeux, sur leurs ruines ; tantôt la lune se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux. Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries, j'ai cru voir le Génie des souvenirs assis tout pensif à mes côtés.

Mais je me lassai de fouiller dans des cercueils, où je ne remuais trop souvent qu'une poussière criminelle.

Je voulus voir si les races vivantes m'offriraient plus de vertus ou moins de malheurs que les races évanouies. Comme je me promenais un jour dans une grande cité, en passant derrière un palais, dans une cour retirée et déserte, j'aperçus une statue qui indiquait du doigt un lieu fameux par un sacrifice. Je fus frappé du silence de ces lieux ; le vent seul gémissait autour du marbre tragique. Des manœuvres étaient couchés avec indifférence au pied de la statue, ou taillaient des pierres en sifflant. Je leur demandai ce que signifiait ce monument : les uns purent à peine me le dire, les autres ignoraient la catastrophe qu'il retraçait. Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée.

Je recherchai surtout dans mes voyages les artistes et ces hommes divins qui chantent les dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux.

Ces chantres sont de race divine ; ils possèdent le seul talent incontestable dont le ciel ait fait présent à la terre. Leur vie est à la fois naïve et sublime ; ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme de petits enfants ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés.

Sur les monts de la Calédonie, le dernier Barde qu'on ait ouï dans ces déserts me chanta les poèmes dont un héros consolait jadis sa vieillesse. Nous étions assis sur quatre pierres rongées de mousse ; un torrent coulait à nos pieds ; le chevreuil paissait à quelque distance parmi les débris d'une tour, et le vent des mers sifflait sur la bruyère de Cona. Maintenant la religion chrétienne, fille aussi des hautes montagnes, a placé des croix sur les monuments des héros de Morven, et touché la harpe de David au bord du même torrent où Ossian fit gémir la sienne. Aussi pacifique que les divinités de Selma étaient guerrières, elle garde des troupeaux où Fingal livrait des combats, et elle a répandu des anges de paix dans les nuages qu'habitaient des fantômes homicides.

L'ancienne et riante Italie m'offrit la foule de ses chefs-d'œuvre. Avec quelle sainte et poétique horreur j'errais dans ces vastes édifices consacrés par les arts à la religion! Quel laby-

rinthe de colonnes ! Quelle succession d'arches et de voûtes !... Qu'ils sont beaux ces bruits qu'on entend autour des dômes, semblables aux rumeurs des flots dans l'Océan, aux murmures des vents dans les forêts, ou à la voix de Dieu dans son temple ! L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toucher aux sens.

Cependant, qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

Mais peut-être, mes vieux amis, vous surtout, habitants du désert, êtes-vous étonnés que, dans ce récit de mes voyages, je ne vous aie pas une seule fois entretenus des monuments de la nature ?

Un jour j'étais monté au sommet de l'Etna, volcan qui brûle au milieu d'une île. Je vis le soleil se lever dans l'immensité de l'horizon au-dessous de moi, la Sicile resserrée comme un point à mes pieds, et la mer déroulée au loin dans les espaces. Dans cette vue perpendiculaire du tableau, les fleuves ne me semblaient plus que des lignes géographiques tracées sur une carte ; mais, tandis que d'un côté mon œil apercevait ces objets, de l'autre il plongeait dans le cratère de l'Etna, dont je découvrais les entrailles brûlantes, entre les bouffées d'une noire vapeur.

Un jeune homme plein de passions, assis sur la bouche d'un volcan, et pleurant sur les mortels dont à peine il voyait à ses pieds les demeures, n'est sans doute, ô vieillards ! qu'un objet digne de votre pitié ; mais quoi que vous puissiez penser de René, ce tableau vous offre l'image de son caractère et de son existence : c'est ainsi que toute ma vie j'ai eu devant les yeux une création à la fois immense et imperceptible, et un abîme ouvert à mes côtés.

En prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence.

René avait les yeux attachés sur un groupe d'Indiens qui passaient gaiement dans la plaine. Tout à coup sa physionomie s'attendrit, des larmes coulent de ses yeux ; il s'écrie :

Heureux sauvages ! Oh ! que ne puis-je jouir de la paix qui vous accompagne toujours ! Tandis qu'avec si peu de fruit je parcourais tant de contrées, vous, assis tranquillement sous vos

chênes, vous laissiez couler les jours sans les compter. Votre raison n'était que vos besoins, et vous arriviez, mieux que moi, au résultat de la sagesse, comme l'enfant, entre les jeux et le sommeil. Si cette mélancolie qui s'engendre de l'excès du bonheur atteignait quelquefois votre âme, bientôt vous sortiez de cette tristesse passagère, et votre regard levé vers le Ciel cherchait avec attendrissement ce je ne sais quoi inconnu qui prend pitié du pauvre sauvage.

Ici la voix de René expira de nouveau, et le jeune homme pencha la tête sur sa poitrine. Chactas, étendant la main dans l'ombre, et prenant le bras de son fils, lui cria d'un ton ému : « Mon fils ! mon cher fils ! » A ces accents, le frère d'Amélie revenant à lui, et rougissant de son trouble, pria son père de lui pardonner.

Alors le vieux sauvage : — Mon jeune ami, les mouvements d'un cœur comme le tien ne sauraient être égaux ; modère seulement ce caractère qui t'a déjà fait tant de mal. Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, il ne faut pas t'en étonner ; une grande âme doit contenir plus de douleur qu'une petite. Continue ton récit. Tu nous as fait parcourir une partie de l'Europe, fais-nous connaître ta patrie. Tu sais que j'ai vu la France, et quels liens m'y ont attaché ; j'aimerai à entendre parler de ce grand Chef, qui n'est plus, et dont j'ai visité la superbe cabane. Mon enfant, je ne vis plus que par la mémoire. Un vieillard avec ses souvenirs ressemble au chêne décrépit de nos bois : ce chêne ne se décore plus de son propre feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité des plantes étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux.

Le frère d'Amélie, calmé par ces paroles, reprit ainsi l'histoire de son cœur :

Hélas ! mon père, je ne pourrai t'entretenir de ce grand siècle dont je n'ai vu que la fin dans mon enfance, et qui n'était plus lorsque je rentrai dans ma patrie. Jamais un changement plus étonnant et plus soudain ne s'est opéré chez un peuple. De la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption.

C'était donc bien vainement que j'avais espéré retrouver dans mon pays de quoi calmer cette inquiétude, cette ardeur de désir qui me suit partout. L'étude du monde ne m'avait rien appris, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance.

Ma sœur, par une conduite inexplicable, semblait se plaire

à augmenter mon ennui ; elle avait quitté Paris quelques jours avant mon arrivée. Je lui écrivis que je comptais l'aller rejoindre ; elle se hâta de me répondre pour me détourner de ce projet, sous prétexte qu'elle était incertaine du lieu où l'appelleraient ses affaires. Quelles tristes réflexions ne fis-je point alors sur l'amitié, que la présence attiédit, que l'absence efface, qui ne résiste point au malheur, et encore moins à la prospérité !

Je me trouvai bientôt plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère. Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme, qu'aucune passion n'avait encore usée, cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que je donnais plus que je ne recevais. Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi. Je n'étais occupé qu'à rapetisser ma vie, pour la mettre au niveau de la société. Traité partout d'esprit romanesque, honteux du rôle que je jouais, dégoûté de plus en plus des choses et des hommes, je pris le parti de me retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré.

Je trouvai d'abord assez de plaisir dans cette vie obscure et indépendante. Inconnu, je me mêlais à la foule : vaste désert d'hommes !

Souvent, assis dans une église peu fréquentée, je passais des heures entières en méditation. Je voyais de pauvres femmes venir se prosterner devant le Très-Haut, ou des pécheurs s'agenouiller au tribunal de la pénitence. Nul ne sortait de ces lieux sans un visage plus serein, et les sourdes clameurs qu'on entendait au dehors semblaient être les flots des passions et des orages du monde, qui venaient expirer au pied du temple du Seigneur. Grand Dieu, qui vis en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! Ah ! qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste?

Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil. L'astre, enflammant les vapeurs de la cité, semblait osciller lentement dans un fluide d'or, comme le pendule de l'horloge des siècles. Je me retirais ensuite avec la nuit, à travers un labyrinthe de

rues solitaires. En regardant les lumières qui brillaient dans les demeures des hommes, je me transportais par la pensée au milieu des scènes de douleur et de joie qu'elles éclairaient, et je songeais que sous tant de toits habités je n'avais pas un ami. Au milieu de mes réflexions, l'heure venait frapper à coups mesurés dans la tour de la cathédrale gothique ; elle allait se répétant sur tous les tons, et à toutes les distances, d'église en église. Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau et fait couler des larmes.

Cette vie, qui m'avait d'abord enchanté, ne tarda pas à me devenir insupportable. Je me fatiguai de la répétition des mêmes scènes et des mêmes idées. Je me mis à sonder mon cœur, à me demander ce que je désirais. Je ne le savais pas ; mais je crus tout à coup que les bois me seraient délicieux. Me voilà soudain résolu d'achever dans un exil champêtre une carrière à peine commencée, et dans laquelle j'avais déjà dévoré des siècles.

J'embrassai ce projet avec l'ardeur que je mets à tous mes desseins ; je partis précipitamment pour m'ensevelir dans une chaumière, comme j'étais parti autrefois pour faire le tour du monde.

On m'accuse d'avoir des goûts inconstants, de ne pouvoir jouir longtemps de la même chimère, d'être la proie d'une imagination qui se hâte d'arriver au fond de mes plaisirs, comme si elle était accablée de leur durée ; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre : hélas ! je cherche seulement un bien inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute si je trouve partout des bornes, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? Cependant je sens que j'aime la monotonie des sentiments de la vie, et si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude.

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ;

tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers.

Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes : un jour, je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. O faiblesse des mortels ! O enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule.

Mais comment exprimer cette foule de sensations fugitives que j'éprouvais dans mes promenades? Les sons que rendent les passions dans le vide d'un cœur solitaire ressemblent au murmure que les vents et les eaux font entendre dans le silence d'un désert : on en jouit, mais on ne peut les peindre.

L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs.

Le jour, je m'égarais sur de grandes bruyères, terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée que le vent chassait devant moi, une cabane dont la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse qui tremblait au souffle du nord, sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert où le jonc flétri murmurait ! Le clocher du hameau s'élevant au loin dans la vallée a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait, je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur ; mais une voix du

ciel semblait me dire : « Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue ; attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton cœur demande. »

« Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie ! » Ainsi disant, je marchais à grands pas, le visage enflammé, le vent sifflant dans ma chevelure, ne sentant ni pluie, ni frimas, enchanté, tourmenté, et comme possédé par le démon de mon cœur.

La nuit, lorsque l'aquilon ébranlait ma chaumière, que les pluies tombaient en torrent sur mon toit ; qu'à travers ma fenêtre je voyais la lune sillonner les nuages amoncelés, comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues, il me semblait que la vie redoublait au fond de mon cœur, que j'aurais la puissance de créer des mondes. Ah ! si j'avais pu faire partager à une autre les transports que j'éprouvais ! O Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi ; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

Hélas ! j'étais seul, seul sur la terre ! Une langueur secrète s'emparait de mon corps. Ce dégoût de la vie que j'avais ressenti dès mon enfance revenait avec une force nouvelle. Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui.

Je luttai quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie.

Prêtre du Très-Haut qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait ; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense ?

Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à manquer, que me restait-il ? C'était la dernière planche sur

laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme.

Décidé que j'étais à me débarrasser du poids de la vie, je résolus de mettre toute ma raison dans cet acte insensé. Rien ne me pressait, je ne fixai point le moment du départ, afin de savourer à longs traits les derniers moments de l'existence, et de recueillir toutes mes forces, à l'exemple d'un ancien, pour sentir mon âme s'échapper.

Cependant je crus nécessaire de prendre des arrangements concernant ma fortune, et je fus obligé d'écrire à Amélie. Il m'échappa quelques plaintes sur son oubli, et je laissai sans doute percer l'attendrissement qui surmontait peu à peu mon cœur. Je m'imaginais pourtant avoir bien dissimulé mon secret; mais ma sœur, accoutumée à lire dans les replis de mon âme, le devina sans peine. Elle fut alarmée du ton de contrainte qui régnait dans ma lettre, et de mes questions sur des affaires dont je ne m'étais jamais occupé. Au lieu de me répondre, elle me vint tout à coup surprendre.

Pour bien sentir quelle dut être dans la suite l'amertume de ma douleur, et quels furent mes premiers transports en revoyant Amélie, il faut vous figurer que c'était la seule personne au monde que j'eusse aimée, que tous mes sentiments se venaient confondre en elle, avec la douceur des souvenirs de mon enfance. Je reçus donc Amélie dans une sorte d'extase de cœur. Il y avait si longtemps que je n'avais trouvé quelqu'un qui m'entendît, et devant qui je pusse ouvrir mon âme!

Amélie, se jetant dans mes bras, me dit : « Ingrat, tu veux mourir, et ta sœur existe! Tu soupçonnes son cœur! Ne t'explique point, ne t'excuse point, je sais tout; j'ai tout compris, comme si j'avais été avec toi. Est-ce moi que l'on trompe, moi, qui ai vu naître tes premiers sentiments? Voilà ton malheureux caractère, tes dégoûts, tes injustices. Jure, tandis que je te presse sur mon cœur, jure que c'est la dernière fois que tu te livreras à tes folies; fais le serment de ne jamais attenter à tes jours. »

En prononçant ces mots, Amélie me regardait avec compassion et tendresse, et couvrait mon front de ses baisers; c'était presque une mère, c'était quelque chose de plus tendre. Hélas! mon cœur se rouvrit à toutes les joies; comme un enfant, je ne demandais qu'à être consolé; je cédai à l'empire d'Amélie; elle exigea un serment solennel; je le fis sans hésiter, ne soupçonnant même pas que désormais je pusse être malheureux.

Nous fûmes plus d'un mois à nous accoutumer à l'enchantement d'être ensemble. Quand, le matin, au lieu de me trouver seul, j'entendais la voix de ma sœur, j'éprouvais un tressaillement de joie et de bonheur. Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin ; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentiments était infinie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie.

Le moment était venu où j'allais expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire, j'avais été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance : épouvantable souhait que Dieu, dans sa colère, a trop exaucé !

Que vais-je vous révéler, ô mes amis ! Voyez les pleurs qui coulent de mes yeux. Puis-je même... Il y a quelques jours, rien n'aurait pu m'arracher ce secret... A présent, tout est fini !

Toutefois, ô vieillards, que cette histoire soit à jamais ensevelie dans le silence : souvenez-vous qu'elle n'a été racontée que sous l'arbre du désert.

L'hiver finissait lorsque je m'aperçus qu'Amélie perdait le repos et la santé, qu'elle commençait à me rendre. Elle maigrissait ; ses yeux se creusaient ; sa démarche était languissante, et sa voix troublée. Un jour, je la surpris tout en larmes au pied d'un crucifix. Le monde, la solitude, mon absence, ma présence, la nuit, le jour, tout l'alarmait. D'involontaires soupirs venaient expirer sur ses lèvres ; tantôt elle soutenait, sans se fatiguer, une longue course ; tantôt elle se traînait à peine ; elle prenait et laissait son ouvrage, ouvrait un livre sans pouvoir lire, commençait une phrase qu'elle n'achevait pas, fondait tout à coup en pleurs, et se retirait pour prier.

En vain je cherchais à découvrir son secret. Quand je l'interrogeais en la pressant dans mes bras, elle me répondait, avec un sourire, qu'elle était comme moi, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait.

Trois mois se passèrent de la sorte, et son état devenait pire chaque jour. Une correspondance mystérieuse me semblait être la cause de ses larmes, car elle paraissait, ou plus tranquille, ou plus émue, selon les lettres qu'elle recevait. Enfin, un matin, l'heure à laquelle nous déjeunions ensemble étant passée, je monte à son appartement ; je frappe, on ne me répond point ; j'entr'ouvre la porte, il n'y avait personne dans la chambre.

J'aperçois sur la cheminée un paquet à mon adresse. Je le saisis en tremblant, je l'ouvre, et je lis cette lettre, que je conserve pour m'ôter à l'avenir tout mouvement de joie.

A RENÉ

« Le ciel m'est témoin, mon frère, que je donnerais mille fois ma vie pour vous épargner un moment de peine ; mais, infortunée que je suis, je ne puis rien pour votre bonheur. Vous me pardonnerez donc de m'être dérobée de chez vous comme une coupable ; je n'aurais jamais pu résister à vos prières, et cependant il fallait partir... Mon Dieu, ayez pitié de moi !

« Vous savez, René, que j'ai toujours eu du penchant pour la vie religieuse ; il est temps que je mette à profit les avertissements du Ciel. Pourquoi ai-je attendu si tard ! Dieu m'en punit. J'étais restée pour vous dans le monde... Pardonnez, je suis toute troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter.

« C'est à présent, mon cher frère, que je sens bien la nécessité de ces asiles, contre lesquels je vous ai vu souvent vous élever. Il est des malheurs qui nous séparent pour toujours des hommes ; que deviendraient alors de pauvres infortunées !... Je suis persuadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez le repos dans ces retraites de la religion : la terre n'offre rien qui soit digne de vous.

« Je ne vous rappellerai point votre serment : je connais la fidélité de votre parole. Vous l'avez juré, vous vivrez pour moi. Y a-t-il rien de plus misérable que de songer sans cesse à quitter la vie? Pour un homme de votre caractère, il est si aisé de mourir ! Croyez-en votre sœur, il est plus difficile de vivre.

« Mais, mon frère, sortez au plus vite de la solitude, qui ne vous est pas bonne ; cherchez quelque occupation. Je sais que vous riez amèrement de cette nécessité où l'on est en France de *prendre un état.* Ne méprisez pas tant l'expérience et la sagesse de nos pères. Il vaut mieux, mon cher René, ressembler un peu plus au commun des hommes, et avoir un peu moins de malheur.

« Peut-être trouveriez-vous dans le mariage un soulagement à vos ennuis. Une femme, des enfants, occuperaient vos jours. Et quelle est la femme qui ne chercherait pas à vous rendre heureux ! L'ardeur de votre âme, la beauté de votre génie, votre air noble et passionné, ce regard fier et tendre, tout vous assurerait de son amour et de sa fidélité. Ah ! avec quelles délices

ne te presserait-elle pas dans ses bras et sur son cœur ! Comme tous ses regards, toutes ses pensées seraient attachés sur toi pour prévenir tes moindres peines ! Elle serait tout amour, tout innocence devant toi ; tu croirais retrouver une sœur.

« Je pars pour le couvent de... Ce monastère, bâti au bord de la mer, convient à la situation de mon âme. La nuit, du fond de ma cellule, j'entendrai le murmure des flots qui baignent les murs du couvent ; je songerai à ces promenades que je faisais avec vous au milieu des bois, alors que nous croyions retrouver le bruit des mers dans la cime agitée des pins. Aimable compagnon de mon enfance, est-ce que je ne vous verrai plus ? A peine plus âgée que vous, je vous balançais dans votre berceau ; souvent nous avons dormi ensemble. Ah ! si un même tombeau nous réunissait un jour ! Mais non : je dois dormir seule sous les marbres glacés de ce sanctuaire, où reposent pour jamais ces filles qui n'ont point aimé.

« Je ne sais si vous pourrez lire ces lignes à demi effacées par mes larmes. Après tout, mon ami, un peu plus tôt, un peu plus tard, n'aurait-il pas fallu nous quitter ? Qu'ai-je besoin de vous entretenir de l'incertitude et du peu de valeur de la vie ? Vous vous rappelez le jeune M... qui fit naufrage à l'île de France. Quand vous reçûtes sa dernière lettre, quelques mois après sa mort, sa dépouille terrestre n'existait même plus, et l'instant où vous commenciez son deuil en Europe était celui où on le finissait aux Indes. Qu'est-ce donc que l'homme, dont la mémoire périt si vite ? Une partie de ses amis ne peut apprendre sa mort, que l'autre n'en soit déjà consolée ! Quoi, cher et trop cher René, mon souvenir s'effacera-t-il si promptement de ton cœur ? O mon frère ! si je m'arrache à vous dans le temps, c'est pour n'être pas séparée de vous dans l'éternité.

« AMÉLIE. »

« *P.-S.* — Je joins ici l'acte de la donation de mes biens ; j'espère que vous ne refuserez pas cette marque de mon amitié. »

La foudre qui fût tombée à mes pieds ne m'eût pas causé plus d'effroi que cette lettre. Quel secret Amélie me cachait-elle ? Qui la forçait si subitement à embrasser la vie religieuse ? Ne m'avait-elle rattaché à l'existence par le charme de l'amitié, que pour me délaisser tout à coup ? Oh ! pourquoi était-elle venue me détourner de mon dessein ? Un mouvement de pitié l'avait rap-

pelée auprès de moi ; mais bientôt fatiguée d'un pénible devoir, elle se hâte de quitter un malheureux qui n'avait qu'elle sur la terre. On croit avoir tout fait quand on a empêché un homme de mourir ! Telles étaient mes plaintes. Puis, faisant un retour sur moi-même : « Ingrate Amélie, disais-je, si tu avais été à ma place ; si, comme moi, tu avais été perdue dans le vide de tes jours, ah ! tu n'aurais pas été abandonnée de ton frère ! »

Cependant, quand je relisais la lettre, j'y trouvais je ne sais quoi de si triste et de si tendre, que tout mon cœur se fondait. Tout à coup il me vint une idée qui me donna quelque espérance : je m'imaginai qu'Amélie avait peut-être conçu une passion pour un homme qu'elle n'osait avouer. Ce soupçon sembla m'expliquer sa mélancolie, sa correspondance mystérieuse, et le ton passionné qui respirait dans sa lettre. Je lui écrivis aussitôt pour la supplier de m'ouvrir son cœur.

Elle ne tarda pas à me répondre, mais sans me découvrir son secret : elle me mandait seulement qu'elle avait obtenu les dispenses du noviciat, et qu'elle allait prononcer ses vœux.

Je fus révolté de l'obstination d'Amélie, du mystère de ses paroles, et de son peu de confiance en mon amitié.

Après avoir hésité un moment sur le parti que j'avais à prendre, je résolus d'aller à B... pour faire un dernier effort auprès de ma sœur. La terre où j'avais été élevé se trouvait sur la route. Quand j'aperçus les bois où j'avais passé les seuls moments heureux de ma vie, je ne pus retenir mes larmes, et il me fut impossible de résister à la tentation de leur dire un dernier adieu.

Mon frère aîné avait vendu l'héritage paternel, et le nouveau propriétaire ne l'habitait pas. J'arrivai au château par la longue avenue de sapins ; je traversai à pied les cours désertes ; je m'arrêtai à regarder les fenêtres fermées ou demi-brisées, le chardon qui croissait au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des portes, et ce perron solitaire où j'avais vu si souvent mon père et ses fidèles serviteurs. Les marches étaient déjà couvertes de mousse ; le violier jaune croissait entre leurs pierres déjointes et tremblantes. Un gardien inconnu m'ouvrit brusquement les portes. J'hésitais à franchir le seuil ; cet homme s'écria : « Eh bien ! allez-vous faire comme cette étrangère qui vint ici il y a quelques jours? Quand ce fut pour entrer, elle s'évanouit, et je fus obligé de la reporter à sa voiture. » Il me fut aisé de reconnaître l'*étrangère* qui, comme moi, était venue chercher dans ces lieux des pleurs et des souvenirs !

Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'entrai sous le toit de mes ancêtres. Je parcourus les appartements sonores où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. Les chambres étaient à peine éclairées par la faible lumière qui pénétrait entre les volets fermés : je visitai celle où ma mère avait perdu la vie en me mettant au monde, celle où se retirait mon père, celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'amitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur. Partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait sa toile dans les couches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, les moments que les frères et les sœurs passent dans leurs jeunes années, réunis sous l'aile de leurs vieux parents ! La famille de l'homme n'est que d'un jour ; le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. A peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui ; il n'en est pas ainsi des enfants des hommes !

En arrivant à B..., je me fis conduire au couvent ; je demandai à parler à ma sœur. On me dit qu'elle ne recevait personne. Je lui écrivis : elle me répondit que, sur le point de se consacrer à Dieu, il ne lui était pas permis de donner une pensée au monde ; que, si je l'aimais, j'éviterais de l'accabler de ma douleur. Elle ajoutait : « Cependant, si votre projet est de paraître à l'autel le jour de ma profession, daignez m'y servir de père ; ce rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à notre amitié et à mon repos. »

Cette froide fermeté qu'on opposait à l'ardeur de mon amitié me jeta dans de violents transports. Tantôt j'étais près de retourner sur mes pas ; tantôt je voulais rester, uniquement pour troubler le sacrifice. L'enfer me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachaient ma sœur. La supérieure du couvent me fit prévenir qu'on avait préparé un banc dans le sanctuaire, et elle m'invitait à me rendre à la cérémonie, qui devait avoir lieu dès le lendemain.

Au lever de l'aube, j'entendis le premier son des cloches... Vers dix heures, dans une sorte d'agonie, je me traînai au monastère. Rien ne peut plus être tragique quand on a assisté à un pareil spectacle ; rien ne peut plus être douloureux quand on y a survécu.

Un peuple immense remplissait l'église. On me conduit au

banc du sanctuaire ; je me précipite à genoux sans presque savoir où j'étais, ni à quoi j'étais résolu. Déjà le prêtre attendait à l'autel ; tout à coup la grille mystérieuse s'ouvre, et Amélie s'avance, parée de toutes les pompes du monde. Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration. Vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent ; ma force m'abandonna ; je me sentis lié par une main toute-puissante, et, au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité.

Amélie se place sous un dais. Le sacrifice commence à la lueur des flambeaux, au milieu des fleurs et des parfums, qui devaient rendre l'holocauste agréable. A l'offertoire, le prêtre se dépouilla de ses ornements, ne conserva qu'une tunique de lin, monta en chaire, et, dans un discours simple et pathétique, peignit le bonheur de la vierge qui se consacre au Seigneur. Quand il prononça ces mots : « Elle a paru comme l'encens qui se consume dans le feu », un grand calme et des odeurs célestes semblèrent se répandre dans l'auditoire ; on se sentit comme à l'abri sous les ailes de la colombe mystique, et l'on eût cru voir les anges descendre sur l'autel et remonter vers les cieux avec des parfums et des couronnes.

Le prêtre achève son discours, reprend ses vêtements, continue le sacrifice. Amélie, soutenue de deux jeunes religieuses, se met à genoux sur la dernière marche de l'autel. On vient alors me chercher pour remplir les fonctions paternelles. Au bruit de mes pas chancelants dans le sanctuaire, Amélie est prête à défaillir. On me place à côté du prêtre, pour lui présenter les ciseaux. En ce moment, je sens renaître mes transports ; ma fureur va éclater, quand Amélie, rappelant son courage, me lance un regard où il y a tant de reproche et de douleur, que j'en suis atterré. La religion triomphe. Ma sœur profite de mon trouble, elle avance hardiment la tête. Sa superbe chevelure tombe de toutes parts sous le fer sacré ; une longue robe d'étamine remplace pour elle les ornements du siècle, sans la rendre moins touchante ; les ennuis de son front se cachent sous un bandeau de lin ; et le voile mystérieux, double symbole de la virginité et de la religion, accompagne sa tête dépouillée. Jamais elle n'avait paru si belle. L'œil de la pénitente était attaché sur la poussière du monde, et son âme était dans le ciel.

Cependant Amélie n'avait point encore prononcé ses vœux ; et pour mourir au monde, il fallait qu'elle passât à travers le tombeau. Ma sœur se couche sur le marbre ; on étend sur elle un drap mortuaire : quatre flambeaux en marquent les quatre coins. Le prêtre, l'étole au cou, le livre à la main, commence l'Office des morts ; de jeunes vierges le continuent. O joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! On m'avait contraint de me placer à genoux près de ce lugubre appareil. Tout à coup un murmure confus sort de dessous le voile sépulcral ; je m'incline, et ces paroles épouvantables (que je fus seul à entendre) viennent frapper mon oreille : « Dieu de miséricorde, fais que je ne me relève jamais de cette couche funèbre, et comble de tes biens un frère qui n'a point partagé ma criminelle passion ! »

A ces mots échappés du cercueil, l'affreuse vérité m'éclaire ; ma raison s'égare ; je me laisse tomber sur le linceul de la mort, je presse ma sœur dans mes bras ; je m'écrie : « Chaste épouse de Jésus-Christ, reçois mes derniers embrassements à travers les glaces du trépas et les profondeurs de l'éternité, qui te séparent déjà de ton frère ! »

Ce mouvement, ce cri, ces larmes, troublent la cérémonie : le prêtre s'interrompt, les religieuses ferment la grille, la foule s'agite et se presse vers l'autel ; on m'emporte sans connaissance. Que je sus peu de gré à ceux qui me rappelèrent au jour ! J'appris, en rouvrant les yeux, que le sacrifice était consommé, et que ma sœur avait été saisie d'une fièvre ardente. Elle me faisait prier de ne plus chercher à la voir. O misère de ma vie : une sœur craindre de parler à un frère, et un frère craindre de faire entendre sa voix à une sœur ! Je sortis du monastère comme de ce lieu d'expiation où des flammes nous préparent pour la vie céleste, où l'on a tout perdu comme aux enfers, hors l'espérance.

On peut trouver des forces dans son âme contre un malheur personnel ; mais devenir la cause involontaire du malheur d'un autre, cela est tout à fait insupportable. Éclairé sur les maux de ma sœur, je me figurais ce qu'elle avait dû souffrir. Alors s'expliquèrent pour moi plusieurs choses que je n'avais pu comprendre : ce mélange de joie et de tristesse qu'Amélie avait fait paraître au moment de mon départ pour mes voyages, le soin qu'elle prit de m'éviter à mon retour, et cependant cette faiblesse qui l'empêcha si longtemps d'entrer dans un monastère ; sans doute la fille malheureuse s'était flattée de guérir ! Ses

projets de retraite, la dispense du noviciat, la disposition de ses biens en ma faveur, avaient apparemment produit cette correspondance secrète qui servit à me tromper.

O mes amis, je sus donc ce que c'était que de verser des larmes pour un mal qui n'était point imaginaire ! Mes passions, si longtemps indéterminées, se précipitèrent sur cette première proie avec fureur. Je trouvai même une sorte de satisfaction inattendue dans la plénitude de mon chagrin, et je m'aperçus, avec un secret mouvement de joie, que la douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir.

J'avais voulu quitter la terre avant l'ordre du Tout-Puissant ; c'était un grand crime : Dieu m'avait envoyé Amélie à la fois pour me sauver et pour me punir. Ainsi toute pensée coupable, toute action criminelle entraîne après elle des désordres et des malheurs. Amélie me priait de vivre, et je lui devais bien de ne pas aggraver ses maux. D'ailleurs (chose étrange !) je n'avais plus envie de mourir depuis que j'étais réellement malheureux. Mon chagrin était devenu une occupation qui remplissait tous mes moments : tant mon cœur est naturellement pétri d'ennui et de misère !

Je pris donc subitement une autre résolution ; je me déterminai à quitter l'Europe, et à passer en Amérique.

On équipait, dans ce moment même, au port de B..., une flotte pour la Louisiane ; je m'arrangeai avec un des capitaines de vaisseau ; je fis savoir mon projet à Amélie et je m'occupai de mon départ.

Ma sœur avait touché aux portes de la mort ; mais Dieu, qui lui destinait la première palme des vierges, ne voulut pas la rappeler si vite à lui ; son épreuve ici-bas fut prolongée. Descendue une seconde fois dans la pénible carrière de la vie, l'héroïne, courbée sous la croix, s'avança courageusement à l'encontre des douleurs, ne voyant plus que le triomphe dans le combat, et dans l'excès des souffrances, l'excès de la gloire.

La vente du peu de bien qui me restait, et que je cédai à mon frère, les longs préparatifs d'un convoi, les vents contraires, me retinrent longtemps dans le port. J'allais chaque matin m'informer des nouvelles d'Amélie, et je revenais toujours avec de nouveaux motifs d'admiration et de larmes.

J'errais sans cesse autour du monastère, bâti au bord de la mer. J'apercevais souvent à une petite fenêtre grillée qui donnait sur une plage déserte, une religieuse assise dans une attitude pensive ; elle rêvait à l'aspect de l'océan où apparaissait

quelque vaisseau, cinglant aux extrémités de la terre. Plusieurs fois, à la clarté de la lune, j'ai revu la même religieuse aux barreaux de la même fenêtre : elle contemplait la mer, éclairée par l'astre de la nuit, et semblait prêter l'oreille au bruit des vagues qui se brisaient tristement sur des grèves solitaires.

Je crois encore entendre la cloche qui, pendant la nuit, appelait les religieuses aux veilles et aux prières. Tandis qu'elle tintait avec lenteur et que les vierges s'avançaient en silence à l'autel du Tout-Puissant, je courais au monastère : là, seul au pied des murs, j'écoutais dans une sainte extase les derniers sons des cantiques, qui se mêlaient sous les voûtes du temple au faible bruissement des flots.

Je ne sais comment toutes ces choses, qui auraient dû nourrir mes peines, en émoussaient au contraire l'aiguillon. Mes larmes avaient moins d'amertume, lorsque je les répandais sur les rochers et parmi les vents. Mon chagrin même, par sa nature extraordinaire, portait avec lui quelque remède : on jouit de ce qui n'est pas commun, même quand cette chose est un malheur. J'en conçus presque l'espérance que ma sœur deviendrait à son tour moins misérable.

Une lettre que je reçus d'elle avant mon départ sembla me confirmer dans ces idées. Amélie se plaignait tendrement de ma douleur, et m'assurait que le temps diminuait la sienne. « Je ne désespère pas de mon bonheur, me disait-elle. L'excès même du sacrifice, à présent que le sacrifice est consommé, sert à me rendre quelque paix. La simplicité de mes compagnes, la pureté de leurs vœux, la régularité de leur vie, tout répand du baume sur mes jours. Quand j'entends gronder les orages, et que l'oiseau de mer vient battre des ailes à ma fenêtre, moi, pauvre colombe du ciel, je songe au bonheur que j'ai eu de trouver un abri contre la tempête. C'est ici la sainte montagne ; le sommet élevé d'où l'on entend les derniers bruits de la terre et les premiers concerts du ciel ; c'est ici que la religion trompe doucement une âme sensible : aux plus violents amours elle substitue une sorte de chasteté brûlante où l'amante et la vierge sont unies ; elle épure les soupirs ; elle change en une flamme incorruptible une flamme périssable ; elle mêle divinement son calme et son innocence à ce reste de trouble et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire. »

Je ne sais ce que le ciel me réserve, et s'il a voulu m'avertir que les orages accompagneraient partout mes pas. L'ordre était donné pour le départ de la flotte ; déjà plusieurs vaisseaux

avaient appareillé au baisser du soleil ; je m'étais arrangé pour passer la dernière nuit à terre, afin d'écrire ma lettre d'adieux à Amélie. Vers minuit, tandis que je m'occupe de ce soin, et que je mouille mon papier de mes larmes, le bruit des vents vient frapper mon oreille. J'écoute ; et au milieu de la tempête, je distingue les coups de canon d'alarme, mêlés au glas de la cloche monastique. Je vole sur le rivage où tout était désert, et où l'on n'entendait que le rugissement des flots. Je m'assieds sur un rocher. D'un côté s'étendent les vagues étincelantes, de l'autre les murs sombres du monastère se perdent confusément dans les cieux. Une petite lumière paraissait à la fenêtre grillée. Était-ce toi, ô mon Amélie, qui, prosternée au pied du crucifix, priais le Dieu des orages d'épargner ton malheureux frère ? La tempête sur les flots, le calme dans ta retraite ; des hommes brisés sur des écueils, au pied de l'asile que rien ne peut troubler ; l'infini de l'autre côté du mur d'une cellule ; les fanaux agités des vaisseaux, le phare immobile du couvent ; l'incertitude des destinées du navigateur, la vestale connaissant dans un seul jour tous les jours futurs de sa vie ; d'une autre part, une âme telle que la tienne, ô Amélie, orageuse comme l'océan ; un naufrage plus affreux que celui du marinier : tout ce tableau est encore profondément gravé dans ma mémoire. Soleil de ce ciel nouveau, maintenant témoin de mes larmes, échos du rivage américain qui répétez les accents de René, ce fut le lendemain de cette nuit terrible qu'appuyé sur le gaillard de mon vaisseau, je vis s'éloigner pour jamais ma terre natale ! Je contemplai longtemps sur la côte les derniers balancements des arbres de la patrie, et les faîtes du monastère qui s'abaissaient à l'horizon.

Comme René achevait de raconter son histoire, il tira un papier de son sein, et le donna au père Souël ; puis, se jetant dans les bras de Chactas, et étouffant ses sanglots, il laissa le temps au missionnaire de parcourir la lettre qu'il venait de lui remettre.

Elle était de la Supérieure de... Elle contenait le récit des derniers moments de la sœur Amélie de la Miséricorde, morte victime de son zèle et de sa charité en soignant ses compagnes attaquées d'une maladie contagieuse. Toute la communauté était inconsolable, et l'on y regardait Amélie comme une sainte. La Supérieure ajoutait que, depuis trente ans qu'elle était à la tête de la maison, elle n'avait jamais vu de religieuse d'une humeur aussi douce et aussi égale, ni qui fût plus contente d'avoir quitté les tribulations du monde.

Chactas pressait René dans ses bras, le vieillard pleurait. « Mon enfant, dit-il à son fils, je voudrais que le Père Aubry fût ici, il tirait du fond de son cœur je ne sais quelle paix qui, en les calmant, ne semblait cependant point étrangère aux tempêtes ; c'était la lune dans une nuit orageuse : les nuages errants ne peuvent l'emporter dans leur course ; pure et inaltérable, elle s'avance tranquille au-dessus d'eux. Hélas ! pour moi, tout me trouble et m'entraîne ! »

Jusqu'alors, le père Souël, sans proférer une parole, avait écouté d'un air austère l'histoire de René. Il portait en secret un cœur compatissant, mais il montrait au dehors un caractère inflexible ; la sensibilité du Sachem le fit sortir du silence :

« Rien, dit-il au frère d'Amélie, rien ne mérite, dans cette histoire, la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries. On n'est point, monsieur, un homme supérieur parce qu'on aperçoit le monde sous un jour odieux. On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin. Étendez un peu plus votre regard, et vous serez bientôt convaincu que tous ces maux dont vous vous plaignez sont de purs néants. Mais quelle honte de ne pouvoir songer au seul malheur réel de votre vie, sans être forcé de rougir ! Toute la pureté, toute la vertu, toute la religion, toutes les couronnes d'une sainte rendent à peine tolérable la seule idée de vos chagrins. Votre sœur a expié sa faute ; mais, s'il faut dire ici ma pensée, je crains que, par une épouvantable justice, un aveu sorti du sein de la tombe n'ait troublé votre âme à son tour. Que faites-vous seul au fond des forêts où vous consumez vos jours, négligeant tous vos devoirs? Des saints, me direz-vous, se sont ensevelis dans les déserts? Ils y étaient avec leurs larmes, et employaient à éteindre leurs passions le temps que vous perdez peut-être à allumer les vôtres. Jeune présomptueux qui avez cru que l'homme peut se suffire à lui-même ! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme, en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables ; s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtiment effroyable. »

Troublé par ces paroles, René releva du sein de Chactas sa tête humiliée. Le Sachem aveugle se prit à sourire ; et ce sourire de la bouche, qui ne se mariait plus à celui des yeux, avait

quelque chose de mystérieux et de céleste. « Mon fils, dit le vieil amant d'Atala, il nous parle sévèrement ; il corrige et le vieillard et le jeune homme, et il a raison. Oui, il faut que tu renonces à cette vie extraordinaire qui n'est pleine que de soucis ; il n'y a de bonheur que dans les voies communes.

« Un jour le Meschacebé, encore assez près de sa source, se lassa de n'être qu'un limpide ruisseau. Il demanda des neiges aux montagnes, des eaux aux torrents, des pluies aux tempêtes ; il franchit ses rives, et désole ses bords charmants. L'orgueilleux ruisseau s'applaudit d'abord de sa puissance ; mais voyant que tout devenait désert sur son passage ; qu'il coulait, abandonné dans la solitude ; que ses eaux étaient toujours troublées, il regretta l'humble lit que lui avait creusé la nature, les oiseaux, les fleurs, les arbres et les ruisseaux, jadis modestes compagnons de son paisible cours. »

Chactas cessa de parler, et l'on entendit la voix du flamant qui, retiré dans les roseaux du Meschacebé, annonçait un orage pour le milieu du jour. Les trois amis reprirent la route de leurs cabanes : René marchait en silence entre le missionnaire qui priait Dieu, et le Sachem aveugle qui cherchait sa route. On dit que, pressé par les deux vieillards, il retourna chez son épouse, mais sans y trouver le bonheur. Il périt peu de temps après, avec Chactas et le Père Souël, dans le massacre des Français et des Natchez à la Louisiane. On montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant.

CHAPITRE IX

LE VOYAGE EN ITALIE

Le 19 floréal an XI, 9 mai 1803, Chateaubriand fut nommé secrétaire de la légation de la République française à Rome.

Il se mit en route. Il quitta la petite société de la rue Neuve-du-Luxembourg, et Pauline de Beaumont. Je crois qu'il en eut quelque chagrin; je le crois avec un peu d'application. Dans une lettre qu'il écrivit, de Lyon, le dimanche de la Pentecôte, lendemain de son arrivée, à ses amis Joubert et Chênedollé, il dit :

J'avais fait le brave en partant, mais je ne fus pas plus tôt seul que je commençai à pleurer (1).

Mettons qu'il pleura. D'ailleurs, il était sensible et tendre. Mais il était aussi très curieux, facilement diverti. Sa lettre à Joubert et à Chênedollé est toute pleine du récit de son voyage, et de la description du paysage, et de futiles anecdotes : à travers ses larmes, il voyait clair et, à travers sa tristesse, il s'amusait de voir du pays.

A Lyon, il eut le plaisir d'assister à la célébration de la « Fête-Dieu renaissante ». Il dit, dans ses *Mémoires :*

Je croyais avoir quelque part à ces bouquets de fleurs, à cette joie du ciel que j'avais rappelée sur la terre (2).

Les cérémonies de la Fête-Dieu, à Lyon, en 1803, ce fut, avec la pompe et la magnificence de jadis, le cardinal

(1) Paul de Raynal, *les Correspondants de Joubert*, p. 177.
(2) *Mémoires*, t. II, p. 339.

Fesch qui y présida. Il se rendait à Rome, où Bonaparte l'envoyait comme ministre de la République auprès du Saint-Siège.

Chateaubriand, qui écrit à Joubert, raconte que, tout le long de son voyage, on lui fit grand honneur du *Génie du Christianisme.*

Il m'est arrivé quelquefois, tandis que je me reposais dans une méchante auberge de village, de voir entrer un père et une mère avec leur fils : ils m'amenaient, me disaient-ils, leur enfant pour me remercier. Était-ce l'amour-propre qui me donnait alors ce plaisir vif dont je parle? Qu'importait à ma vanité que ces obscurs et honnêtes gens me témoignassent leur satisfaction sur un grand chemin, dans un lieu où personne ne les entendait? Ce qui me touchait, c'était, du moins j'ose le croire, c'était d'avoir produit un peu de bien, d'avoir consolé quelques cœurs affligés, d'avoir fait renaître au fond des entrailles d'une mère l'espérance d'élever un fils chrétien, c'est-à-dire un fils soumis, respectueux, attaché à ses parents. Je ne sais ce que vaut mon ouvrage, mais aurais-je goûté cette joie pure, si j'eusse écrit avec tout le talent imaginable un livre qui aurait blessé les mœurs et la religion (1)?

C'est bien, c'est beau, c'est édifiant. Pourtant, un petit mot gâte les premières lignes : « quelquefois »; — parce que, même si l'histoire du papa et de la maman qui amènent à l'auteur du *Génie du Christianisme,* dans une auberge, leur petit garçon, n'est pas une invention pure et simple, on a peine à croire que cela soit arrivé « quelquefois ». Il est plus amusant que pathétique, ce jeune missionnaire imprévu, cet apôtre de la religion renaissante, qui s'éloigne de sa collaboratrice et amie Pauline de Beaumont, et qui prend beaucoup de plaisir à son voyage, et qui voudrait encore, à tant d'agrément, ajouter maintes satisfactions pastorales.

Il fut à Rome le soir du 27 juin. Le 29, il écrit à son ami Fontanes, et avec quelle allégresse :

Mon cher et très cher ami, un mot pour vous annoncer mon arrivée... Le secrétaire de légation... me trouve le meilleur

(1) *Le Voyage en Italie*, première lettre à M. Joubert.

enfant du monde et nous sommes les meilleurs amis. Je reçois compliments sur compliments de tous les grands du monde... Toute ma froideur n'a pu tenir contre une chose si étonnante : j'ai la tête troublée de tout ce que je vois...

Juvénile enthousiasme!...

Deux jours plus tard, Chateaubriand fut présenté à Pie VII, « pâle, triste et religieux, vrai pontife des tribulations... ». Il écrivit à son ami Joubert :

Sa Sainteté... m'a fait asseoir auprès d'elle de la manière la plus affectueuse. Elle m'a montré obligeamment qu'elle lisait le *Génie du Christianisme*, dont elle avait un volume ouvert sur sa table. On ne peut voir un meilleur homme, un plus digne prélat et un prince plus simple (1)...

Évidemment!... Pauline de Beaumont reçut une lettre du même genre. Elle écrivit, elle aussi, à Joubert :

J'aurais dû commencer par vous parler de Rome. J'en ai reçu deux lettres. C'est une sorte de délire et des monuments et des déserts que l'on trouve de toutes parts : des déserts « où la trace de la dernière charrue romaine n'a pas été effacée, des villes tout entières vides d'habitants, des aigles planant sur toutes ces ruines », etc. ! Le pape a « une figure admirable, pâle, triste, religieuse. Toutes les tribulations de l'Église sont sur son front... ». Le pape l'a reçu avec une bonté toute particulière. Il lui a pris la main, l'a appelé son cher Chateaubriand et l'a fait asseoir auprès de lui. Voilà un extrait bien sec d'une lettre bien aimable, mais je ne saurais faire mieux, et je vous quitte parce que je suis fatiguée (2)...

La tristesse et la déception de Pauline de Beaumont marquent ces dernières lignes. Or, bien des choses de cette lettre que Chateaubriand, de Rome, adressait à Pauline de Beaumont se retrouvent textuellement dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Le portrait du pape est le même, avec les mêmes mots. Pauline, aimant les lettres de René qu'elle aimait, les emporta, ne voulut point s'en séparer, quand

(1) Paul de Raynal, l. I, p. 188.
(2) *Id.*, p. 142.

elle quitta Paris pour l'Auvergne et l'Italie. Après qu'elle fut morte, Chateaubriand les recouvra, les rangea, les garda et, plus tard, les utilisa pour des livres : la littérature est une terrible chose!

En arrivant à Rome, Chateaubriand fut assez déçu. On lui donna l'étage le plus haut du palais Lancelotti : les puces y étaient si nombreuses que le pantalon blanc de l'élégant diplomate en noircit. Mais, surtout, le diplomate élégant n'eut rien à faire : on le chargea de délivrer les passeports et d'assumer à peu près la besogne d'un expéditionnaire de préfecture. Le cardinal le tint à l'écart de toute politique. L'initiative de Chateaubriand, au cours de cette première campagne diplomatique, se réduisit à une seule démarche, et malencontreuse.

A peine arrivé à Rome, il alla faire visite au roi dépossédé de Sardaigne. Ce roi sans royaume, souverain abdicataire, était peut-être, à Rome, la seule personne à qui le secrétaire de la légation française dût se garder de rendre hommage.

Ce fut toute une affaire. Le cardinal Fesch n'était pas content. A Paris, on ne le fut pas davantage. Il fallut que Pauline de Beaumont s'occupât de cette aventure un peu ridicule (1).

Les choses s'arrangèrent. Mais il y en eut bien d'autres! Chateaubriand passa tout le temps de son séjour là-bas à des bisbilles avec le cardinal Fesch. Il avait été nommé grâce à l'influence de Fontanes et avec le sympathique agrément de Talleyrand, mais contre le gré de l'oncle de Bonaparte.

Comme il était arrivé à Rome un peu avant le cardinal, une lettre de Talleyrand lui arriva personnellement. Ravi d'aise, il se hâta de répondre qu'il prenait la direction des affaires. Quand arriva le cardinal, il n'eut pas d'occupation plus urgente que de mettre au pas ce jeune homme pressé. Chateaubriand supporta très mal d'être réduit au rôle de commis.

(1) A. BARDOUX, *la Comtesse Pauline de Beaumont*. Paris, 1884, p. 351.

Je crois qu'il fit plusieurs absurdités. Comme on le fêtait évidemment, dans la société de Rome, plus que le cardinal, son amour-propre, déjà vif, s'exaspéra.

Un jour, étant le parrain d'une petite Romaine, ne s'avisa-t-il pas de lui vouloir donner le prénom peu chrétien d'Atala. Le prêtre qui était aux fonts baptismaux refusa d'enregistrer ce prénom que le calendrier ne connaissait pas. Chateaubriand, piqué, annonça qu'il en référerait à l'ambassadeur. Ainsi fit-il. Seulement, l'ambassadeur lui donna tort. Et, de là, des impertinences.

De son côté, le cardinal Fesch était insupportable. Il envoyait à Paris ses rapports très désagréables, au sujet de son subordonné difficile et gênant. Voici l'un des plus fâcheux :

Quoique Chateaubriand soit le pensionnaire et le protégé de Mme de Beaumont, il n'est point votre ami. Si vous ne le faites surveiller où vous l'envoyez, vous ne tarderez pas à être assuré qu'il fera tout pour les émigrés et pour ceux qui sont mécontents de votre gouvernement. Cet intrigant est encore un méchant homme.

Le cardinal n'en est pas un très bon. La première petite phrase de ce rapport a toute la perfidie possible, qui présente Chateaubriand comme le pensionnaire et le protégé de Pauline de Beaumont. Mais il est certain que la présence de cette amie à Rome compromettait le jeune secrétaire. Fontanes, éminent fonctionnaire, la regrettait et la blâmait.

Pauline de Beaumont mourut le 3 novembre 1803. Après cela, Chateaubriand fit un court voyage en Italie.



LE VOYAGE EN ITALIE

LETTRE A M. DE FONTANES (1)

Rome, le 10 janvier 1804.

J'arrive de Naples, mon cher ami, et je vous porte un fruit de mon voyage, sur lequel vous avez des droits : quelques feuilles du laurier du tombeau de Virgile. *Tenet nunc Parthenope.* Il y a longtemps que j'aurais dû vous parler de cette terre classique, faite pour intéresser un génie tel que le vôtre ; mais diverses raisons m'en ont empêché. Cependant je ne veux pas quitter Rome sans vous dire au moins quelques mots de cette ville fameuse...

Vous avez lu tout ce qu'on a écrit sur ce sujet ; mais je ne sais si les voyageurs vous ont donné une idée bien juste du tableau que présente la campagne de Rome. Figurez-vous quelque chose de la désolation de Tyr et de Babylone, dont parle l'Écriture ; un silence et une solitude aussi vastes que le bruit et le tumulte des hommes qui se pressaient jadis sur ce sol... Vous apercevez çà et là quelques bouts de voies romaines dans des lieux où il ne passe plus personne, quelques traces desséchées des torrents de l'hiver : ces traces, vues de loin, ont elles-mêmes l'air de grands chemins battus et fréquentés, et

(1) Le *Voyage en Italie* est composé surtout de lettres, — lettres à Joubert et à Chênedollé, lettre à Fontanes ; — Chateaubriand l'a publié en 1827, avec ses *Œuvres complètes*. Les pages que voici sont extraites de la célèbre *Lettre à M. de Fontanes sur la Campagne romaine*, que Fontanes publia dans la *Mercure* le 3 mars 1804.

elles ne sont que le lit désert d'une onde orageuse qui s'est écoulée comme le peuple romain. A peine découvrez-vous quelques arbres, mais partout s'élèvent des ruines d'aqueducs et de tombeaux ; ruines qui semblent être les forêts et les plantes indigènes d'une terre composée de la poussière des morts et des débris des empires. Souvent, dans une grande plaine, j'ai cru voir de riches moissons ; je m'en approchais : des herbes flétries avaient trompé mon œil. Parfois, sous ces moissons stériles, vous distinguez les traces d'une ancienne culture. Point d'oiseaux, point de laboureurs, point de mouvements champêtres, point de mugissements de troupeaux, point de villages. Un petit nombre de fermes délabrées se montrent sur la nudité des champs, les fenêtres et les portes en sont fermées ; il n'en sort ni fumée, ni bruit, ni habitants. Une espèce de Sauvage, presque nu, pâle et miné par la fièvre, garde ces tristes chaumières, comme les spectres qui, dans nos histoires gothiques, défendent l'entrée des châteaux abandonnés. Enfin l'on dirait qu'aucune nation n'a osé succéder aux maîtres du monde dans leur terre natale, et que ces champs sont tels que les a laissés le soc de Cincinnatus, ou la dernière charrue romaine...

Rien n'est comparable pour la beauté aux lignes de l'horizon romain, à la douce inclinaison des plans, aux contours suaves et fuyants des montagnes qui le terminent. Souvent les vallées dans la campagne prennent la forme d'une arène, d'un cirque, d'un hippodrome ; les coteaux sont taillés en terrasses, comme si la main puissante des Romains avait remué toute cette terre. Une vapeur particulière, répandue dans les lointains, arrondit les objets et dissimule ce qu'ils pourraient avoir de dur ou de heurté dans leurs formes. Les ombres ne sont jamais lourdes et noires ; il n'y a pas de masses si obscures de rochers et de feuillages, dans lesquelles il ne s'insinue toujours un peu de lumière. Une teinte singulièrement harmonieuse marie la terre, le ciel et les eaux : toutes les surfaces, au moyen d'une gradation insensible de couleurs, s'unissent par leurs extrémités, sans qu'on puisse déterminer le point où une nuance finit et où l'autre commence. Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? eh bien, c'est la lumière de Rome !

Je ne me lassais point de voir à la *villa* Borghèse le soleil se coucher sur les cyprès du mont Marius et sur les pins de la *villa* Pamphili, plantés par Lenôtre. J'ai souvent aussi remonté le Tibre

à Ponte-Mole, pour jouir de cette grande scène de la fin du jour. Les sommets des montagnes de la Sabine apparaissent alors de lapis-lazuli et d'or pâle, tandis que leurs bases et leurs flancs sont noyés dans une vapeur d'une teinte violette ou purpurine. Quelquefois de beaux nuages comme des chars légers, portés sur le vent du soir avec une grâce inimitable, font comprendre l'apparition des habitants de l'Olympe sous ce ciel mythologique ; quelquefois l'antique Rome semble avoir étendu dans l'occident toute la pourpre de ses Consuls et de ses Césars, sous les derniers pas du dieu du jour. Cette riche décoration ne se retire pas aussi vite que dans nos climats : lorsque vous croyez que les teintes vont s'effacer, elle se ranime sur quelque autre point de l'horizon ; un crépuscule succède à un crépuscule, et la magie du couchant se prolonge. Il est vrai qu'à cette heure du repos des campagnes, l'air ne retentit plus de chants bucoliques ; les bergers n'y sont plus : *Dulcia linquimus arva!* mais on voit encore les *grandes victimes du Clytumne*, des bœufs blancs ou des troupeaux de cavales demi-sauvages qui descendent au bord du Tibre et viennent s'abreuver dans ses eaux. Vous vous croiriez transporté au temps des vieux Sabins ou au siècle de l'Arcadien Évandre, alors que le Tibre s'appelait *Albula*, et que le pieux Énée remonta ses ondes inconnues.

Je conviendrai toutefois que les sites de Naples sont peut-être plus éblouissants que ceux de Rome : lorsque le soleil enflammé, ou que la lune large et rougie s'élève au-dessus du Vésuve, comme un globe lancé par le volcan, la baie de Naples avec ses rivages bordés d'orangers, les montagnes de la Pouille, l'île de Caprée, la côte du Pausilippe, Baïes, Misène, Cumes, l'Averne, les Champs-Élysées, et toute cette terre virgilienne, présentent un spectacle magique ; mais il n'a pas selon moi le *grandiose* de la campagne romaine...

Quiconque s'occupe uniquement de l'étude de l'antiquité et des arts, ou quiconque n'a plus de liens dans la vie, doit venir demeurer à Rome. Là il trouvera pour société une terre qui nourrira ses réflexions et qui occupera son cœur, des promenades qui lui diront toujours quelque chose. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera, la poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sépulcre des Scipions au dernier asile d'un ami vertueux, du charmant tombeau de *Cecilia Metella* au modeste cercueil d'une

femme infortunée ! Il pourra croire que ces mânes chéris se plaisent à errer autour de ces monuments avec l'ombre de Cicéron pleurant encore sa chère Tullie, ou d'Agrippine encore occupée de l'urne de Germanicus. S'il est chrétien, ah ! comment pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu naître un second empire, plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puissance que celui qui l'a précédé ; de cette terre où les amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs aux catacombes, sous l'œil du Père des fidèles, paraissent devoir se réveiller les premiers dans leur poussière, et semblent plus voisins des cieux ?

Quoique Rome, vue intérieurement, offre l'aspect de la plupart des villes européennes, toutefois elle conserve encore un caractère particulier : aucune autre cité ne présente un pareil mélange d'architecture et de ruines, depuis le Panthéon d'Agrippa jusqu'aux murailles de Bélisaire, depuis les monuments apportés d'Alexandrie jusqu'au dôme élevé par Michel-Ange. La beauté des femmes est un autre trait distinctif de Rome : elles rappellent par leur port et leur démarche les Clélie et les Cornélie ; on croirait voir des statues antiques de Junon ou de Pallas, descendues de leur piédestal et se promenant autour de leurs temples...

A tous les bruits ordinaires des grandes cités, se mêle ici le bruit des eaux que l'on entend de toutes parts, comme si l'on était auprès des fontaines de Blandusie ou d'Égérie. Du haut des collines renfermées dans l'enceinte de Rome, ou à l'extrémité de plusieurs rues, vous apercevez la campagne en perspective, ce qui mêle la ville et les champs d'une manière pittoresque. En hiver les toits des maisons sont couverts d'herbes, comme les toits de chaume de nos paysans. Ces diverses circonstances contribuent à donner à Rome je ne sais quoi de rustique, qui va bien à son histoire : ses premiers dictateurs conduisaient la charrue ; elle dut l'empire du monde à des laboureurs, et le plus grand de ses poètes ne dédaigna pas d'enseigner l'art d'Hésiode aux enfants de Romulus.

Quant au Tibre, qui baigne cette grande cité, et qui en partage la gloire, sa destinée est tout à fait bizarre. Il passe dans un coin de Rome comme s'il n'y était pas ; on n'y daigne pas jeter les yeux, on n'en parle jamais ; on ne boit point ses eaux, les femmes ne s'en servent pas pour laver ; il se dérobe entre de méchantes maisons qui le cachent, et court se précipiter dans la mer, honteux de s'appeler *le Tevere*.

Il faut maintenant, mon cher ami, vous dire quelque chose de ces ruines dont vous m'avez recommandé de vous parler, et qui font une si grande partie des *dehors* de Rome : je les ai vues en détail, soit à Rome, soit à Naples, excepté pourtant les temples de Pæstum, que je n'ai pas eu le temps de visiter. Vous sentez que ces ruines doivent prendre différents caractères, selon les souvenirs qui s'y attachent.

Dans une belle soirée du mois de juillet dernier, j'étais allé m'asseoir au Colisée, sur la marche d'un des autels consacrés aux douleurs de la Passion. Le soleil qui se couchait versait des fleuves d'or par toutes ces galeries où roulait jadis le torrent des peuples ; de fortes ombres sortaient en même temps de l'enfoncement des loges et des corridors, ou tombaient sur la terre en larges bandes noires. Du haut des massifs de l'architecture, j'apercevais, entre les ruines du côté droit de l'édifice, le jardin du palais des Césars, avec un palmier qui semble être placé tout exprès sur ces débris pour les peintres et les poètes. Au lieu des cris de joie que des spectateurs féroces poussaient jadis dans cet amphithéâtre, en voyant déchirer des chrétiens par des lions, on n'entendait que les aboiements des chiens de l'ermite qui garde ces ruines. Mais aussitôt que le soleil disparut à l'horizon, la cloche du dôme de Saint-Pierre retentit sous les portiques du Colisée. Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion : je songeai que l'édifice moderne tomberait comme l'édifice antique ; je songeai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés ; je rappelai dans ma mémoire que ces mêmes Juifs qui, dans leur première captivité, travaillèrent aux pyramides de l'Égypte et aux murailles de Babylone, avaient, dans leur dernière dispersion, bâti cet énorme amphithéâtre. Les voûtes qui répétaient les sons de la cloche chrétienne étaient l'ouvrage d'un empereur païen marqué dans les prophéties pour la destruction finale de Jérusalem...

Je suis retourné hier, 9 janvier, au Colisée, pour le voir dans une autre saison, et sous un autre aspect : j'ai été étonné, en arrivant, de ne point entendre l'aboiement des chiens qui se montraient ordinairement dans les corridors supérieurs de l'amphithéâtre, parmi les herbes séchées. J'ai frappé à la porte de l'ermitage pratiqué dans le cintre d'une loge ; on ne m'a point répondu : l'ermite est mort. L'inclémence de la saison, l'absence du bon Solitaire, des chagrins récents, ont redoublé pour moi

la tristesse de ce lieu ; j'ai cru voir les décombres d'un édifice que j'avais admiré quelques jours auparavant dans toute son intégrité et toute sa fraîcheur. C'est ainsi, mon très cher ami, que nous sommes avertis à chaque pas de notre néant : l'homme cherche au dehors des raisons pour s'en convaincre ; il va méditer sur les ruines des empires, il oublie qu'il est lui-même une ruine encore plus chancelante, et qu'il sera tombé avant ces débris. Ce qui achève de rendre notre vie *le songe d'une ombre*, c'est que nous ne pouvons pas même espérer de vivre longtemps dans le souvenir de nos amis, puisque leur cœur, où s'est gravée notre image, est comme l'objet dont il retient les traits, une argile sujette à se dissoudre. On m'a montré à Portici un morceau de cendres du Vésuve, friable au toucher, et qui conserve l'empreinte, chaque jour plus effacée, du sein et du bras d'une jeune femme ensevelie sous les ruines de Pompéia ; c'est une image assez juste, bien qu'elle ne soit pas encore assez vaine, de la trace que notre mémoire laisse dans le cœur des hommes, *cendre et poussière.*

Avant de partir pour Naples, j'étais allé passer quelques jours seul à Tivoli : je parcourus les ruines des environs, et surtout celles de la *villa Adriana*. Surpris par la pluie, au milieu de ma course, je me réfugiai dans les salles des Thermes voisins du Pœcile, sous un figuier qui avait renversé le pan d'un mur en croissant. Dans un petit salon octogone, une vigne vierge perçait la voûte de l'édifice, et son gros cep lisse, rouge et tortueux, montait le long du mur comme un serpent. Tout autour de moi, à travers les arcades des ruines, s'ouvraient des points de vue sur la campagne romaine. Des buissons de sureau remplissaient les salles désertes où venaient se réfugier quelques merles. Les fragments de maçonnerie étaient tapissés de feuilles de scolopendre, dont la verdure satinée se dessinait comme un travail en mosaïque sur la blancheur des marbres. Çà et là de hauts cyprès remplaçaient les colonnes tombées dans ces palais de la mort ; l'acanthe sauvage rampait à leurs pieds, sur des débris, comme si la nature s'était plu à reproduire sur les chefs-d'œuvre mutilés de l'architecture l'ornement de leur beauté passée. Les salles diverses et les sommités des ruines ressemblaient à des corbeilles et à des bouquets de verdure : le vent agitait les guirlandes humides, et toutes les plantes s'inclinaient sous la pluie du ciel.

Pendant que je contemplais ce tableau, mille idées confuses se pressaient dans mon esprit : tantôt j'admirais, tantôt je

détestais la grandeur romaine ; tantôt je pensais aux vertus, tantôt aux vices de ce propriétaire du monde qui avait voulu rassembler une image de son empire dans son jardin. Je rappelais les événements qui avaient renversé cette *villa* superbe ; je la voyais dépouillée de ses plus beaux ornements par le successeur d'Adrien ; je voyais les Barbares y passer comme un tourbillon, s'y cantonner quelquefois, et, pour se défendre dans ces mêmes monuments qu'ils avaient à moitié détruits, couronner l'ordre grec et toscan du créneau gothique : enfin, des Religieux chrétiens, ramenant la civilisation dans ces lieux, plantaient la vigne et conduisaient la charrue dans le *temple des Stoïciens* et les *salles de l'Académie.* Le siècle des arts renaissait, et de nouveaux souverains achevaient de bouleverser ce qui restait encore des ruines de ces palais, pour y trouver quelques chefs-d'œuvre des arts. A ces diverses pensées se mêlait une voix intérieure qui me répétait ce qu'on a cent fois écrit sur la vanité des choses humaines. Il y a même double vanité dans les monuments de la *villa Adriana;* ils n'étaient, comme on sait, que les imitations d'autres monuments répandus dans les provinces de l'empire romain : le véritable temple de Sérapis à Alexandrie, la véritable Académie à Athènes, n'existent plus ; vous ne voyez donc dans les copies d'Adrien que des ruines de ruines.

CHAPITRE X

CHATEAUBRIAND ET L'EMPEREUR

Mme de Boigne a écrit de Chateaubriand : « Il ne s'est jamais occupé que de dominer sur son siècle. » C'est la vérité même. Mme de Boigne ajoute, avec une juste malice : « Cette place était difficile à prendre à côté de Napoléon; mais il y a constamment travaillé. »

Toute la vie de Chateaubriand est là, avec sa grandeur poignante et avec ses tracas souvent mesquins.

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, après avoir copié son extrait de baptême, il note :

Vingt jours avant moi, le 15 août 1768, naissait dans une autre île, à l'autre extrémité de la France, l'homme qui a mis fin à l'anciene société (1).

« Vingt jours avant moi... » Il disait, en parlant du grand César, nous deux!... Ce parallèle, Chateaubriand le continuera tout au long de ses *Mémoires;* en fait, il le continuera toute sa vie durant.

C'est en 1802, au mois d'avril, que Chateaubriand et Bonaparte se rencontrèrent pour la première fois. Bonaparte était premier consul; et Chateaubriand publiait le *Génie du Christianisme*. L'un par l'action et l'autre par la plume, ils accomplissaient la nouvelle alliance.

Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, donna une fête à son frère. Chateaubriand y fut prié, et, dit-il, « comme ayant rallié les forces chrétiennes et les ayant ramenées à la

(1) *Mémoires*, t. I, p. 23

charge ». Lorsque entra Bonaparte, Chateaubriand se trouvait dans la galerie.

Il me frappa agréablement. Je ne l'avais jamais aperçu que de loin. Son sourire était caressant et beau, son œil admirable, surtout par la manière dont il était placé sous son front et encadré dans ses sourcils (1)...

Chateaubriand constate, et non sans plaisir, que le *Génie du Christianisme* « avait agi sur Napoléon ». Bonaparte se dirigea tout de go vers Chateaubriand, négligeant tout le monde. Chateaubriand, — dit-il, — se retirait, s'enfonçait derrière ses voisins. Bonaparte éleva la voix :

— Monsieur de Chateaubriand!...

Bonaparte l'aborda. Il parla des cheiks qui, dans le désert, tombent à genoux, regardant vers l'Orient une chose inconnue et qu'ils adorent. Et puis :

— Le christianisme! Les idéologues n'ont-ils pas voulu en faire un système d'astronomie? Quand cela serait, croient-ils me persuader que le christianisme est petit?...

Bonaparte s'éloigna. Et Chateaubriand croit qu'en circulant dans la foule Bonaparte jetait sur lui des « regards plus profonds » que ceux qu'il avait en lui parlant. Lui aussi, Chateaubriand, suivait des yeux son rival qui l'avait, et singulièrement, devancé dans la gloire.

Chateaubriand raconte qu'à la suite de cette entrevue, Bonaparte « pensa à lui pour Rome » :

C'était un grand découvreur d'hommes.

Parbleu, il venait de découvrir Chateaubriand!...

Mais il voulait qu'ils n'eussent de talent que pour lui, à condition encore qu'on parlât peu de ce talent. Jaloux de toute renommée, il la regardait comme une usurpation sur la sienne : il ne devait y avoir que Napoléon dans l'univers.

Oui; et c'est ce qui arriva.

Mais Chateaubriand fut attaché à la légation romaine du

(1) *Mémoires*, t. II, p. 370.

cardinal Fesch. Il eut, à Rome, tous les ennuis. Et Pauline de Beaumont mourut, à Rome, pendant que l'Enchanteur y compulsait des passeports. Ensuite Chateaubriand fut nommé ministre dans le Valais.

Le 21 mars 1804, le duc d'Enghien était fusillé dans les fossés de Vincennes. Deux jours avant, Chateaubriand, revenu de Rome pour se rendre dans le Valais, était allé aux Tuileries. Il vit Bonaparte; il le trouva changé : les joues « dévalées et livides », les yeux « âpres », le teint « pâli et brouillé », l'air « sombre et terrible ». Il raconte que le premier consul fit un mouvement pour l'éviter, dirigea quelques pas vers lui, se détourna et s'éloigna.

Lui étais-je apparu comme un avertissement (1)?...

Non... Je ne crois pas... Pourtant on lit, dans les mémoires de Bourrienne :

En revenant de chez le premier consul, M. de Chateaubriand déclara à ses amis qu'il avait remarqué chez le premier consul une grande altération et quelque chose de sinistre dans le regard (2).

Le 21 mars 1804, dans la rue, Chateaubriand apprit la mort du duc d'Enghien. Il se préparait à partir pour le Valais. Il rentra chez lui; et il dit à Mme de Chateaubriand :

— Le duc d'Enghien vient d'être fusillé.

Il s'assit à sa table; et il écrivit sa lettre de démission. Il fut brave, en cette circonstance dramatique où son honneur était en jeu.

Le 4 juillet 1807, à propos du *Voyage en Espagne* d'un M. de Laborde, Chateaubriand publia, dans le *Mercure*, un article tout plein d'allusions :

C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà dans l'Empire, il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus et déjà l'intègre Providence a livré à un enfant obscur la gloire du maître du monde.

(1) *Mémoires*, t. III, p. 390.
(2) *Mémoires de M. de Bourrienne*, t. V, p. 3

Et bien d'autres insolences; et un beau frémissement de colère. Les *Mémoires* disent que l'Empereur s'écria :

— Chateaubriand croit-il que je suis un imbécile, que je ne le comprends pas? Je le ferai sabrer sur les marches des Tuileries !

Sainte-Beuve révoque en toute cette anecdote. Mais elle est attestée par Villemain, qui pouvait tenir les détails de Fontanes lui-même. En outre, dans les *Lettres inédites de Napoléon Ier*, qu'a publiées M. Léon Lecestre, cette lettre-ci est datée du 14 août 1807 :

Il est temps que ceux qui ont, directement ou indirectement, pris part aux affaires des Bourbons se souviennent de l'histoire sainte et de ce qu'a fait David (*il veut dire Jéhu*) contre la race d'Achab. Cette observation est bonne aussi pour M. de Chateaubriand et pour sa clique.

Ainsi, un mois après l'article du *Mercure*, l'Empereur gardait tout son vif ressentiment.

La malveillance de Sainte-Beuve se voit encore dans la façon qu'il a d'interpréter l'attitude de Chateaubriand lors de la mort de son cousin, Armand de Chateaubriand. Celui-ci, un héros, assurait la correspondance des princes avec les royalistes de Bretagne. Il fut arrêté; il fut exécuté au mois de mars 1809.

Le baron de Méneval, secrétaire de Napoléon, dit dans ses *Mémoires* :

M. de Chateaubraind saisit une autre occasion de braver l'Empereur, en portant, avec une affectation insultante, le deuil d'un de ses cousins.

Mais Sainte-Beuve reproche à Chateaubriand de n'avoir pas fait une démarche auprès de l'Empereur afin d'obtenir la grâce de son cousin. Chateaubriand fit, avec dévouement et courage, tout ce qu'il pouvait faire, dans les limites où l'honneur le lui permettait, son honneur à lui et l'honneur aussi de son cousin, le royaliste fidèle et audacieux dont la grâce ne devait pas être demandée comme une excuse.

Faute de pouvoir servir l'Empereur, Chateaubriand le bravait. En le haïssant, d'ailleurs, il l'admirait. Dans la préface de la seconde édition de l'*Essai*, on lit, et c'est la vérité :

Plusieurs fois, Buonaparte me menaça de sa colère et de sa puissance ; et cependant il était entraîné par un secret penchant vers moi, comme je ressentais une involontaire admiration de ce qu'il y avait de grand en lui. J'aurais tout été dans son gouvernement si je l'avais voulu ; mais il m'a toujours manqué, pour réussir, une passion et un vice, l'ambition et l'hypocrisie.

L'ambition ?... Du moins, une certaine ambition. Il sacrifiait volontiers ses ambitions particulières à son orgueil.

Marcellus raconte qu'un jour, à Londres, ils passaient l'un et l'autre, à Hyde Park, devant la statue de Wellington. Chateaubriand s'écria :

— Non, il n'a battu que le maréchal Soult ; il n'a pas vaincu l'invincible !...

Il semble aussi que l'Empereur ait été curieux de Chateaubriand. Là-dessus, j'aime beaucoup une anecdote que Mme de Chateaubriand a racontée dans le *Cahier rouge*. En 1810, l'auteur des *Martyrs* et sa femme étaient installés au Val du Loup. Un jour, ils s'absentèrent. Pendant leur absence, vint un singulier visiteur. A leur retour, le jardinier raconta ceci. Un monsieur « pas trop élégant » demanda à voir la maison. Il était accompagné d'un autre personnage, beaucoup mieux habillé, mais qui pourtant n'était pas le maître.

Le petit homme allait si vite que nous ne pouvions pas le suivre. Quand il fut près de la tour, il se mit à croiser les bras et à regarder la belle vue...

Il dit à l'autre :

— Chateaubriand n'est pas trop malheureux ; je me plairais fort ici.

Ensuite, il monta dans la tour et il me dit que je pouvais m'en aller parce qu'il voulait se promener encore. Ils firent

plusieurs fois le tour du jardin ; et, en sortant, ils me donnèrent deux cents francs pour ma peine.

C'était Napoléon. Après qu'il fut parti, le jardinier trouva, au bas de la tour, une branche de laurier piquée dans un peu de terre fraîche.

Quand Napoléon fut à Sainte-Hélène, Chateaubriand publia dans le *Conservateur* une très belle page, où il y a ces lignes superbes :

Les peuples ont appelé Bonaparte un fléau ; mais les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux divin dont ils émanent... Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se retirait aux États-Unis, ses regards attachés sur l'océan suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde, sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé.

Et, quand parurent les *Mémoires* de Montholon, Chateaubriand, qui était ambassadeur à Londres, y lut ces propos du grand Empereur :

— Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré : ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare : tant d'autres y ont trouvé leur perte ! Mais, ce qui est certain, c'est que tout ce qui est grand et national doit convenir à son génie.

Marcellus était là. Chateaubriand lui dit :

— Voilà le traité de réconciliation entre cette grande mémoire et ma vie. Ma plume d'écrivain politique avait lutté contre son épée de conquérant... Mais, malgré nos desseins si contraires, nos natures se touchaient par certains côtés. Du haut de son rocher lointain, avant de mourir, il a conclu la paix entre nous, et pour toujours.

C'est un peu emphatique. La circonstance autorisait un peu d'emphase.

Au mois de décembre 1840, Victor Hugo, adressant à

Chateaubriand son ode, *le Retour de l'Empereur,* joignit à son envoi cette lettre :

Après vingt-cinq ans, il ne reste que les grandes choses et les grands hommes : Napoléon et Chateaubriand. Trouvez bon que je dépose ces quelques vers à votre porte. Depuis longtemps, vous avez fait une paix généreuse avec l'ombre auguste qui les a inspirés.

Chateaubriand répondit :

Je ne crois point à moi, monsieur, je ne crois qu'en Bonaparte. C'est lui qui a fait et écrit la paix qu'il a bien voulu me donner à Sainte-Hélène.

« Napoléon et Chateaubriand », signé : Victor Hugo. L'époque était belle, qui assemblait de tels noms.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

L'Émigration de Chateaubriand

CHAPITRE V

Essai sur les révolutions.

CHAPITRE VI

Atala.

CHAPITRE VII

Le Génie du christianisme.

CHAPITRE VIII

René.

CHAPITRE IX

Le Voyage en Italie.

CHAPITRE X

Chateaubriand et l'Empereur.

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET C[ie]

Rue Garancière, 8


LABOR ·
H·P
IMPROBVS
MNIA VINCT